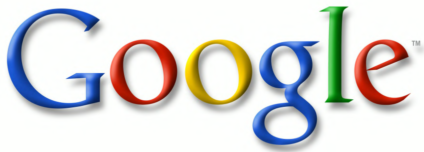
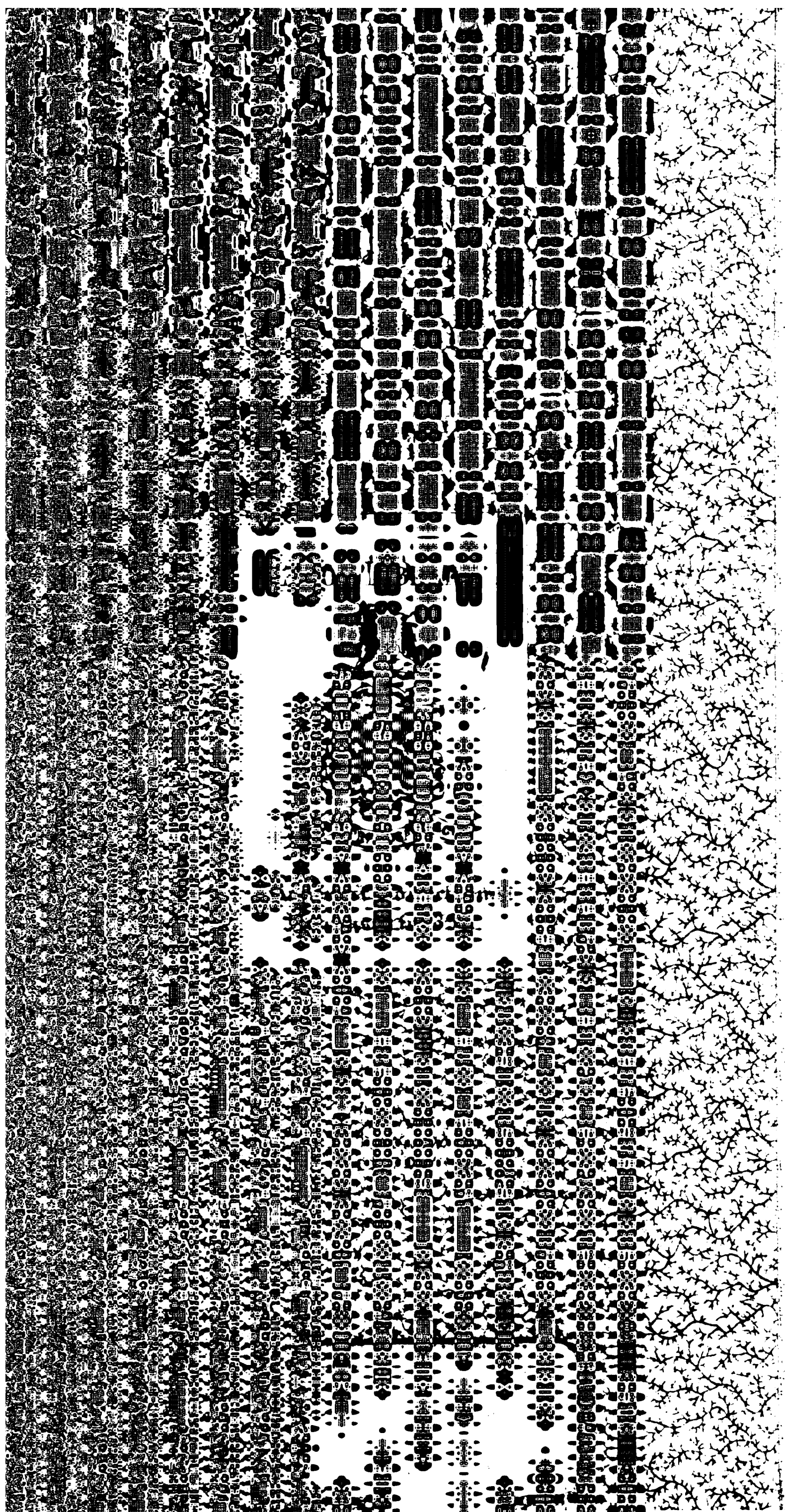
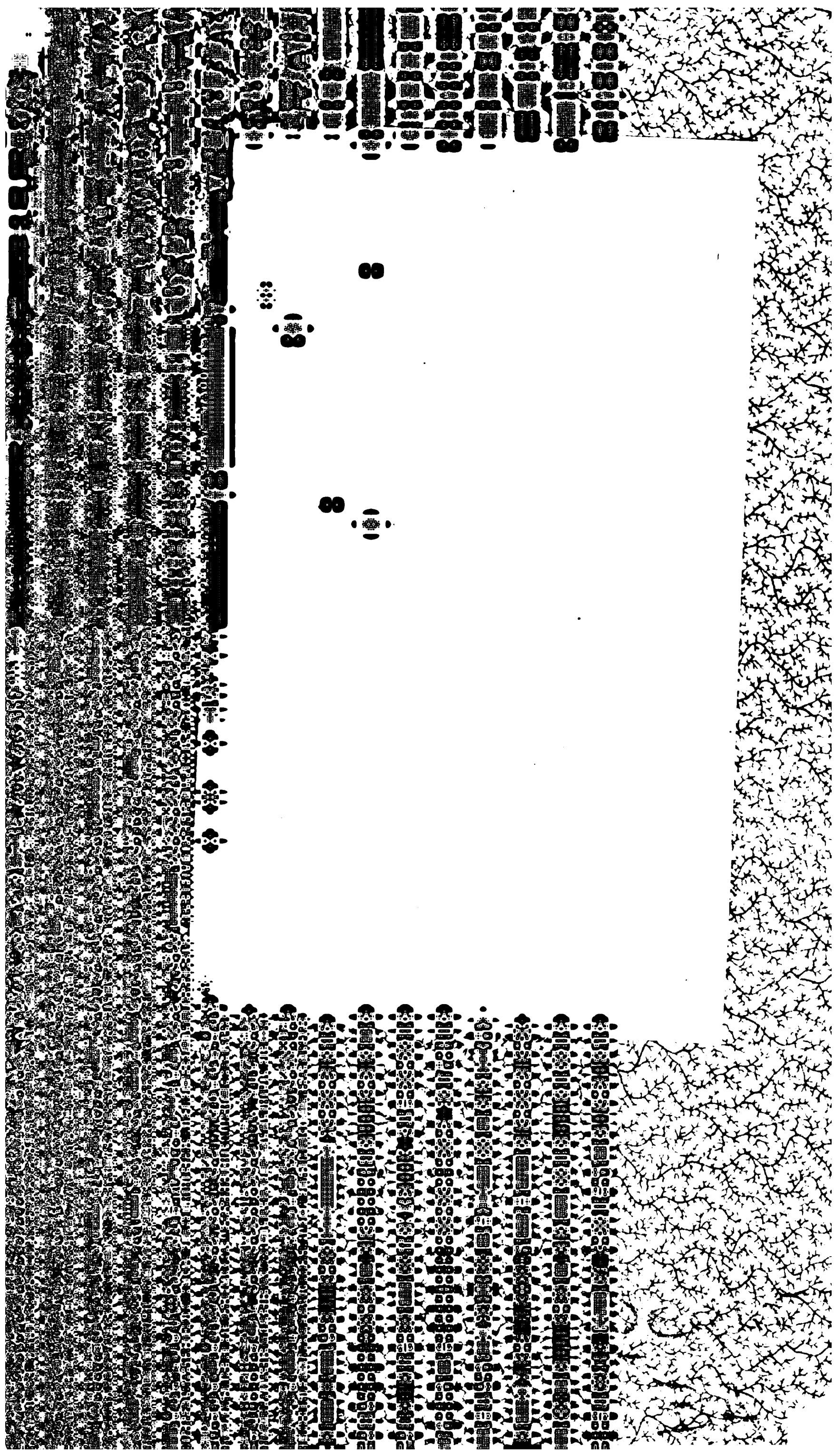
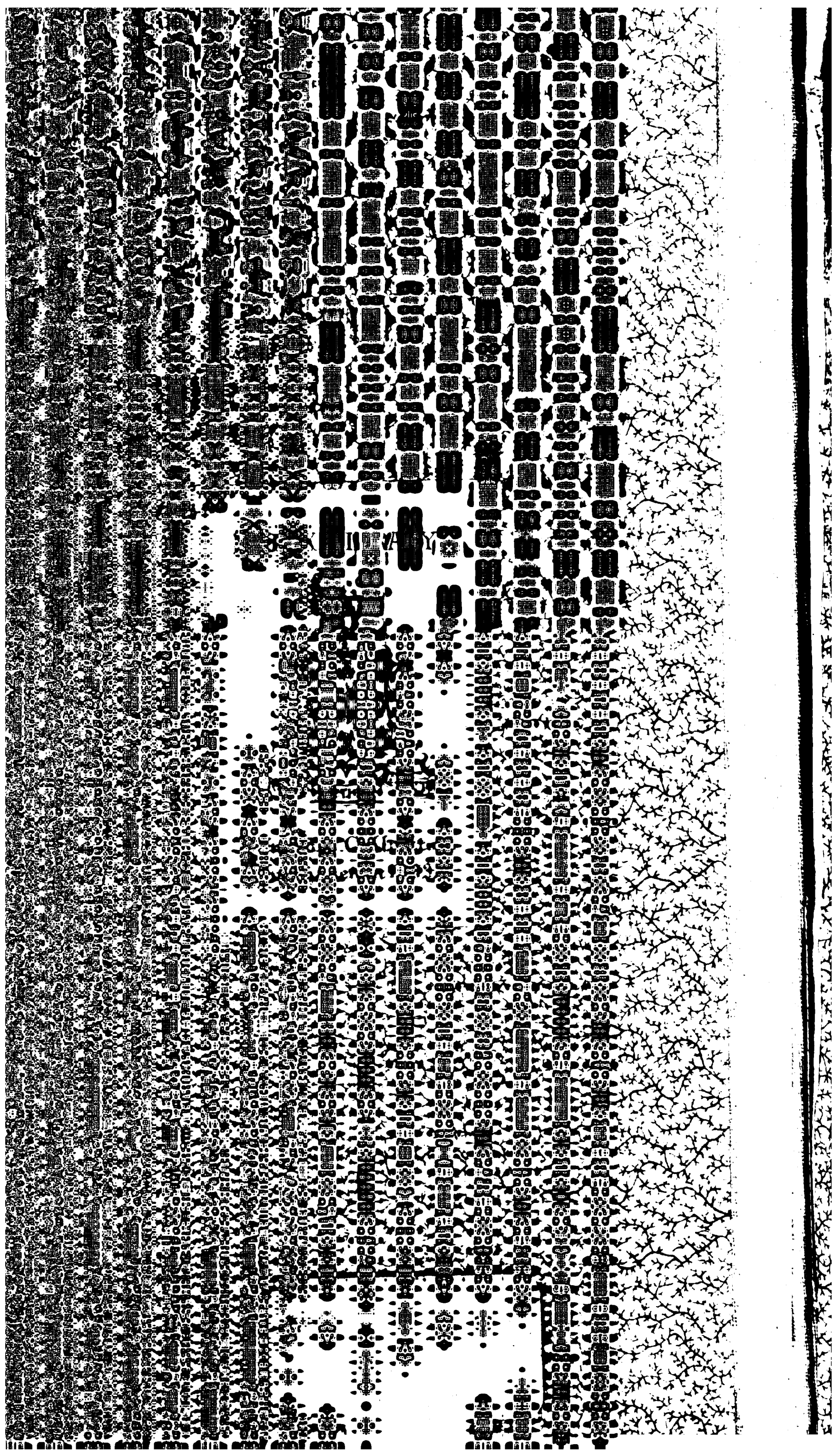
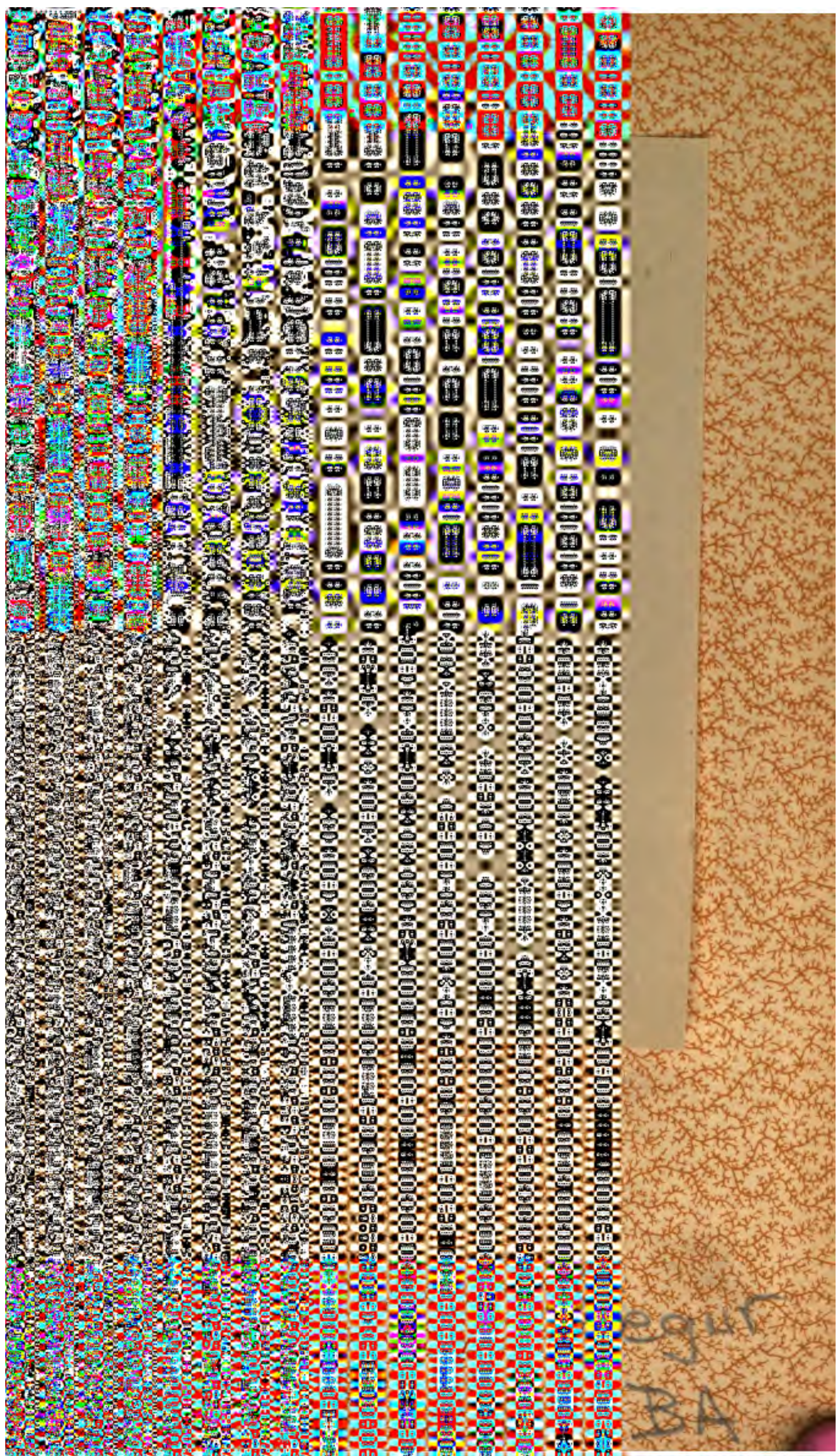









egur
BA

HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

Le dépôt ayant été fait conformément aux lois, je poursuivrai tout contrefacteur ou débitant de cet Ouvrage dont les exemplaires ne seraient pas revêtus de ma signature.

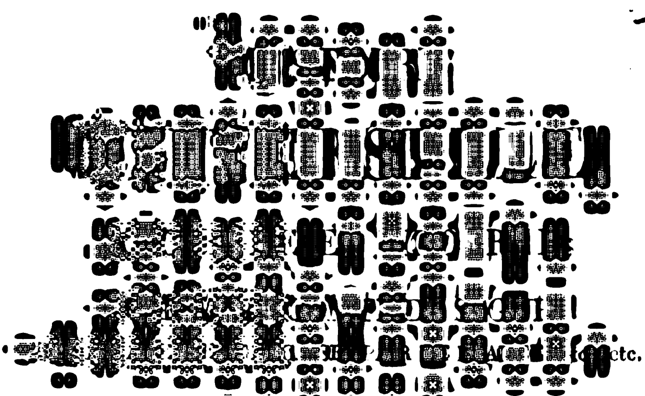


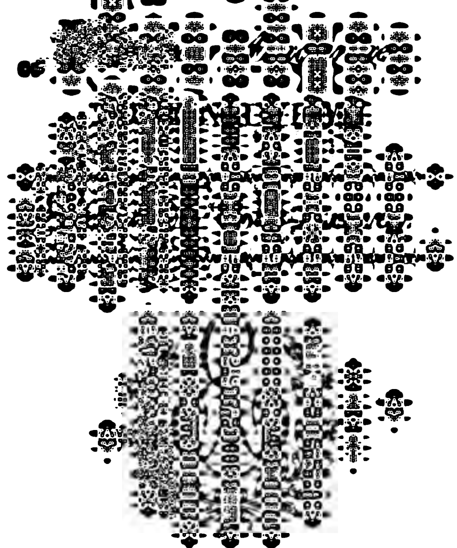
OUVRAGES du même Auteur.

Abrégé de l'histoire universelle ancienne et moderne, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, pair de France.

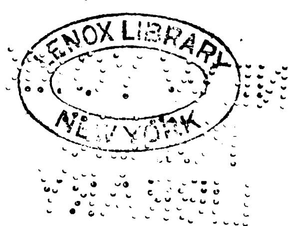
Histoire ancienne complète, 25 vol., in-18 avec 75 cartes ou gravures, prix 50 fr.; avec fig. coloriées,	62 fr.
On vend séparément :	
Histoire ancienne proprement dite, 9 vol.	18 fr.
Et de cette histoire, celles	
des Egyptiens et des Assyriens, 1 vol.	2 fr. 25 c.
des Mèdes et des Perses, 2 vol.	4 50
des Israélites, 2 vol.	4 50
des Grecs, 3 vol.	7
de Sicile et de Carthage, 1 vol.	2 25
Histoire romaine, 7 vol.	14
Histoire du Bas-Empire, 9 vol.	18
Histoire moderne.	
Histoire des Gaules, 2 vol.	5
Histoire de France, 3 vol.	6
Galerie morale et politique, 2 vol. in-8°.	12
Les Quatre Ages de la vie, 1 vol. in-12, fig.	5
Vélin.	10
Chansons et Romances, in-18, fig.	2

IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.








LENOX LIBRARY
NEW YORK

HISTOIRE MODERNE.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

Règne tyrannique de Nicéphore. — Sa perfidie. — Exil et mort de Constantin. — Bardane est élu empereur. — Son abdication. — Partage de l'empire entre Nicéphore et Charlemagne. — Guerre entre Nicéphore et le kalife. — Défaite et soumission de Nicéphore. — Association de son fils Staurace au trône. — Nouvelle soumission de Nicéphore au kalife. — Mort du kalife. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite de Nicéphore. — Son retour à Constantinople et ses violences. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Défaite et mort de Nicéphore. — Michel Rhangabé est élu empereur.

NICÉPHORE. (An 803.)

Les périls continuels auxquels étaient exposés les princes de la famille impériale excitaient à la fois dans leur âme la crainte et l'ambition, et les rendaient presque tous perfides, bas, artificieux, vindicatifs et cruels. Règne tyrannique de Nicéphore.

Nicéphore, loué par les ecclésiastiques qu'il protégeait, méprisé par les laïques qu'il opprima,

ne manquait ni d'esprit, ni de bravoure; mais il était avare, injuste, hypocrite; il vendait les emplois, les arrêts, les grâces. Une chambre de justice, qu'il créa dans le dessein apparent de châtier les concussionnaires, et de les forcer à rendre ce qu'ils avaient volé, ne poursuivit d'autre crime que la richesse, et dépouilla de leurs biens la plus grande partie des propriétaires.

Sa perfidie. Constantin, fils d'Irène, vivait encore, et possédait, disait-on, des trésors cachés; l'empereur trompa ce prince infortuné, le fit venir dans son palais, lui offrit le partage du trône, et, lorsque par ses feintes caresses il l'eut engagé à lui livrer ses richesses, il l'envoya en exil et l'y laissa mourir dans l'indigence.

Exil et mort de Constantin.

Bardane est élu empereur. Un monarque si perfide devait inspirer le désir et l'espoir de le détrôner. Bardane, surnommé le Turc, gouvernait alors cinq provinces de l'Orient; son armée l'élut empereur: ce général superstitieux consulta, sur son sort, un moine qui se disait magicien, et qui ne lui prédit que des malheurs.

Si l'on en croit même les historiens de ce temps, le moine dit à Bardane que Léon l'Arménien et Michel-le-Bègue, ses écuyers, parviendraient un jour au trône.

L'ambition de Bardane l'emporta sur la crainte; il ceignit le diadème, marcha vers Nicomédie, et perdit dans Chrysopolis un temps précieux.

Quand la révolte ne se propage pas promptement, elle s'arrête; les troupes de Cappadoce et d'Arménie, d'abord ébranlées, renouvellent leur serment de fidélité à Nicéphore. Léon et Michel, regardant l'incertitude de leur maître comme le présage de sa perte, l'abandonnent; ils vont trouver l'empereur, qui place le premier à la tête de l'armée, et accorde au second une place dans sa cour.

Bardane avait compté, non sur la fortune des combats, mais sur une défection générale; lorsqu'il voit l'empereur armé, en état de lui résister, la peur le saisit; il se retire au pied du Mont-Olympe, et fait dire à Nicéphore qu'il consent à abdiquer et à se faire moine, si, par une pleine amnistie, on assure à lui et à ses amis la conservation de leur vie et de leur fortune. Son abdication.

Les sermens ne coûtaient rien à Nicéphore; il envoya l'acte d'amnistie, signé de lui, du patriarche et de tous les patrices; il y ajouta, en signe d'amitié, le don d'une petite croix qu'il portait habituellement à son cou.

Bardane se fit moine, et prit le nom de Sabbas. Dès que son armée fut licenciée, on confisqua ses biens; et une troupe de Lycaoniens, étant entrée dans son couvent, lui creva les yeux.

L'hypocrite Nicéphore montra une grande douleur de cet événement, et jura devant les sénateurs, en versant des larmes, que les auteurs de

cet attentat seraient punis; ils furent arrêtés, et l'empereur les fit évader.

Partage de l'empire entre Nicéphore et Charlemagne.

Charlemagne envoya des ambassadeurs à la cour de Constantinople; Nicéphore, incapable de disputer l'Italie à ce héros, le reconnut comme empereur d'Occident *, et régla, de concert avec lui, le partage de l'empire; par ce traité, Charles joignit à l'Italie, à la France, à l'Espagne qu'il possédait déjà, l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie, la Croatie ou Bosnie et presque toute la Dalmatie. L'empereur d'Orient ne conserva, de cette dernière contrée, que les îles et les villes maritimes, telles que Zara et Spalatro. La république de Venise resta sous la souveraineté de l'empereur grec.

Charlemagne et Haroun Alraschild, héros de roman et d'histoire, illustraient alors par leur règne glorieux, par leurs exploits, par leur piété, par leur justice, l'un l'Europe et l'autre l'Asie.

Le lâche Nicéphore, placé et pressé entre ces deux grands hommes, se montrait toujours prêt à signer avec eux la paix, quand il redoutait leurs armes, et à la violer, dès qu'il les voyait occupés loin de lui.

Irrité de l'affection que les Vénitiens marquaient pour les Français, il fit attaquer la ville de Commachio : ses troupes furent battues par celles de Charles, et Venise paya un tribut au roi d'Italie.

* An 803.

La présomption est inséparable de l'incapacité ; l'empereur osa écrire en ces termes au kalife : « Nicéphore, empereur des Romains, à Haroun, » roi des Arabes : Irène vous a payé un tribut » qu'elle devait exiger de vous : une femme pou- » vait avoir cette faiblesse ; restituez-moi ce que » vous avez reçu, ou mon épée vous y con- » traindra. » Guerre entre Nicéphore et le kalife.

Haroun répondit : « Je vais moi-même vous » porter ma réponse. »

L'effet suivit la menace : le kalife, au milieu de l'hiver, se mit en marche à la tête d'une armée ; Nicéphore, épouvanté, feignit de se soumettre et promit de payer le tribut, dans le dessein de gagner du temps pour réunir ses forces. Dès qu'elles furent rassemblées, il entra en Syrie à la tête de cent trente mille hommes, et livra bataille aux Arabes, près de Crase, en Phrygie.

La victoire, assez long-temps disputée, demeura au kalife ; les Grecs perdirent quarante mille soldats ; Nicéphore reçut trois blessures, fut encore battu, perdit Héraclée ainsi que plusieurs autres villes, demanda la paix, et resta tributaire. Défaite et soumission de Nicéphore.

De retour dans sa capitale, il associa au trône son fils Staurace, régla les affaires ecclésiastiques, rompit encore la paix avec Haroun, fut de nouveau vaincu, et vit trente mille Sarrasins s'avancer aux portes d'Ancyre. Association de son fils Staurace au trône.

Nouvelle soumission de Nicéphore au kalife. Aussi humble après la défaite qu'orgueilleux avant le combat, il représenta au kalife « que les » princes ne devaient pas prodiguer le sang de » leurs sujets, et qu'ils étaient coupables, aux » yeux de Dieu, d'autant d'homicides qu'ils fai- » saient périr de soldats dans une guerre injuste. »

Il appuya par de riches présens ses hypocrites remontrances; Haroun, en lui accordant la paix, l'assujettit à un tribut annuel de trente mille pièces d'or; et, dans le dessein de lui prouver son mépris, il exigea trois pièces pour la capitation de l'empereur, et trois pour celle de son fils.

Dans la suite Nicéphore viola encore ses engagemens, et le kalife l'en punit en ravageant les *Mort du kalife.* îles de Chypre et de Rhodes. Constantinople serait probablement enfin tombée sous ses coups, mais le héros des musulmans périt en 809, et ses fils, qui se disputaient la couronne, laissèrent respirer l'empire.

Haroun, aussi juste qu'habile, aussi humain que brave, inspirait également à ses sujets l'amour, à ses ennemis la crainte; il gagna en personne huit grandes batailles; sa piété le rendait vénérable aux yeux des musulmans; il fit neuf fois le pèlerinage de la Mecque, et tous les ans il y envoyait à ses frais trois cents pèlerins; il fut par sa bienfaisance l'objet des bénédictions des pauvres, et par son amour pour les lettres, le sujet des chants des poètes; on avait gravé sur son casque ces

mots : *le Pélerin de la Mecque ne peut manquer de courage*. Il régna quarante-sept ans ; et, malgré son zèle ardent pour l'islamisme, sa générosité protégea toujours les chrétiens.

L'empire grec, délivré pour quelque temps des Arabes, se vit bientôt menacé par un autre ennemi non moins redoutable ; Crum, roi des Bulgares, se montrait à la fois brave, généreux, habile guerrier, sage législateur : attaqué par les Abares, il conquit en peu de jours leur pays ; étonné de leur prompte défaite, il fit venir devant lui les principaux chefs de la nation, et leur demanda ce qui les avait rendus si faciles à subjuguer. Guerre avec les Bulgares.

« Prince, répondirent-ils, la cause de notre » prompte chute est celle qui fait périr tour à » tour les plus puissans empires ; l'intrigue et la dé» lation ont éloigné du pouvoir les hommes habiles » et probes ; l'injustice et la corruption ont pénétré » dans les tribunaux ; les charges, les dignités, » les faveurs sont devenues vénales ; la débauche, » le vin, les voluptés ont affaibli nos corps et » abruti nos esprits ; enfin nous étions vain» cus par nos mœurs, avant de l'être par vos » armes. »

Frappé de cette réponse, Crum rassemble son peuple, publie une loi contre les délateurs, ordonne à ses sujets d'arracher leurs vignes, menace des plus sévères châtimens tout juge prévaricateur,

et punit l'oisiveté par des peines rigoureuses. Ces lois étaient dures, mais leur austérité donna longtemps aux Bulgares une vigueur funeste à leurs ennemis.

Défaite de Nicéphore.

Nicéphore en fit le premier l'épreuve ; Crum le vainquit et lui enleva sa caisse militaire, dont la perte affligea plus ce prince avare que celle de sa gloire.

L'empereur, habitué au mensonge, écrivit au sénat qu'il avait défait les Bulgares, et qu'il aurait repris Sardique, si le courage de ses soldats indisciplinés eût égalé le sien.

L'armée, informée de cette imposture, se révolta ; Nicéphore l'apaisa par des prières basses, par des promesses trompeuses ; revenu à Constantinople, il fit arrêter les chefs et les envoya au supplice.

Son retour à Constantinople, et ses violences.

Par ses ordres, une foule de citoyens, arrachés à leurs foyers, dans toutes les provinces, se virent forcés de vendre leurs biens, de transplanter leurs familles sur les frontières de l'Esclavonie, et de s'y établir pour les défendre. L'oppression devint telle que partout on désirait la domination des barbares et des Sarrasins.

Il tourmenta aussi les consciences, et se brouilla avec l'Eglise, en protégeant hautement l'hérésie des atthingans, dont les dogmes étaient mêlés de judaïsme et de manichéisme : on croit que les tribus vagabondes de ces hommes qu'on nomme au-

jourd'hui bohémiens tirent leur origine des atthingans, autrefois établis dans la Pisidie.

Le fils de l'empereur, le jeune Staurace, portait sur ses traits la difformité de l'âme de son père; Nicéphore donna pour femme, à ce monstre, Théophano, la plus belle des Athéniennes, qu'il enleva de force à son mari *.

Nouvelle guerre avec les Bulgares

Après cet acte de violence, l'empereur, suivi de son fils, aussi détesté que lui, marcha contre les Bulgares, et doubla tous les impôts.

L'un de ses ministres, Théodose Saliba, lui représenta vainement que cette mesure porterait au comble le mécontentement du peuple, qui déjà formait publiquement des vœux pour sa perte: ce tyran, insensé et farouche, lui répondit: « Ne » crois pas qu'aucune remontrance puisse chan» ger mes résolutions; Dieu a endurci mon cœur » comme celui de Pharaon. »

Son armée, sans discipline et mal organisée, était cependant si nombreuse qu'il remporta d'abord quelques avantages; le sage Crum lui demandait la paix; Nicéphore refusa de l'écouter: tous ses généraux le suppliaient de ne pas s'engager témérairement dans le pays montagneux des Bulgares; le prince opiniâtre poursuit sa marche: « Je ne sais, leur disait-il, si c'est Dieu ou le » diable qui m'entraîne; mais je cède à un pou» voir auquel je ne puis résister. »

* An 811.

Il s'avance rapidement, livre aux flammes les villes et les villages, brûle un palais de Crum, rejette de nouveau ses propositions, et pénètre enfin imprudemment avec son armée dans un vallon étroit environné de toutes parts de hautes montagnes.

Crum, profitant de cette faute, en homme de génie, fait travailler tous ses soldats avec tant de célérité qu'en deux fois vingt-quatre heures toutes les gorges, tous les passages des montagnes sont fermés par d'impénétrables abbatis.

Défaite et mort de Nicéphore.

Les Grecs, retenus dans ce défilé comme dans une prison, s'écrient : « Nous ne pouvons sortir d'ici, si Dieu ne nous envoie des ailes. » Crum les laissa quelque temps s'affaiblir par la disette, et épuiser leurs forces en vains gémissemens; enfin, au milieu d'une nuit sombre, les Bulgares mettent le feu aux abattis, et fondent de tous côtés sur les légions, en jetant de grands cris; presque toute l'armée fut détruite; ce qui échappa au fer fut consumé par les flammes. Ce champ funeste ensevelit l'élite des légions; une seule consolation adoucit pour l'empire cet affreux désastre, Nicéphore y périt.

Crum fit planter sa tête au bout d'une pique, et la livra en spectacle aux Bulgares. La joie que causa la mort de ce tyran fut la seule qu'il eût donnée au peuple pendant huit années de règne*.

* An 811.

Staurace, son fils, blessé grièvement, trouva cependant le moyen de se sauver suivi de quelques cavaliers, et d'entrer dans Andrinople. Les grands, qui le méprisaient, offrirent la couronne à Michel Rhangabé, grand-maître du palais, et gendre de Nicéphore.

Michel Rhangabé est élu empereur.

Comme ce général la méritait, il la refusa : l'armée éclatait en murmures; Étienne, qui la commandait, la ramena momentanément à l'obéissance; mais bientôt Staurace augmenta le mépris des soldats pour sa personne, en cherchant lâchement à leur plaire par de violentes et indécentes invectives contre son père.

La fille de Nicéphore, Procopie, qui ternissait quelques vertus par une excessive ambition, persécutait son mari pour qu'il consentît à régner. Michel résistait à ses instances et à ses séductions; le vice ne peut jamais croire à l'existence de la vertu : l'impératrice Théophano, digne de son époux par ses vices et par sa méchanceté, décida Staurace à faire périr Michel, malgré sa fidélité.

L'ordre de sa mort fut donné; mais Étienne lui-même l'en prévint. Michel, indigné de tant d'ingratitude et de perfidie, convoque la nuit le patriarche, les sénateurs, les officiers de l'armée; tous, rassemblés dans l'Hyppodrome, le proclament empereur. Staurace, abandonné par ses courtisans, par sa garde, se sauve dans un couvent, prend l'habit monastique, et tremble pour ses

jours. Michel et Procopie vinrent l'y trouver, dissipèrent ses craintes et lui promirent qu'il n'éprouverait aucun mauvais traitement; Procopie, au comble de ses vœux, fut couronnée comme son époux, reçut le titre d'Augusta, et s'en montra digne, en comblant de bienfaits son ennemie Théophano, à laquelle elle permit de fonder et de régir un monastère.

CHAPITRE SECOND.

Règne vertueux de Michel Rhangabé. — Son aveugle confiance dans Léon l'Arménien — Guerre avec les Bulgares. — Bataille entre Michel et Crum, roi des Bulgares. — Fuite perfide de Léon. — Défaite de Michel. — Election de Léon. — Abdication de Michel. — Couronnement de Léon.

MICHEL RHANGABÉ (An 811.)

Règne vertueux de Michel Rhangabé.

LORSQUE Michel entra dans le palais des empereurs, on y vit succéder la bienfaisance à l'avarice, la douceur à la cruauté, la sécurité aux alarmes, la justice à la tyrannie. Mais ses sujets n'étaient pas dignes d'un tel prince, et ses vertus se trouvaient déplacées dans son siècle.

Son aveugle confiance dans Léon l'Arménien.

Il avait surtout une disposition à la confiance, qui le perdit. Sa générosité ne savait ni soupçonner ni prévoir la trahison. Il rappela d'exil Léon l'Arménien, général habile, brave, mais artificieux, dont il estimait les talens et l'intrépidité ; il le fit patrice, chef de l'armée d'Orient, se livra imprudemment à cet homme rusé, et lui donna ainsi des armes dont l'ingrat ne tarda pas à se servir contre lui.

Léon aspirait au trône ; par ses ordres, un moine iconoclaste disposait à une révolution l'esprit des Grecs, toujours superstitieux : une femme

qui se disait possédée, était gagnée et apostée par le moine; elle se plaçait fréquemment sur le passage de l'empereur, et lui disait à haute voix : *Prince, écoute les arrêts du ciel ; descends du trône, et laisse ta place à un autre.*

Quelques serviteurs fidèles voulaient que Michel fît rechercher les auteurs de cette intrigue ; Léon l'en détourna.

L'empereur se déclara avec fermeté, mais sans intolérance, protecteur de l'orthodoxie ; sa sagesse rétablit la paix dans l'Eglise.

Guerre avec les Bulgares.

Il conclut un traité avec Charlemagne, et, délivré par là d'une guerre qui occupait sans avantage une partie de ses forces, il marcha contre les Bulgares.

Malheureusement l'ambitieuse Procopie, sa femme, obtint la permission de le suivre ; son arrivée dans le camp indigna les soldats, ils éclatèrent en murmures : « Nous ne souffrirons jamais, » disaient-ils, qu'une femme nous range en ba- » taille, et que nos aigles s'abaissent aux pieds de » cette nouvelle Sémiramis. » L'empereur ne céda point à leurs clameurs, mais sa fermeté augmenta le nombre de ses ennemis ; les iconoclastes fomentaient en secret le mécontentement : cet esprit d'insubordination rendit toute grande opération impossible.

Dans le même temps, Léon, en Asie, secondé par la fortune, voyait croître chaque jour sa re-

nommée et l'affection qu'ils lui portaient les troupes; il gagna une bataille sur les Sarrasins, leur tua deux mille hommes, et revint dans la capitale, chargé de gloire et de butin.

L'empereur, malgré les obstacles que lui opposaient les factieux, inspira assez de crainte à Crum, pour réduire ce prince à lui demander la paix : les conditions étaient honorables pour l'empire; le roi des Bulgares exigeait seulement qu'on lui rendît un grand nombre de transfuges. L'empereur croyait utile d'acheter à ce prix une paix avantageuse; mais, dans le sénat et dans son conseil, les prêtres s'y opposèrent, sous prétexte que ces transfuges, devenus chrétiens, ne pouvaient être livrés aux vengeances du paganisme.

Le sénat tout entier adopta cet avis; Crum irrité s'empara de la ville de Mésembrie. L'empereur réunit toutes les forces de l'empire, et marcha contre lui.

L'armée entière était remplie d'ardeur, à l'exception des Cappadociens et des Arméniens, que Léon commandait. Leur maintien triste et leur silence ressemblaient à ce calme effrayant qui annonce et précède les tempêtes.

L'orgueilleuse Procopie reparaît de nouveau dans le camp : elle harangue l'armée, et l'irrite encore par cette audace.

Bientôt Crum approche et offre le combat; Michel voulait l'éviter, parce qu'il savait l'ennemi

dénué de vivres ; l'artificieux Léon taxe cette habile prudence de timidité.

Bataille entre Michel et Crum, roi des Bulgares.

Excité par lui, Aplacès, chef renommé des troupes de Macédoine, leur communique sa bouillante ardeur, et l'armée entière, entraînée par leur exemple, demande à grands cris la bataille *. L'empereur ne peut plus leur résister, il donne le signal.

Fuite perfide de Léon.

L'intrépide Aplacès, justifiant son audace par ses exploits, enfonce les Bulgares : vainement Crum cherche à rallier ses soldats ; la frayeur les emporte, ils fuient ; la victoire paraît certaine ; lorsque tout à coup Léon avec son corps d'armée prend aussi la fuite.

Défaite de Michel.

Cette lâcheté apparente rend l'espoir aux Bulgares, décourage les Grecs ; la fortune change ; les vaincus se raniment et rétablissent le combat ; les impériaux plient, se retirent, se débandent et sont mis enfin en pleine déroute.

La bataille avait eu lieu près d'Andrinople, Michel s'y réfugie avec les débris de son armée ; là, il accable de reproches les soldats, et les laisse sous les ordres de Léon, dont il ignorait encore la perfidie.

Un officier osa vainement démasquer l'auteur de ce désastre. L'empereur justifia lui-même Léon, le combla d'éloges, n'attribua son malheur qu'à la lâcheté des troupes, et partit pour Constanti-

* An. 813.

nople, sans soupçonner le coup qu'on allait lui porter.

A peine il a quitté la ville, les légions ameutées et furieuses proclament Léon empereur : le perfide s'oppose quelque temps à leurs vœux ; mais, après une feinte et courte résistance, il se laisse vaincre et s'avance à leur tête sous les murs de Constantinople.

Election de Léon.

Les grands, le sénat et le peuple voulaient défendre Michel, la justice l'appuyait, l'amour l'environnait ; Procopie, prosternée à ses pieds, le conjurait de défendre son trône et sa gloire. Mais Michel, fatigué du poids du sceptre, las de la corruption du siècle, dégoûté de l'ingratitude des hommes, se montre insensible à leurs prières. « Je ne veux pas, dit-il, qu'on verse une seule » goutte du sang de mes sujets pour me con- » server un rang que je dédaigne et auquel je suis » parvenu malgré moi. »

Abdication de Michel.

A ces mots, il dépose son diadème, son manteau de pourpre, sa chaussure d'écarlate, et les envoie à Léon, en lui déclarant qu'il peut venir dans le palais et se placer sur le trône sans obstacle.

Le lendemain Léon entra dans la ville et se fit couronner à Sainte-Sophie. Au milieu de cette cérémonie, on remarqua qu'au moment où, pour se revêtir des ornemens impériaux, il quittait son habit militaire, qui était une casaque rouge, il la

Couronnement de Léon.

remit dans les mains de Michel-le-Bègue, qui dans la suite devint empereur.

Une funeste coutume semblait condamner les princes détrônés à une mort violente. Cependant la vertu respectée de Michel Rhaugabé mit un frein à l'audace criminelle de Léon, et n'osant ni trancher ses jours, ni le priver de la vue, ni le faire mutiler, il le relégua dans un monastère de la Propontide, et lui assigna une pension qui fut mal payée : Michel, sous le nom d'Athanase, expia trente-deux ans dans ce cloître son aveugle et confiante crédulité.

Léon fit ses trois enfans eunuques, et leur permit de vivre près de leur père. L'orgueilleuse Procopie fut religieuse, et sous le voile elle pleura long-temps le diadème.

CHAPITRE TROISIEME.

Règne de Léon V. — Invasion des Bulgares. — Perfidie de Léon. — Vengeance et mort de Crum. — Bataille entre Léon et Deucom, roi des Bulgares. — Victoire de Léon. — Nouvelle apparition des Bulgares. — Nouvelle victoire de Léon. — Mort de Deucom. — Horrible vengeance de Léon en Bulgarie. — Léon persécute les orthodoxes. — Son sage gouvernement. — Ambition de Michel-le-Bègue. — Son arrestation, son jugement et sa condamnation. — Suspension de son supplice. — Mort de Léon. — Elévation de Michel au trône.

LÉON V, DIT L'ARMÉNIEN. (An 813.)

Léon s'était élevé au trône par la trahison, ses artifices le firent nommer, par les Grecs, *le caméléon*; mais il sut toujours se montrer généreux, quand son intérêt l'exigeait : il récompensa magnifiquement ceux qui l'avaient servi avec zèle; donna le commandement de sa garde à Michel-le-Bègue, autrefois écuyer de Bardane avec lui, et confia une armée au général Thomas, ancien compagnon de son enfance. Règne de Léon V.

Manuel, l'un des guerriers les plus distingués de l'empire par son courage et par ses vertus, s'était constamment opposé à ses projets : resté fidèle jusqu'au dernier moment à l'empereur détrôné, il devait tout craindre de son successeur, et tout redouter dans une cour où l'on regardait

habituellement comme des crimes le mérite, le talent et la probité.

Léon le manda près de lui : « Vous m'avez » combattu, lui dit-il, et vous aimiez mieux obéir » à Procopie que de vous soumettre à moi. » — « Prince, répondit Manuel, Michel régnait, je » l'ai défendu : vous régnez aujourd'hui ; à présent » que vous êtes sur le trône, regarderez-vous la » fidélité comme un délit ou comme un devoir ? » — « Vous verrez, reprit Léon, comme je sais me » venger d'un ennemi tel que vous ; je vous donne » le commandement en chef des troupes d'Ar- » ménie. »

Invasion des Bulgares.

L'empereur se vit bientôt au moment de perdre le trône qu'il venait d'usurper ; le roi des Bulgares, parcourant la Thrace sans aucun obstacle, la livra au pillage, laissa son frère assiéger Andrinople, mit en déroute un faible corps de troupes qu'on lui opposa, et parut à la tête d'une armée nombreuse sous les murs de Constantinople.

La consternation régnait dans cette ville ; on négocia : Crum promit d'accorder la paix, pourvu qu'on lui payât un tribut annuel, qu'on lui envoyât une grande quantité de riches étoffes, et qu'on lui livrât un certain nombre de jeunes filles grecques, à son choix.

Les courages étaient tellement abattus, que ces conditions honteuses auraient été acceptées ; mais le roi en ajouta une autre : il voulut, pour prou-

ver qu'il était maître d'entrer dans la ville et de renverser l'empire, qu'on lui permît d'enfoncer sa lance dans la porte dorée de la capitale.

Léon indigné rejeta cette dernière proposition, et dans le dessein de se défaire par une perfidie d'un ennemi qu'il n'espérait plus repousser par la force, il demanda au roi des Bulgares une conférence sur les bords du golfe : Crum l'accorda, et l'on convint que les deux monarques se rendraient à cette conférence, n'étant suivis chacun que de six personnes désarmées. Perfidie de Léon.

Le fourbe Léon avait fait cacher derrière une masure trois archers adroits, chargés de tuer le prince bulgare au moment qui leur serait indiqué. La conférence s'ouvre : Crum, descendu de cheval, s'assied à terre sans méfiance; mais bientôt, frappé des regards farouches de l'empereur, il aperçoit un signal qui l'inquiète, s'élance brusquement sur son coursier, fuit rapidement, et reçoit dans sa course plusieurs blessures dont aucune ne fut mortelle.

Un historien du temps, Théophane, excuse et loue même cette trahison; je ne sais s'il fut digne de l'honneur que lui fit l'Eglise en le plaçant parmi les saints, mais sa basse adulation dans une si grave circonstance mérite qu'on le mette au nombre des écrivains qui ont déshonoré l'histoire par leur servilité.

Si le crime était atroce, la vengeance fut ter-

Vengeance et mort de Crum.

rible. Crum livra aux flammes toute la Thrace, toutes les rives du Bosphore, ruina un grand nombre de villes, s'empara de la riche Andrinople, réduisit ses habitans en esclavage, et emmena cinquante mille captifs au-delà du Danube.

Léon, dans sa détresse, implora le secours de Charlemagne, qui conclut un traité avec lui, et lui envoya pour ambassadeur Norbert, évêque de Rhége, et Ricoin, comte de Poitiers.

Cependant Crum, insatiable de vengeance, ayant rassemblé une immense armée, prit Arcadiopolis, dont il enleva tous les habitans, et s'avança rapidement vers Constantinople, qu'il était résolu de piller et de détruire. Mais le sort ne lui permit pas d'accomplir ce dessein; un vomissement de sang termina ses jours, et délivra l'empire de ce formidable ennemi.

Bataille entre Léon et Deucom, roi des Bulgares.

Victoire de Léon.

Deucom, son successeur, montra la même haine, mais non le même génie : Léon, à la tête de toutes ses forces, marcha à sa rencontre *, et lui livra bataille près de Mésembrie. Dans le premier moment rien ne résiste à la fureur des Bulgares; au premier choc ils enfoncent les Grecs, qui fuient de toutes parts ; mais Léon, dont la ruse fit toujours la force, ayant prévu cet échec, s'était placé avec une réserve sur une hauteur. Dès qu'il voit l'ennemi en désordre par l'ardeur de sa poursuite, il crie aux siens : « Compagnons,

* An 814.

» voici le moment de la victoire, elle est à vous » si vous secondez mon courage. » Soudain il charge en flanc les Bulgares, les met en déroute, en fait un carnage affreux, renverse de sa main Deucom, que ses officiers dérobent avec peine à la mort, emmène un grand nombre de captifs, et, chargé de dépouilles, revient en triomphe dans sa capitale.

L'année suivante, les Bulgares reparaissent plus nombreux. Léon, à leur approche, se retranche, feint d'être épouvanté, et disparaît avec sa garde. Nouvelle apparition des Bulgares.

La terreur se répand dans son camp; les Bulgares, se croyant certains de s'en emparer le lendemain sans combat, se livrent à la débauche, à la joie, s'enivrent et s'endorment dans une funeste sécurité.

Léon était caché dans un bois avec un corps d'élite. Au milieu des ténèbres, il fond sur le camp ennemi, y pénètre; les Bulgares passent du sommeil à la mort; l'empereur appelle à grands cris son armée, qui ne trouve plus que des vaincus à poursuivre et des fuyards à égorger. Nouvelle victoire de Léon.

Deucom périt dans ce massacre; aucun Bulgare n'échappe au carnage. Après cette victoire, Léon, sans laisser à l'ennemi le temps de se relever, entre en Bulgarie, passe au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, et réduit leurs femmes en servitude. Mort de Deucom. Horrible vengeance de Léon en Bulgarie.

Rien ne peut être comparé à l'atrocité de cette

vengeance : les soldats grecs, furieux des outrages qu'ils avaient reçus, n'écoutaient ni la religion ni l'humanité, ne respectaient ni le sexe ni l'âge, arrachaient les enfans du sein de leurs mères, et les écrasaient sous leurs pieds.

Lorsqu'on fut las de détruire, le peu de Bulgares qui restaient demandèrent et obtinrent une trève de trente ans. Pendant soixante-quatorze années la terreur la leur fit maintenir; leurs descendans tremblaient encore à la vue de la colline derrière laquelle l'empereur s'était retiré, et d'où il s'était élancé pour les détruire. Ils la nommèrent colline de Léon.

Léon persécute les orthodoxes.

Ce prince, enivré de sa gloire, s'imagina que rien ne pouvait lui résister. Quelques moines fanatiques lui avaient prédit un long règne, s'il détruisait l'idolâtrie des images; persuadé qu'il pouvait vaincre l'Eglise comme il avait vaincu les Bulgares, il persécuta les orthodoxes. Le patriarche Nicéphore prit leur défense et convoqua un concile.

Léon, irrité de la résistance des catholiques, chassa les évêques de cette assemblée, exila Nicéphore, et fit élire à sa place Théodote, soldat fameux par ses débauches; un concile d'iconoclastes légalisa les persécutions; les prêtres catholiques comparèrent la tyrannie de Léon à celle de Dioclétien.

On doit cependant convenir que, sous tout autre

rapport, ce prince gouvernait l'empire avec justice et fermeté. Il abolit la vénalité des charges, éloigna l'intrigue de sa cour, honora le mérite, releva la discipline, répara les forteresses, adoucit les impôts, réforma les abus et fit fleurir les lois. Son sage gouvernement.

Un sénateur avait enlevé la femme d'un citoyen, il le livra aux tribunaux, et déclara incapable d'exercer aucun emploi le préfet qui avait laissé le crime impuni. On peut, avec raison, lui reprocher la continuation de l'atrocité des mutilations et des supplices auxquels les coupables étaient condamnés; mais l'excès de la corruption du siècle semblait alors forcer la justice à effrayer ainsi ceux qui la bravaient.

Michel-le-Bègue, élevé aux premières dignités de l'empire par la faveur de Léon, travaillait à le renverser, intriguait contre lui, et le déchirait sans ménagement. L'empereur, qui l'avait toujours aimé, crut qu'il suffirait de l'éloigner de sa cour. Il l'envoya inspecter les troupes de l'Orient. Ambition de Michel-le-Bègue.

Michel, au milieu des camps, chercha les moyens de soulever l'armée, et ne dissimula plus son dessein de s'emparer du trône. Manuel, aussi fidèle à son second serment qu'au premier, découvrit à l'empereur cette conjuration. Michel fut arrêté, jugé, convaincu, et condamné à être brûlé vif dans le palais. Son arrestation, son jugement, et sa condamnation.

C'était la veille de Noël; l'exécution devait avoir lieu le lendemain; l'impératrice Théodosie, plus Suspension de son supplice.

vertueuse que politique, plus généreuse que prudente, accourt et se jette aux pieds de son époux : « Seigneur, lui dit-elle, songez que demain vous » communiez ; l'ordre d'une mort sanglante peut-» il sortir d'une bouche qui va recevoir un Dieu » de paix ! Ne profanez pas ce saint jour par un » supplice affreux ; soyez clément comme la Di-» vinité ; ou, si vous ne pouvez faire grâce, diffé-» rez le châtiment, et que les cris d'un mou-» rant ne se mêlent pas aux cantiques religieux.

» Vous le voulez, madame, répondit Léon, » je cède à vos prières, mais ce délai sera peut-» être funeste à vous et à vos enfans : vous » voulez sauver mon âme et vous perdez mon » corps. »

L'empereur, qui craignait les partisans nombreux de son ennemi, est agité la nuit par une vive inquiétude ; il se lève au milieu des ténèbres, et pénètre sans bruit dans la prison du palais : il y aperçoit Michel dégagé de ses chaînes, et couché dans le lit de son gardien ; un autre homme, assis sur une chaise, semblait endormi près d'eux. Léon sort avec un geste menaçant.

Dès qu'il est éloigné, Théoctiste se lève, c'était le nom de cet inconnu, renfermé avec Michel son ami, et qui avait feint de dormir ; il réveille le concierge, l'avertit de l'apparition de l'empereur, et le menace de le dénoncer lui-même, s'il ne l'aide à sortir du péril.

Le geôlier court avertir et appeler les conjurés; suivant la coutume, les prêtres de la chapelle, qui ne logeaient pas dans le palais, s'y rendaient tous les jours à quatre heures du matin pour y chanter les matines. L'usage de ce siècle religieux faisait aux empereurs les moins dévots un devoir d'y assister, et Léon, qui tirait vanité de sa belle voix, n'y manquait jamais.

Les amis de Michel, réunis par le concierge, se déguisent en prêtres, placent des poignards sous leur surplis, et se cachent dans la chapelle. Le jour se lève, les prières commencent, l'empereur arrive et entonne une hymne; les conjurés s'élancent pour l'attaquer, se trompent, frappent le doyen du clergé, s'aperçoivent de leur méprise, et poursuivent Léon qui s'était refugié au pied de l'autel.

Ce prince, vaillant et doué d'une grande force, saisit la croix : avec cette arme il terrasse plusieurs de ses ennemis, et combat courageusement; mais enfin, accablé par le nombre, il succombe, et, voyant le cimeterre d'un officier levé sur sa tête, il demande grâce au nom de la croix.

« Ce n'est pas le moment des grâces, répond » le féroce conjuré, c'est celui des vengeances. » D'un premier coup il lui abat la main qui tenait encore la croix; du second il lui tranche la tête. On accable d'outrages la victime sanglante qu'on encensait la veille, on traîne son corps au cirque, et on le livre aux insultes de la populace. Mort de Léon.

Michel sort du cachot ; il paraît en maître dans le palais ; sa tête, qui allait être abattue, est couronnée ; son bras, encore chargé de fers, reçoit le sceptre ; et chacun admire en silence ce jeu de la fortune, cette brusque vicissitude du sort, ce contraste frappant de chaînes et de pourpre, de misère et de prospérité, juste emblème de l'étrange condition des princes et des peuples, dans ces temps affreux.

Toute la ville apprend à la fois avec stupeur que le juge, le souverain est mis à mort, et que le coupable condamné règne.

Elévation de Michel au trône.

Michel, assis sur le trône, entouré d'assassins qui composaient sa garde, fait rompre à coups de marteaux les fers qui liaient encore ses mains. Dès qu'elles sont libres, il reçoit la couronne que lui donne le patriarche ; il ordonne la mutilation des quatre fils de Léon, et les embarque avec l'impératrice leur mère sur un bateau, qui portait dans un sac le corps de Léon coupé par morceaux. On exila les infortunés dans l'île de Proté. Lorsque l'ancien patriarche Nicéphore apprit dans sa retraite la mort de Léon, prononçant d'avance l'arrêt de la postérité, il s'écria : « L'Eglise est délivrée d'un grand ennemi, mais l'empire perd » un grand prince. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

Règne honteux de Michel II. — Révolte de Thomas. — Il fait le siége de Constantinople. — Défaite de Thomas par Mortagon, roi des Bulgares. — Levée du siége de Constantinople. — Fuite, mutilation et mort de Thomas. — Traité entre Michel et Louis-le-Débonnaire. — Conquête de la Crète par les Arabes. — Condamnation et fuite d'Euphémius. — Son élévation au trône par le kalife, et sa mort. — Conquête de la Sicile par les Sarrasins. — Mort de Michel, remplacé par son fils.

MICHEL II, DIT LE BÈGUE. (An 821.)

Un empereur tel que Michel semblait destiné à rabaisser les Grecs au rang des barbares, et à les faire tomber de la civilisation dans l'état sauvage. Ce guerrier, né dans une classe obscure parmi les Athingans, peuplade ignorante et grossière, ne connaissait que les camps, les chevaux et les armes; il méprisait les lettres, bravait la religion; aucune vertu ne compensait ses vices; il regardait toute débauche comme permise, traitait audacieusement de fable la résurrection du Christ, voulait qu'on observât le sabbat des Juifs, plaçait Judas au nombre des saints, et, ne croyant l'autorité solide qu'en l'appuyant sur l'ignorance, défendait qu'on apprît à lire aux enfans du peuple.

Règne honteux de Michel II.

Révolte de Thomas.

Tous les hommes qui conservaient quelques idées d'honneur et de liberté gémissaient de se voir asservis par cet usurpateur. Thomas, l'ancien ami de Léon, commandait l'armée d'Orient; furieux de l'assassinat de son bienfaiteur, et brûlant de le venger, il lève l'étendard de la révolte; toute la jeunesse belliqueuse de l'empire accourt sous ses drapeaux.

Ses cheveux blancs, sa figure vénérable, sa générosité, sa douceur inspiraient le respect et l'amour; habile, courageux, éloquent, il méritait alors le trône; mais il cessa de s'en montrer digne dès qu'il voulut s'en emparer. La fortune, en le favorisant, le corrompit.

Les Sarrasins attaquaient dans ce temps l'Asie-Mineure. Thomas fit une invasion en Syrie, et les effraya par cette diversion : ils négocièrent; mais, au lieu de se borner à leur accorder la paix, égaré par son ambition, il s'unit avec eux, et leur promit un tribut, ainsi que la cession de plusieurs villes, à condition qu'ils l'aideraient à détrôner Michel.

Les Sarrasins acceptèrent ses propositions, le reçurent dans Antioche, le firent couronner par Job, patriarche de cette ville, et grossirent son armée d'une nuée de barbares et de musulmans.

Celui qui, sacrifiant ses devoirs à son intérêt, livre son pays à l'étranger, conserve peu de

vertu : cette première et capitale faute changea et dégrada le caractère de Thomas ; il devint débauché, cruel, avare, et livra au pillage toutes les villes qui refusaient de lui ouvrir leurs portes. Par ces violences, et surtout par son alliance avec l'ennemi, il rendit beaucoup de partisans à Michel.

Cependant il poursuit sa marche et ses projets, remporte quelques avantages, s'approche de la capitale et l'assiége. Il fait le siége de Constantinople.

Les habitans de Constantinople, à la vue du croissant qui brillait à côté des aigles, prennent tous les armes, et se défendent avec intrépidité. Thomas donne inutilement plusieurs assauts; on repousse avec fureur l'allié des étrangers ; ses vaisseaux sont battus par la flotte impériale : malgré ces revers, il continuait opiniâtrément le siége, lorsque Martagon, roi des Bulgares, parut à la tête d'une armée pour défendre la ville.

L'empereur refusa vainement ce secours étranger, cet appui dangereux. Martagon, dont le but réel était de s'enrichir par le pillage, livra bataille à Thomas, le défit, et retourna dans son pays avec un grand nombre de prisonniers et de riches dépouilles. Défaite de Thomas par Martagon, roi des Bulgares.

Thomas, vaincu, leva le siége; poursuivi et atteint par Michel, il voulut imiter les ruses de Léon, son ancien maître, parut craindre son ennemi, et ordonna à son armée de se retirer dans Levée du siége de Constantinople.

un apparent désordre, dont il espérait profiter. Mais ses troupes étaient frappées de crainte, elles l'abandonnèrent; et leur fuite, au lieu d'être simulée, ne fut que trop réelle.

Fuite, mutilation et mort de Thomas.

Thomas se réfugia dans Andrinople; il s'y défendit cinq mois; mais enfin les habitans, épuisés par la disette et par les fatigues du siége, le livrèrent à Michel. L'empereur le foula sous ses pieds, et ne lui accorda la mort qu'après l'avoir fait promener sur un âne et mutiler.

Les vengeances du vainqueur furent affreuses, il n'épargna aucun des partisans de son rival.

Les empereurs grecs, loin de chercher à combattre les empereurs d'Occident, leur montraient alors beaucoup de déférence et de respect. Michel informa Louis-le-Débonnaire des victoires qu'il venait de remporter, lui demanda le renouvellement de l'alliance entre les deux empires, et défendit vivement près de lui la cause des iconoclastes.

Traité entre Michel et Louis-le-Débonnaire

Louis garda le silence sur l'apologie des hérétiques, mais il signa le traité qu'on lui proposait.

Conquête de la Crète par les Arabes.

Ce fut sous le règne de Michel que les Arabes s'établirent en Crète; après avoir battu deux armées impériales, ils achevèrent la conquête de cette île, et y bâtirent la ville de Candie.

L'empire gémissait moins encore de la perte d'une riche province, que du joug honteux qu'un tyran faisait peser sur lui. Rien ne paraissait assez

sacré à ce prince pour arrêter ses passions. Après la mort de Thécla sa femme, devenu follement épris d'Euphrosine, fille de Constantin Porphyrogenète, qui était religieuse, il contraignit le sénat à le presser de conclure ce mariage sacrilége, et força le patriarche à le bénir.

Euphémius, gouverneur de Sicile, voulût imiter cet exemple, et enleva une religieuse. L'empereur, qui regardait sans doute un tel crime comme un privilége impérial, condamna Euphémius à la mutilation; mais il échappa au supplice et se sauva chez les Sarrasins. Condamnation et fuite d'Euphémius.

Le kalife, avec dix mille hommes, ramena Euphémius en Sicile, battit les Grecs, et le proclama empereur. Il ne jouit pas long-temps de sa coupable fortune; le jour même où il recevait la couronne, deux officiers s'approchent de lui, et, tandis que l'un saisit sa main avec respect, l'autre lui abat la tête.* Son élévation au trône par le kalife, et sa mort.

Après une courte guerre, les Sarrasins, qui recevaient toujours des renforts, prirent Syracuse, et conquirent la Sicile, qu'ils gardèrent deux siècles.** Maîtres de cette île, ils ravageaient la Calabre, couraient jusqu'aux portes de Rome, et profitaient de la division qui régnait entre les princes chrétiens, pour faire des conquêtes en Italie. Le pape Grégoire IV, continuellement Conquête de la Sicile par les Sarrasins.

* An 827.
** An 828.

menacé par eux, mit un frein à leurs incursions en fortifiant la ville d'Ostie.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la perte de la Sicile, Michel, qui ne faisait pas plus de cas de la gloire que de la vertu et de la religion, dit à Irénée, un de ses principaux ministres : « Je » vous félicite de n'avoir plus le soin d'adminis- » trer une île si éloignée ; vous voilà délivré d'un » grand fardeau. » — « Seigneur, répondit Iré- » née, il ne vous faut que deux ou trois soula- » gemens pareils pour être vous-même débarrassé » de tout l'empire. »

Mort de Michel, remplacé par son fils.

Michel mourut en 829, d'une colique néphrétique ; il avait opprimé les Grecs neuf ans ; l'empire perdit sous ce règne la Crète, la Sicile et la Dalmatie. Théophile son fils lui succéda.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Règne sévère de Théophile, fils de Michel II.—Son mariage avec Théodora.—Sa sévérité contre les concussions.—Son surnom d'*infortuné*.—Origine de Théophobe.—Son commandement chez les Perses.—Succès du philosophe Léon.—Célébrité d'Alexis Musèle.—Sa disgrâce, ses souffrances, sa réhabilitation et sa retraite.—Magnificence de la cour de Théophile.—Invasion des Sarrasins—Echec de Théophile.—Sa victoire sur les Arabes.—Nouvelle apparition des Sarrasins.—Bravoure et danger de Théophile.—Hardiesse de Manuel.—Ingratitude de Théophile envers Manuel.—Fuite de Manuel chez le kalife.—Ses exploits.—Remords de Théophile.—Rappel de Manuel.—Sa magnanimité.—Révolte des Perses.—Guerre entre Théophile et le kalife.—Défaite de Théophile.—Mort de Théophobe.—Mort de l'empereur.

THÉOPHILE. (An 829.)

Chaque page de l'histoire prouve l'absurdité de ce paradoxe cher aux courtisans, que l'ordre incompatible avec la liberté ne peut exister que sous le pouvoir absolu. Le règne des lois peut seul offrir quelque chose de fixe dans le sort des hommes; sous le despotisme rien n'est stable; tout y change perpétuellement, suivant les différens caractères des despotes; la destinée des hommes y dépend de la volonté mobile des princes, de leurs vices, de leurs passions, et même de leurs caprices.

Règne sévère de Théophile, fils de Michel II.

Lorsque Théophile monta sur le trône, tout dans l'empire prit une nouvelle face. Ce prince, frappé du mépris qu'inspiraient aux peuples les défauts de son père, poussa jusqu'à l'excès les qualités contraires à ces défauts. Sa justice fut de la dureté, son courage de la témérité.

Michel avait dû le trône à l'assassinat de Léon: les meurtriers s'attendaient à des faveurs; Théophile les envoya au supplice.

Honteux du mariage sacrilége contracté par son père, il contraignit Euphrosine à rentrer dans son monastère. Le sénat, toujours servile, approuva le châtiment de cette impératrice, comme il avait applaudi à son élévation.

Son mariage avec Théodora.

Quelques historiens racontent que l'empereur, voulant se marier, rassembla dans son palais un grand nombre de filles grecques; choisit la plus belle, nommée *Théodora*, et déclara sa préférence pour elle, en lui donnant une pomme d'or. D'autres croient ce récit fabuleux, mais ce qui est certain, c'est que cet usage, autrefois pratiqué dans quelques cours d'Asie, fut suivi dans des temps plus modernes par plusieurs souverains de la Russie.

Sa sévérité contre les concussions

Théophile, actif et sévère, se rendait accessible aux plaintes de tous ses sujets: il visitait fréquemment les marchés et les lieux publics, et maintenait la justice avec fermeté.

Un officier, l'abordant un jour hardiment,

réclama comme sa propriété le superbe cheval que l'empereur montait. Une information exacte prouva que le gouverneur de l'Hellespont, qui s'en était emparé, n'en avait fait présent au prince que dans l'espoir de couvrir ses concussions. Le cheval fut rendu à son maître, et le gouverneur reçut le châtiment qu'il méritait.

L'empereur contraignit des généraux puissans à restituer des terres usurpées sur quelques couvens. Pétronas, capitaine de sa garde, avait insulté, maltraité une pauvre femme : Théophile le fit battre de verges; et ce qui prouve l'avilissement où les grands étaient alors tombés, c'est qu'après ce supplice Pétronas n'en conserva pas moins sa charge.

Dans l'espoir d'obtenir quelques faveurs, quelques emplois, ou des exemptions d'impôts, un homme, habitué à la corruption de la cour, voulut acheter la protection de l'impératrice, et lui envoya un vaisseau chargé de riches marchandises phéniciennes; l'empereur se les fit apporter, les vendit lui-même, en disant : « Vous voyez que » ma femme veut faire de l'empereur un mar- » chand. » Sa rigueur inspira tant de crainte que l'ordre se rétablit partout, et que bientôt on n'eut plus de plaintes à lui porter.

Son surnom d'*Infortuné*.

Le recrutement se fit sans obstacle, l'armée se soumit à la discipline sans murmurer. Ses nombreuses troupes et son courage le rendirent souvent victorieux; cependant quelquefois sa témérité

et l'inconstance de la fortune lui firent éprouver assez de revers pour qu'on lui donnât, pendant un certain temps, le surnom d'*Infortuné*.

Plusieurs généraux habiles illustrèrent son règne; les principaux étaient Manuel, célèbre par son courage, et plus fameux encore par son incorruptible fidélité. Théophobe, issu des rois de Perse, fut également célèbre par ses grandes actions et par ses malheurs; le père de ce vaillant guerrier, s'étant dérobé au fer des Sarrasins, vécut long-temps pauvre et inconnu à Constantinople, où il avait épousé une maîtresse d'auberge; il y mourut; son fils Théophobe fut découvert et reconnu par des nobles persans qui étaient venus chercher à la cour d'Orient un asile contre la haine des Arabes. L'empereur Léon, informé par eux de l'existence du jeune prince de Perse, lui donna dans son palais une éducation convenable à son rang. Il partagea les études et les jeux de son fils Théophile; celui-ci, monté sur le trône, décora du titre de patrice le compagnon de son enfance, et lui donna sa sœur Hélène en mariage.

Origine de Théophobe.

Quelque temps après, trente mille Persans se révoltèrent contre les Sarrasins; leur chef, nommé *Babec*, périt dans un combat; ils appelèrent à leur tête Théophobe, qui justifia leur choix par des exploits nombreux; il devint bientôt la terreur des Sarrasins, et conçut l'espoir de relever le trône d'Artaxerce.

Son commandement chez les Perses.

Ce prince offrait, dit-on, dans toute sa personne, un modèle accompli de talens, de grâces et de vertus. Théophile l'envoya au secours des Abages, contre les Sarrasins. La victoire couronna d'abord ses armes; mais l'empereur, par faiblesse ou par jalousie, lui ayant donné pour collégue Bardas, frère de l'impératrice, ce général ambitieux, ignorant et envieux, rompit toutes les mesures de Théophobe; l'ennemi en profita et les Grecs furent battus *.

Les Arabes perdirent alors le kalife Almamoun, célèbre par son amour pour les sciences et pour les lettres; la cour de Bagdad paraissait dans ce temps plus éloignée de la barbarie que celle de Constantinople. Léon, habile mathématicien et astronome, vivait ignoré dans une cabane à peu de distance de la capitale de l'Orient. Le kalife écrivit au philosophe: « Le mérite est obscur » chez vous: venez nous éclairer; les Arabes » vous respecteront et vous rendront plus riche » que les favoris de vos princes. »

Succès du philosophe Léon.

Léon ne crut point pouvoir se rendre à l'invitation d'un ennemi, sans y être autorisé; il en informa l'empereur: de son côté le kalife offrit à Théophile la paix et *deux mille livres d'or*, s'il voulait lui céder ce savant homme.

L'empereur, jaloux de conserver un philosophe

* An 833.

dont les étrangers lui découvraient la renommée et le prix, refusa les propositions du kalife, chargea Léon de l'éducation de la jeune noblesse, et lui donna l'archevêché de Thessalonique.

Ce même Léon, qu'on surnomma le philosophe, ne se fit remarquer dans ses nouvelles et importantes fonctions que par sa passion pour l'hérésie des iconoclastes et pour l'astrologie. Il fut dans la suite chassé de son siége, regrettant, sans doute, une gloire que la pauvreté lui avait donnée, et que la fortune lui ôta. On peut juger de l'épaisseur des ténèbres qui s'étendaient sur l'Orient dans ce siècle, puisqu'un homme aussi médiocre que Léon y était admiré comme une lumière éclatante.

Célébrité d'Alexis Musèle.

Les talens militaires périssent les derniers dans la décadence des peuples. Alexis Musèle, envoyé par l'empereur à la tête d'une armée en Sicile, gagna plusieurs batailles, prit plusieurs villes, et se fit une telle renommée, que Théophile le créa patrice, proconsul, le nomma maître des offices, lui fit épouser une de ses filles nommée Marie, et le décora du titre de César.

Sa disgrâce, ses souffrances, sa réhabilitation et sa retraite.

L'empereur était aussi inconstant qu'emporté dans ses affections et dans ses haines. La disgrâce de Musèle succéda bientôt à sa faveur : quelques Siciliens le calomnièrent ; Théophile, déguisant son courroux sous des protestations d'amitié, le manda près de lui, le fit battre de verges, confisqua

ses biens, et le jeta dans un cachot. Bientôt après, reconnaissant son erreur, il le tira de prison, lui restitua ses richesses, et voulut lui rendre ses dignités; mais Alexis, dégoûté d'une fortune dont il avait éprouvé si rapidement les vicissitudes, se retira à Chrysopolis, où il fonda un monastère.

La puissance et la richesse des grands s'accroît toujours en proportion de l'abaissement et de l'oppression des peuples; plus les nations s'appauvrissent, plus les cours deviennent somptueuses : rien n'égalait le luxe des Grecs, depuis que la vanité remplaçait chez eux l'indépendance et la fierté.

Magnificence de la cour de Théophile.

Un ambassadeur de Théophile étonna, par sa magnificence fastueuse, le kalife Mutazem : dînant un jour chez le prince arabe, il ordonna à l'un de ses esclaves de laisser, comme par oubli, dans le palais un superbe bassin d'or enrichi de pierreries. Il était facile de croire que ce bassin serait pris; en effet il disparut. Le kalife voulait découvrir le voleur; l'ambassadeur traita ce larcin de bagatelle. Invité de nouveau au festin royal, il y porta un bassin plus magnifique que le premier; le kalife lui offrit de riches présens; il les refusa : « Eh bien, lui dit le prince, je vais vous faire un » don que certainement vous accepterez; » il lui livra cent captifs grecs superbement vêtus. L'ambassadeur les reçut, mais à condition que le kalife recevrait en retour cent prisonniers sarrasins, dont il brisa les fers.

Rien n'égalait l'éclat de la cour de Théophile : il fit bâtir à Constantinople un palais semblable à celui des kalifes de Bagdad, et qui le surpassait en magnificence : l'immense quantité de colonnes de marbre incrusté d'or, de vastes bassins revêtus de lames d'argent et remplis de fruits qu'on prodiguait au peuple, les statues, les bronzes, les voûtes dorées, qui décoraient cet édifice, éblouissaient les regards. L'empereur satisfaisait la vanité des Grecs, et leur passion pour les jeux publics ; il n'épargnait rien pour les rendre plus nombreux et plus brillans. Cette nation, frivole et corrompue, semblait se consoler de tant de provinces et de villes perdues, en admirant les magnifiques églises et les riches palais qui s'élevaient chaque jour dans ses principales cités.

Si Théophile imita le luxe des anciens rois de Perse, il n'en eut ni la mollesse ni les vices ; par un contraste remarquable il aima toujours les fêtes et jamais les voluptés. Son caractère était porté naturellement à la générosité et même à la douceur ; cependant les iconoclastes parvinrent à le rendre cruel. La résistance opiniâtre des catholiques blessa son orgueil ; il grossit le catalogue de leurs martyrs, et il maltraita même l'impératrice qui favorisait le culte des images.

Invasion des Sarrasins.

Appelé dans les camps par une invasion formidable des Sarrasins *, il méprisa l'avis de ses gé-

* An 836.

néraux, qui lui conseillaient d'attaquer les Arabes pendant la nuit, afin de leur cacher le petit nombre de ses troupes. En vain il se signala par des prodiges d'audace et de valeur, il fut battu et entouré; sa perte semblait inévitable, lorsqu'au milieu de la nuit, par l'ordre de Théophobe, le camp retentit de cris de joie, d'acclamations et d'un grand bruit de trompettes; les Sarrasins, surpris, épouvantés, croient qu'il est arrivé un renfort aux Grecs, ils se retirent; et l'empereur, ralliant ses troupes, revint librement dans la capitale. Échec de Théophile.

La campagne suivante fut plus heureuse pour Théophile : il livra bataille, en Cappadoce, aux Arabes, remporta la victoire, et, suivi de vingt-cinq mille prisonniers, rentra en triomphe dans Constantinople. Sa victoire sur les Arabes.

L'année d'après *, les Sarrasins reparurent plus nombreux dans la même province : l'empereur les combattit encore; mais, toujours entraîné par son ardeur impétueuse, il s'élança presque seul au milieu des ennemis. Manuel, qui le voit en péril, se fait jour avec quelques braves, et s'approchant de lui : « Prince, lui dit-il, ce sabre va » vous ouvrir un large passage; ne laissons pas » aux infidèles l'honneur de compter un empe» reur parmi leurs prisonniers. » — « Il serait » plus honteux, répond Théophile, de leur Nouvelle apparition des Sarrasins. Bravoure et danger de Théophile.

* An 838.

» donner le spectacle d'un empereur fuyant de-
» vant eux. »

Hardiesse de Manuel.

A ces mots, il se précipite encore sur leurs rangs. Manuel le rejoint, et, posant hardiment la pointe de son sabre sur la poitrine du prince : « Suivez-moi, s'écria-t-il, ou, si vous cherchez la » mort, recevez-la d'un Grec et non d'un Sarra- » sin. » Théophile cède à cette audace, suit son libérateur, et retrouve son armée, à la tête de laquelle il intimida tellement les Arabes, qu'ils refusèrent un second combat.

Ingratitude de Théophile envers Manuel.

Quand la reconnaissance n'est pas un bonheur, elle devient un fardeau. L'ingrat Théophile, écoutant sa jalousie et la délation, crut que Manuel, qui lui avait sauvé deux fois la vie, aspirait à son trône : il résolut de lui faire crever les yeux.

Fuite de Manuel chez le kalife.

Ce général, averti à temps par des amis fidèles, prend la fuite, enlève les chevaux de toutes les postes, leur coupe les jarrets, se sauve chez le kalife et lui offre de le servir pourvu qu'on ne le force pas à combattre contre sa patrie.

Ses exploits

A cette époque le Korassan s'était révolté contre les Arabes : Manuel ne demande, pour réprimer cette rébellion, d'autres forces qu'une troupe de prisonniers grecs, dont il garantit l'obéissance. A cette condition le kalife les délivre, les arme et les lui confie ; à leur tête il soumet les rebelles, subjugue les habitans des rives de l'Oxus, et extermine une foule de lions et de tigres qui, depuis

quelque temps, changeaient une contrée voisine en désert.

Remords de Théophile.

La gloire de ce grand homme fit naître dans l'âme de l'empereur les regrets et les remords; il l'invita à revenir près de lui. Manuel ne savait résister ni à la voix de son prince ni à l'amour de son pays; mais pour obéir il fallait tromper le kalife qui ne voulait pas le perdre. Dissimulant pour la première fois ses véritables sentimens, il feint d'être irrité contre les Grecs, et conseille au roi musulman d'envoyer en Cappadoce, avec une armée, son fils Ouatheg, dont il demande d'être lieutenant.

Rappel de Manuel.

Sa magnanimité.

On suit son avis, il part; le gouverneur de Cappadoce, secrètement informé de son dessein, avait fait cacher un escadron grec dans un bois. Lorsque les Arabes sont arrivés et campés près du lieu désigné, Manuel sort du camp, sous prétexte d'une partie de chasse; le fils du kalife était avec lui; parvenu à la lisière du bois, il appelle les Grecs, qui s'avancent; embrassant alors le jeune prince arabe : « Rassurez-vous, lui dit-il, et retournez près de votre père; je ne veux point » vous trahir, je ne vous quitte que pour obéir à » mon souverain. »

Révolte des Perses.

Le kalife voulut se venger de cette désertion, mais ses efforts n'eurent aucun succès. Pendant cette campagne sans résultat, les trente mille Perses qui servaient dans l'armée grecque, mécon-

tems de voir leur solde mal payée, se révoltent et veulent proclamer empereur Théophobe; ce jeune prince, aussi fidèle que vaillant, informe Théophile de ce complot: sa conduite généreuse ne fut payée que par une reconnaissance apparente et par une haine secrète.

Guerre entre Théophile et le kalife.

Cependant toutes les forces de l'empire s'étant réunies, l'empereur envahit la Syrie, défit les Sarrasins, porta ses armes jusqu'à l'Euphrate, prit un grand nombre de villes, et, malgré les supplications du kalife, livra au pillage Sozo-Pétra, dans laquelle le prince arabe était né.

Le kalife furieux appelle aux armes tous les musulmans, même ceux d'Afrique, assiége Amorium, patrie de Théophile, la réduit en cendres, et livre une grande bataille aux Grecs, près d'Azimène en Phrygie. L'empereur disputa vaillamment et long-temps la victoire; mais enfin il fut battu et forcé de se retirer dans son camp. Les Perses, de nouveau révoltés, voulaient le livrer aux Sarrasins. Manuel découvrit la conspiration et fut encore son sauveur.

Défaite de Théophile.

La guerre était poursuivie avec fureur par les chrétiens et par les musulmans. La mort du kalife Mutazem donna aux Grecs un court repos. Ouatheg monta sur le trône de Bagdad. L'empereur jouit peu de temps de cette trêve; l'affaiblissement de ses forces lui annonçait une mort pro-

An 841.

chaine. Comme il craignait que l'ambition du prince persan n'enlevât le sceptre à son fils, avant d'expirer, il ordonna la mort de Théophobe et se fit apporter sa tête. Peu de momens après il mourut, agité, dit-on, par les tourmens qui suivent les jouissances trompeuses d'une vengeance criminelle. Théophile avait régné douze ans. Grand dans ses défauts comme dans ses qualités, il rendit quelque éclat au sceptre et quelque solidité au trône.

Mort de Théophobe.

Mort de l'empereur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Régence de l'impératrice Théodora. — Méprise du peuple en faveur de Manuel. — Magnanimité de ce général. — Décret pour la liberté des cultes. — Astuce du patriarche Jean. — Sa déposition et son départ. — Échec et victoires des Sarrasins. — Histoire de Basile. — Succès en Égypte. — Traité avec les Bulgares. — Conversion de ce peuple. — Règne tyrannique de Michel III. — Son départ pour l'armée et ses échecs. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort du kalife Omar. — Apparition et invasion des Russes. — Intrigues de Basile. — Son association à l'empire. — Mort de l'empereur.

MICHEL III, DIT L'IVROGNE. (An 842.)

Régence de l'impératrice Théodora.

La mort de Théophile ne laissait d'autre chef à l'empire qu'un enfant. L'empereur Michel était âgé de trois ans ; mais la sage prévoyance du prince mourant avait confié le gouvernement et la tutelle de son fils à l'impératrice Théodora, en lui associant son frère Bardas, le patrice Théoctiste et Manuel, dont le noble caractère ne se démentait dans aucun temps ni dans aucune position.

Cet homme intrépide, habile, vertueux et fidèle, qui défendait ses princes dans le malheur, et qui les sauvait dans le péril, était comme l'ombre de l'un des héros d'Athènes ou de Sparte apparue au milieu de la Grèce corrompue et asservie.

Dès que Théophile eut fermé les yeux, Manuel convoqua le peuple dans le cirque et l'invita à prêter le serment d'usage : chacun, jugeant ce héros digne du trône, crut qu'il y montait, et que c'était à lui qu'on devait prêter ce serment ; l'air retentit de cette acclamation unanime : *Vive Manuel, gloire et longues années à l'empereur Manuel.* « Arrêtez, s'écria le brave et modeste guerrier ; » vous avez un empereur, votre devoir, ainsi que » le mien, est de lui obéir ; mon ambition se borne » à défendre son enfance, le seul honneur où » j'aspire est celui de verser mon sang pour lui » conserver le sceptre que le vœu de son père, » l'autorité du Sénat et vos suffrages lui ont trans- » mis. *Vivent Michel et Théodora.* »

Méprise du peuple en faveur de Manuel.

Magnanimité de ce général.

Ces derniers mots furent faiblement répétés ; mais enfin le peuple, cédant à ses instances, prêta le serment, et se retira rempli de respect et d'admiration pour cet homme généreux, qui refusait un pouvoir que tant d'autres, dans ces jours de désordres, usurpaient par des complots et achetaient par des crimes.

L'empereur Théophile, passionné jusqu'à son dernier soupir pour la cause des iconoclastes, avait fait jurer à Théodora de proscrire le culte des images ; cette princesse, loin d'être retenue par cette promesse contraire à ses sentimens, et sans être arrêtée par l'opposition de la majorité du Sénat et de la cour, éloigna d'abord de son palais

Décret pour la liberté des cultes.

le patriarche Jean. La violence de ce prêtre avait causé la persécution dont gémissait l'empire : délivrée de cet obstacle, elle fit discuter en sa présence par les deux partis cette question religieuse, si puérile aujourd'hui à nos yeux, mais qui alors divisait les églises, les cités, les camps, les familles, et ensanglantait la terre.

Les iconolastes furent vaincus dans cette conférence ; un décret rétablit le culte catholique et la liberté d'honorer les images. L'impératrice ordonna au patriarche de faire exécuter ce décret, en le menaçant de l'exil, s'il persistait dans son erreur.

Astuce du patriarche Jean.

Le pontife opiniâtre était fourbe autant que fanatique ; il demande du temps pour méditer sa réponse, s'ouvre lui-même une veine, appelle du secours, et s'écrie que Théodora lui a envoyé des assassins. Le peuple, toujours crédule et turbulent, se soulève ; on accourt près de lui, on veut voir sa blessure, elle le trahit ; l'imposture est découverte, ses propres domestiques saisissent, montrent la lancette dont il vient de se servir ; l'indignation succède à la pitié, le patriarche sort de la capitale accablé par la malédiction publique.

Sa déposition et son départ.

Son départ fut le signal de la liberté ; le sang cessa de couler, les victimes respirèrent, les cachots s'ouvrirent, les bannis rentrèrent dans leurs foyers. Méthodius, long-temps persécuté par lui, fut choisi pour le remplacer.

Un concile convoqué rétablit solennellement le culte des images; il mit fin à l'hérésie des iconoclastes, qui, pendant cent vingt années avait été la cause de tant de querelles, de combats, de persécutions et de supplices.

Peu de victoires sur l'esprit de parti tournent, comme elles le devraient, au profit de la raison, et souvent parmi nous la chute d'une erreur n'est que le triomphe d'une autre. Les orthodoxes, cessant d'être persécutés, devinrent à leur tour intolérans; ils refusaient même de prier pour l'empereur défunt, et l'impératrice ne parvint à les fléchir pour la mémoire de son époux qu'avec le secours d'une fraude pieuse. Méthodius déclara que ce prince expirant lui avait fait connaître, par des soupirs et par des larmes, son repentir et sa conversion.

Les Sarrasins crurent pouvoir profiter de la faiblesse du gouvernement d'une femme pour achever la ruine de l'empire. Quatre cents vaisseaux, envoyés par eux contre la capitale, furent détruits par une tempête sur la côte de Lycie. Sept navires seuls échappèrent à ce désastre. Echec et victoires des Sarrasins.

Les armes grecques auraient probablement été toujours heureuses, si Manuel eût commandé les troupes; mais dans les cours le mérite est rarement en faveur, lors même qu'il est en place. Théodora lui préféra Théoctiste, le croyant plus dévoué parce qu'il était plus souple et plus com-

plaisant. Théoctiste, plus habile courtisan que guerrier, se fit battre par les Abages. L'année d'après*, étant descendu en Crète avec une armée, il se laissa tromper par la fausse nouvelle d'une révolution survenue dans Constantinople ; il abandonna ses troupes ; les Sarrasins, auteurs adroits de ce faux bruit, profitèrent du désordre produit par l'absence du général, et détruisirent presque entièrement l'armée grecque.

Théodora confia encore une autre armée à Théoctiste**. Il livra bataille près du mont Taurus, fut défait, perdit quarante mille hommes, rejeta la honte de ce revers sur son collègue Bardas, et conserva cependant à tel point la faveur de l'impératrice, que, pour le garantir de la haine publique, elle lui donna une garde.

On convint avec les Sarrasins d'une trève et d'un échange de prisonniers : dans ce même temps*** les Esclavons s'emparèrent de la Grèce. Le premier écuyer de Théodora, qui portait le même nom que Théoctiste, se montra plus habile, et chassa les barbares de cette contrée.

Le patriarche Méthodius étant mort, Nicétas, l'un des fils de l'empereur Michel Rhangabé, fut élu patriarche et prit le nom d'Ignace. Tandis que l'empire perdait peu à peu ses provinces, l'Eglise

* An 844.
** An 845.
*** An 846.

étendait ses conquêtes; à cette époque, les Kosars, qui habitaient la Tauride, furent convertis au christianisme par Cyrille. Cet apôtre zélé instruisait aussi les Esclavons, et fut, dit-on, l'inventeur de leur alphabet.

La fortune, qui voulait retarder la chute de l'empire d'Orient, commençait alors à favoriser un homme de génie, né dans l'obscurité, et qui devait passer de la servitude au trône. Basile, que la flatterie s'efforça, depuis, de faire descendre, par son père, des Arsacides, et par sa mère, de Constantin-le-Grand, avait reçu le jour dans une bourgade près d'Andrinople, au sein d'une famille de pauvres artisans. On le compta dans son enfance au nombre des captifs que Crum emmena en Bulgarie. Ces esclaves chrétiens, persécutés par les successeurs de Crum, brisèrent leurs chaînes, s'échappèrent, battirent les Bulgares qui les poursuivaient, et défirent encore une autre peuplade de barbares nommée autrefois Onogours et aujourd'hui Hongrois. Ces triomphes, dus au courage que donne le désespoir, les ramenèrent dans leur patrie. Histoire de Basile.

Basile était alors âgé de vingt-cinq ans; on admirait en lui une vaillance intrépide, une haute taille, une grande beauté, une force prodigieuse; obligé de travailler pour vivre, il se rangea au nombre des domestiques du gouverneur de Macédoine; mais, comme ses gages n'étaient pas suffi-

sans pour nourrir lui, sa mère et toute sa famille, il résolut de chercher fortune dans la capitale; l'homme qui devait bientôt y régner, s'y rendit à pied, y entra le soir, sans argent, sans protecteur, sans asile, et se coucha sur les marches d'une église.

Le gardien du monastère l'aperçut, lui donna l'hospitalité et le recommanda à un parent de l'empereur qui le prit pour son écuyer. Basile suivit son nouveau maître dans le Péloponèse, où il se distingua par sa bravoure. Tombé malade à Patras, il inspira de l'intérêt à une veuve nommée Daniélis. Cette femme, éprise de ses grandes qualités, le combla de présens et lui donna des terres en Macédoine, sous la seule condition qu'il adopterait un fils dont elle lui confia l'enfance.

Basile, revenu à Constantinople près de son maître, assistait un jour à un festin où se trouvait l'ambassadeur du roi des Bulgares. Cet envoyé se vantait d'avoir dans sa maison un domestique si vigoureux qu'aucun homme sur la terre n'avait pu le renverser, Basile, invité par son maître à lutter contre le Bulgare, le terrasse; le bruit de ce triomphe se répand dans la ville, flatte la vanité grecque, excite l'enthousiasme du peuple : partout on ne parle que de l'audace et de la force du jeune et beau Macédonien.

Dans ce même temps l'empereur venait d'acheter un cheval superbe, mais si fougueux qu'aucun

de ses écuyers ne pouvait le monter. Basile promit qu'il le dompterait, il y réussit, et la charge de premier écuyer devint le prix de son adresse. Il se distingua bientôt à la cour par son esprit, dans les camps par son courage. Des guerres continuelles lui donnèrent l'occasion fréquente de justifier par des exploits les faveurs de la fortune.

La régence de Théodora fut signalée par des succès; lasse des pillages perpétuels des Sarrasins, elle envoya une flotte en Egypte. Les Grecs ravagèrent cette contrée, prirent Damiette, et rapportèrent en Orient un riche butin. Succès en Egypte.

Bogoris, roi des Bulgares, croyait vaincre facilement un empire gouverné par une femme : il déclara la guerre, et accompagna cette déclaration d'une lettre dédaigneuse et menaçante. Théodora lui répondit : « J'irai au-devant de vous ; j'espère » la victoire, mais si je suis vaincue, vous rougirez encore de n'avoir triomphé que d'une » femme. » Sa fermeté surprit le barbare et lui plut, il négocia ; le traité fut conclu : l'impératrice lui demanda la liberté d'un moine nommé Théodore, que sa piété rendait alors célèbre; en échange, elle brisa les chaînes d'une sœur de Bogoris, prise trente-huit ans auparavant par Léon l'Arménien. Cette princesse captive était devenue chrétienne, elle convertit son frère. Traité avec les Bulgares

Les Bulgares irrités se révoltent, et veulent tuer leur roi pour venger leurs dieux. Ils attaquent Conversion de ce peuple

en foule le palais. Bogoris, portant une croix sur sa poitrine, sort avec cinquante hommes dévoués, fond sur les rebelles, les étonne, les épouvante et les disperse. Ce fut alors que l'impératrice, informée de cet événement, envoya Cyrille aux Bulgares; la ferveur du pontife acheva les conversions commencées par le courage du roi.

Un prince français, Louis, roi de Germanie, jaloux de cette conquête religieuse, chargea aussi quelques prêtres de porter l'Évangile chez ces barbares, et depuis ce temps les églises grecque et latine se disputèrent l'honneur de les avoir convertis.

Règne tyrannique de Michel III. Le jeune empereur Michel, en grandissant, annonçait déjà le règne prochain des vices et de la tyrannie. Sa mère voulut le marier avec Eudocie, fille d'un patrice; le prince n'accepta sa main qu'à condition qu'il garderait en même temps pour maîtresse Ingérine, fille du grand trésorier.*

Théodora dut prévoir, lorsqu'elle cessait de commander comme mère, qu'elle ne pourrait plus gouverner comme impératrice. L'intrigue, l'ambition, la flatterie se groupaient autour du jeune empereur, encourageaient ses vices, caressaient son amour-propre, irritaient son orgueil. Bardas et le premier chambellan Damien remplirent le palais

* An 854.

de leurs eunuques, des complices de leurs débauches.

Théoctiste, accusé de conspiration, fut poignardé en présence de l'empereur. Michel protégea les meurtriers, le crime régna, la vertu disparut de la cour. Manuel indigné s'éloigna, résolu de finir pieusement dans la retraite une vie héroïque.

Théodora descend du trône, mais, avant de quitter le sceptre, elle accable Bardas, son frère, de reproches mérités, convoque les sénateurs, rend compte de son administration, et dit à l'assemblée : « Je quitte le gouvernement; on vou- » dra vous tromper par de faux rapports sur la » fortune publique, pour vous éclairer j'ai fait ve- » nir ici les receveurs des finances : ils vous » prouveront que je laisse dans le trésor cent qua- » tre-vingt-dix mille livres pesant d'or, et trois » cent mille livres en argent. »

Ces richesses ne tardèrent pas à être dissipées. Michel se livra sans frein aux plus folles dépenses, aux plus honteuses débauches, bravant les lois, la religion et la nature; il blasphémait la Divinité, persécutait les églises, donnait, dans l'ivresse, au gré de ses fougueux caprices, l'ordre de décapiter, de mutiler, de brûler les hommes qui murmuraient ou gémissaient de ses désordres. Il chassa le patriarche Ignace, et voulut lui crever les yeux. Le pape prit cette victime sous sa protection. L'ar-

chevêque de Thessalonique osa faire des remontrances, le tyran insensé lui fit casser les dents. Le pape Nicolas, justement irrité, adressa une lettre menaçante à l'empereur; mais, aussi peu mesuré dans son style que le prince l'était dans sa conduite, il lui donnait le nom de Goliath, et se comparait lui-même à David.

Enfin, pour marcher complétement sur les traces des tyrans les plus odieux, l'empereur, ajoutant l'ingratitude à ses autres vices, insulta sa mère et la fit enfermer.

Son départ pour l'armée et ses échecs.

Cependant les généraux, formés sous les règnes précédens, maintenaient encore la gloire des armes grecques. Léon, à la tête d'une armée impériale, venait de battre en Asie les Sarrasins; Michel, jaloux d'une gloire qu'il ne peut atteindre, quitte son palais, accompagné de Bardas, paraît dans les camps, prend le commandement des troupes, assiége Samosate, et livre bataille aux Arabes, qui le défont complétement. Le reste de cette campagne ne fut qu'une suite de revers. Michel, poursuivi, pressé de toutes parts, perdit sa tente et ses équipages. Dans sa détresse, il se souvint de Manuel, qui vivait encore, et le conjura de venir à son secours.

Cet illustre vieillard oublie son âge, ses affronts, les vices de la cour, l'ingratitude du prince; il quitte sa retraite, reparaît dans les camps, et rend

le courage aux soldats, en leur montrant son glaive victorieux et son front paré de nobles cicatrices.

On reprend l'offensive; mais, dès que l'espoir rentre dans l'esprit léger de l'empereur, la présomption y reparaît également. Au mépris des sages avis de Manuel, il charge imprudemment les ennemis qui le trompent par une fuite simulée. Bientôt il se voit attaqué de toutes parts, enveloppé et au moment de perdre la vie ou la liberté. Alors Manuel retrouve sa jeunesse; habitué à vaincre et à fixer la fortune, il s'élance sur les Sarrasins à la tête de cinq cents hommes d'élite; il enfonce les Arabes, dégage l'empereur et protége sa retraite. Victoire sur les Sarrasins.

Cette bataille avait détruit une partie de l'armée grecque; Omar, profitant de sa faiblesse, dévasta, et changea presque en désert la Cappadoce, le Pont et la Cilicie. Souvent le remède des maux se trouve dans leur excès. Le désespoir ranima enfin le courage des chrétiens; les armes étaient la seule richesse qui leur restât.

Ils se réunirent en foule; commandés par Pétronas, frère de Bardas, ils marchèrent contre les Sarrasins *, leur livrèrent bataille près de Damas, et remportèrent une victoire complète. Omar périt dans ce combat. Pétronas porta la tête de cet émir Mort du kalife Omar.

* An 862.

à Constantinople, et reçut dans le cirque les honneurs du triomphe *.

Apparition et invasion des Russes.

Ce fut dans ce temps que l'Orient entendit parler pour la première fois d'un nouvel ennemi, d'un peuple destiné à partager dans la suite avec les Français, les Allemands et les Anglais, l'empire du monde.

Les Russes, descendus des bords glacés de la mer Baltique, après avoir conquis les vastes contrées situées entre le Volga, le Borysthène et la mer du Nord, parurent tout à coup sur les côtes de la mer Noire, et, la traversant avec témérité sur des barques légères, ils entrèrent dans le Bosphore; leurs noms inconnus, leurs costumes sauvages, leur vaillance féroce répandirent la terreur dans la Thrace; ils la parcoururent comme un torrent, ravagèrent les environs de la capitale, se rembarquèrent chargés de butin, et emmenèrent, au nombre de leurs captifs, un évêque grec, qui porta en Russie les lumières du christianisme et les germes de la civilisation.

Cette soudaine et menaçante invasion, aussi rapide qu'effrayante, eut l'effet terrible et le peu de durée d'une tempête.

Intrigues de Basile.

La cour d'Orient fut bientôt tourmentée par d'autres orages. L'ambitieux Basile, dont la fa-

* An 863.

veur croissait journellement, suivait, pour arriver au pouvoir suprême, le chemin tortueux de l'intrigue : il rampait pour s'élever, et commençait avec honte une longue carrière qu'il remplit et termina avec gloire.

Indifférent sur les moyens de parvenir à son but, il répudia sa femme Marie, et prit pour épouse la maîtresse de l'empereur, Ingérine, dont Michel était dégoûté. Par un scandaleux échange, il livra à ce prince, pour concubine, sa sœur Théela; ces liens criminels accrurent et affermirent son crédit.

Bardas en devint jaloux et résolut sa perte ; l'adroit Basile le prévient ; il persuade à l'empereur que Bardas veut le détrôner ; Michel, méfiant et cruel par faiblesse, se détermine à faire périr son oncle, et l'invite à se rendre dans son camp, en Asie. On avertit Bardas du piége qui lui était dressé ; mais cet homme orgueilleux, méprisant un prince inepte et débauché, compte qu'il l'intimidera par le nombre de ses amis et par le crédit qu'il a sur l'armée. Suivi d'une garde dévouée, il paraît audacieusement dans la tente de l'empereur ; tous les courtisans tremblent ; Michel, effrayé, dit à Basile : « Me laisseras-tu périr vic-
» time de ce traître ? » Basile s'écrie : « Sauvons
» l'empereur ! » En même temps il tire son glaive, et l'enfonce dans le sein de Bardas.

Un parti nombreux voulut le venger. A la tête

des mécontens, le patriarche Photius, bravant à la fois le pape et l'empereur, excommuniait le premier comme hérétique, et voulait renverser le second du trône. La fermeté de Basile réprima les factieux. Michel l'associa à l'empire. Arrivé à cette élévation qu'il avait achetée par des crimes, Basile, quittant le masque du vice, revint aux vertus, dont l'ambition seule l'avait éloigné. Mais, dès qu'il mérita l'estime publique, il perdit la faveur de Michel.

Son association à l'empire.

Ce prince inconstant poussa les caprices de son despotisme jusqu'au délire. Livrant sa confiance à un méprisable matelot, complice de ses honteuses débauches, il le nomma empereur, et, malgré les remontrances de l'impératrice qui s'opposait à cet excès d'extravagance, il présenta ce ridicule Auguste au Sénat.

Les sénateurs consternés gardèrent le silence; le siècle était si corrompu que ce silence parut alors du courage.

L'empereur avait déjà tenté de faire assassiner Basile à la chasse. Celui-ci, certain que sa perte était jurée, résolut la mort du tyran.

Mort de l'empereur.

La mère de l'empereur avait invité chez elle, pour un festin, son fils avec Ingérine, le nouvel Auguste Basilicin et toute la cour. Michel, suivant sa coutume, se plonge dans l'ivresse. On se retire. Le prince est porté sur un lit dans une chambre éloignée. Au milieu de la nuit Basile y pénètre,

suivi de quelques conjurés, il poignarde Michel, court s'emparer du palais impérial, y fait venir Ingérine, ordonne le supplice de Basilicin, renvoie l'impératrice Eudocie à sa famille, et fait enterrer sans pompe l'empereur dans l'église de Chrysopolis.

Michel mourut dans sa vingt-neuvième année. Sous son nom, tous les vices avaient régné vingt-cinq ans.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Règne de Basile. — Son sage gouvernement. — Victoire sur les Arabes. — Soumission des Esclavons. — Querelle entre les deux Eglises. — Défaite des Sarrasins. — Guerre avec les Pauliciens et les Sarrasins. — Intrépidité et danger de Basile. — Dévouement du soldat Théophylacte. — Sa récompense. — Conquêtes de Basile. — Nouvelle attaque des Sarrasins. — Leur défaite. — Retour et triomphe de Basile. — Armement de Chrysochire, chef des Pauliciens. — Sa défaite et sa mort. — Conversion de Juifs. — Danger de Basile par la morsure d'un serpent. — Nouvelles victoires sur les Sarrasins. — Révolution religieuse à Constantinople. — Nouvelle attaque des Sarrasins. — Défaite d'Abdalla. — Succès des Arabes en Sicile. — Perfidie du lieutenant Léon. — Sa victoire sur les Arabes. — Son retour à Constantinople et sa punition. — Chagrins domestiques de Basile. — Intrigue d'un prêtre contre Léon, frère de l'empereur. — Justification de Léon. — Chute de Basile à la chasse. — Son délire et sa mort.

BASILE LE MACÉDONIEN. (An 867.)

Règne de Basile.

L'EMPIRE, au moment de périr dans une longue agonie, se voyait de temps en temps relevé par quelques guerriers d'un grand caractère. Basile fut l'un de ces hommes.

Tiré, par le sort, de la misère et de l'obscurité pour monter sur le premier trône de l'Orient, il sut faire oublier, par de grandes qualités, les intrigues qui l'avaient conduit à cette élévation et les crimes qui l'avaient couronné.

Exemple rare parmi les ambitieux! Il jouit noblement d'une grandeur mal acquise, et la fortune, loin de le corrompre, l'épura. Si l'on vit encore quelques taches dans son caractère, elles appartinrent plus à son siècle qu'à lui.

Sous son règne, l'empire parut reprendre sa jeunesse et sa vigueur. Basile ferma pour quelque temps ses nombreuses plaies. Le désordre des finances fut la première blessure qu'il sonda et qu'il guérit. Son sage gouvernement.

En présence du sénat le trésor fut ouvert; on n'y trouva que trois cents livres pesant d'or. Les registres montrèrent la fortune publique épuisée par des profusions extravagantes; le sénat voulait faire restituer totalement des dons si scandaleux. L'empereur, opposé à une si violente réaction, obligea seulement les spoliateurs de la richesse du peuple à rendre la moitié de ce qu'ils avaient reçu. Cette restitution fut encore immense. Il prit ensuite une mesure plus sage et plus productive pour enrichir le fisc en diminuant les impôts; il fit une sévère réforme de toutes les dépenses inutiles.

Le sort sembla vouloir aussi seconder ses vues; on découvrit dans la terre, en plusieurs endroits, de nouveaux trésors que la tyrannie et la terreur y avaient fait enfouir; comme ils n'avaient plus de maîtres connus, la caisse publique en profita.

La justice était depuis long-temps vénale; elle cessa de l'être: l'estime générale dicta le choix des

jugés. L'empereur leur assigna, ainsi qu'aux avocats, des traitemens convenables, afin qu'ils pussent défendre gratuitement le faible contre le puissant, le pauvre contre le riche.

Il plaça même des fonds destinés à faire subsister le plaideur indigent jusqu'au jugement de son procès. Basile, accessible à toutes les plaintes, ne déployait la force de son autorité que pour garantir le peuple de l'oppression des grands. Il contraignit les receveurs à éclaircir le style de leurs ordonnances, dont la perfide obscurité tendait un piége aux contribuables.

Ce prince juste et vigilant porta la lumière dans le chaos des lois, les abrégea, les réforma, les accorda, les classa dans un ordre méthodique, et les fit traduire en grec; on appela ce recueil les Basiliques.

Son administration active, prévoyante et ferme fit renaître l'abondance par la sécurité, et la circulation des richesses par la liberté. Il jouit promptement du fruit de ses travaux. Un jour, selon sa coutume, s'étant rendu dans la salle d'audience, personne ne se présenta pour lui porter de plaintes. Une si rapide destruction des abus lui parut peu vraisemblable : il soupçonna quelques hommes puissans du projet d'écarter de lui la vérité, et envoya, pour la connaître, dans les provinces, des commissaires fidèles; mais leurs informations lui apprirent que partout en effet la crainte de sa jus-

tice avait fait cesser tout sujet de plaintes. Il en rendit à Dieu de solennelles actions de grâces; acte pieux et rare, le plus digne sans doute d'honorer la divinité et le monarque!

Le patriarche Photius fut chassé et remplacé par Ignace qu'on rappela. Un concile général condamna les iconoclastes, cassa les décrets du concile de Photius, et rétablit ainsi la paix dans l'Eglise, que gouvernait alors le pape Adrien II.

L'empereur, ayant ainsi replacé le trône sur des bases plus solides, se sentit assez ferme pour s'élancer au dehors, et pour repousser les ennemis nombreux qui menaçaient l'empire.

L'armée n'offrait à ses regards qu'une milice nombreuse, mais avilie, mal payée, mal armée, sans instruction et sans courage. Ses largesses rappelèrent sous les drapeaux les anciens soldats; il rétablit la discipline, régla la solde, et remit en usage les exercices antiques. Depuis quelque temps les manichéens, en grand nombre, étaient parvenus, sous le nom de Pauliciens, à se former en nation et en armée; unis aux Arabes, ils exerçaient en Orient d'affreux ravages; l'Occident était en proie aux fureurs des Sarrasins, qui dévastaient les côtes d'Italie. Ces fiers musulmans, profitant de la révolte des Croates et des Esclavons, firent partir du port de Carthage des flottes et des troupes qui envahirent la Dalmatie et assiégèrent même Raguse. Basile arma cent vaisseaux,

Victoire sur les Arabes.

le patrice Oryphas les commanda ; il battit les Arabes, délivra Raguse, contraignit les musulmans à retourner en Afrique, et inspira tant de crainte aux Esclavons qu'ils se reconnurent sujets de l'empire. Cette rapide conquête faisait espérer aux ambitieux des emplois, des gouvernemens, des gains illicites. Basile possédait l'art peu connu de conserver par la justice ce qu'il avait acquis par la force. Il permit à ses nouveaux sujets de choisir eux-mêmes leurs préfets et leurs magistrats, et par là il s'attacha tellement ces peuples belliqueux, que ces anciens ennemis de l'empire devinrent ses plus zélés défenseurs.

Soumission des Esclavons.

Le roi des Bulgares, Bogoris, nouvellement converti, envoya des évêques au concile de Constantinople. Cette soumission à l'église grecque le brouilla avec l'église latine, et devint un long sujet de querelle entre l'Orient et l'Occident. Le concile avait décidé que la Bulgarie, qui faisait partie de l'empire grec, en dépendrait aussi sous le rapport de la religion ; le pape soutenait que les Bulgares, comme chrétiens, s'étaient rangés sous sa juridiction : il menaça le patriarche d'excommunication. Les empereurs français soutenaient les prétentions de Rome ; Basile, employant tour à tour l'adresse et la fermeté, prévint les effets de cette mésintelligence. Les petits princes d'Italie, divisés entre eux, appelaient stupidement dans leurs querelles intestines l'inter-

Querelles entre les deux églises.

Défaite des Sarrasins.

vention des Sarrasins ; ceux-ci, sortant en foule de Sicile et d'Afrique, s'emparèrent d'une partie de la Calabre, de Tarente et de Bari. Césaire, duc de Naples, et lieutenant de Basile, les combattit et les défit ; mais cet échec ne les empêcha pas d'assiéger Gaëte, qu'ils auraient infailliblement prise, si une tempête n'eût pas détruit leurs vaisseaux *. Louis, empereur d'Occident, chassa les Arabes de Bénévent, mais il ne put les empêcher d'envahir la Toscane et de piller les côtes de la Méditerranée ; ayant tenté vainement le siége de Bari, il fut repoussé par les Sarrasins, qui ravagèrent le territoire de Naples et le duché de Bénévent. Le danger commun fait oublier toute rivalité : l'empereur Louis, qui craignait de perdre l'Italie, s'allia avec Basile, qui lui envoya Oryphas, et une flotte pour le seconder. Leurs armées combinées prirent Bari ; les Sarrasins furent chassés, Constantinople reçut leurs dépouilles ; mais le général musulman et la garnison prisonnière restèrent au pouvoir de l'empereur d'Occident. Cette victoire, alors très-fameuse, devint un grand objet de jalousie et de contestation entre les deux empereurs. Ils se disputèrent l'honneur de ce triomphe. Basile reprocha vivement à Louis l'audace avec laquelle il s'arrogeait le titre d'empereur romain, qui n'appartenait de droit qu'aux successeurs d'Auguste et de Con-

* An 871.

stantin. Louis répondit avec justice et fierté que son titre était d'autant plus légitime qu'il le devait au choix libre des Romains; il invitait l'empereur d'Orient à cesser ces vains débats, à chasser l'ennemi commun de la mer Adriatique, se chargeant lui seul, disait-il, de reprendre sur les Sarrasins la Calabre et la Sicile. Depuis ce moment Basile, redoutant plus dans l'Occident l'ambition des Français que celle des Arabes, favorisa secrètement les efforts des princes d'Italie qui voulaient s'affranchir du joug de Louis. L'empereur se dédommagea en Orient, par de grands succès, du peu d'avantage qu'il avait retiré de son expédition d'Italie.

Guerre avec les Pauliciens et les Sarrasins.

Il conclut avec les Russes un traité de paix, et adoucit les mœurs de ces belliqueux enfans du Nord, en propageant l'Evangile dans leur pays: il négocia aussi avec les Pauliciens; mais l'opiniâtreté de ces sectaires rendit vaine toute démarche pacifique. Ligués avec les Sarrasins, ils portèrent leurs ravages jusqu'aux pieds des murs d'Ephèse et de Nicomédie. Leurs princes, Casbéas et Chrysochire, se montraient à la fois audacieux et habiles. Lorsque Basile leur offrit la paix pour épargner l'or et le sang de ses peuples, ils lui répondirent insolemment que, s'il ne voulait pas se contenter de régner sur les pays situés au-delà du Bosphore, leurs armes sauraient l'y contraindre.

Intrépidité et danger de Basile.

L'empereur, irrité de cette insulte et d'une nouvelle invasion qu'ils firent dans le Pont, marcha

contre eux. Son début ne fut pas heureux, il éprouva plusieurs échecs; et même dans l'un de ces combats, emporté par un courage trop ardent, s'étant élancé dans les rangs des Arabes, il se vit entouré, pressé, accablé et au moment d'être pris ou tué. Tout à coup un soldat inconnu, perçant la foule des combattans, étonne l'ennemi par des prodiges de force et de courage, l'écarte et sauve à l'empereur la vie et la liberté. Basile, comme tous les grands hommes, s'éclaira par ses revers, lutta contre la fortune, la dompta, rallia ses forces, vainquit ses ennemis, les chassa de leurs conquêtes, et revint dans sa capitale avec un grand nombre de dépouilles et de prisonniers. La reconnaissance de Basile était active comme son courage; il fit chercher partout le soldat qui avait modestement disparu, après l'avoir si vaillamment délivré; à force de soins on le découvrit: c'était un Arménien nommé Théophylacte; l'empereur lui offrit d'éclatantes récompenses. « Seigneur, lui dit ce » modeste héros, je suis né pauvre; le sort ne m'a » point destiné aux dignités dont vous voulez » m'honorer. Je n'ai point d'ambition, et je pré- » fère à toutes les faveurs de la fortune l'honneur » de vous avoir sauvé; en exposant ma vie pour » sauver la vôtre, je n'ai fait que tenir mon ser- » ment et remplir mon devoir. Si cependant » votre générosité veut que je reçoive un prix pour » une action si simple, je ne vous demande que

Dévouement du soldat Théophylacte.

» quelques arpens de terre pour faire subsister ma » famille. »

Sa récompense

L'empereur lui donna un domaine impérial, et dans la suite, le sort, comme s'il eût voulu récompenser malgré lui son courage désintéressé, éleva au trône son fils Romain Lécapène *.

Conquêtes de Basile.

Les exploits de Basile étendaient sa renommée dans l'Orient. Plusieurs princes, plusieurs villes secouèrent le joug du kalife, et se soumirent aux lois de l'empereur. L'année suivante **, Christophe, parent de Basile, à la tête d'un corps d'armée, prouva qu'il devait son grade à son mérite plus qu'à la faveur. Il défit les musulmans, prit d'assaut Sosopétra, et s'empara de Samosate. Suivi d'une foule de Grecs délivrés et armés par lui, il rejoignit l'empereur, dont l'armée campait sur les bords de l'Euphrate. Basile, décidé à porter au-delà de ce fleuve les aigles impériales, qui depuis long-temps n'avaient osé en approcher, ne se laissa effrayer ni par la rapidité de la rivière, ni par le nombre des ennemis qui en défendaient le passage. Semblable à Trajan, à Probus, à Julien, il encourageait les soldats par son exemple, portait comme eux de lourds fardeaux, bravait la fatigue des marches et la chaleur du jour. Nul n'osait se plaindre des travaux que le prince partageait, ni mesurer les périls auxquels il s'exposait le premier.

* An 871.

** An 872.

Enflammant toute l'armée par son exemple et par son courage, il franchit le fleuve, vainquit ses ennemis, emporta Rhapsaque d'assaut, se rendit maître de plusieurs places, ravagea de vastes contrées, et fit renaître jusqu'au fond de la Mésopotamie cet antique respect pour le nom romain, dont ses prédécesseurs affectaient ridiculement de se parer, et qu'il se montrait seul digne de porter.

Au bruit des ravages de ce torrent, les Sarrasins irrités réunissent toutes leurs forces près de Malatio, s'avancent pour l'attaquer, le rencontrent, lui présentent la bataille, et, par la violence de leurs cris, annoncent la fureur du combat. L'impétuosité des Arabes étonne les Grecs, ils plient : Basile, à la tête de quelques escadrons, les presse vainement de reprendre l'offensive ; croyant l'exemple plus impérieux que le commandement, il s'élance, le sabre à la main, au milieu des musulmans ; les braves qui le suivent succombent sous la foule des Sarrasins. L'empereur, assailli de toutes parts, après des prodiges de bravoure, va périr au milieu des victimes nombreuses immolées par son glaive ; mais, à la vue de son danger, les Grecs, honteux de leur crainte, se précipitent pour le délivrer. Leur terreur disparaît, leur courage se réveille, toute l'armée fond avec furie sur les Sarrasins, les enfonce, les disperse, les poursuit et massacre tous ceux qui ne rendent pas leurs armes. Après cette victoire com-

Nouvelle attaque des Sarrasins.

Leur défaite.

Retour et triomphe de Basile.

plète, d'autant plus glorieuse qu'elle avait été plus disputée, l'empereur revint en triomphe dans sa capitale ; il y reçut, de la main du patriarche, une couronne de laurier.

Armement de Chrysochire, chef des Pauliciens.

Chrysochire était vaincu, mais non subjugué : ce redoutable chef des Pauliciens joignait à l'ardeur d'un soldat l'opiniâtreté d'un sectaire. Il leva de nouvelles troupes, et reparut bientôt en Cappadoce. L'empereur haïssait, méprisait cet ennemi, et le regardait comme un brigand ; dans l'excès de sa colère il lui échappa un trait de férocité qu'on aurait cru incompatible avec un si noble caractère, et qu'on ne peut expliquer que par les mœurs et par la superstition de ce siècle, à la fois religieux et barbare. Il demanda solennellement à Dieu, à saint Michel et au prophète Elie, la faveur de prolonger sa vie jusqu'au moment où il pourrait voir périr Chrysochire, et enfoncer lui-même trois flèches dans sa tête.

Par ses ordres Christophe, chargé de combattre les Pauliciens, laissa Chrysochire consumer ses vivres, épuiser ses forces dans une guerre de chicane qu'il réduisit en affaires de postes, évitant habilement tout combat décisif. Cette sage temporisation eut un plein succès ; bientôt l'ennemi, dépourvu de subsistances et toujours harcelé, se vit forcé à la retraite ; alors le général grec le poursuivit, attaqua sans cesse son arrière-garde, et, après avoir envoyé sur ses derrières un fort

détachement, se précipita impétueusement au milieu de la nuit sur son camp. Les Pauliciens, surpris et battus, cherchent vainement leur salut dans fuite, ils trouvent partout l'ennemi et la mort: Chrysochire seul, monté sur un coursier rapide, se fait jour et croit échapper à la fureur des Grecs; mais une profonde ravine l'arrête; un des guerriers qui le poursuivaient l'atteint, le renverse d'un coup de lance, lui coupe la tête et la porte à l'empereur, qui, voyant son vœu exaucé, se hâte de l'accomplir, et perce cruellement de trois coups de flèche la tête sanglante d'un ennemi dont la mort aurait dû désarmer sa vengeance. Sa défaite et sa mort.

Basile, entraîné par la passion de son temps, aimait à convertir comme à vaincre; il essaya la force, la séduction, l'appât des honneurs et celui des récompenses pour engager les Juifs à embrasser le christianisme; plusieurs reçurent le baptême; mais l'autorité, qui peut tout sur les actions, perd sa force contre la pensée; et la plupart de ces conversions apparentes ne durèrent pas plus que le règne de l'empereur. Conversion de Juifs.

Ce prince, échappé comme par miracle aux plus redoutables dangers de la guerre, se vit dans le sein de la paix au moment de périr par le plus étrange accident: il visitait les travaux d'une église bâtie par ses ordres, et y faisait transporter un grand nombre de colonnes et de statues. L'une de ces statues représentait un évêque dont le bâton Danger de Basile par la morsure d'un serpent.

pastoral était entouré d'un serpent de bronze; l'empereur, ayant mis par hasard son doigt dans la gueule de ce faux serpent, fut mordu par un serpent véritable qui s'y était caché. L'art des médecins lutta quelques jours inutilement contre le venin de cette blessure, dont la guérison fut aussi lente que difficile.

Nouvelles victoires sur les Sarrasins.

Lorsque le prince fut rétabli *, il reprit les armes, marcha en Cappadoce contre les Sarrasins, avec Constantin son fils, les défit partout où il les rencontra, mit en fuite l'émir Apasdèle, jusque là l'effroi de l'Asie, pénétra dans les gorges du mont Taurus, et contraignit un autre émir, nommé Scémas, de se rendre à lui. Les Sarrasins, amollis par la fortune, ne montraient déjà plus la même habileté et la même vigueur que leurs aïeux : ils combattaient sans ordre, comme les Turcs le font aujourd'hui. Leur armée n'était qu'une milice mal organisée. Méprisant la science, confiant tout au destin, hardis dans les succès, abattus dans les revers, une défaite les décourageait parce qu'ils l'attribuaient au courroux de Dieu. De tels ennemis n'opposaient que d'impuissans efforts à un prince habile, qui les attaquait avec tout l'art d'une tactique savante et toute la force de l'antique discipline. La difficulté des lieux rendit leur résistance plus longue dans la Cilicie; mais ces obstacles ne purent arrêter l'infatigable

* An 875.

Basile, il gravit les rocs, surmonta les torrens, franchit les précipices; on eût dit qu'il donnait des ailes à son armée; il s'empara de toutes les forteresses, ravagea le pays, força l'émir qui le gouvernait à la soumission, et revint à Constantinople chargé de riches dépouilles *.

André-le-Scythe, son lieutenant, battit aussi les Sarrasins en Bythinie; un autre corps d'armée défit les Curdes, peuple barbare qui avait dévasté les rives de l'Euphrate. Un seul revers, suite d'un mauvais choix, interrompit le cours de ses triomphes. S'étant laissé séduire par la jactance d'un courtisan nommé *Stypiot*, qui s'était vanté de prendre la ville de *Tarse*, il lui confia des troupes; ce général malhabile les fit battre à la première rencontre, et leur donna lui-même le honteux exemple de la fuite. L'Occident était alors plus déchiré que jamais par des guerres étrangères et civiles. Les Grecs de Naples et de Salerne s'unirent aux Sarrasins pour piller le territoire de Rome. On vit même l'évêque de Naples se liguer avec les musulmans. Le pape, forcé à regret d'opposer à ses périls les armes des Français, dont il redoutait l'ambition, courut en France implorer la protection de Louis-le-Bègue contre les Arabes et contre les Grecs.

A cette époque l'Eglise de Constantinople éprouva une étrange révolution : le patriarche Révolution religieuse a Constantinople.

* An 876.

Ignace venait de mourir; Photius, hérétique condamné et déposé, n'avait perdu ni l'espoir ni le courage; dévoré d'ambition, il n'était effrayé par aucun obstacle. Son caractère, à la fois audacieux et souple, savait braver toutes les résistances et prendre tous les masques. Feignant un grand repentir de ses erreurs, il fléchit le pape; affectant un zèle ardent pour le prince autrefois son ennemi, son artifice trompa l'empereur; tous deux lui rendirent la dignité de patriarche; enhardi par ce succès, il osa paraître dans un concile où tout semblait lui présager un accueil humiliant; mais l'adresse de ses discours et son éloquence persuasive fascinèrent tellement les esprits qu'au lieu de reproches mérités il ne reçut que des éloges et des hommages *.

Nouvelle attaque des Sarrasins.

Défaite d'Abdalla.

Tandis que ses intrigues enlevaient à Basile un temps précieux, les Sarrasins, croyant l'occasion favorable, attaquèrent de nouveau l'empire. Abdalla, lieutenant du kalife, entra en Cappadoce et en Cilicie; mais, loin de surprendre les Grecs, comme il l'espérait, il trouva toutes les positions fortes occupées, et toutes les villes en état de défense. Forcé à la retraite, il fut poursuivi, enveloppé et pris. Toutes ses troupes périrent dans le combat, à l'exception de cinq cents hommes déterminés qui s'ouvrirent un passage le cimeterre à la main.

*. An 879.

Les Arabes, plus heureux en Sicile, se rendirent maîtres de Syracuse *; la négligence de l'amiral Adrien ayant été la cause de cet échec, l'empereur le destitua et le bannit. Les musulmans, fiers de ce triomphe, parcoururent l'Archipel avec une flotte nombreuse, et menacèrent Constantinople; Nicétas, commandant la flotte impériale, les atteignit près de Candie, les mit en déroute et leur brûla vingt vaisseaux; une autre escadre musulmane fut battue et détruite sur les côtes de Calabre. Enfin Procope, descendu en Italie, chassa les Arabes de presque toutes les places dont ils s'étaient rendus maîtres. Les Sarrasins, pour réparer ces revers, réunissent toutes leurs forces, tentent un dernier effort, et livrent bataille aux Grecs. Le lieutenant de Procope, nommé Léon, était habile, brave, mais ambitieux et jaloux; il commandait une aile de l'armée, composée des troupes de Thrace et de Macédoine; au moment où les manœuvres savantes et le courage de Procope allaient décider la victoire le perfide Léon se retire et dégarnit son flanc par cette défection; les Sarrasins se raniment, reprennent l'avantage, enfoncent les Grecs. Procope est vaincu et tué. Les Arabes poursuivent les fuyards; Léon revient dans ce moment contre eux, les charge, les défait, les détruit, prend Tarente d'assaut, et revient glorieux à Constan-

Succès des Arabes en Sicile.

Perfidie du lieutenant Léon.

Sa victoire sur les Arabes.

* An 880.

Son retour à Constantinople, et sa punition.

tinople, où il s'attendait à de magnifiques récompenses; mais Basile, informé de sa trahison, le reçoit avec mépris, et le condamne à l'exil *. Léon, furieux de voir ses espérances renversées, s'arme avec ses fils, assassine les officiers qui l'avaient dénoncé, et prend la fuite dans le dessein de chercher un refuge chez le kalife; on le poursuit, on l'atteint; il se défend avec opiniâtreté, ses fils périssent dans le combat; il cède enfin au nombre, et revient enchaîné à Constantinople. L'empereur lui fit grâce de la vie : la perte d'un œil et celle de la main droite le punirent de ses perfidies **.

Une nouvelle expédition, dirigées par Nicéphore, délivra enfin l'Italie, et en chassa totalement les Sarrasins.

Chagrins domestiques de Basile.

L'empereur victorieux, régénérateur de l'empire, craint par ses ennemis, respecté par ses peuples, aurait joui pleinement d'une gloire égale à celle de ses plus illustres prédécesseurs, si la fortune n'eût empoisonné son bonheur par des chagrins domestiques, d'autant plus amers qu'ils étaient mêlés de remords; ils lui rappelaient cruellement les sacrifices qu'autrefois l'ambition avait arrachés à sa vertu. Sa sœur Théela, livrée par lui-même à l'empereur Michel, scandalisait sa cour par ses débauches. L'impératrice Ingérine, an-

* An 885.

** An 885.

cienne concubine de Michel, ne montra pas plus de décence sur le trône que dans sa vie privée. L'empereur découvrit ses liaisons criminelles avec un officier subalterne de son palais; Basile ne voulut pas la punir, n'attribuant qu'à lui-même les malheurs qui suivaient la honte d'un tel choix.

La mort lui enleva Constantin son fils aîné. Formé par ses leçons et par son exemple à la science des combats et du gouvernement, ce prince fut vivement regretté; on admirait en lui les vertus et les talens de son père, et sa jeunesse était exempte des erreurs qui avaient terni le commencement de la vie de Basile. Son frère Léon, devenu l'héritier du trône, s'attirait, à dix-neuf ans, l'affection publique; un prêtre, intrigant et fourbe, nommé Santabarène, vil agent du patriarche Photius, haïssait ce prince qui le méprisait; le scélérat, par son adresse, s'était insinué dans l'esprit de l'empereur, et, prévoyant une disgrâce certaine si Léon régnait, il résolut de le perdre. Sa haine prit le masque perfide de l'amitié : ses assiduités, sa soumission apparente, vainquirent peu à peu les répugnances du prince; affectant un zèle ardent, il lui représenta que l'empereur, au milieu d'une cour corrompue où le poignard avait fait tant de révolutions, exposait trop souvent sa vie aux piéges des ambitieux, au fer des assassins. « Les forêts, dit ce prêtre à » Léon, sont remplies de brigands, triste fruit de

Intrigue d'un prêtre contre Léon, frère de l'empereur.

» nos guerres civiles. Un usage ancien et absurde » veut qu'aucun de ceux qui suivent l'empereur » à la chasse ne porte des armes, les princes eux- » mêmes sont soumis à cette loi. Je tremble pour » les jours de votre père; votre devoir est de le » défendre contre des ennemis secrets et contre » sa propre imprudence; croyez-moi, veillez sur » sa vie. Sans lui donner d'alarmes suivez-le, ne » le quittez pas, et portez toujours sur vous quel- » ques armes cachées. »

Léon suivit son conseil, et la première fois qu'il sortit pour accompagner son père à la chasse, il cacha un poignard dans sa botte. Dès que le traître le voit entrer dans la forêt, il accourt précipitamment près de l'empereur : « Seigneur, lui dit-il » avec tous les signes du plus grand effroi, sau- » vez-vous! votre fils, impatient de régner, s'est » armé contre vous. » Basile, avec cette impétuosité, défaut commun aux grands caractères, fait arrêter Léon; on visite ses vêtemens, on trouve le poignard : l'empereur, sans vouloir l'écouter, lui arrache les ornemens impériaux, et le fait jeter dans une prison.

Santabarène voulait qu'on lui crevât les yeux, mais les instances et les larmes de plusieurs sénateurs obtinrent que le supplice fût différé. Les tortures n'arrachèrent aux officiers du prince et à son favori Nicétas que des témoignages de l'innocence de Léon et de son amour pour son père. La

gloire et la probité d'André-le-Scythe ne l'exemptèrent point de la disgrâce que lui attira l'amitié du prince. Le malheureux Léon écrivait sans cesse les lettres les plus touchantes à l'empereur ; Basile refusait de les lire. Tout le palais gémissait de sa rigueur. Santabarène l'obsédait : c'était un mur impénétrable entre le monarque et la vérité.

Un jour l'empereur, cherchant à se distraire de sa mélancolie, donna un festin aux grands de sa cour ; tout à coup un perroquet, perché vis-à-vis de lui, répétant ce qu'il entendait dire de toutes parts depuis trois mois, s'écrie : *Hélas ! hélas ! innocent et infortuné Léon !* Ses accens frappent tous les convives ; ils restent immobiles, silencieux, les regards fixés sur la terre ; on n'entend sortir de leurs lèvres que des soupirs. L'empereur, saisi de surprise, les regarde avec émotion ; enfin l'un d'eux, ne pouvant plus supporter le poids qui l'oppressait, éclate et dit : « Seigneur, la voix de cet oiseau » nous condamne ; devrions-nous nous livrer à la » joie des festins, quand l'héritier du trône gémit » dans un cachot ; s'il est criminel, nous devons » le punir ; s'il est innocent, notre silence est » coupable. Ecoutez votre fils, jugez-le, et qu'il » cesse de mourir à chaque instant, victime peut- » être d'une noire calomnie. »

Cette voix courageuse réveille dans l'âme de l'empereur celle de la nature ; son fils, amené en sa présence, lui parle avec la fermeté de la vertu. Justification de Léon.

L'empereur, éclairé, reconnaît l'imposteur qui l'a trompé; il embrasse Léon, lui rend sa tendresse, ses honneurs, et rétablit André dans ses dignités. Le lâche Santabarène échappe par une prompte fuite au courroux de l'empereur, et ce qu'on aura peine à croire, c'est que les intrigues de Photius obtinrent peu de temps après la grâce du traître : l'exil fut son seul châtiment.

Chute de Basile à la chasse.

L'empereur survécut peu à cette réconciliation avec son fils. Un vieux cerf, vivement poursuivi *, s'élança un jour sur lui, perça sa ceinture avec son bois et l'enleva de cheval; un veneur, en coupant cette ceinture d'un coup de sabre, le dégagea;

Son délire et sa mort.

mais la commotion de sa chute, et la violence du coup qu'il avait reçu, lui donnèrent une fièvre ardente; au milieu de son délire il ordonne la mort du veneur qui a levé le sabre sur lui; cet ordre barbare est exécuté; car les hommes avilis obéissent au despotisme, même lorsqu'il a perdu la raison.

On dit que l'empereur, près de sa fin, agité par la fièvre et déchiré par le souvenir de l'assassinat qui l'avait placé sur le trône, croyait sans cesse voir devant lui l'empereur Michel, couvert de sang, qui lui découvrait sa blessure et s'écriait d'une voix formidable : « Que t'ai-je fait, Basile, » pour m'égorger si cruellement? » Au moment de perdre la vie, ce prince, retrouvant sa raison,

* An 886.

dit à Léon et à ses autres enfans : « Défiez-vous » de Photius et de Santabarène, leurs artifices et » leurs calomnies ont creusé sous mon trône un » affreux abîme. » Après ces mots il expira : son règne avait duré dix-huit ans *.

Basile, avare du sang et de l'or de ses peuples, se montra toujours ennemi de ce luxe des princes, payé par la misère de leurs sujets. « Un trésor » acquis par de lourds impôts, disait-il, n'est » qu'une paille que le feu consume promptement, » et elle embrase tout l'édifice qui la renferme. » Il ne voulut devoir sa richesse qu'à son économie, sa grandeur qu'à ses actions, son éclat qu'à son caractère ; si on ne le vit pas totalement exempt de la superstition de son siècle, il le fut au moins d'intolérance.

Loin de céder à l'ivresse orgueilleuse que donne aux esprits vulgaires une grande fortune et une élévation imprévue, il se plut à perpétuer la mémoire de son ancienne obscurité. Au milieu de la salle la plus magnifique du palais se trouvait un tableau où il avait fait peindre son triomphe ; on l'y voyait à genoux, avec sa famille, remerciant Dieu de l'avoir tiré, comme David, de la pauvreté pour le placer sur le trône. Le temps nous a conservé un de ses ouvrages portant ce titre ; *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et son collègue* ; cet écrit était regardé

* An 886.

comme égal à celui d'Épictète, pour la pureté du style, et supérieur par l'élévation des pensées. Cependant le mauvais goût des Grecs de ce temps s'y fait voir par une frivolité de formes qui contraste étrangement avec la gravité du fond. Chacun des soixante-six articles que contient cet écrit commence par une lettre des mots de son titre.

Parmi les grandes qualités de ce prince, on doit compter la reconnaissance, vertu que les esprits vulgaires regardent comme un fardeau, et les grands caractères comme la plus douce jouissance. Basile, monté sur le premier trône du monde, n'oublia pas l'obscur gardien qui l'avait accueilli pauvre sur les marches de son église; il lui donna l'administration de Sainte-Sophie, et enrichit sa famille; la veuve Daniélis, qui l'avait protégé, reçut dans Constantinople les plus grands honneurs; il la traita comme sa mère, son fils obtint une grande dignité.

L'histoire, souvent sévère parce qu'elle est juste, ne doit-elle pas de légitimes éloges à la gloire d'un prince qui, dans ce siècle de lâcheté, de décadence, d'ignorance, de corruption et de crimes, se montra vaillant, habile, économe, généreux, juste, modeste et reconnaissant?

CHAPITRE HUITIÈME.

Règne de Léon VI. — Son amour pour Zoé. — Pouvoir de Stylien, père de Zoé. — Conquêtes des Hongrois. — Complot de Stylien contre Léon. — Mort de l'impératrice Théophano. — Mariage et mort de Zoé. — Nouveaux complots contre Léon. — Son amour pour une autre Zoé. — Naissance de Constantin VII. — Prise de Thessalonique par les Sarrasins. — Disgrâce, exil et mort d'Andronic Ducas. — Victoires de Constantin Ducas. — Régence d'Alexandre, frère de Basile. — Mort de Léon.

LÉON VI, DIT LE PHILOSOPHE. (An 886.)

Règne de Léon VI.

BASILE, en laissant le trône à l'aîné de ses fils, lui avait associé son frère Alexandre. Cependant Léon régna seul : Alexandre se contenta de faire inscrire son nom sur les lois et sur les monnaies, et de pouvoir se livrer sans frein aux plus excessives débauches.

Le patriarche Photius fut déposé, et Etienne, le troisième fils de Basile, le remplaça. L'empereur chargea André-le-Scythe, et plusieurs patrices, d'interroger Photius et Santabarène, dont il voulait se venger ; on ne put trouver aucune preuve contre le patriarche. Santabarène, qui l'avait dénoncé comme instigateur du complot tramé contre les jours du prince, se rétracta ; Léon, sans autre forme de jugement, envoya Photius en prison ;

Santabarène fut frappé de verges et on lui creva les yeux : tous deux étaient coupables, mais on blâma leur châtiment, parce que leur condamnation étant illégale, elle prêtait à la justice les couleurs de la haine et de la vengeance.

Les courtisans donnèrent à Léon le surnom de philosophe. Un amour médiocre pour l'étude justifiait peu ce titre que ses mœurs le rendaient indigne de porter.

Son amour pour Zoé.

L'impératrice Théophano fut méprisée par lui, malgré ses douces vertus ; il prit publiquement sous ses yeux une foule de concubines, et devint éperdument amoureux de l'une d'elles, nommée Zoé, aussi fameuse par ses vices que par sa beauté.

Zoé était mariée au patrice Théodore ; elle l'empoisonna afin de se livrer sans obstacle aux désirs du prince. Le père de cette femme impudique occupait dans le palais une charge d'huissier que les Grecs nommaient *zaoutra*, mot dont les Ottomans ont fait depuis celui de *chiaoux*.

Pouvoir de Stylien.

Léon vivait sous le joug de Zoé ; elle était aveuglément soumise aux volontés de Stylien son père, et Stylien, en favorisant la criminelle intrigue de sa fille, gouverna l'empire.

Le chef de l'Etat n'était plus celui de l'armée ; cependant, avec des succès balancés, quelques généraux, formés à l'école de Basile, soutinrent la vigueur militaire. Nicéphore repoussa les Sarrasins en Asie ; son éloignement de l'Italie en

augmenta les troubles; la flotte grecque fut battue par les Sarrasins.

L'armée de Macédoine éprouva un grand désastre; son général fut vaincu par les Bulgares, et tué. On vit revenir dans la capitale une foule de prisonniers grecs que les Bulgares renvoyaient avec mépris après leur avoir fait couper le nez *. La Mœsie et la Pannonie tombèrent au pouvoir des Hongrois; ces hommes à demi sauvages, descendans des anciens Huns, étaient les plus féroces des barbares. Cette nation, divisée en cent huit tribus de deux mille hommes chacune, combattait toujours à cheval; ils vivaient sans religion et sans lois; dans leur enfance, leurs mères tailladaient leurs visages, afin de les accoutumer à braver la douleur. Ils marchaient presque nus et se nourrissaient de chair humaine ou de viande crue; sombres, séditieux, rusés, plus prompts à frapper qu'à parler, atroces après la victoire, opiniâtres dans les revers, infidèles à leurs traités, n'estimant que leurs compatriotes, méprisant tous les autres peuples, ils furent pendant un siècle la terreur de l'empire et du nord de l'Italie : on eût dit que l'ombre d'Attila s'étendait avec eux sur la terre pour la ravager.

Conquêtes des Hongrois.

Léon, n'osant les combattre, négocia secrètement avec eux, et sut, au moyen d'un fort subside, les déterminer à envahir le pays des Bulgares,

* An 889.

tandis qu'il trompait ceux-ci par des démarches pacifiques.

Il tira peu de fruit de ses artifices. Siméon, roi des Bulgares, d'abord surpris et battu, reprit l'offensive, ravagea la Hongrie et contraignit ensuite l'empereur à signer une paix honteuse.

Léon ne fut pas plus heureux dans ses intrigues intérieures que dans sa politique; espérant couvrir son concubinage d'un voile, il voulut, par de séduisantes promesses, engager le patrice Nicéphore à épouser Zoé; ce général, digne des anciens temps, refusa ses viles faveurs, perdit tous ses emplois et conserva son honneur. Bientôt les périls de l'Etat le firent rappeler. Il repoussa les Sarrasins en Syrie : l'empire, que ce généreux guerrier défendit encore long temps, honora sa vie et pleura sa mort.

Un autre général, nommé Symbatice, reconquit presque tout le midi de l'Italie. Mais, voulant gouverner arbitrairement les peuples comme les troupes, sa tyrannie excita des soulèvemens qui lui firent perdre bientôt les conquêtes dues à son courage*.

Une nouvelle guerre avec les Bulgares fut signalée par de grands revers; Théodose se fit battre par eux, il périt dans le combat et son armée fut détruite.

Le despotisme a besoin de gloire pour se sou-

* An 892.

tenir; comme il a pour base la crainte et non l'affection, les ambitieux aspirent à le renverser dès que la fortune l'abandonne. Stylien et son fils, profitant du mécontentement que la dernière défaite avait excité dans le peuple, trament un complot pour tuer l'empereur la nuit, dans une de ses maisons de plaisance. Zoé, avertie par un léger bruit de l'approche des conjurés, réveille l'empereur qui se jette presque nu dans une barque et se sauve à Constantinople. La vigilance de Zoé avait prévenu le crime, son crédit sauva les coupables.

Complot de Stylien contre Léon

Dans ce même temps l'impératrice Théophano mourut. Ses vertus formaient un parfait contraste avec les mœurs du siècle et les vices de la cour. Léon honora plus sa mémoire qu'il n'avait respecté sa personne; il fit bâtir une église et la décora du nom de cette princesse. Mais ses regrets durèrent peu. L'année d'après il épousa Zoé, qui ne jouit de son élévation que vingt mois; au moment où l'on voulait la placer dans le cercueil, on y lut ces mots gravés par une main inconnue : *Ci-gît une malheureuse fille de Babylone.*

Mort de l'impératrice Théophano.

Mariage et mort de Zoé

Stylien, son père, n'étant plus soutenu par elle, fut convaincu de concussion et enfermé dans un monastère. De nouveaux complots menacèrent les jours de l'empereur : Samonas, qui les découvrit, devint patrice, grand chambellan et favori. D'autres conjurés attaquèrent Léon lorsqu'il en-

Nouveaux complots contre Léon

trait dans une église, et le blessèrent légèrement à la tête : sa garde le sauva et les punit.

Son amour pour une autre Zoé.

Naissance de Constantin VII.

L'empereur, après avoir encore épousé et perdu une Phrygienne nommée Eudocie, devint épris d'une nouvelle Zoé : il en eut un fils nommé Constantin, et éleva sa maîtresse au rang d'impératrice, au mépris des règles de l'Eglise, qui défendaient non-seulement les quatrièmes, mais les troisièmes noces. Le patriarche Etienne fut déposé, pour le punir de ses remontrances.

Prise de Thessalonique par les Sarrasins

Tandis que ces inconstantes amours occupaient toutes les pensées de l'empereur, les Sarrasins, après avoir dévasté la Sicile et pillé l'Archipel, attaquèrent Thessalonique; Nicétas la défendit avec bravoure. Léon vint animer par sa présence les assiégés, mais il y arriva en litière et la ville fut prise; c'était à cheval que Basile décidait la victoire.

L'empereur s'était retiré; les Sarrasins, après plusieurs assauts furieux et inutiles, approchèrent des murailles leurs vaisseaux sur lesquels se trouvaient des tours élevées; Thessalonique, emportée de vive force, fut livrée au pillage. Les Arabes y commirent d'affreux excès et se retirèrent avec un énorme butin *.

Disgrâce, exil et mort d'Andronic Ducas.

Eustache, général grec, aïeul de Romain Argire qui fut depuis empereur, répara ces revers. Il battit sur mer et sur terre les Sarrasins. Un autre guerrier, Andronic Ducas, défendait aussi

* An 904.

avec gloire les frontières de l'empire; mais Samonas, favori du prince et ennemi de toute vertu, le rendit suspect à Léon et le fit exiler. L'empereur, tardivement éclairé sur cette injustice, lui écrivit pour le rappeler. Un Arabe intercepta la lettre; le kalife, prévenu par le délateur Samonas, envoya un détachement dans le lieu où résidait Andronic *. Ce général tomba dans les fers des Sarrasins et y mourut de misère. Son fils Constantin Ducas, plus heureux, ses auva, revint commander en Asie et vengea son père par de nombreuses victoires.

Léon, affaibli par l'excès de ses débauches, périt d'une dyssenterie, triste fruit de son intempérance. Le dernier événement de son règne fut une défaite de sa flotte par les Arabes **. Au moment de mourir, il conjura les sénateurs et les grands de se souvenir d'un prince qui les avait gouvernés avec douceur; il donna la tutelle de son fils à son frère Alexandre.

Régence d'Alexandre, frère de Basile.

Léon mourut dans sa quarante-sixième année; il avait régné vingt-cinq ans. Ses vices comme ses qualités n'avaient rien de grand; il dut ses succès à ses généraux, et ses fautes à ses maîtresses. Le temps nous a conservé un ouvrage de lui sur la tactique: cet écrit, peu utile aux progrès de la science militaire, n'a d'autre mérite que celui de faire connaître avec quelques détails les usages et les mœurs de ce siècle.

Mort de Léon.

* An 907. — ** An 909.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Régence et mort d'Alexandre. — Election et mort de Constantin Ducas. — Massacre de ses partisans. — Rappel et gouvernement de Zoé, mère de l'empereur. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite des Grecs causée par un accident. — Fuite du général Léon Phocas. — Prétentions de Romain Lécapène et de Léon au pouvoir. — Révolte de l'armée contre Léon. — Punition de Zoé. — Elévation de Romain au trône.

ALEXANDRE, CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGENÈTE II. (An 911.)

Régence et mort d'Alexandre. CONSTANTIN, né dans la fameuse chambre de porphyre du palais impérial, n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Alexandre devait gouverner pour lui, et n'en était pas plus capable; chargé d'un sceptre trop pesant, il le laissa tomber dans la fange. Par lui l'administration fut changée en anarchie, et la cour en mauvais lieu.

Ce prince ignorant et débauché donna les principales fonctions de l'État à des prêtres libertins et à des eunuques complices de ses vils plaisirs. Il remplit son conseil de charlatans et d'astrologues, exila le patriarche Euthymius et rappela Nicolas pour le remplacer.

Siméon, roi des Bulgares, lui demanda son

amitié Alexandre montra dans sa réponse l'orgueil de l'ignorance et l'insolence de la lâcheté. La guerre se ralluma : Alexandre n'aurait pu la soutenir ; une hémorragie termina au bout d'un an ce règne honteux, qui, s'il eût duré, aurait probablement été le dernier des empereurs grecs. Avant de mourir il donna pour tuteurs à son neveu sept hommes incapables de gouverner ; ce choix et les préparatifs hostiles du roi des Bulgares répandirent le trouble et l'alarme dans Constantinople *.

Election et mort de Constantin Ducas.

Le patriarche Nicolas, l'un des tuteurs du jeune prince, redoutait encore plus l'ambition de Constantin Ducas, général de l'armée d'Asie, qu'il ne craignait l'invasion des Bulgares. Ses collègues, saisis de la même frayeur, écrivirent à Ducas pour le tromper, l'attirer et le perdre ; ils l'engageaient à sauver l'empire, à se décorer de la pourpre et à venir dans la capitale partager le trône avec le jeune empereur. Ducas, se méfiant de leur sincérité, répondit d'abord avec une modestie feinte, et refusa les propositions des tuteurs ; ceux-ci insistent, et par un serment dissipent ses doutes. Ducas, rassuré, arrive avec un corps de cavalerie, entre la nuit dans la ville et attend chez son beau-père les tuteurs qu'il invite à s'y rendre : ils ne viennent pas ; Ducas, certain de leur perfidie, se rend au cirque : on lui en défend l'entrée. Cepen-

* An 912.

dant, en dépit de tout obstacle, les sénateurs et le peuple le proclament empereur. Il marche au palais, mais, par une modération impolitique qui aurait dû suivre et non précéder la victoire, en ordonnant d'enfoncer les portes, il défend de tuer ceux qui les gardent. Cette hésitation encourage les assiégés; Jean Eladas, à la tête d'une foule de soldats et de matelots, l'attaque et le repousse; au milieu de la mêlée son cheval s'abat; Ducas tombe blessé; enfin un soldat lui tranche la tête; trois mille de ses partisans, ainsi que plusieurs patrices furent décapités; d'autres furent mutilés. Nicétas, complice de la rébellion, se sauva. Le rivage de la mer et les rues qui conduisaient au palais étaient bordés de potences; on y vit suspendu le brave patrice Egidas, ainsi qu'un grand nombre de sénateurs et d'officiers: galerie sanglante, affreux portique, emblème horrible du nouveau règne!

Massacre de ses partisans.

Ces querelles intestines permettaient peu de s'occuper des dangers extérieurs. Siméon vint assiéger Constantinople, mais, comme il n'espérait pas prendre d'assaut une ville si forte, il négocia; et le patriarche, au moyen de riches présens, persuada aux barbares de se retirer en Bulgarie.

Dans le même temps le nouveau doge de Venise, Participate III, arriva dans la capitale de l'Orient pour faire confirmer son élection; quand il retourna dans son pays, les Bulgares l'arrêtèrent et l'on fut obligé de racheter sa liberté.

Le jeune empereur redemandait toujours sa mère Zoé, exilée par Alexandre; les tuteurs cédèrent imprudemment aux vœux de cet enfant, et l'arrivée de cette femme ambitieuse fit une révolution *. Rappel et gouvernement de Zoé, mère de l'empereur.

En entrant dans le palais, Zoé s'empare hardiment de l'empire, donne l'ordre au patriarche de ne se mêler que des affaires religieuses; elle chasse les tuteurs, ne garde près d'elle que Jean Eladas son complice. Zoé ne tarda pas même à briser cet instrument fragile; Eladas ne put supporter sa disgrâce et mourut de chagrin.

L'impératrice distribua les grandes charges de l'Etat à son frère Anastase et à quatre autres favoris.

La guerre avec les Bulgares continuait; Andrinople, trop populeuse pour être prise par la force, fut livrée par la trahison. Zoé se servit du même moyen pour la reprendre.

Depuis long-temps l'empire affaibli se défendait plutôt contre les barbares en les divisant qu'en les combattant; les Patzinaces, peuple belliqueux, occupaient alors les contrées situées entre le Jaik, le Don et le Borysthène; ils franchirent ce dernier fleuve. Zoé se servit de leurs armes contre les Hongrois, les Bulgares et les Russes. Mais elle paya cher leur secours; ses nouveaux alliés de-

* An 914.

mandaient avec audace ce que les Grecs timides n'osaient refuser.

L'impératrice, entourée d'ennemis, se délivra des plus redoutables en signant une paix honteuse avec les Arabes d'Afrique; elle leur paya un tribut annuel de vingt-deux mille pièces d'or. On conclut avec le kalife de Badgad un traité plus honorable; les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et comme le nombre des Sarrasins captifs surpassait celui des chrétiens, cet échange coûta au kalife cent vingt mille pièces d'or.

Guerre avec les Bulgares.

Les troupes grecques, débarrassées de toute crainte de ce côté, marchèrent contre les Bulgares; on leur donna pour généraux Léon Phocas, fils du vaillant Nicéphore, et Constantin l'Africain, échappés au massacre des complices de Ducas.

La virile Zoé inspecta les légions, et leur fit jurer sur la vraie croix de vaincre ou de mourir. Six jours après, on atteignit l'ennemi près du fort d'Achéloüs, sur les bords du Danube. Les Grecs enfoncèrent d'abord les barbares et se croyaient déjà triomphans *, lorsqu'un accident imprévu leur enleva la victoire. Le général Léon, accablé de soif, étant descendu de cheval près d'une fontaine, son coursier s'échappa; les Grecs, voyant cet animal sans maître, crurent leur chef tué; le

Défaite des Grecs causée par un accident.

* An 917.

désordre suivit la consternation que répandait cette fausse nouvelle. Siméon, qui se retirait, s'aperçut de ce trouble, recommença le combat, trouva les Grecs découragés, les mit en déroute et en fit un horrible carnage. Les plus braves officiers, et parmi eux Constantin l'Africain, périrent dans la mêlée. Léon se sauva.

Quelques historiens attribuent ce désastre à une autre cause; ils disent que, pendant le combat, Léon apprit que Romain Lécapène, commandant de la flotte, s'était éloigné du Danube pour marcher sur Constantinople, dans le dessein d'usurper l'empire; et que, troublé par cette fausse nouvelle, il avait donné le signal de la retraite. Ce qui était vrai, c'est que Romain, brouillé avec Jean Bogas qui amenait les Patzinaces à son secours, avait quitté par mécontentement les bords du Danube. Fuite du général Léon Phocas.

Le sénat jugea Romain, et le condamna, comme traître, à perdre la vue. Sa faute compromettait l'empire; mais Zoé avait vu l'accusé, et la beauté du coupable le sauva.

Siméon s'approcha de la capitale *, Zoé fit sortir contre lui des troupes qui le repoussèrent, et Romain, par son courage, réhabilita sa renommée.

L'empire, gouverné par une femme et par un enfant, semblait offrir une proie facile aux ambitieux. Léon et Romain aspiraient tous deux au pouvoir suprême; l'un commandait la flotte, et Prétentions de Romain Lécapène et de Léon au pouvoir.

* An 917.

l'autre l'armée ; Léon avait pour lui sa naissance et un grand crédit sur le sénat, ainsi que sur les troupes * ; Romain, remarquable par sa force qu'il avait signalée en terrassant un lion, joignait à un grand courage un esprit souple et rusé : le chef des eunuques lui livrait le palais, l'amour lui soumettait l'impératrice.

Théodore, gouverneur du jeune empereur, lui conseilla, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Léon, de se jeter dans les bras de Romain : celui-ci, jurant un dévouement sans bornes, promit de s'opposer ouvertement à Léon.

Le grand chambellan, qui jusque là avait rempli les fonctions de principal ministre, présumant trop de son autorité, se rendit imprudemment sur la flotte, dans le dessein d'exiler Romain; mais l'amiral le fit jeter dans les fers.

Zoé, surprise de cette audace, redemande vainement son grand officier; ses envoyés sont reçus à coups de pierres; un grand trouble éclate dans sa cour; l'empereur déclare qu'il veut gouverner lui-même; il rappelle le patriarche Nicolas, ainsi que son tuteur Etienne, qui ordonnent à Zoé de sortir du palais.

L'impératrice, au lieu d'obéir, court à son fils, l'étonne par son audace, le touche par ses prières, l'émeut par ses larmes; le faible prince lui permet de rester, dépouille Léon de toutes ses charges,

* An 919.

et, par là, unit contre son autorité ses deux ennemis les plus redoutables.

Léon se rend près de Romain, qui l'accueille avec une fausse cordialité; le même Romain, couvrant ses vues ambitieuses du voile de la soumission, demande à se justifier, et en même temps s'avance hardiment avec sa flotte qui jette l'ancre au pied des murs du palais.

L'empereur effrayé se voit contraint de traiter Romain avec honneur; il reçoit son serment et lui confie le commandement de la garde étrangère. L'ambitieux général pousse adroitement ses avantages, enflamme le jeune prince pour sa fille Hélène, la lui fait épouser, et reçoit solennellement le titre de père de l'empereur.

Léon Phocas, jaloux de cette élévation, réunit ses troupes, prend une attitude menaçante, et couvre de soldats les rives du Bosphore. Tandis qu'il travaille à les animer contre l'usurpation de son rival, un secrétaire de la cour, déguisé, répand dans le camp une proclamation impériale, qui apprend aux légions qu'on les trompe, qu'on leur fait attaquer le trône qu'elles croient défendre, qu'elles doivent regarder Romain, non comme l'ennemi, mais comme le père de l'empereur, et qu'enfin Léon est le seul traître à punir.

Révolte de l'armée contre Léon

Le succès de cet artifice fut complet; l'armée, soulevée, arrêta Léon et lui creva les yeux. Trois officiers de son armée s'étaient rendus au palais

pour assassiner Romain, ils furent découverts et punis.

Punition de Zoé.

Depuis long-temps l'ingrat Romain avait sacrifié l'amour à son ambition : Zoé furieuse voulut l'empoisonner; elle fut trahie, rasée et renfermée dans un cloître.

Romain brisait tous ses appuis dès qu'ils cessaient de lui être utiles; il exila le gouverneur Théodore qui avait commencé sa fortune. Maître absolu de l'esprit d'un empereur âgé de quinze ans, le sceptre manquait seul à ses désirs; son jeune et faible maître le lui donna, et le fit couronner par le patriarche *.

Élévation de Romain au trône.

Depuis ce moment Romain gouverna seul et laissa le jeune Constantin se livrer à l'étude dans une retraite paisible. On la lui fit seulement quitter pour assister, comme un simulacre d'empereur, au couronnement de Théodora, femme de Romain, et à celui de Christophe leur fils.

* An 919.

CHAPITRE DIXIÈME.

Règne de Romain Lécapène. — Conspiration contre lui. — Evénemens au dehors. — Entrevue de Romain et de Siméon, roi des Bulgares. — Association des fils de Romain à l'empire. — Triste sort de Porphyrogénète. — Révolte des Mainotes. — Leur défaite. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Mort de Siméon. — Paix avec les Bulgares. — Théophilacte, fils de Romain, est élu patriarche. — Sa conduite scandaleuse. — Invasion des Russes. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Baptême d'Elga, veuve du czar. — Exploits et disgrâces de Curcuas. — Conspiration contre Romain. — Sa déchéance et son enlèvement. — Réinstallation de Constantin Porphyrogénète sur le trône.

ROMAIN LÉCAPÈNE ET LÉON. (An 920.)

Romain employa tous ses efforts pour rétablir la concorde entre l'Eglise grecque et le pape Jean X. L'élévation de cet ambitieux guerrier avait été trop rapide pour ne pas exciter de vifs mécontentemens. Plusieurs conspirations en furent la suite. On les découvrit, et l'on en punit les auteurs. *Règne de Romain Lécapène.* *Conspirations contre lui.*

La fortune ne favorisa point les armes du nouvel Auguste. Les Bulgares battirent deux fois les Grecs. Une révolte enleva momentanément la Calabre à l'empire. Un autre soulèvement troubla le repos de l'Asie, mais le patrice Bardas-Bogas, chef des rebelles, se laissa vaincre et désarmer. *Evénemens au dehors.*

L'empereur avait cessé d'être heureux depuis

qu'il était couronné. Sa femme Théodora mourut; Siméon assiégea Andrinople et s'en empara; une victoire sur la flotte d'Afrique, près de Lemnos, parut une faible compensation pour tant de revers.

Entrevue de Romain et de Siméon roi des Bulgares.

Le désir de terminer une guerre désastreuse décida Romain à demander une entrevue au roi des Bulgares. Elle eut lieu; les Grecs y portèrent un luxe orgueilleux, et les Bulgares une sauvage fierté. Comme Siméon était converti, l'empereur employa contre lui les armes de la religion, et le conjura au nom du Christ de ne pas verser le sang des chrétiens. Siméon, touché de ses prières, promit de signer la paix et se retira *.

Association des fils de Romain à l'empire. Triste sort de Porphyrogénète.

Romain, croyant consolider son trône, associa à l'empire ses deux fils, Etienne et Constantin. Porphyrogénète, dépouillé par eux, se résignait alors à son infortune, et semblait, par la simplicité de ses mœurs, plutôt né pour la vie privée que pour la pourpre.

Romain, abusant de sa douceur, ne lui accordait qu'un traitement si modique que ce jeune prince se voyait réduit à vivre de son talent, comme un simple artiste, et à vendre ses tableaux pour satisfaire à ses besoins.

Révolte des Mainotes.

On vit à cette époque un peuple, autrefois célèbre, sortir de sa longue obscurité et jeter encore quelque éclat. Les descendans des Spartiates, mêlés à des Esclavons établis dans leur pays, levèrent

* An 926.

l'étendard de la révolte; ils avaient long-temps défendu leurs dieux et leur liberté. Quelquefois vaincus, jamais soumis, ils résistèrent aux forces de l'empire. Ces peuples, dès lors cantonnés dans les défilés du mont Taygète, sous le nom de *Mainotes*, payèrent un tribut à l'empereur et gardèrent leur indépendance. Ils sont encore aujourd'hui séparés des autres nations: on dirait que l'air de leurs montagnes conserve en eux l'esprit libre et fier de leurs ancêtres; la puissance ottomane, qui entoure ces âpres républicains, les comprime, mais ne peut les subjuguer.

Romain, après les avoir combattus, porta de nouveau ses armes contre les Bulgares qui lui disputaient la Servie: Siméon perdit une bataille en Croatie, et en mourut de chagrin; son fils, Pierre, épousa Marie, petite-fille de Romain; elle fut le gage de la paix entre les deux nations.

Leur défaite. Nouvelle guerre avec les Bulgares Mort de Siméon. Paix avec les Bulgares

Les souverains de l'Orient ne respectaient guère plus les lois religieuses que les lois civiles. La dignité de patriarche étant devenue vacante, Romain y nomma un de ses fils, Théophilacte, quoiqu'il fût encore enfant. Ce jeune pontife, qui ne connaissait de culte que celui du plaisir, introduisit dans les offices, pour en écarter l'ennui, des chœurs, des ballets et des hymnes profanes, et cet étrange usage dégrada pendant près de deux siècles l'Église grecque.

Théophilacte, fils de Romain, est élu patriarche.

Sa conduite scandaleuse.

Rien n'égalait, dit-on, le luxe indécent de ce

jeune patriarche ; ses écuries renfermaient deux mille chevaux, et plusieurs fois il interrompit le sacrifice divin pour les aller visiter.

Sous ce règne si peu glorieux, un seul général, nommé Curcuas, fut pour l'empire une barrière inébranlable contre les Sarrasins *.

Invasion des Russes.

Bientôt un orage formidable, venu des glaces du Nord, menaça de nouveau Constantinople; les Russes, conduits par les princes de Novogorod et de Kiew, descendirent le Borysthène, franchirent les cataractes de ce fleuve, et, bravant sur leurs barques légères les tempêtes de la mer Noire, parurent à l'entrée du Bosphore. Une partie de leurs forces châtia les Patzinaces qui avaient pillé leurs commerçants. Inger, czar des Russes, débarqua une autre armée en Thrace, et y renouvela les horribles férocités des Huns.

Leur défaite sur mer et sur terre.

Théophane, commandant de la flotte grecque, l'arme en diligence, fond à l'improviste au milieu des barques russes, y lance le feu grégeois, et les détruit entièrement. Au même moment Curcuas, arrivant à la tête des troupes d'Asie, attaque les Russes débarqués, et en fait un grand carnage; à peine quelques-uns d'entre eux, échappés à ce massacre, purent porter en Russie la nouvelle de ce désastre.

Quatre ans après, Elga, veuve d'Inger, vint

* An 941.

pacifiquement à Constantinople, reçut le baptême et prit le nom d'Hélène. Curcuas, vainqueur des Sarrasins et des Russes, continua ses brillans exploits, s'empara de plus de mille forteresses, étendit les frontières des Grecs jusqu'au Tigre, et fut décoré par ses soldats du titre de nouveau Bélisaire. Baptême d'Elga, veuve du czar. Exploits et disgrâce de Curcuas.

Son frère Théophile imita sa valeur brillante, partagea sa gloire, et mérita le surnom de Salomon de l'Asie. Il fut aïeul de Jean Zimiscès qui régna dans la suite.

Les camps étaient alors le vestibule du palais impérial. La gloire de Curcuas excita la jalousie et la crainte de Romain. Ce prince le priva de ses emplois et lui donna pour successeur Panthérius, dont la naissance était le seul mérite.

Les Sarrasins faisaient avec succès la guerre contre Hugues, roi d'Italie; l'empereur lui envoya des secours, et, voulant avilir son ancien maître qu'il avait dépouillé, il força le fils de Porphyrogénète à épouser la fille naturelle de Hugues.

Cependant Romain perdait ses forces, et commençait, dans sa vieillesse, à connaître la dévotion et les remords; à la même époque Constantin Porphyrogénète, ennuyé de sa honte, voulut sortir de sa retraite et ressaisir le sceptre; ses intrigues réussirent à engager Etienne, fils de Romain, à conspirer contre son père. Un moine, nommé Ba- Conspiration contre Romain.

sile, âme du complot, y fit entrer plusieurs grands de l'empire.

Sa déchéance et son enlèvement.

Un voile impénétrable couvre la conjuration; au milieu de la nuit Étienne, avec ses complices, pénètre dans l'appartement de son père, le menace de la mort s'il jette un cri, l'enveloppe dans son manteau, et l'emporte dans l'île de Proté, où on le contraint de prendre l'habit monastique *.

Un frère d'Etienne, nommé Constantin, avait refusé d'entrer dans la conspiration. Dès qu'il en apprit le succès, il accourut pour en profiter. Ces deux rebelles croyaient régner; mais le peuple, sur le faux bruit de l'assassinat de Porphyrogénète, se souleva, s'arma pour le venger, et ne s'apaisa qu'en le voyant paraître.

Réinstallation de Constantin VII sur le trône.

L'empereur, rétabli dans son pouvoir par le vœu unanime des peuples, laissa aux enfans de Romain le titre de Césars; ses propres fils reprirent sur eux le rang que l'usurpateur leur avait ôté.

Romain jouit, dit-on, dans sa retraite, avec résignation, d'un repos et d'un bonheur qu'il avait espérés vainement sur le trône pendant vingt-cinq ans.

* An 944.

CHAPITRE ONZIÈME.

Portrait de Constantin VII. — Punition des fils de Romain. — Pénitence et mort de Romain. — Conspiration et exil de ses fils. — Sage gouvernement de Constantin. — Ambassade de Béranger, roi d'Italie, à l'empereur.—Tableau du luxe de la cour lors de cette réception. — Mariage de Romain le jeune. — Action remarquable d'un curé. — Succès et revers des Sarrasins. — Solennité du triomphe renouvelée par Constantin. — Empoisonnement de l'empereur. — Victoire sur les Hongrois.

CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE II. (An 944.)

Le gouvernement d'un ancien prince, décoré depuis trente-trois ans du titre impérial sans en exercer l'autorité, offrit aux hommes un spectacle nouveau : on avait vu le trône occupé quelquefois par des orateurs, par des magistrats, rarement par des philosophes, plusieurs fois par des femmes ambitieuses, presque toujours par d'audacieux guerriers ; Constantin fut un empereur artiste. Portrait de Constantin VII.

Peintre, poète, compilateur, musicien, il préférait la lyre, la plume et le pinceau au glaive, l'étude à l'ambition, et les livres aux lois.

Comme il était humain et juste, on l'aima, et tout ce qui émanait de sa propre volonté fut approuvé; mais il fit peu de choses par lui-même;

les petits détails absorbaient son esprit minutieux, et son caractère trop faible laissa les choix importans et les grandes affaires à la merci des volontés hautaines de sa femme Hélène et de quelques favoris puissans.

Les partisans de Romain furent éloignés; Bardas Phocas, dont le fils Nicéphore monta dans la suite sur le trône, fut placé à la tête des armées.

Punition des fils de Romain.

Les fils de Romain, Etienne et Constantin, qui tous deux étaient Césars, aspiraient secrètement à l'empire. Hélène les avaient aimés comme sœur, mais elle les craignait comme impératrice, prévoyant qu'ils renverseraient son époux avec moins de scrupule encore qu'ils n'avaient détrôné leur père.

Porphyrogénète partagea ses craintes : docile à ses conseils, il les invita à un festin, les fit arrêter, raser, et les contraignit de prendre l'habit monastique. Ces deux fils, ingrats et presque parricides, furent envoyés dans le même couvent où Romain avait été relégué par leur ambition criminelle.

Pénitence et mort de Romain.

Cet empereur détrôné, plus estimable sous le froc que sous la pourpre, vivait tranquille dans sa retraite; il reçut avec une bonté maligne ses fils coupables et consternés, les appela en riant ses confrères, et leur offrit de partager avec lui son eau fraîche et ses légumes, comme il avait autrefois partagé l'empire avec eux; prenant ensuite un

ton plus grave, il leur dit : « Dans mon humble
» état, servant Dieu et les pauvres, je me trouve
» plus roi que sur le trône, car alors mes passions
» me dominaient, et aujourd'hui je règne sur
» elles ; autrefois j'étais l'esclave des méchans as-
» servis et corrompus que je croyais commander,
» à présent mon âme est libre et n'obéit qu'à la
» Divinité. »

Le changement opéré en lui par les vicissitudes de la fortune fut sincère et total. Il passa subitement d'un orgueil extrême à une extrême humilité ; et l'on assure qu'ayant mandé et rassemblé autour de lui trois cents moines de différens monastères de l'empire, il avoua, en leur présence, tous ses crimes pour les expier, et qu'après cette confession publique il se soumit aux pénitences les plus sévères. Quatre ans après sa chute du trône, il mourut ; ses fils, moins résignés que lui, tramèrent une conspiration pour ressaisir le sceptre ; on la découvrit : ils furent flagellés et bannis. Le patriarche Théophilacte, leur frère, trouva seul grâce aux yeux de l'empereur.

Conspiration et exil de ses fils.

Constantin continuait à se livrer, sur le trône, aux lettres, à l'étude et aux arts ; s'il ne fit pas la guerre aux barbares avec éclat, il combattit au moins avec honneur le fanatisme et l'ignorance, remit les sciences en crédit, encouragea la jeunesse à s'instruire, récompensa les savans, les admit à sa table, en plaça plusieurs dans le sénat, et rendit

Sage gouvernement de Constantin.

quelque vigueur à la justice par son exemple ainsi que par ses décrets.

Sa douceur et sa générosité compensèrent en lui le défaut de talent et de force; son œil bienveillant franchissait l'espace qui sépare le pauvre du trône; il surveillait les tribunaux, écoutait les plaintes, visitait les hospices et les prisons; ses bienfaits, répandus avec discernement, réparèrent les maux causés par de longues guerres et par de fréquens incendies. Si l'histoire lui a laissé une place peu distinguée dans ses fastes, il en mérita une honorable dans le cœur de ses sujets.

La faiblesse de ce prince était son seul vice; sa femme lui fit souvent préférer, pour les grands emplois, la médiocrité au mérite; aussi ses armées ne s'illustrèrent par aucun succès brillant: cependant elles continrent les Sarrasins en Asie, et les Bulgares en Europe.

Ambassade de Béranger, roi d'Italie, à l'empereur.

Béranger, roi d'Italie, lui envoya un ambassadeur. Liutprand, chargé de cette mission, nous a fait connaître, par l'histoire de son ambassade, le luxe de cette cour d'Orient, où l'étiquette avait succédé à la puissance, et la vanité grecque à la grandeur romaine.

Tableau du luxe de la cour lors de cette réception.

Tout y brillait d'un éclat ridicule. Au milieu du palais des Césars, dans de vastes salles revêtues de marbre, décorées de porphyre, enrichies d'or, les princes, les généraux, les patrices, les sénateurs consumaient une partie des jours et des

nuits dans des festins somptueux, couchés sur des lits magnifiques.

Une foule de vases précieux, suspendus au plafond par des chaînes d'or, descendaient doucement pour se placer avec symétrie devant les convives, livrés à tous les genres d'ivresse.

Une musique harmonieuse, des danseuses élégantes, des chœurs nombreux, des courtisanes voluptueuses, des pantomimes licencieuses variaient et prolongeaient les plaisirs. La pompe des audiences, aussi magnifique, n'était guère plus grave. En face de l'empereur, on voyait un grand arbre de cuivre doré, sur lequel des oiseaux du même métal imitaient, par une mécanique ingénieuse, leur ramage naturel; par le même moyen, deux lions de bronze, semblant obéir aux ordres du maître des cérémonies, rugissaient à l'approche de l'ambassadeur.

Cet envoyé, soutenu sur les épaules de deux eunuques, se prosternait au pied du trône, et apercevait, en relevant sa tête, ce trône qui s'élevait arpidement jusqu'au plafond. Pendant cette ascension, les vêtemens de l'empereur tombaient et paraissaient magiquement remplacés par un habit plus magnifique. L'histoire mépriserait ces détails puérils, s'ils ne peignaient pas les mœurs, dont la décadence est inséparablement liée à celle des empires.

L'alliance de l'orgueil et de la bassesse, quoique

qu'il était couronné. Sa femme Théodora mourut; Siméon assiégea Andrinople et s'en empara; une victoire sur la flotte d'Afrique, près de Lemnos, parut une faible compensation pour tant de revers.

Entrevue de Romain et de Siméon roi des Bulgares.

Le désir de terminer une guerre désastreuse décida Romain à demander une entrevue au roi des Bulgares. Elle eut lieu; les Grecs y portèrent un luxe orgueilleux, et les Bulgares une sauvage fierté. Comme Siméon était converti, l'empereur employa contre lui les armes de la religion, et le conjura au nom du Christ de ne pas verser le sang des chrétiens. Siméon, touché de ses prières, promit de signer la paix et se retira *.

Association des fils de Romain à l'empire. Triste sort de Porphyrogénète.

Romain, croyant consolider son trône, associa à l'empire ses deux fils, Etienne et Constantin. Porphyrogénète, dépouillé par eux, se résignait alors à son infortune, et semblait, par la simplicité de ses mœurs, plutôt né pour la vie privée que pour la pourpre.

Romain, abusant de sa douceur, ne lui accordait qu'un traitement si modique que ce jeune prince se voyait réduit à vivre de son talent, comme un simple artiste, et à vendre ses tableaux pour satisfaire à ses besoins.

Révolte des Mainotes.

On vit à cette époque un peuple, autrefois célèbre, sortir de sa longue obscurité et jeter encore quelque éclat. Les descendans des Spartiates, mêlés à des Esclavons établis dans leur pays, levèrent

* An 926.

l'étendard de la révolte; ils avaient long-temps défendu leurs dieux et leur liberté. Quelquefois vaincus, jamais soumis, ils résistèrent aux forces de l'empire. Ces peuples, dès lors cantonnés dans les défilés du mont Taygète, sous le nom de *Mainotes*, payèrent un tribut à l'empereur et gardèrent leur indépendance. Ils sont encore aujourd'hui séparés des autres nations: on dirait que l'air de leurs montagnes conserve en eux l'esprit libre et fier de leurs ancêtres; la puissance ottomane, qui entoure ces âpres républicains, les comprime, mais ne peut les subjuguer.

Leur défaite.

Romain, après les avoir combattus, porta de nouveau ses armes contre les Bulgares qui lui disputaient la Servie: Siméon perdit une bataille en Croatie, et en mourut de chagrin; son fils, Pierre, épousa Marie, petite-fille de Romain; elle fut le gage de la paix entre les deux nations.

Nouvelle guerre avec les Bulgares. Mort de Siméon. Paix avec les Bulgares

Les souverains de l'Orient ne respectaient guère plus les lois religieuses que les lois civiles. La dignité de patriarche étant devenue vacante, Romain y nomma un de ses fils, Théophilacte, quoiqu'il fût encore enfant. Ce jeune pontife, qui ne connaissait de culte que celui du plaisir, introduisit dans les offices, pour en écarter l'ennui, des chœurs, des ballets et des hymnes profanes, et cet étrange usage dégrada pendant près de deux siècles l'Eglise grecque.

Théophilacte, fils de Romain, est élu patriarche.

Sa conduite scandaleuse.

Rien n'égalait, dit-on, le luxe indécent de ce

tin avait assez pris de ce fatal breuvage pour être atteint d'un mal qui après un an de langueur le fit mourir.

Victoire sur les Hongrois.

Avant d'expirer, il reçut, au mont Olympe en Bithynie, où ses médecins l'avaient transporté, la nouvelle de la défaite d'une armée hongroise qui, traversant avec impétuosité la Thrace, était apparue soudainement aux portes de la capitale. Argyre, commandant la garde impériale, attaqua ces barbares, les enfonça, s'empara de leur camp et les détruisit presque entièrement.

Ce fut à peu près à la même époque que cette nation embrassa le christianisme ; l'idolâtrie fut vaincue, chez presque toutes les nations barbares, par les chrétiens qui tombaient dans leurs fers. Ainsi les défaites de l'empire propagèrent les triomphes de l'Eglise.

Constantin mourut âgé de cinquante-cinq ans, en 959 ; il avait régné treize mois avec son oncle Alexandre, sept ans sous les lois de Zoé sa mère, vingt-cinq ans sous le joug de Romain, et seul quinze années.

Il laissa plusieurs ouvrages estimés, une description géographique de l'empire, une histoire de son temps, des maximes pour instruire son fils dans l'art du gouvernement ; enfin il compléta les Basiliques. On lui rendit justice, et s'il ne s'attira point l'admiration due aux grands monarques, il recueillit l'amour qu'inspirent les bons princes.

Lorsqu'on célébra ses obsèques, suivant l'usage, le clergé, les grands, les patrices, le sénat, vinrent embrasser ses dépouilles mortelles; au moment où le maître des cérémonies s'écria : « *Sortez, empereur, le roi des rois, le seigneur des » seigneurs vous appelle,* » tous les assistans éclatèrent en sanglots, et les gémissemens sincères du peuple furent pour un empereur modeste, humain et chéri, la plus digne oraison funèbre.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Règne honteux de Romain-le-Jeune. — Ses occupations. — Sa conduite envers sa mère et ses sœurs. — Conquête de l'île de Crète par Nicéphore. — Couronnement des fils de Romain. — Nouveaux exploits de Nicéphore. — Sa disgrâce et sa retraite volontaire. — Mort de Romain.

ROMAIN II, DIT LE JEUNE. (An 960.)

Règne honteux de Romain-le-Jeune.

Le règne de Romain fut honteux; il n'eut d'autre mérite aux yeux du peuple que d'être court: ce prince, né avec d'heureuses qualités, formé par de sages leçons, avait été perverti par les intrigues de ses flatteurs et par les vices de sa femme. Dans sa cour la vertu devint une cause de disgrâce, et la débauche un droit aux honneurs.

Les hommes les plus diffamés se partagèrent toutes les charges. Un moine eunuque, enfermé par Constantin pour le punir de ses crimes, et le grand chambellan Bringas gouvernèrent l'empire. Romain ne s'entourait que de bouffons et de courtisanes. Il s'énorgueillissait autant de la variété de ses amusemens et de son activité dans les plaisirs, que César et Trajan du nombre de leurs conquêtes et de la rapidité de leurs victoires.

Ses occupations.

Un historien nous a conservé le détail d'une de ses journées perdues qu'il croyait remplies: le

matin, il présida aux jeux du cirque, donna ensuite un festin aux sénateurs, distribua des présens au peuple, joua à la paume, traversa le Bosphore, chassa, tua quatre grands sangliers, et revint le soir dans son palais goûter les plaisirs de la danse et de la musique.

Docile aux conseils de Théophano sa femme, il donna l'ordre à sa mère et à ses cinq sœurs de se retirer dans un monastère; toutes obéirent, hors l'impérieuse Hélène, qui, par ses reproches et par ses menaces, épouvanta ce fils timide autant qu'ingrat. Sa conduite envers sa mère et ses sœurs.

Cette époque, honteuse pour l'empereur, fut glorieuse pour l'empire; Nicéphore Phocas et Léon son frère l'illustrèrent par leurs victoires. Depuis trente-cinq ans les Sarrasins étaient maîtres de l'île de Crète, Nicéphore en entreprit la conquête; il joignit à l'armée grecque des corps soldés de Russes et d'Esclavons, débarqua dans l'île, chargea les musulmans, les vainquit, et investit Candie. Ce siége fut mémorable; il fallait surmonter la difficulté des lieux, le fanatisme des assiégés, l'âpreté d'un hiver rigoureux et la privation de vivres. Après dix mois d'efforts sanglans et répétés, lorsque la faim et la fatigue eurent épuisé les Arabes, Nicéphore prit la ville d'assaut, en rapporta un butin immense, emmena une foule de captifs, et triompha dans le cirque, traînant après lui les émirs Curupas et Anémas. Ces Conquête de l'île de Crète par Nicéphore.

guerriers vaincus montraient dans l'infortune une indomptable fierté qui rehaussait la gloire du vainqueur.

Léon, digne émule de son frère, gagna une grande bataille en Galatie, mit en fuite Chabdan, et renvoya dans la capitale un grand nombre de captifs *.

Couronnement des fils de Romain.

L'empereur fit couronner ses deux fils, Basile et Constantin, car on tendait toujours à rendre le trône héréditaire; les princes se transmettaient perpétuellement le sceptre, mais rarement l'autorité. La raison voulait la fixité, mais les mœurs multipliaient les révolutions.

Nouveaux exploits de Nicéphore.

L'année suivante Nicéphore, à la tête d'une nombreuse armée, marcha en Asie, tailla en pièces les troupes de Chabdan, prit plusieurs villes, s'empara d'Alep et poussa les Sarrasins jusqu'à l'Euphrate.

Un fait consigné dans les relations de cette campagne prouve à quel point les anciennes habitudes militaires étaient oubliées; autrefois les Romains portaient tous dans leurs longues marches une armure lourde et complète, des vivres pour plusieurs jours, les piquets de leurs tentes, des outils pour travailler aux fortifications de leur camp, et dans ce siècle de décadence les historiens rapportent, comme une chose digne d'éloges, que sur deux cent mille hommes commandés par Nicé-

* An 963.

phore on en compta trente mille qui portaient des cuirasses *.

La gloire des guerriers humilie les courtisans; Bringas, jaloux de Nicéphore, le rendit suspect à l'empereur; ce général, pour éviter la proscription qui le menaçait, congédia son armée et vécut retiré en Asie. Sa disgrâce et sa retraite volontaire.

Romain mourut à la fin de la troisième année de son règne; les uns attribuèrent sa mort à la débauche, les autres au poison que Théophano lui donna dans l'espoir de gouverner l'empire sous le nom de ses fils. Mort de Romain.

Romain était âgé de vingt-quatre ans; dans ses derniers momens, il s'occupa pour la première fois de l'intérêt public, et rendit à Nicéphore le commandement des armées.

* An 963.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Régence de Théophano. — Retour de Nicéphore à Constantinople. — Son élévation au trône. — Son mariage avec Théophano. — Exploits de Zimiscès. — Tyrannie de Nicéphore. — Troubles ecclésiastiques à Rome. — Expédition d'Othon en Italie. — Son ambassade à Nicéphore. — Sa vengeance. — Conspiration contre Nicéphore. — Intrigue de Théophano. — Mort de Nicéphore. — Zimiscès est proclamé empereur. — Déchéance de Théophano. — Victoire sur les Arabes. — Exploits de Sclérus, beau-frère de Zimiscès. — Victoires sur les Russes. — Empoisonnement de Zimiscès.

BASILE II ET CONSTANTIN VIII, NICÉPHORE II, JEAN ZIMISCÈS. (An 963.)

Régence de Théophano.

Deux enfans, l'un âgé de cinq ans et l'autre de deux, tous deux couronnés, occupaient le trône sous la tutelle de Théophano.

Retour de Nicéphore à Constantinople.

Nicéphore, croyant la puissance de Bringas éteinte avec son maître, revint à Constantinople où il reçut les honneurs du triomphe; mais Bringas était toujours ministre; il voulut faire condamner le triomphateur à perdre la vue. Nicéphore, averti, trompe le courtisan, gagne du temps, feint d'être dégoûté des grandeurs et du monde, affecte une dévotion ardente, et gagne si bien l'affection du patriarche Polyeucte, que ce pontife fait son éloge en plein sénat, et décide Théophano à lui confier

l'armée d'Asie avec de pleins pouvoirs, sous la condition de jurer une inviolable fidélité aux deux empereurs.

Nicéphore, sans perdre de temps, rejoint ses troupes. Bringas, déçu dans ses projets, mais non découragé, écrit à deux généraux, Jean Zimiscès et Curcuas, pour les engager à le délivrer de Nicéphore par un assassinat. Ces guerriers méprisent cet ordre, montrent la lettre du ministre à leur général, lui donnent le sceptre au lieu de le frapper du poignard, et le font proclamer empereur par l'armée. Son élévation au trône.

Nicéphore, suivi de ses légions, revient à Constantinople. Bringas s'était rendu odieux par ses violences. L'opinion publique se déclara pour Nicéphore, le peuple le proclame, le patriarche le couronne; Nicéphore, qui ne craignait pas sans doute le poison plus que les combats, épouse Théophano, nomme curopalate son frère Léon, et confie l'armée d'Orient à Zimiscès. Bringas attendait la mort, il ne fut condamné qu'à l'exil. Son mariage avec Théophano

Cependant le patriarche s'opposait au mariage de l'impératrice, qu'il trouvait contraire aux lois de l'Église, parce que Nicéphore était parrain de l'un des fils de Théophano. Pour lever ce scrupule, les deux époux nièrent par serment ce lien publiquement constaté. Cette fraude calma la conscience du prêtre, et la désobéissance fut légitimée par le mensonge.

Un grand succès, suivi d'un plus grand revers, signala le commencement de ce règne; un général nommé Manuel fit une descente en Sicile, battit les musulmans, prit Himère, plusieurs autres villes, Syracuse même, poursuivit les Sarrasins trop vivement, se vit entouré par eux dans un défilé, et fut décapité par les Arabes, qui détruisirent sa flotte et son armée.

Exploits de Zimiscès

Zimiscès, plus heureux, remporta en Cilicie une grande victoire sur l'élite des armées musulmanes. Nicéphore, jaloux de la gloire de son lieutenant, et ne voulant pas laisser affaiblir la sienne, repartit à la tête de l'armée *, passa le mont Amanus, dévasta la Syrie et s'empara de Tarse. Après avoir poursuivi les ennemis depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux rives de l'Euphrate, il conquit Alep, Laodicée, conclut un échange de prisonniers et revint dans la capitale.

Il avait laissé l'armée sous les murs d'Antioche pour la bloquer, défendant expressément d'acheter cette conquête par une trop grande effusion de sang. Mais dès qu'il fut parti, au mépris de ses ordres, Zimiscès prit la ville d'assaut.

Tyrannie de Nicéphore.

Au lieu de récompenser les généraux vainqueurs, Nicéphore les punit et en destitua plusieurs; cet acte de sévérité, qu'on eût loué dans l'antique Rome, excita dans l'armée grecque un murmure général. Nicéphore, par un excès con-

* An 964.

traire, acheva de se rendre odieux au peuple, en permettant aux troupes la licence et le pillage. Il mécontenta aussi le clergé en prenant une partie de ses biens pour payer les frais de la guerre.

Son audace téméraire fut bientôt suivie d'une crainte superstitieuse et puérile. Un astrologue lui avait prédit qu'il serait assassiné dans son palais. Il fit de ce palais une citadelle, et ordonna d'abattre tous les édifices voisins. Au milieu d'une nuit sombre, il frémit en entendant une voix qui s'écriait : *Nicephore ! Nicephore ! environne-toi de hautes murailles, élève-les jusqu'au ciel; ton destin s'y enferme avec toi, tu ne lui échapperas pas.*

Son frère Léon, imitant sa cupidité, accablait le peuple d'impôts; les murmures d'une nation opprimée étaient un présage de révolution plus certain que les prédictions des astrologues et que les prestiges des apparitions.

Sous le règne précédent, la mésintelligence s'était aigrie entre les deux empires; Nicéphore, craignant l'ambition d'Othon, empereur d'Occident, envoya une armée contre lui. En même temps il conclut une alliance avec Swiatoslaw, prince, césar ou czar des Russes, qui entrèrent en Bulgarie, la dévastèrent et défendirent l'empire contre les Hongrois.

Rome était alors le théâtre de grands troubles; Jean XIII, élevé au saint Siége par l'empereur Troubles ecclésiastiques à Rome.

d'Occident, déplut aux Romains ; ils l'enfermèrent et ensuite le chassèrent. Othon marcha en Italie, rétablit le pape sur son trône, et livra les séditieux au supplice.

Expédition d'Othon en Italie.

Avant d'arriver jusqu'à Rome, il avait vaincu et pris Béranger II, roi d'Italie, qui mourut en captivité ; Adalbert, fils de ce prince détrôné, vint chercher un asile près de Nicéphore, et lui promit d'armer en Italie un parti puissant en faveur des Grecs.

Son ambassade à Nicéphore.

Othon, alarmé de ces projets, envoya comme ambassadeur à Constantinople l'historien Luitprand, évêque de Crémone, avec l'ordre de demander en mariage la fille de Théophano, et pour sa dot, la Pouille ainsi que la Calabre.

Nicéphore reprocha vivement à Othon l'usurpation de l'Italie et de Rome. L'empereur d'Occident répondit que, la faiblesse des Grecs ayant laissé ces contrées sans secours et livrées à l'anarchie, Rome l'avait élu librement ; qu'en délivrant l'Italie de tyrans débauchés et cruels, et en y rétablissant les lois et la religion, il n'avait fait que suivre les exemples fameux de Théodose, de Valentinien et de Justinien.

La relation que fit Luitprand de son ambassade était dictée par l'humeur, et ressemblait plus à la satire qu'à l'histoire. Les deux empereurs s'insultèrent réciproquement ; comme l'un voulait une riche dot et l'autre une restitution, ils ne pouvaient

s'accorder. L'ambassadeur fut traité sans égards : dans une cérémonie on plaça au-dessus de lui les députés des Bulgares ; mais comme on apprit qu'Othon se disposait à entrer dans la Pouille, la cour de Constantinople abaissa son orgueil, négocia, et l'on convint de part et d'autre de cesser les hostilités.

Pendant ce temps Nicéphore, toujours victorieux, parcourut la Syrie l'Arménie, ravagea la Mésopotamie, et réduisit Edesse en cendres ; au milieu de ses conquêtes, il apprit avec courroux que le pape, dans ses actes, prenait le titre d'*universel*, et donnait à Othon celui d'*empereur des Romains*. Luitprand, voulant justifier le pape, se servit d'un argument plus propre à irriter qu'à calmer. « Le pontife, dit-il à l'empe-» reur, a cru que vous aviez renoncé au nom » des Romains, comme à leur habit et à leur » langage. »

L'ambassadeur fut congédié ; on trouva sur les murs de son appartement des épigrammes qu'il avait composées contre les Grecs. Cependant, au moment de son départ, Nicéphore lui promit d'accomplir le mariage projeté. Mais lorsque les seigneurs, chargés par Othon d'aller au devant de la princesse, arrivèrent en Calabre, les uns furent jetés en prison par les Grecs, et les autres massacrés.

Othon, furieux, entra dans la Pouille, défit en bataille rangée une armée grecque, quoiqu'elle Sa vengeance.

eût appelé les Sarrasins à son secours, ravagea les environs de Naples, s'empara de Bovino, et revint à Ravenne avec un riche butin *.

A cette époque les Russes, fidèles à Nicéphore, remportèrent une nouvelle victoire sur le roi des Bulgares, qui en mourut de chagrin.

Conspiration contre Nicéphore.

L'empereur jouit peu de ce succès; sa vie et sa puissance avaient dans l'intérieur de son palais des ennemis plus redoutables que les barbares. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, lui apporta une lettre, par laquelle on lui annonçait que le mois de décembre terminerait ses jours et son règne. Tandis qu'il la lisait, le mystérieux messager disparut.

Intrigue de Théophano

Depuis long-temps Nicéphore négligeait Théophano; cette femme, qui ne se montra jamais constante que pour la débauche et pour le crime, s'était enflammée d'un nouvel amour : le vaillant Zimiscès, alors exilé, en était l'objet. L'impératrice obtint pour lui la permission de venir habiter Chalcédoine; de là il traversait toutes les nuits le canal pour se rendre secrètement chez elle. La nouvelle Messaline, lasse de ce mystère et de cette contrainte qui gênaient ses plaisirs criminels, décida son amant à s'emparer du trône.

On avertit Nicéphore que la nuit prochaine il devait être assassiné, et que les meurtriers étaient

* An 969.

cachés dans le palais de l'impératrice. Par les ordres de l'empereur, la garde visita les appartemens, mais, soit hasard, négligence ou complicité, on examina tout, hors la chambre qui recélait les conjurés.

Mort de Nicéphore.

Au milieu de la nuit, Zimiscès et quelques officiers, destitués pour la prise d'Antioche, descendent près du palais; les femmes de l'impératrice les tirent et les élèvent dans des paniers sur la muraille. Ils se joignent aux conjurés; tous ensemble pénètrent dans la forteresse impériale dont les intrigues de Théophano leur avaient d'avance facilité l'accès. Ils trouvent Nicéphore reposant à terre sur une peau d'ours. Léon, surnommé Valens ou le Fort, lui frappe la tête d'un coup de cimeterre; on le traîne devant Zimiscès, qui l'accable de reproches; on lui brise les os à coups de pommeau d'épée; enfin, au moment où l'infortuné prince invoquait le nom de Dieu, un conjuré lui passa sa lance au travers du corps.

Cependant le peuple, attiré par ce tumulte, s'attroupait et accourait pour défendre l'empereur: on ouvre les portes, on lui montre à la lueur des flambeaux la tête sanglante de Nicéphore; à cet aspect horrible, tout fuit, tout se disperse, et Zimiscès, maître du palais, le devient par là de l'empire, car dans les pays despotiques la cour est tout, la nation n'est rien *. Par la mort de Nicé-

* An 669.

phore l'armée perdit un grand général, et l'empire un mauvais prince. Théophano, qui fit sa honte et sa grandeur, souilla sa gloire en le couronnant, l'excita au crime et l'en punit.

Ce prince infortuné avait écrit, peu d'heures avant, à son frère Léon d'amener au palais un corps d'élite; Léon, entraîné par la passion du jeu, différa d'ouvrir cette lettre; il la lut enfin, mais trop tard. Lorsque, voulant obéir, il approcha du cirque avec ses soldats, on lui apprit à la fois le succès de la conjuration, la mort de son frère et le triomphe de Zimiscès. Ses troupes l'abandonnèrent, et il courut avec son fils chercher un asile aux pieds des autels de Sainte-Sophie.

Zimiscès est proclamé empereur.

Les conjurés, traînant après eux les deux jeunes Augustes, Basile et Constantin, rassemblèrent le peuple, qui proclama empereur Jean Zimiscès.

Ce guerrier avait une taille fort petite, une grande bravoure et une force singulière : son mérite l'aurait fait juger digne du trône, s'il n'y fût pas monté par un crime.

Il dépouilla de leurs emplois les partisans de Nicéphore : un seul, grand officier de cet empereur, conserva son crédit, et devint même premier ministre; c'était l'eunuque Basile; il avait le premier abandonné son maître, et cette lâcheté fut la cause de son élévation.

Déchéance de Théophano.

Lorsque Zimiscès se présenta devant le patriarche pour être couronné, Polyeucte lui déclara

qu'il ne pouvait permettre l'entrée de l'église à un prince couvert du sang de son empereur et de son parent, avant qu'il n'eût expié le meurtre en punissant les complices, et en chassant du palais une impératrice parricide.

Zimiscès obéit, sacrifia, pour conserver sa couronne, les traîtres qui la lui avaient donnée, jura que sa main n'avait point versé le sang de Nicéphore, et déclara que les assassins étaient Léon Valens, ainsi que Théodore le Noir.

Théophano, qui s'attendait à régner, ne recueillit de son dernier forfait que la honte de l'avoir commis, et la haine qu'il méritait. Elle fut enfermée dans un monastère en Arménie : avant de partir, cette femme furieuse reprocha au nouvel empereur son amour, ses crimes, son élévation, son ingratitude; et, voyant près de lui son propre fils, le jeune Basile, elle se précipita sur lui, l'appela Scythe, barbare, et l'aurait étranglé si on ne l'eût arraché de ses mains.

Le patriarche couronna Zimiscès. Le nouvel empereur annula les décrets de son prédécesseur qui étaient contraires aux intérêts et à la discipline des églises. Il se montra généreux, charitable, libéral, populaire, et affaiblit, par la justice de son administration, l'impression produite par ses crimes.

Polyeucte mourut; il fut remplacé par Basile, moine dont la piété était alors célèbre. Le siége

d'Antioche devint vacant, l'empereur y nomma un ermite, appelé Théodore, qui lui avait prédit son élévation, mais en lui conseillant de l'attendre de l'opinion publique et de ne point la hâter par un crime. Cet ermite lui avait même annoncé, dit-on, que, s'il écoutait une ambition coupable, elle abrégerait ses jours. Zimiscès négligea son avis, mais lui conserva son estime.

Victoire sur les Arabes.

Les Mahométans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient tous ligués pour la reprendre. Leur armée, de cent mille combattans commandés par l'Africain Zochar, vaillant capitaine, vint assiéger cette ville. D'un autre côté, les Russes, vainqueurs des Bulgares, menaçaient la Grèce.

Zimiscès rassembla contre eux toutes les troupes de l'Orient; Nicolas, général habile quoique eunuque, marcha contre les Arabes, leur livra bataille, les défit, et, par une seule victoire, dissipa cette formidable ligue *.

L'empereur écrivit au prince russe qu'ayant reçu la récompense promise pour ses services, il devait retourner dans son pays. Swiastoslaw répliqua qu'il porterait sa réponse dans la capitale de l'empire.

Exploits de Sclérus, beau-frère de Zimiscès.

Bardas Sclérus, beau-frère de Zimiscès, reçut l'ordre de couvrir la Thrace avec dix mille hommes; mais trente mille Russes le prévinrent,

* An 970.

ravagèrent cette province, et campèrent près d'Andrinople, où Sclérus s'était renfermé.

Ce général, pour leur tendre un piége, feint d'être épouvanté par leur nombre et par leur audace; il ne fait point de sorties, et ne répond rien à leurs insultes et à leurs bravades; les barbares, alors sans défiance, négligent de se garder, parcourent en désordre les campagnes, se livrent le jour au pillage et la nuit à la débauche.

Sclérus, ayant placé une partie de ses troupes en embuscade, fait tourner l'ennemi par un autre corps, et charge quelques troupes légères de le harceler et d'attirer sur elles les Patzinaces, les Hongrois et les Russes.

Cette ruse réussit complétement; les barbares tombent dans l'embuscade; on se précipite sur eux; leur cavalerie épouvantée jette le désordre dans leur infanterie; cependant un guerrier russe, remarquable par sa taille colossale, par la vigueur de son courage, rétablit le combat, s'élance sur Sclérus, et frappe sa tête d'un coup terrible; le casque résiste; Sclérus, d'un revers, fend le crâne du barbare. Son frère Constantin, par un coup encore plus prodigieux, abat la tête du cheval d'un général. Ces traits de force et de valeur enflamment les Grecs, ils enfoncent, dispersent les ennemis, et leur tuent plus de vingt mille hommes.

Après cette victoire, Sclérus marcha contre un banni, Bardas Phocas, qui, s'étant révolté, venait de

prendre Césarée ; Phocas se défendit vaillamment ; mais ses troupes l'abandonnèrent. Poursuivi et atteint, il tua d'un coup de masse le capitaine qui voulait se saisir de lui, se sauva dans une forteresse, et capitula. L'empereur lui laissa la vie et le fit moine.

Victoires sur les Russes.

Zimiscès, veuf de la sœur de Sclérus, épousa la fille de Constantin Porphyrogenète, nommée Théodora. Entrant ensuite en Bulgarie, il livra bataille aux Russes, et les battit complétement. Le jeune empereur Basile vint dans le camp jouir de cette victoire, et assista à la prise de la capitale du pays des Bulgares, où l'on trouva l'ancien roi Borizès qui était retenu captif avec sa femme et ses fils.

On poursuivit ensuite l'armée russe, et on l'atteignit près de Dristra ; elle était forte de soixante-dix mille hommes : la bataille dura tout un jour ; les Grecs demeurèrent vainqueurs. Après plusieurs autres combats et plusieurs sorties de la garnison, le czar de Russie fut obligé de capituler, de rendre Dristra, de conclure la paix et de se retirer. Vingt mille Russes seuls retournèrent dans leur pays. Swiastoslaw périt en route. Son successeur Vladimir épousa la princesse Anne, sœur du jeune empereur Basile ; elle acheva d'établir le christianisme en Russie *.

* An 971.

Zimiscès triompha dans le cirque, tout succédait au gré de ses désirs; Othon, empereur d'Occident, rechercha son amitié, et conclut à Rome l'hymen projeté avec la princesse Théophano *.

L'année suivante, un grand officier de l'empire, chargé de continuer la guerre contre les Sarrasins, les poussa jusqu'au Tigre, s'avança trop imprudemment, fut battu, et perdit ses conquêtes.

L'empereur vint réparer cet échec par d'éclatantes victoires. Il résistait aux prétentions de l'Eglise comme aux efforts des ennemis de l'Etat. Le patriarche, accusé, refusa de le reconnaître pour juge; il l'exila sur les bords du Scamandre, et nomma l'ermite Antoine pour le remplacer.

Zimiscès parcourut l'Asie en conquérant; à son retour, admirant un grand nombre de palais magnifiques, de terres fertiles et de troupeaux qui se trouvaient sur sa route, il apprit avec étonnement que tous ces biens appartenaient à son chambellan Basile **. « Et quoi! s'écria-t-il, c'est donc pour » enrichir à ce point un vil eunuque que les peu- » ples répandent leur or, versent leur sang, et » que des empereurs exposent leur vie aux périls » de la guerre. »

Empoisonnement de Zimiscès.

L'eunuque entendit cette saillie, qui faisait rire les courtisans; un faux sourire parut aussi sur ses lèvres, mais la colère mugit dans son cœur; et le

* An 972.
** An 975.

soir même, en servant Zimiscès, il lui présenta une coupe empoisonnée.

A peine le prince pût arriver à Constantinople : l'art des médecins fit des efforts inutiles; Zimiscès mourut âgé de cinquante-un ans.

Son règne avait duré six ans. Il retarda la chute de l'empire, et mérita d'être compté parmi les usurpateurs heureux, les princes habiles, et les grands capitaines *.

* An 976.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Règne de Basile II et de Constantin VIII. — Disgrâce de Bardas Sclérus. — Sa révolte et son usurpation. — Son alliance avec les Sarrasins et ses succès. — Artifice de Manuel Comnène. — Défaites et victoire de Bardas Phocas. — Captivité de Sclérus chez le kalife. — Incursions des Sarrasins en Italie. — Départ de Basile à la tête d'une armée. — Perfidie d'un courtisan. — Retraite de Basile. — Conquête d'Othon. — Défaite, fuite et mort d'Othon. — Révolte de Bardas Phocas. — Révolution en Perse. — Commandement et exploits de Sclérus en Asie. — Sa politique astucieuse. — Perfidie de Phocas. — Captivité de Sclérus. — Mort subite de Phocas. — Soumission de Sclérus à Basile. — Révolte et punition de Crescentius à Rome. — Ligues contre les musulmans. — Origine des Croisades. — Cruauté de Basile. — Soumission des Bulgares. — Mort de Basile.

BASILE II, CONSTANTIN VIII. (An 976).

Règne de Basile II et de Constantin VIII.

DEPUIS long-temps on devait savoir que le sceptre n'était qu'une décoration, et que le glaive seul donnait l'autorité. Basile et Constantin avaient passé leur première jeunesse avec le titre d'empereur ; mais, véritables sujets de leur belliqueux collègue, la mort de Zimiscès brisa leurs derniers fers.

Disgrâce de Bardas Sclérus.

Bardas Sclérus pouvait seul encore exciter leurs craintes ; il était fameux par de nombreuses victoires ; on l'accusait d'aspirer au trône, et deux empereurs, dont l'aîné n'avait pas vingt ans, devaient redouter un tel rival.

Théophano fut rappelée dans le palais, mais elle ne sut ou ne voulut point reprendre son ancien pouvoir. On éloigna Sclérus de la cour, en l'envoyant contre les Sarrasins; le titre de duc de Mésopotamie déguisa sa disgrâce. Le commandement de l'armée d'Asie fut donné à Pierre Phocas, neveu de Nicéphore.

Sa révolte et son usurpation.

Sclérus éclate en murmures, on les méprise; il part mécontent, arrive à la tête de ses troupes, prend la pourpre, se fait proclamer empereur, sacrifie sa patrie à son ambition, s'allie aux Sarrasins, solde trois milles Arabes, et ferme l'oreille à toutes propositions de paix.

Son alliance avec les Sarrasins, et ses succès.

Pierre Phocas marcha contre lui; mais, égaré par un guide corrompu, il fut surpris et battu sur les frontières de la Cappadoce; les troupes impériales prirent la fuite; Sclérus s'empara d'Antioche, en donna le gouvernement au Sarrasin Abdalla, et remporta encore une autre victoire sur les généraux Léon et Jean le patrice, qu'il fit prisonniers.

Ses succès grossirent son parti : cependant moins heureux sur mer, sa flotte fut battue par les flottes impériales.

Artifice de Manuel Comnène.

A cette époque, l'histoire parle pour la première fois des Comnènes, dont la famille illustre occupa depuis le trône avec tant d'éclat. Manuel Comnène, préfet d'Orient, arrêta les progrès du rebelle, et lui offrit, s'il voulait se soumettre, tout

ce qu'il pouvait désirer ; il en exceptait seulement le diadème.

Sclérus refusa ses propositions et l'assiégea dans Nicée. Après une longue résistance, Manuel, dépourvu de vivres, se trouvait dans une horrible détresse ; le courage lui devenait inutile, la ruse le sauva. Un envoyé de Sclérus étant venu pour l'inviter à se rendre, il lui montra d'immenses magasins remplis de sable qu'on avait couvert d'une légère couche de blé. Par cet artifice il obtint une capitulation honorable pour les habitans, et sortit libre avec sa garnison.

Défaites et victoire de Bardas Phocas.

L'empereur Basile, voyant le péril croître sans cesse, crut ne pouvoir se défendre contre un ambitieux si formidable qu'en armant contre lui un ancien rebelle non moins fameux : il tira du cloître Bardas Phocas, et lui confia l'armée d'Asie ; Phocas livre bataille, la perd, se retire en bon ordre, tente une seconde fois le sort des armes, est encore vaincu ; mais, se relevant toujours après ses revers, il hasarde enfin, sur les bords du fleuve Halys, un combat décisif.

La même fureur anime les deux partis. Au milieu de la mêlée, Phocas s'élance contre Sclérus ; au bruit de ce choc, les deux armées s'arrêtent, remettant leurs destinées au sort de cette lutte ; Phocas, ayant évité adroitement le terrible cimeterre de Sclérus, le renverse d'un coup de masse d'armes. Les soldats accourent pour venger leur

chef; leurs armes menaçantes entourent Phocas; celui-ci se fait jour à travers leur foule, et regagne ses légions.

Dans ce moment le cheval de Sclérus, couvert de sang, parcourt la plaine; la vue de ce coursier, sans maître, répand la consternation dans l'armée rebelle; Phocas profite de son désordre, la taille en pièces, et contraint Sclérus, vaincu, à chercher un refuge chez le kalife de Bagdad*. L'empereur obtint, à force d'or, de ce kalife qu'il retiendrait le rebelle en prison.

Captivité de Sclérus chez le kalife.

Pendant ce temps les Sarrasins continuaient leurs courses en Italie, et d'un autre côté un guerrier nommé Samuel, devenu roi des Bulgares, profita des troubles qui divisaient l'empire, et ravagea sans obstacles la Thrace, la Macédoine, ainsi que la Thessalie et la Dalmatie**.

Incursions des Sarrasins en Italie.

Ces barbares consommèrent la ruine de la patrie de Dioclétien, ils démolirent son célèbre palais, dont on retrouve à peine aujourd'hui quelques vestiges.

Ces malheurs réveillèrent Basile, et le forcèrent à sortir de sa longue enfance. En vain ses ministres et Phocas, qui prétendaient gouverner sous son nom, s'opposèrent a ses généreux desseins; las de végéter sur le trône, il voulut combattre et régner.

Départ de Basile à la tête d'une armée.

* An 976.

** An 977.

A sa voix* de nouvelles troupes se rassemblent; il se met à leur tête, marche contre les Bulgares, traverse le mont Rhodope, laisse derrière lui Léon Mélissène, chargé de garder les défilés, et s'approche de Sardique, où campait Samuel.

Les peuples voyaient avec espoir, et les grands avec crainte, un empereur qui voulait tenir à la fois le sceptre et l'épée : l'un de ces courtisans jaloux vient trouver Basile, éveille ses soupçons, et lui fait croire que Léon, quittant perfidement la garde du défilé, est parti pour Constantinople dans le dessein de s'y faire couronner. Perfidie d'un courtisan.

L'empereur, trop crédule, se retire précipitamment ; les Bulgares le poursuivent, s'emparent de son camp et de ses bagages. Arrivé à travers mille dangers près de Philippopolis, il y trouve Léon, fidèle et tranquille à son poste. Furieux d'avoir été trompé, Basile saisit le délateur par la barbe, l'accable de reproches, le foule aux pieds, épargne pourtant sa vie, et rentre dans son palais après un début sans gloire et une campagne sans succès. Retraite de Basile.

On fonde souvent à tort les liens politiques sur ceux du sang. Les intérêts, comme les sentimens, changent avec les positions ; Théophano, sœur de Basile, au lieu de resserrer l'union des deux empires, pressa son mari, l'empereur Othon, d'é- Conquêtes d'Othon.

* An 981.

tendre ses conquêtes aux dépens des possessions de son frère.

L'empereur d'Occident vint à Ravenne et s'empara de Salerne; il méditait la conquête du reste de l'Italie. Basile, après de vaines négociations, eut recours aux Sarrasins. Leur chef, le célèbre Aboulcasem, joignit ses troupes à celles des Grecs, sortit vainqueur de trois combats, et périt dans le quatrième.

Défaite, fuite et mort d'Othon.

Othon prit Tarente, et remporta encore une victoire; mais enfin les alliés, divisés en deux corps, en placèrent un dans les montagnes; l'autre, feignant la crainte, attira Othon sur le rivage. Là, il se voit enveloppé; son armée attaquée de toutes parts, après une longue résistance, est détruite. La mort moissonna, sur ce champ funeste, non-seulement une partie de la noblesse allemande et italienne, mais un grand nombre d'évêques et d'abbés, qui, dans ces temps barbares, à la fois superstitieux et chevaleresques, portaient tour à tour le casque et la mitre, le glaive et la crosse.

Othon, presque seul, prit la fuite; vivement poursuivi par les Sarrasins, et voulant éviter leurs chaînes, il poussa son cheval dans la mer, et gagna, en nageant, le bord d'une galère grecque, sur laquelle il resta prisonnier.

Il écrivait déjà à sa femme Théophano pour qu'elle payât sa rançon, lorsque Thiéri, évêque de

Metz, sous prétexte de négocier avec les Grecs, s'approche de la galère, suivi de plusieurs barques pleines de soldats allemands déguisés en matelots.

Othon les voit, les reconnaît, s'élance dans la mer; atteint par un Grec, qui s'était jeté dans les flots après lui, il le tue, et, suivi des barques qui le protégeaient, il arrive en nageant sur le rivage.

Retiré à Rome, ce prince aventureux voulait, le printemps suivant, conquérir la Sicile. La mort arrêta ses projets; sa défaite rendit à l'empire grec la Pouille, la Calabre et tout ce qu'il avait perdu depuis un siècle.

Les princes lombards reconnurent même la souveraineté de l'empereur d'Orient, qui soumit l'Italie à l'autorité absolue d'un magistrat avec le titre de Catapan, c'est-à-dire investi de pouvoirs illimités.

La fortune se déclarait alors de tous côtés pour Basile; Bardas Phocas, son lieutenant, releva la gloire des armes grecques en Asie, battit les Sarrasins, força l'émir d'Alep à payer le tribut ordinaire, et contraignit le kalife à conclure la paix.

Jusque-là un ministre, qui s'appelait Basile comme son maître, avait tenu les rênes du gouvernement: l'empereur, informé de ses malversations, le disgracia; l'ambitieux courtisan en mourut de chagrin.

Basile, ayant secoué le joug, parut un autre

homme ; il devint actif, laborieux, tempérant, mais en même temps il se montra orgueilleux, mélancolique, soupçonneux, inflexible. Il ne laissait à son frère Constantin que les honneurs et les plaisirs du trône. Ce jeune prince, loin d'en murmurer, plaignait Basile, qu'il voyait, disait-il, accablé du fardeau de l'empire.

Révolte de Bardas Phocas. Bardas Phocas, vainqueur des rebelles, le devint à son tour, et se fit couronner en Cappadoce par son armée. Léon Mélissène l'appuya dans sa révolte.

Révolution en Perse. Une révolution éclatait alors en Perse. Un noble Persan, Inarge, las du joug arabe, soulève ses compatriotes, solde vingt mille Turcs, et défait les Sarrasins en plusieurs rencontres.

Commandement et exploits de Sclérus en Asie. Le kalife, effrayé, se souvient des talens de Sclérus, le fait sortir de prison et lui propose de combattre pour la cause musulmane; Sclérus y consent pourvu qu'on ne lui donne que des Grecs à commander; on lui livre trois mille captifs, il les arme; suivi par eux, il défait les Perses en bataille rangée, tue leur chef Inarge, et, au lieu de revenir à Bagdad, rentre dans l'empire avec sa troupe victorieuse, en sabrant tous les Sarrasins qui le poursuivaient.

Sa politique astucieuse. Revenu dans sa patrie et devant redouter également l'empereur et Phocas, il espère les tromper tous deux, décidé secrètement à se déclarer pour celui d'entre eux qui serait vainqueur.

En conséquence il écrivit à Phocas pour lui offrir de le seconder; et dans le même temps envoya son fils Romain à Basile, comme otage et garant de sa soumission.

L'empereur accueillit Romain avec faveur et le fit même son premier ministre. Phocas, promettant à Sclérus une part de l'empire, l'attira dans une conférence, l'arrêta, le jeta en prison et marcha sur Constantinople. Perfidie de Phocas. Captivité de Sclérus.

Calocyre, qui commandait la moitié de l'armée de Phocas, se laissa surprendre, fut battu, pris et pendu *. Phocas attaquait alors Abyde, Basile s'avance pour le combattre: ce moment était décisif, l'indolent Constantin s'arrache lui-même aux plaisirs et paraît sur la flotte.

Bientôt les deux armées sont en présence, elles attendaient le signal; tout à coup Phocas, apercevant Basile qui haranguait ses troupes, se précipite sur lui avec fureur, la lance baissée; mais soudain, au milieu de sa course, on le voit s'arrêter, tourner bride, monter sur un tertre, descendre de cheval, se coucher sur la terre et rendre le dernier soupir. Mort subite de Phocas.

Les uns le dirent frappé d'apoplexie, d'autres empoisonné; Constantin se vanta de l'avoir percé d'une flèche, mais son corps n'offrit aucune trace de blessure.

Cette journée, qui devait être si sanglante,

* An 989.

ne coûta la vie qu'à Phocas ; son armée se débanda, une foule de prisonniers furent promenés dans le cirque sur des ânes. Les anciens services de Léon le sauvèrent de cette ignominie.

Soumission de Sclérus à Basile.

La veuve de Phocas, dans l'espoir de venger son époux, mit en liberté Sclérus, qui rassembla bientôt tous les débris de la rébellion.

Basile lui offrit la dignité de curopalate ; il l'accepta et se soumit.

Accablé par la vieillesse, par les fatigues, par les chagrins, par un grand nombre de blessures, il était devenu presque aveugle, et marcha au-devant de l'empereur, appuyé sur deux écuyers.

« Voilà donc, dit Basile en le voyant, l'objet » de tant d'alarmes? Ah! que l'ambition et que » la gloire sont vaines! hier encore cet homme » croyait gouverner l'empire; aujourd'hui il ne » peut se conduire sans guides ni marcher sans » appui. »

Sclérus, en quittant le manteau impérial et le diadème, avait oublié d'ôter la chaussure de pourpre, l'empereur l'en avertit sans courroux; il le fit asseoir à sa table, et pardonna généreusement à tous ses complices.

Ayant ainsi rétabli la paix dans l'Orient, l'empereur ne s'occupa que du soin de défendre le Nord contre les barbares. A cette époque, il acquit sans combat de nouvelles possessions. David, roi d'Ibérie, lui laissa par testament son

royaume. Le doge de Venise, Pierre Orséol, obtint de Basile un décret qui accordait aux Vénitiens, dans l'empire, des exemptions et des priviléges réels, pour prix d'une apparente soumission.

Les musulmans d'Asie et d'Egypte se divisèrent; l'empereur, profitant de leurs dissensions pour les punir de l'appui qu'ils avaient donné aux rebelles, leur enleva Emèse, Damas et Tyr *.

Dans ce temps la liberté tenta un dernier effort dans Rome pour relever ses vieux débris. Crescentius chassa le pape Grégoire, se fit nommer consul, et rétablit la république; il en devint d'abord le chef et bientôt le tyran. Il fut attaqué par de nombreux ennemis, vaincu et décapité. On mutila son antipape Philagathe, qu'il avait placé sur le saint Siége. Révolte et punition de Crescentius à Rome.

La fortune de Basile lui attirait les hommages des souverains étrangers; le nouvel empereur Othon demanda en mariage une princesse grecque; Hugues Capet, nouvellement monté sur le trône de France, fit, dit-on, une proposition semblable pour son fils Robert; mais ces négociations restèrent sans résultat.

Basile continuait avec succès la guerre contre les Bulgares. Il prit sur eux plusieurs places; Dyrrachium lui fut livrée par trahison. Toutes ces guerres, quoique heureuses, appauvrissaient le

* An 995.

peuple et n'enrichissaient que les généraux. Basile, forcé d'augmenter les impôts, devint odieux à ses sujets ; il accrut la richesse de l'empereur en desséchant les sources de la richesse de l'empire. A sa mort on trouva l'Etat épuisé et neuf cent millions de livres dans le trésor impérial.

La conquête de la Bulgarie lui coûta douze ans de combats. Son catapan Grégoire, secondé par le doge de Venise, vainquit les Sarrasins et les chassa d'Italie *.

Ligues contre les musulmans

Ce règne fut l'époque d'un grand changement dans les esprits : les musulmans, autrefois la terreur des princes de l'Europe, n'inspiraient plus alors la même épouvante. On ne craignait plus de les voir s'emparer du monde entier ; mais la haine survivait à l'effroi, et le désir de se venger de leurs anciennes invasions succéda bientôt au besoin de s'en défendre.

Partout le fanatisme et la gloire chevaleresque formaient des ligues contre l'empire du Croissant. Le kalife de Bagdad, informé de ces projets, persécuta cruellement les chrétiens soumis à son autorité, renversa leurs églises, livra au supplice un patriarche, quoique sa nièce Marie eût épousé le kalife d'Egypte ; il rappela les juifs qui accablèrent d'outrages les sectateurs de l'Evangile ; enfin il détruisit à Jérusalem le saint Sépulcre.

Les cris, les gémissemens des chrétiens persé-

* An 1003.

cutés retentirent dans tout l'Occident, et la passion des croisades y naquit. Origine des croisades.

Basile, aussi belliqueux dans son âge mûr qu'il s'était montré indolent dans sa jeunesse, remporta une victoire sanglante sur Samuel; mais il la déshonora par sa cruauté. Embarrassé de quinze mille captifs tombés dans ses fers, il leur fit crever les yeux, ne leur laissa pour guides que quelques-uns d'entre eux, privés seulement d'un œil, et les renvoya ainsi au roi des Bulgares; un spectacle si horrible affecta, dit-on, tellement ce prince, qu'il en mourut *. Le massacre de tous les prisonniers eût paru peut-être moins barbare. Cruauté de Basile.

Un revers suivit ce crime; Théophilacte, général de l'empereur, se laissa surprendre, et périt dans le combat; l'armée qu'il commandait fut détruite; Basile se vengea en livrant aux flammes les villes, les villages et les palais de la Bulgarie.

Ducas, l'un de ses lieutenans, conquit la Crimée, appelée alors Chasarie. Le roi de Médie, las d'être sans cesse attaqué par les Sarrasins, donna ses États à l'empereur, préférant à un trône chancelant la dignité paisible de patrice et de gouverneur de Cappadoce **.

Ladislas, successeur de Samuel, après une opiniâtre résistance, périt dans un combat, les Soumission des Bulgares.

* An 1014.
** An 1017.

Bulgares, épuisés par une guerre de vingt ans, se soumirent et livrèrent à l'empereur leurs forteresses.

Basile triompha dans le cirque, et prit le surnom de Bulgaroctône. Il alla ensuite visiter les champs de bataille des anciens Grecs; arrivé au pied du temple de Minerve, antique déité d'Athènes, il rendit grâces à Dieu de ses victoires, dans l'église de la Vierge, qu'il orna d'offrandes.

De retour dans sa capitale, il l'enrichit par des monumens et répara l'aquéduc de Valentinien. Deux rebelles troublèrent encore son repos. L'adroit Basile sema la division entre eux; l'un, nommé Phocas, fut assassiné; on prit l'autre qui termina ses jours dans un monastère.

La bonne intelligence qui existait entre les Russes et les Grecs cessa dans ce temps par la mort de la czarine Anne. Un corps russe, étant battu, capitula. Au mépris du traité, on le passa au fil de l'épée.

L'empereur, peu satisfait de ses triomphes militaires, voulait secouer le joug spirituel de Rome. Le pape Jean XIX, gagné par lui, accorda au patriarche grec le titre de patriarche œcuménique de tout l'Orient. L'Eglise latine découvrit cette intrigue, et força le pape à révoquer sa bulle. Au moment où il renvoya les ambassadeurs de Basile, ce prince ambitieux méditait la conquête de la Sicile. Ses troupes allaient s'embarquer, lors-

Mort de Basile.

que la mort le frappa dans sa soixante-huitième année *.

Il avait régné douze ans sous Nicéphore et Zimiscès, et cinquante avec son frère Constantin. Fainéant dans son enfance, débauché dans sa jeunesse, belliqueux dans la vigueur de sa vie, avare et dur dans sa vieillesse, il étendit ses frontières, releva le trône, soumit ses ennemis, opprima ses peuples, et cependant replaça, pour quelque temps, l'empire sur des bases plus solides.

* An 1025.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Règne honteux de Constantin VIII. — Invasion des barbares. — Maladie de Constantin. — Élévation de Romain III au trône. — Dévouement de sa femme. — Mort de Constantin.

CONSTANTIN VIII. (An 1025.)

Règne honteux de Constantin VIII

LE frère de Basile, assis depuis cinquante ans sur le trône sans régner, ne connaissait d'autres devoirs et d'autres affaires que les plaisirs. Il choisit, pour généraux, pour gouverneurs de provinces, pour ministres, les compagnons de ses débauches. Ces hommes avides fondèrent rapidement leur fortune sur la ruine du trésor, et rendirent leur maître cruel, afin de perdre tous ceux qui les méprisaient, c'est-à-dire les personnages les plus distingués de l'empire.

On vit renaître le temps des délations et des supplices; le vice régnait et proscrivait la vertu; l'injustice produisit les révoltes; un règne si honteux rendit aux barbares l'espoir que la vigueur de Basile leur avait fait perdre.

Invasion des barbares

Les Patzinaces franchirent le Danube; les Sarrasins insultèrent les Cyclades. Le danger fit enfin rappeler quelques généraux formés par Nicéphore, Basile et Zimiscès; ils continrent et repoussèrent les barbares.

Constantin, épuisé par ses débauches, tomba malade *; les médecins annoncèrent que sa mort était inévitable et prochaine : comme ce prince n'avait point de fils, il voulut donner sa fille et sa couronne à Constantin Dalassène; mais ses ministres et ses favoris, qui craignaient de perdre leur pouvoir si un prince habile et ferme montait sur le trône, s'opposèrent à ce choix : on éloigna Dalassène, et le patrice Romain Argyre fut mandé dans le palais. Maladie de Constantin.

L'empereur mourant lui proposa la main de sa fille et le titre de César : comme Romain était marié, il hésitait; Constantin, toujours cruel, quoique expirant, lui dit : « Je vous donne le choix » ou d'accepter le sceptre et ma fille, ou d'avoir » les yeux crevés avant la fin du jour. » Elévation de Romain III au trône

Romain aimait sa femme, et voulait plutôt sacrifier sa vie que son amour. Hélène, c'était le nom de cette épouse vertueuse, informée de sa résistance, accourt, se jette à ses pieds, le conjure d'obéir, fait raser devant lui sa chevelure, prend le voile et s'écrie : « Qu'elle est plus glorieuse » de sauver les yeux et peut-être la vie de son » époux qu'elle ne le serait de partager l'empire » avec lui. » Dévouement de sa femme.

La princesse Théodora refusa d'enlever Argyre à une femme si digne de le conserver. Zoé, sa sœur, plus ambitieuse, accepta sa main et le titre

* An 1028.

d'Augusta. Dix lustres n'avaient éteint dans le cœur de cette femme hardie ni son amour pour la domination ni sa passion pour le plaisir. Le patriarche, malgré quelques obstacles de parenté, unit Romain avec elle et les couronna. Trois

Mort de Constantin.

jours après Constantin mourut, ayant ajouté à cinquante ans d'indolence trois années de tyrannie.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Complot contre Romain III. — Echecs des armées. — Départ de Romain pour l'armée. — Sa défaite et sa fuite. — Ruse militaire de Maniacès. — Succès de Théoctiste. — Amour criminel de Zoé pour Michel IV. — Mort de Romain. — Michel est proclamé empereur. — Faiblesse du patriarche Alexis.

ROMAIN III, DIT ARGYRE. (An 1028).

Le nouvel empereur attirait les regards et commandait le respect par la hauteur de sa stature, par la majesté de son maintien, par l'éloquence de ses discours ; mais, plus fier que vertueux, et plus vain qu'habile, il ne répondit pas à l'attente publique ; cependant il soulagea d'abord ses sujets du poids énorme des impôts ; il nomma, pour remplir des siéges vacans, des prélats vertueux, et donna la dignité de curopalate au vieux Sclérus, que le lâche tyran Constantin avait privé de la vue.

Dans ce siècle corrompu la bonté paraissait faiblesse ; l'humanité du prince excita l'audace de plusieurs ambitieux qui conspirèrent. Un premier complot fut découvert ; Romain en punit les auteurs avec fermeté. Une autre conspiration plus Complot contre Romain III.

dangereuse était au moment d'éclater; Constantin Diogène, époux de Pulchérie, sœur de l'empereur, dirigeait cette trame; on l'enferma dans un couvent; ses complices furent fustigés et bannis. La haine de Zoé pour sa sœur impliqua Théodora dans ce complot, et cette princesse vertueuse se vit chassée du palais.

Echecs des armées. Le patrice Oreste, envoyé précédemment en Sicile par l'empereur Basile, était revenu dans la capitale avec ses troupes lorsqu'il apprit la mort de ce prince; Andronic le remplaça et fut chargé de l'expédition projetée contre les Sarrasins. Ce général emporta d'abord la ville de Regge par assaut; mais, descendu en Sicile, il laissa les liens de la discipline se relâcher; l'armée se livra aux débauches; la dyssenterie suivit l'intempérance. Les Sarrasins attaquèrent ses troupes affaiblies et en firent un grand carnage. Andronic n'en put sauver que quelques débris.

Dans l'Orient les armes grecques n'étaient pas plus heureuses. Spondyle, gouverneur d'Asie, s'étant laissé tromper par un Arabe, tomba dans une embuscade, fut battu, et perdit une forteresse qui ouvrait aux musulmans l'entrée de la Syrie *.

Départ de Romain pour l'armée. Les avantages extérieurs dont la nature avait doué Romain, et les flatteries de ses courtisans, lui faisaient croire qu'il était ou devait être un héros.

* An 1030.

Jaloux de la gloire acquise par Nicéphore et par Zimiscès, il voulut les imiter, parut à la tête de ses légions, méprisa les sages avis de Léon et de Dalassène, choisit une mauvaise position, s'y laissa surprendre, et perdit son camp; attaqué de nouveau dans sa fuite, et enveloppé, il aurait péri sans l'intrépidité de sa garde qui le sauva, et qui le conduisit à Antioche.

Ruse militaire de Maniacès.

L'empereur, revenu en Cappadoce, récompensa par un grand gouvernement la présence d'esprit et l'habileté de Georges Maniacès, guerrier jusque là inconnu, et qui depuis s'illustra. Cet officier, conservant son courage au milieu des revers qui consternaient l'armée, ayant été sommé de rendre une ville qu'il défendait, feignit de capituler, envoya des vivres et du vin aux assiégeans, et, dès qu'il les sut dans l'ivresse, se précipita sur eux et les massacra.

Succès de Théoctiste.

Romain, éclairé par ses fautes, confia une grande armée à Théoctiste, commandant de sa garde étrangère. Ce général habile, par de savantes manœuvres, divisa les ennemis, les battit séparément, et mit en fuite le chef des Arabes, qui périt dans la retraite.

Ce succès éclatant de Théoctiste augmenta le chagrin et l'humiliation d'Argyre; il lui semblait que sa honte redoublait par la gloire de son lieutenant. Sa mélancolie le conduisit à la dévotion; dégoûté de la terre, il tourna ses regards vers le

ciel, bâtit beaucoup d'églises et accabla le peuple d'impôts. Ses revers avaient éteint l'énergie de son caractère; l'ambitieuse Zoé s'empara du pouvoir; elle accusa Constantin Diogène, quoique enfermé, de conspirer avec Théodora. Diogène, pour éviter la torture, se donna la mort, et Zoé compléta sa vengeance en forçant sa sœur à prendre le voile.

Dans le Nord et dans le Midi, les Grecs, abandonnés par leur empereur, et mal commandés par les favoris de l'impératrice, furent battus par les barbares. La défaite d'une flotte sarrasine fut la seule et faible compensation de tant de désastres, auxquels se joignit le fléau d'une affreuse disette, produite par les ravages d'une nuée de sauterelles.

Argyre, âgé de soixante ans, et n'ayant point d'héritiers de son trône, employait, pour avoir un fils, les ressources puériles et funestes de la charlatanerie et de la superstition; trompé dans ses espérances, il s'éloigna de l'impératrice.

Amour criminel de Zoé pour Michel IV.

Zoé, ardente pour les voluptés, malgré les glaces de l'âge, devint éprise du frère d'un eunuque, qu'elle avait nommé grand chambellan. Cet homme, appelé Michel le Paphlagonien, né dans une classe obscure, s'était mêlé, ainsi qu'un autre de ses frères, à une bande de faux monnoyeurs. Le crédit du grand chambellan les tira de prison, les sauva de l'échafaud, et leur fit obtenir des charges à la cour.

La beauté de Michel lui soumit le cœur de l'impératrice. L'empereur était la seule personne du palais qui ne connût pas cette intrigue scandaleuse; Pulchérie sa sœur la lui dévoila. Romain fit venir en sa présence Michel, et crut ou feignit de croire sa dénégation; un poison lent le punit bientôt de son indulgence ou de sa crédulité; mais sa mort n'arrivait pas assez promptement au gré de l'impatience de sa criminelle épouse : un soir, lorsqu'il était au bain, deux esclaves de Zoé lui enfoncèrent la tête dans l'eau, et le rapportèrent mort sur son lit. * Mort de Romain.

Avant son élévation il vivait près d'Hélène, heureux et considéré; son nouveau mariage et son couronnement détruisirent son bonheur et sa renommée. Il n'avait régné que cinq ans.

Zoé n'attendit point que la nouvelle de la mort de ce prince s'ébruitât. Cette femme audacieuse décore Michel des ornemens impériaux, le place elle-même sur le trône, et le fait proclamer empereur par les esclaves de la cour. Mandé par son souverain au milieu de la nuit, le patriarche Alexis accourt, et croit trouver Romain sur le trône; il y voit Michel que Zoé lui ordonne de reconnaître comme son empereur : elle ose plus, elle l'invite à le marier sur le champ avec elle. Alexis hésite; le grand chambellan lui présente cinquante livres d'or; le poids de ce métal étouffe les scrupules du Michel est proclamé empereur. Faiblesse du patriarche Alexis.

* An 1034.

pontife; le mariage de Michel est célébré avant l'enterrement d'Argyre.

Le lendemain, lorsque le soleil naissant éclaire le théâtre de tant de crimes, le Sénat et le peuple, en voyant les funérailles de Romain, apprennent tout à la fois que l'empereur est mort, que Zoé a un nouvel époux, et que les Grecs sont esclaves d'un nouveau maître.

Michel reçut alors les félicitations d'une foule de grands avilis, de courtisans sans pudeur, de flatteurs sans honte, qui l'assuraient de leur amour, quoiqu'ils ne connussent, pour la plupart, ni ce nouvel objet de leur culte, ni la source de son élévation. Romain Argyre n'avait point laissé d'enfans; mais les autres branches de sa famille soutinrent leurs noms avec éclat jusqu'à la chute de l'empire.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Déchéance de l'impératrice Zoé. — Perfidie de Michel IV. — Captivité de Constantin Dalassène. — Tyrannie de Nicétas à Antioche. — Pélerinage de quarante chevaliers normands. — Leurs succès et leur revers. — Progrès des Normands. — Exploits de Guillaume surnommé *Bras de fer*. — Défaite des Sarrasins. — Ingratitude des Grecs pour les Normands. — Vengeance des Normands. — Départ de Michel pour l'armée. — Sa victoire sur les Bulgares. — Son retour dans la capitale. — Son repentir et ses expiations. — Adoption de Michel Calaphate par Zoé. — Abdication et mort de l'empereur.

MICHEL IV, DIT LE PAPHLAGONIEN.

(An 1034.)

Zoé avait couronné son vil amant dans l'espoir de régner sur un docile esclave et de gouverner seule l'empire; mais l'eunuque Jean fit craindre à l'empereur son frère que cette femme sans pudeur et sans frein ne le traitât un jour comme son premier époux; l'ingrat Michel, brisant l'instrument perfide dont il s'était servi pour s'élever, priva Zoé de tout pouvoir, et fit du palais pour elle une prison. Déchéance de l'impératrice Zoé.

Tout pliait dans l'empire sous l'usurpateur; le patrice Constantin Dalassène laissait seul éclater son courroux; il ne pouvait supporter sans in- Perfidie de Michel IV.

Captivité de Constantin Dalassène. gnation un joug si honteux. On lui envoya l'ordre de venir à la cour ; l'empereur jura sur l'Evangile et sur des reliques de respecter sa vie et sa liberté : rassuré par ce serment, il vint à Constantinople, et fut jeté en prison.

Tyrannie de Nicétas. Nicétas, frère de l'empereur, et nommé duc d'Antioche, ne fut reçu dans cette ville qu'après avoir promis une amnistie générale : à peine entré, il fit décapiter cent des principaux habitans. Une tyrannie si lâche et si cruelle était aussi méprisée au dehors qu'odieuse au dedans. Les Sarrasins et les barbares pillèrent sans obstacles le nord et le midi de l'empire.

Pélerinage de 40 chevaliers normands. Tandis que la bassesse et le crime régnaient dans l'Orient, quelques guerriers aventureux, partis des rives de la Seine, ramenaient la gloire en Italie. Quarante chevaliers normands, unissant la vaillance à la dévotion, avaient quitté la France pour faire un pélerinage au mont Gargan. L'aspect de la belle et riche Italie excita toujours l'ambition et la cupidité des enfans du Nord : mais, plus généreux que les Gaulois, que les Lombards et que les Goths, les Normands cherchèrent plus d'abord la célébrité que la fortune, et, avant de songer à former des établissemens et à fonder des états dans ces belles contrées, ils ne s'armèrent que pour les délivrer du joug des Grecs et de l'oppression des Sarrasins.

Guidés par l'honneur, divinité nouvelle des

temps modernes, ces chevaliers, protecteurs du faible, de la veuve et de l'orphelin, combattirent en héros contre tous les ennemis de la religion et de la liberté.

Un Italien éloquent, qui cherchait partout des vengeurs pour sauver sa patrie de la férocité des Arabes et de la perfidie des Grecs, électrisa le courage de ces pélerins guerriers : le pape Benoît VIII, pontife belliqueux, qui venait de combattre les Sarrasins en Toscane, fournit des armes et des soldats à ces chevaliers.

L'intrépide Mel leur sert de guide; ils attaquent le catapan Andronic, et, malgré la supériorité du nombre, ils remportent sur lui deux victoires. Une troisième bataille qui se donna près de Cannes fut perdue par eux; dans ce lieu funeste la fortune les abandonna, comme elle y avait autrefois trahi les anciens héros de Rome. Leurs succès et leur revers.

Ce revers fit sentir aux Normands que, malgré leur audace, ils ne pouvaient seuls lutter contre tant d'ennemis; ils offrirent leurs services aux princes de Capoue et de Bénévent : Henri, empereur d'Occident, employa aussi leurs épées pour combattre les Grecs.

Les célèbres fils de Tancrède de Hauteville vinrent grossir le nombre des chevaliers français, et leur donner un nouvel éclat. Après des exploits prodigieux, dont le récit donne à l'histoire la couleur du roman, ces Normands fameux, tantôt Progrès des Normands.

attaquant les Grecs et tantôt combattant avec eux contre les Arabes, parvinrent enfin à se rendre maîtres de la Sicile, que jamais l'empire grec ne put recouvrer.

Ce fut avec l'assistance des fils de Tancrède et de trois cents Normands que les généraux de l'empereur Michel prirent d'assaut les villes de Messine et de Syracuse. Guillaume, l'un de ces princes français, s'illustra tellement dans ces combats, par la vigueur de ses coups, que ses ennemis, comme ses compagnons, lui donnèrent le surnom de *Bras-de-fer*.

Exploits de Guillaume, surnommé *Bras de-fer*

Défaite des Sarrasins.

Furieux d'être chassés de la plus riche de leurs conquêtes, les Sarrasins, au nombre de cinquante mille, revinrent en Sicile pour réparer leur honte et leur perte. Ils livrèrent une bataille sanglante aux chrétiens. La valeur héroïque des Normands triompha complétement dans cette journée; l'armée musulmane fut vaincue, détruite, et treize villes fortes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Ingratitude des Grecs pour les Normands.

Les Grecs, toujours perfides, au lieu de récompenser dignement les braves chevaliers qui les avaient fait vaincre, refusèrent bassement le prix dû à leur courage. Ces guerriers offensés, revenus en Italie, se vengèrent de cette injustice, battirent les Grecs en diverses rencontres, et s'emparèrent de plusieurs villes dont ils devinrent souverains; leurs armes enlevèrent à l'empire grec presque out ce qu'il possédait encore en Italie;

Vengeance des Normands.

Otrante, Brinde, Bari et Tarente lui restèrent seules quelque temps soumises *. Dans le même temps un soldat barbare, nommé Alusien, souleva la Bulgarie, et le bruit d'une nouvelle invasion de ces guerriers sauvages répandit la consternation dans l'empire.

Michel, attaqué alors d'hydropisie, voulut marcher lui-même contre les Bulgares; en vain le sénat, feignant de s'intéresser à sa vie, mais comptant peu sur son habileté, essaya de le détourner de cette résolution; il répondit : « Je n'ai rien » acquis à l'empire, je ne veux rien lui laisser » perdre. » Après ces mots, dignes d'un empereur, il partit. Départ de Michel pour l'armée.

La fortune le favorisa; il força les passages des montagnes, pénétra en Bulgarie, la soumit et revint dans la capitale avec un grand nombre de prisonniers. Cette première et seule action courageuse de sa vie fut son dernier effort. Sa victoire sur les Bulgares. Son retour dans la capitale.

La mort, en s'approchant de lui, fit entrer dans son âme le repentir de ses crimes; il employa ses derniers jours à les expier par des aumônes et par des fondations d'églises et d'hôpitaux. Docile aux conseils de l'eunuque Jean, son frère, qui craignait les vengeances de Zoé, si elle régnait seule, il contraignit cette princesse d'adopter son neveu Michel, que le peuple appelait le *Calaphate*. Il lui donna la pourpre et le titre de César. Après Son repentir et ses expiations. Adoption de Michel Calaphate par Zoé.

* An 1040.

Abdication et mort de l'empereur.

l'installation de ce nouveau prince, l'empereur se fit raser, s'enferma dans un monastère, refusa de recevoir les adieux de Zoé, et mourut le 10 novembre 1041, en sortant de l'office divin.

Faux monnoyeur dans sa jeunesse, porté par l'adultère et par l'assassinat sur un trône que souillèrent sept années de vices et de tyrannie, l'histoire a honte de le compter au rang des monarques.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Soumission de Michel à Zoé. — Son couronnement. — Ses prodigalités. — Sa résolution contre Zoé et le patriarche Alexis. — Révolte du peuple contre Michel. — Réintégration de Zoé. — Massacre de trois mille personnes. — Fuite, déposition et mort de Michel.

MICHEL CALAPHATE. (An 1041.)

Michel, méprisé par ses oncles, haï par Zoé, n'était plus soutenu par le prince qui lui avait donné la pourpre; tremblant sur son trône isolé, il se jeta bassement aux pieds de l'impératrice, lui promit de n'être qu'un esclave décoré du sceptre, et, à cette condition, il obtint de cette princesse, livrée aux plaisirs, la permission de se faire couronner. *Soumission de Michel à Zoé.* *Son couronnement.*

Le nouvel empereur épuisa le trésor pour faire des libéralités au sénat et des distributions au peuple, comme s'il eût voulu acheter la couronne. Son élévation ne fit que mettre ses vices en lumière; le plus bas de tous, l'ingratitude, fut celui qu'il manifesta le premier : après avoir trompé par ses caresses et fait asseoir à côté de lui sur son trône son oncle Jean, auteur de sa fortune, il l'éloigna de la cour, et depuis, jaloux de le voir *Ses prodigalités.*

entouré dans sa retraite d'hommages et d'amis, il le fit enfermer en Asie dans un monastère.

Peu de temps après, ne conservant d'autres ministres et d'autres favoris que Constantin, le plus méchant de ses oncles, il bannit tous les autres, et les fit eunuques.

Quoiqu'il fût dénué de tout talent et de tout mérite, les acclamations banales du peuple lui persuadèrent qu'il en était aimé; la plupart des princes prennent pour l'allégresse publique l'empressement de la multitude à se rendre aux fêtes et aux cérémonies; ils se croient l'objet d'une joie dont ils ne sont que l'occasion, et semblent ignorer qu'on ne suit leur cortége que comme on assiste à un spectacle. Vain de cette affection apparente, et importuné par le nom, par le rang, par l'autorité de Zoé, il résolut de la faire raser, de la déporter dans l'île de Proté, et d'enfermer le patriarche Alexis dans un monastère.

Sa résolution contre Zoé et le patriarche Alexis.

Au moment où Anastase, préfet de la ville, lut les décrets en présence du peuple, un homme s'écria : « Nous ne voulons plus de Calaphate, » nous n'obéirons qu'à Zoé, mère du peuple; » l'empire est son patrimoine. » La multitude applaudit à ces paroles; elle s'anime, s'attroupe, s'enflamme *. De toutes parts retentissent ces mots terribles, *la mort à Calaphate*.

Révolte du peuple contre Michel.

* An 1042.

Les hommes s'arment de piques, de pierres, de bâtons, de bancs brisés, et les femmes de leurs fuseaux. Anastase cherche son salut dans la fuite; tous le poursuivent; les uns se précipitent vers le palais, les autres font sortir de leurs monastères Théodora, Zoé, et les proclament impératrices. On délivre le patriarche.

L'empereur, assiégé par une foule furieuse, fait entrer Zoé dans le palais, la revêt de la pourpre; du haut d'un balcon, il la montre au peuple et harangue la multitude pour l'apaiser. Réintégration de Zoé.

On lui répond par des injures, par des menaces; on lui lance des pierres et des flèches. Déjà le lâche promettait de descendre du trône; son oncle Constantin ranime son courage; par ses ordres, la garde impériale sort, combat le peuple, le repousse et massacre trois mille habitans. Massacre de 3000 personnes.

Bientôt, animée par le désir de la vengeance, une foule immense revient à la charge, se précipite sur les soldats, les écrase par son poids, force le palais, et y cherche vainement Calaphate, qui s'était jeté dans une barque avec Constantin, pour se réfugier dans le monastère de Stude, où tous deux prirent l'habit de moine. Fuite, déposition et mort de Michel.

Michel fut déposé. Zoé, malgré sa haine pour Théodora, se vit contrainte, par les instances du sénat et par les acclamations du peuple, de la prendre pour collégue.

On délibéra ensuite sur le sort de Michel et

de son oncle ; Zoé voulait qu'on les épargnât, Théodora penchait pour la vengeance ; la multitude demandait leur mort : on décida que ces deux princes auraient les yeux crevés. Constantin subit ce supplice avec courage, Michel avec lâcheté.

Tous deux terminèrent leur vie dans le cloître. Michel avait régné quatorze mois. Il rentra pour jamais dans l'obscurité dont il n'était sorti que pour acquérir une célébrité honteuse.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Règne de Zoé et de Théodora. — Leur sage administration. — Mariage de Zoé et de Constantin Monomaque. — Abdication et retraite de Théodora. — Conduite scandaleuse de Constantin. — Révolte de Théophilacte. — Perte de quarante mille Grecs dans la Servie. — Trois grands événemens sous ce règne. — Disgrâce, révolte et mort de Maniacès. — Association féodale des Normands en Italie. — Naissance du schisme des Latins et des Grecs. — Victoire de Constantin sur les Russes. — Révolte des Macédoniens. — Tornice est élu empereur par eux. — Sa captivité et sa punition. — Puissance des sultans. — Guerre entre les Turcs et les Grecs. — Invasion et victoire des Patzinaces. — Guerre entre le pape et les Normands. — Défaite du pape. — Mort de Zoé. — Théodora est proclamée impératrice. — Mort de Constantin.

THÉODORA, ZOÉ ET CONSTANTIN IX, DIT MONOMAQUE. (AN 1042.)

DEUX femmes divisées par une vieille haine, deux femmes, dont l'une n'était devenue célèbre que par ses vices et par ses crimes, remplissaient la place de Constantin, de Théodose, de Justinien, d'Héraclius : assises toutes deux sur le trône, la nécessité sembla faire renaître en elles, pour quelque temps, l'amitié. Règne de Zoé et de Théodora.

Ce fut un bizarre spectacle pour les Grecs que de voir deux princesses ambitieuses présider en-

semble les tribunaux, recevoir ensemble les ambassadeurs, et dicter ensemble au sénat leurs volontés.

Leur sage administration.

Leur courte administration fut sage; elles montrèrent de la force sans dureté et de la douceur sans faiblesse. L'ordre reparut dans les finances; la vénalité des offices fut supprimée; les taxes diminuèrent, et le peuple jouit, sous leur autorité, d'un repos qui depuis long-temps lui était inconnu.

L'eunuque Nicolas, fidèle à leur père, contint dans la discipline les armées d'Orient, et le patrice Constantin Cabasilas celles d'Occident. Maniacès, général habile, partit pour l'Italie, revêtu de pleins pouvoirs. Ce qui fut peut-être encore plus inattendu, c'est que deux princesses orgueilleuses comprirent, sans y être forcées par des revers, qu'elles ne pouvaient continuer à porter seules un sceptre si pesant, et que les succès mêmes de leurs généraux deviendraient des périls pour elles; enfin elles sentirent qu'il fallait à l'empire un empereur.

Mariage de Zoé et de Constantin Monomaque.

On décida que l'une d'elles se marierait: Zoé, pour conserver la couronne, prétendit qu'elle sacrifiait sa liberté: elle se chargea de prendre un époux.

Les talens de Constantin Dalassène lui inspirèrent d'abord l'idée de l'élever au trône; mais, dissimulant son dessein, elle le tira de prison, le manda près d'elle sous prétexte de le consulter sur

les affaires d'Italie; et, s'étant promptement aperçue, dans cet entretien, qu'en le prenant pour époux elle se donnerait un maître, elle y renonça, et fit tomber son choix sur celui de ses nombreux amans dont le caractère et la docilité convenaient le mieux à ses penchans et à son ambition.

Elle offrit le sceptre au chambellan Constantin Artoclinès. Ce courtisan était marié; l'espoir de régner le décida au divorce; mais sa femme, jalouse et furieuse, l'empoisonna, aimant mieux le perdre que de le céder à sa rivale.

Zoé, qui conservait à soixante-deux ans tous les vices de sa jeunesse, revêtit de la pourpre un autre complice de ses égaremens; il se nommait Constantin Monomaque. Passionné comme elle pour les plaisirs, tous deux s'étaient pardonné mutuellement leurs nombreuses infidélités. Monomaque vivait depuis sept ans dans l'exil à Mytilène: né de parens illustres, déréglé dans ses mœurs, et jusque-là exempt d'ambition, il semblait propre à remplir toutes les vues de Zoé.

Un prêtre du palais célébra leur mariage, sur le refus du patriarche; celui-ci opposait à leur union les lois de l'Eglise, qui défendaient alors les troisièmes noces.

La seule des deux sœurs qui ne fût pas indigne de régner, Théodora, renonça au pouvoir, vécut dans la retraite, et continua seulement à porter le titre d'Augusta. Abdication et retraite de Théodora.

Zoé s'abandonna sans frein à ses goûts voluptueux, disposant au gré de ses caprices des dignités de l'État et de la fortune publique.

Conduite scandaleuse de Constantin.

Constantin, bravant comme elle la religion, les lois et la décence, fit venir près de lui la fille de Sclérus qu'il avait séduite; elle s'appelait Sclérène. Il lui donna des gardes, la logea dans le palais, et osa la décorer du nom d'Augusta. La vile et complaisante Zoé rendit, par son consentement, le scandale plus infâme. Ainsi, par une dépravation sans exemple, la débauche fut en quelque sorte légalisée, l'adultère érigé en dignité de cour, enfin la même pourpre décora la femme infidèle de l'empereur et sa maîtresse éhontée.

Monomaque se montrait publiquement assis entre elles aux cérémonies, aux jeux, aux festins; le peuple insulta d'abord cette courtisane décorée; mais il s'accoutuma bientôt à souffrir son joug, et se vit accablé d'impôts de tous genres pour satisfaire l'avidité de deux femmes sans pudeur.

Cette nécessité de trouver sans cesse de l'argent dans le trésor pour contenter des désirs insatiables, fit commettre une faute grave: jusque-là les provinces frontières, chargées de la défense de l'empire, avaient été exemptes d'impôts; on les y assujettit, ce qui rendit les invasions des barbares plus fréquentes et leurs succès plus faciles.

Monomaque avait désiré le trône comme un lit de repos et de voluptés, mais il ne put s'y endor-

mir. Son règne fut perpétuellement troublé par des séditions et par des guerres étrangères.

Théophilacte leva le premier l'étendard de la révolte ; vaincu et pris, il fut promené dans le cirque, couvert d'une robe de femme. Dans ce temps servile on outrageait le rebelle vaincu ; on le couronnait s'il était vainqueur. La force tenait lieu de justice, et toute action devenait vertu ou crime, suivant le succès.

Révolte de Théophilacte.

Une armée grecque, s'étant livrée aux plus grands excès dans la Servie, se laissa surprendre, en se retirant, dans un défilé où les Serviens l'enveloppèrent et la détruisirent. L'empire y perdit quarante mille hommes.

Perte de 40000 Grec dans la Servie.

Trois grands événemens, l'établissement des princes normands en Italie, la destruction du kalifat renversé par les Turcs conquérans d'une partie de l'Asie, enfin la naissance du grand schisme des Grecs et des Latins, firent du règne de Monomaque une époque remarquable dans l'histoire.

Trois grands événemens sous ce règne.

Zoé, en envoyant Maniacès en Italie, s'était honorée par un choix habile ; ce général, plusieurs fois vainqueur des héros normands qui avaient mis à leur tête le Grec Argyre, commençait à réunir sous l'empire d'Orient presque toutes les provinces italiennes ; une intrigue de cour fit évanouir ces espérances ; le père de Sclérène avait été l'ennemi de Maniacès ; Monomaque, gou-

Disgrâce, révolte et mort de Maniacès.

verné par sa maîtresse, destitua cet heureux défenseur de l'empire. Irrité de cet affront, Maniacès, après avoir encore triomphé d'Argyre et des Normands, s'embarque avec ses troupes, dans le dessein d'attaquer Constantinople. On envoie contre lui l'eunuque Etienne, qui ne devait son grade qu'à la faveur et à l'intrigue; les deux armées se livrèrent bataille : au premier choc, le général Etienne donne à ses soldats l'exemple de la fuite. L'empire allait changer de maître, mais, par un caprice du sort, Maniacès, en poursuivant les fuyards est atteint mortellement d'un coup de flèche. Cet accident change la fortune : les vaincus ressaisissent leurs armes; les vainqueurs rendent les leurs : Etienne apporte dans la capitale la tête du rebelle, et l'empereur préside à son triomphe, honteusement assis entre Sclérène et Zoé.

Association féodale des Normands en Italie.

Argyre, traître à l'empire, fut récompensé de sa trahison par la principauté de Bari. Les Normands se brouillent avec lui. Guaimard devient prince de Salerne, de Capoue et duc de Calabre; ses compagnons se partagent les villes conquises sur les Grecs, et forment une association féodale, qui élit pour son chef Guillaume Bras-de-Fer, comte de la Pouille.

Suivant le système des nobles de ce temps, le souverain de tous ces preux, aussi indisciplinés que vaillans, n'était regardé que comme le premier entre des égaux. Cette anarchie féodale

s'établit aussi en Allemagne ; l'habileté seule des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne empêcha les grands d'en compléter et d'en consolider dans ces contrées l'organisation monstrueuse ; mais elle y acquit cependant assez de force pour y prolonger long-temps la servitude des peuples et la dépendance des monarques.

Le nouveau catapan d'Italie, Eustaise, fut totalement défait par les Normands. Guillaume Bras-de-fer survécut peu à ce triomphe ; son frère Drogon hérita de ses possessions et de sa gloire.

La perte totale de l'Occident décida le schisme en Orient ; Michel Cérulaire, qui le proclama, venait de succéder au patriarche Alexis. Naissance du schisme des Latins et des Grecs

Dans les premiers temps on avait prétendu que le siége de l'empire devait être celui de la religion ; ce principe fut peu contesté tant que Rome et Bysance vécurent sous les mêmes lois ; mais, à mesure que l'autorité des successeurs de Constantin s'affaiblissait en Italie, les patriarches de Constantinople élevèrent leurs prétentions, et cherchèrent à transférer au patriarcat d'Orient la primauté déférée au pontife romain. Ce désir s'accrut lorsque Rome reconnut Charlemagne comme empereur d'Occident. Depuis cette époque, les patriarches réclamèrent vainement le nom de chef œcuménique des églises d'Orient. Enfin Michel Cérulaire, plus hardi, voyant que les Latins attribuaient la primauté du siége de Rome à un droit

venu par succession de saint Pierre, tandis que les Grecs ne lui avaient accordé cette primauté que par respect pour la capitale de l'empire, résolut de rompre ouvertement avec le pape; et, pour appuyer sa cause, il couvrit d'un prétexte religieux cette querelle qui n'était réellement que politique.

Le patriarche accusa le pape et l'église latine d'innovation et d'hérésie, parce qu'ils ordonnaient de faire maigre le samedi, s'opposaient au mariage des prêtres, attentaient à l'indépendance épiscopale des patriarches, et soutenaient que le Saint-Esprit, au lieu de ne procéder que du Père, procédait également du Fils. En vain d'habiles légats répondirent à ses reproches, et comme la guerre était le but du patriarche, tout effort pour ramener la paix devint inutile; l'église grecque anathématisa l'église latine, qui, à son tour, l'excommunia. Cette rupture ne fut consommée qu'en 1054.

Victoire de Constantin sur les Russes.

Plus Constantin Monomaque ainsi que Zoé se montraient indignes du trône, et plus la fortune était opiniâtre à les favoriser. Ils avaient mécontenté, par des insultes et par d'injustes saisies, les commerçans russes. Le czar Jaroslaw, vainqueur des Lithuaniens et des Patzinacès, chargea son fils Vladimir de marcher sur Constantinople avec cent mille hommes. Monomaque se met à la tête de l'armée; mais, à la vue de l'ennemi,

n'osant tenter le sort d'une bataille, il négocie timidement, et charge Basile, l'un de ses officiers, de reconnaître la flotte russe. Celui-ci, par une heureuse témérité, dépassant ses instructions, engage le combat, s'élance au milieu des bâtimens ennemis, incendie les uns, brise les autres, répand partout le désordre et l'effroi. L'empereur alors, profitant de ce premier succès, s'avance, attaque l'armée russe, l'enfonce, et fait un grand carnage des fuyards. Vladimir se sauva dans son pays avec les débris de sa défaite.

Le triomphe de Monomaque n'empêcha pas le peuple d'éclater en murmures. Ce peuple était trop écrasé par le poids des impôts pour que l'éclat d'une victoire l'éblouît. En face de l'empereur, il accable d'injures Sclérène, à laquelle il attribuait tous ses maux. La guerre continuait avec les Sarrasins. Nicolas, général de Monomaque, se laissa surprendre et battre par eux. Deux chefs plus habiles, Catacalon et Constantin, réparèrent cet échec.

Dans ce même temps l'empereur, sur un simple soupçon, envoya dans un monastère un de ses parens nommé Tornice, gouverneur d'Ibérie. Les Macédoniens, qui aimaient la justice et la douceur de cet officier, l'attendent sur la route, l'enlèvent, se révoltent, et, réunis aux troupes d'Andrinople, le proclament empereur; Tornice, à leur tête, s'approche des murs de la capitale, et, après un

Révolte des Macédoniens

Tornice est élu empereur par eux.

sanglant assaut, il en force les portes. Il était maître du trône, s'il n'eût pas différé d'y monter; mais, craignant que pendant la nuit ses troupes ne se livrassent au pillage et à la débauche, il remit au lendemain son entrée dans la ville et son triomphe. Cette faute le perdit. La terreur des assiégés se dissipa, ils reprirent courage, accoururent en foule sur les remparts, et garnirent les murs de machines qui, au point du jour, écrasèrent les assaillans. Tornice se retira; l'armée d'Asie vint l'attaquer; ses partisans l'abandonnèrent, et on le livra au pouvoir de l'empereur, qui lui fit crever les yeux.

Sa captivité et sa punition.

Les Turcs * Seljoncides, issus de la race des Huns, donnaient alors un grand éclat à leurs armes sous les ordres de leur prince Thogrul, dont le prédécesseur Hassan avait déjà passé le Tigre et ravagé la Mésopotamie. Après de sanglantes dissensions civiles, Thogrul, ayant obtenu un pouvoir absolu sur son peuple belliqueux, prit le titre de sultan. Le kalife de Bagdad, que des émirs rebelles attaquaient sans cesse, sollicita imprudemment contre eux le secours de Thogrul, qui, d'abord son appui, devint bientôt son maître; depuis cette époque les sultans gouvernèrent en souverains les provinces arabes, dépouillèrent les kalifes de la puissance temporelle, et ne leur laissèrent que la suprématie religieuse.

Puissance des sultans.

* An 1048.

Etienne, général de l'empereur, avait retardé le succès des Turcs en leur refusant le passage sur les terres de l'empire ; ils ne tardèrent pas à s'en venger : leur armée, inondant les provinces impériales, battit les Grecs, fit Etienne prisonnier et le vendit comme esclave. Catacalon, gouverneur d'Ibérie, secondé par Acron, prince bulgare, rassembla contre eux des troupes, manœuvra avec habileté, et fit un grand carnage des Turcs. Le sultan, furieux, revint avec de plus grandes forces attaquer la ville d'Arzé, aujourd'hui Erzerom. Liparite, roi d'une partie de l'Ibérie restée indépendante, réunit ses drapeaux à ceux de Catacalon et d'Acron. Les deux armées se livrèrent bataille près de Capètre. Les Grecs enfoncèrent d'abord les deux ailes des Turcs; mais Liparite, trop ardent à la poursuite, tomba dans les fers des Turcs; ses troupes prirent la fuite, et les deux armées, frappées d'une égale terreur, se retirèrent. Monomaque offrit à Thogrul de payer la rançon de Liparite. Le sultan répondit : « Je suis » roi des rois et non marchand; l'empereur veut » racheter ce captif, je le lui donne et ne le lui » vends pas ; qu'il s'en souvienne ! qu'il consulte » sa prudence et qu'il décide s'il veut être mon » ami ou mon ennemi. » Thogrul, en rendant la liberté à Liparite, envoya un shérif à Constantinople pour conclure la paix ; mais il exigeait un tribut, et l'empereur le refusa. Dans ce même temps

Guerre entre les Turcs et les Grecs.

Invasion et victoire des Patzinaces.

une armée de Patzinaces, que l'exagération grecque portait à huit cent mille hommes, franchit le Danube : Cégène, à la tête des troupes bulgares et macédoniennes, usant d'une sage temporisation, laissa ce torrent s'écouler et s'affaiblir ; lorsqu'il vit ces barbares épuisés par la famine, ruinés par la contagion, il marcha contre eux. Consternés à son approche et vaincus sans combattre, ils rendirent leurs armes. Cégène voulait qu'on leur donnât la liberté ou la mort. Un autre avis prévalut ; ils furent désarmés, dispersés dans les pays de Sardique et de Neisse, et forcés à travailler comme esclaves. L'année suivante ce qu'avait prévu Cégène arriva ; ils se révoltèrent, ravagèrent la Thrace et défirent les Grecs que Cégène ne commandait plus. Le mérite avait succombé à la calomnie. Nicéphore son successeur, méprisant les avis de son lieutenant Catacalon, combattit avec témérité des forces supérieures, prit honteusement la fuite, et laissa dans le péril Catacalon, qui tomba percé de coups. Un Patzinace, admirant le courage de ce vaillant ennemi, l'emporta chez lui, sauva ses jours et lui rendit la liberté.

Les barbares remportèrent une autre victoire près d'Andrinople, massacrèrent Cégène, quoiqu'il eût un sauf-conduit, et se retirèrent ensuite en Macédoine, où les généraux de l'empereur parvinrent enfin à les vaincre et à réprimer leurs incursions.

Monomaque, espérant en vain réparer ses fautes et ses échecs en Italie, y renvoya Argyre; ce général, souillant sa gloire passée par une perfidie, fit assassiner Drogon. Humphroi, frère de ce prince, le vengea et défit complétement Argyre, qui ne put jamais relever le parti grec en Italie. Henri, empereur d'Occident, protégea les Normands et les reconnut comme ses feudataires et ses vassaux.

Les papes, toujours aspirant à l'indépendance en Italie, et toujours trompés dans leur espoir, s'étaient vus successivement opprimés par les Goths, par les Lombards, par les Sarrasins, par les Grecs; dès qu'ils furent délivrés de ceux-ci, les Normands devinrent l'objet de leur jalousie et de leur crainte. Le pontife romain, plus occupé de la terre que du ciel, abandonna l'église pour habiter les camps, et, changeant sa tiare en casque, livra lui-même bataille, près de Civitella, au prince Humphroi et à Robert Guiscard. Il fut battu et pris. Les guerriers normands, par un mélange bizarre de politique et de piété, demandent à genoux au chef de l'Eglise l'absolution de leurs péchés, et en même temps, comme général ennemi, le retiennent prisonnier. L'année d'après, un traité non moins étrange termina ces débats. Le pape recouvra sa liberté, reconnut les seigneurs normands comme vassaux du saint Siége, et leurs accorda en fiefs non-seulement ce qu'ils possé-

Guerre entre le pape et les Normands.

Défaite du pape.

daient dans la Pouille, mais encore ce qu'ils pourraient conquérir en Calabre et en Sicile sur les Sarrasins et sur les Grecs; ainsi le pape transmettait aux Normands des droits que lui-même usurpait sur l'empire.

Les dernières années du règne de Monomaque ne furent remarquables que par la déclaration du schisme entre les deux églises, et par une trève de trente ans conclue avec les Patzinaces. La guerre contre les Turcs continuait avec des succès balancés.

Mort de Zoé.

Zoé et Sclérène moururent, emportant avec elles la haine et le mépris des peuples. L'empereur, pour qui le scandale était une habitude et un besoin, logea dans son palais une nouvelle maîtresse, fille d'un prince alain, lui donna le nom d'Augusta, mais n'osa la couronner. Un accès de goutte termina le règne et la vie de ce prince, dont l'histoire n'aurait eu à citer que les vices, si un sage ministre, Constantin Lichudès, servant de digue à sa tyrannie, soutenant son incapacité et réparant ses injustices, n'eût souvent opposé sa raison ferme et courageuse aux lâches conseils de la femme, des maîtresses et des favoris de l'empereur. Lorsqu'il vit Monomaque près de sa fin, il lui conseilla de se désigner un successeur. Déjà même l'ordre était parti pour chercher Nicéphore, gouverneur de Bulgarie, lorsque tout à coup Théodora, informée de ce dessein, sent renaître son ambition,

Théodora est proclamée impératrice.

sort de sa retraite, reprend la pourpre, s'entoure de la garde, convoque les sénateurs et se fait proclamer impératrice. Cette nouvelle imprévue fit tomber Monomaque en délire et hâta sa mort. Cet empereur avait régné douze ans. Sa libéralité pour les savans et pour les gens de lettres lui valut leurs éloges; et comme il ne pouvait les mériter, il les acheta *. Mort de Constantin.

* An 1054.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Sage gouvernement de Théodora. — Fermeté de son caractère. — Evénemens sous son règne. — Epoque de sa mort. — Michel VI est élu empereur.

THÉODORA. (An 1054.)

Sous les gouvernemens absolus, on dirait que les peuples disparaissent de la scène du monde ; quelques ministres, quelques généraux, quelques favoris l'occupent seuls ; panégyriques ou satires des tyrans, supplices et gémissemens de leurs victimes, silence des nations, voilà tout ce que l'histoire nous offre : ce n'est presque plus qu'une galerie de portraits, et l'intérêt s'en éloigne avec la liberté.

Sage gouvernement de Théodora.

De temps en temps, dans cette triste revue, quelques gouvernemens sages et justes reposent l'âme et les regards ; Théodora en est un exemple. A soixante-dix ans, elle se maintint avec gloire sur un trône que, vingt-six années avant, sa modestie avait refusé.

L'âge n'avait point affaibli son caractère, et quoiqu'elle eût pour ministres quatre eunuques connus par leur méchanceté, la crainte de sa sévérité les contint. Ils cachèrent leurs vices et ne montrèrent que leurs talens.

Son caractère ferme prévint les troubles dont la menaçait l'ambition de Nicéphore, désigné par le dernier empereur pour régner. Un autre Nicéphore, surnommé Brienne, osa se rapprocher de la capitale avec l'armée de Macédoine, sans en avoir reçu l'ordre. L'impératrice renvoya ces troupes dans leur camp, et confisqua les biens du général rebelle. Fermeté de son caractère.

On vit régner dans l'empire, par sa justice, la concorde et la sécurité. Toujours préparée à se défendre contre ses voisins, et ne les attaquant jamais, elle inspira un juste respect aux étrangers ; l'empereur d'Occident, Henri, sollicita son amitié ; les Normands seuls continuèrent à la combattre en Italie avec succès ; ils s'emparèrent d'Otrante. On ne peut repocher au règne de Théodora que son peu de durée. Elle mourut en 1056. Événemens sous son règne. Epoque de sa mort.

Dans ses derniers momens, ses ministres lui persuadèrent de désigner pour son successeur Michel Stratiotique, estimé généralement comme honnête homme et comme brave général, mais dont la faiblesse leur faisait espérer qu'il se laisserait gouverner par eux. L'impératrice le fit couronner en sa présence ; ce fut le dernier acte de son autorité. Elle avait régné un an et neuf mois. Michel IV est élu empereur.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Faiblesse du règne de Michel VI. — Révolte et punition de Théodose. — Révolte de l'armée. — Catacalon refuse le pouvoir. — Isaac Comnène est proclamé empereur. — Marche de Michel contre les révoltés. — Défaite de Michel. — Négociation entre Michel et Comnène. — Rupture de cette négociation. — Abdication et retraite de Michel.

MICHEL VI, DIT STRATIOTIQUE. (An 1056.)

Faiblesse du règne de Michel VI. MICHEL, nourri dans les camps, avait mérité son surnom par son goût exclusif pour les détails militaires; il savait commander aux soldats, mais il était peu propre à gouverner un empire. Ses ministres furent ses maîtres, et, tandis qu'ils dirigeaient les affaires et disposaient de tous les emplois, l'empereur, uniquement occupé à tracer des plans et à rédiger des réglemens minutieux, disposait plus les esprits à la raillerie qu'au respect.

Révolte et punition de Théodose. Théodose, parent de Monomaque, méprisa ce nouveau souverain, réclama le trône et marcha au palais, suivi de nombreux partisans; la garde impériale le repoussa : vaincu, il se vit abandonné par le peuple; l'exil fut son seul châtiment.

Michel, en distribuant sans choix les emplois et les grades, mécontenta les généraux déjà offen-

sés par la hauteur des ministres. Hervey et quelques aventuriers français, qui étaient entrés au service de l'empire, passèrent sous les drapeaux des Turcs, qui bientôt, se défiant de ces traîtres, les massacrèrent et jetèrent leur chef en prison. La main débile de Michel laissait flotter les rênes du gouvernement.

L'esprit de révolte éclata dans l'armée. Plusieurs généraux, indignés d'obéir à quatre eunuques, se réunirent, soulevèrent leurs troupes, et offrirent le sceptre à Catacalon. « Je le refuse, » dit ce modeste et brave guerrier ; si la noblesse » sans mérite est indigne du trône, il est nécessaire, d'un autre côté, que la vertu qui veut » régner soit relevée par une illustre naissance. Il » est rare que les peuples respectent un prince » qui ne frappe point leur imagination par une » longue suite d'aïeux. Isaac Comnène est aussi » noble qu'habile et vaillant, je lui donne ma » voix. »

Révolte dans l'armée.

Catacalon refuse le pouvoir.

Cet avis entraîna les suffrages. Brienne, engagé dans le complot, rejoignit l'armée de Macédoine, et, pour l'entraîner à la révolte, lui donna une solde plus forte que celle qui était fixée par les ordonnances ; les ministres découvrirent par là son dessein.

On arrêta Brienne et on lui creva les yeux. Cet acte de cruauté, loin d'étouffer la conjuration, en accélère l'éclat. L'armée d'Orient proclame

Isaac Comnène est proclamé empereur.

Comnène empereur. Catacalon et ses troupes ne paraissaient point; son absence inquiétait les conjurés, ils ne tardèrent pas d'en apprendre les motifs.

Catacalon comptait peu sur la fidélité de deux corps auxiliaires de Russes et de Français qui servaient sous ses ordres : dissimulant à leurs yeux ses projets, le vieux général attire près de lui les commandans de ces corps, les fait envelopper par des soldats armés, et leur donne le choix de la mort ou de la révolte. Intimidés à la vue des glaives levés sur eux, tous prêtent serment; alors Catacalon se déclare, et rejoint Comnène qui s'empare de Nicée *.

Marche de Michel contre les révoltés.

Michel, informé de cet événement, s'avança bientôt à la tête de ses troupes pour combattre les révoltés, et les rencontra près d'Adès. Théodore commandait sous lui; des deux côtés on chercha d'abord mutuellement à se corrompre et à se tromper. Après d'inutiles tentatives on en vint aux armes. Aaron, par une vive attaque, enfonça l'aile droite des rebelles; Comnène, tourné, commençait sa retraite, lorsqu'il apprit que Catacalon, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à sa marche, était entré dans le camp impérial. Ce succès ranime l'espoir de Comnène; il rallie ses troupes, rétablit le combat, et met l'ennemi en pleine déroute; la prise de Nicomédie fut la

Défaite de Michel.

* An 1057.

suite de cette victoire. Michel, effrayé, offrit à son rival de l'adopter pour fils et de lui donner le titre de César. Négociation entre Michel et Comnène.

Isaac, tenté par une proposition qui terminait la guerre, voulait l'accepter en exigeant seulement qu'on lui assurât le partage du pouvoir suprême, qu'on promît de ne point nommer d'autres Césars, qu'on ne privât aucun de ses partisans de leurs emplois, et qu'enfin on renvoyât de la cour le premier et le plus insolent des ministres de Michel.

L'empereur souscrivit à ces conditions, mais Catacalon n'en fut point satisfait. « La lâcheté, » dit-il, annonce presque toujours la trahison. Il » faut que ce fantôme d'empereur, qui n'inspire » que le mépris, se dépouille d'un diadème qu'il » est indigne de porter. »

La prudence de Catacalon fut justifiée par des avis secrets et certains. On apprit que Michel, prodiguant ses trésors, avait convoqué la nuit les sénateurs dans son palais, et leur avait fait jurer de ne jamais reconnaître Comnène. Alors toute négociation est rompue; l'armée rebelle approche de la capitale; l'audacieux patriarche Cérulaire harangue le peuple, le soulève, dégage les sénateurs de leurs sermens; enfin il envoie deux évêques à Michel pour lui ordonner de quitter la pourpre et de sortir du palais. Ce prince leur ayant demandé ce que le pontife lui offrait en Rupture de cette négociation.

échange de l'empire, ils répondirent : *Le royaume du ciel.*

Abdication et retraite de Michel.

Michel, peu respecté dans sa fortune, se vit abandonné dans son malheur par ses courtisans et par ses gardes; il déposa le sceptre, se retira dans la maison qu'il habitait autrefois comme citoyen, et y vécut encore deux ans dans l'obscurité. Sa retraite comme son règne furent sans éclat. Il n'avait occupé le trône que treize mois; le lendemain de son abdication Catacalon s'empara du palais, et Comnène vint recevoir dans Sainte-Sophie la couronne impériale.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Règne d'Isaac Comnène. — Déposition et mort du patriarche. — Conquêtes des Normands en Italie. — Persécution exercée contre les chrétiens. — Maladie d'Isaac Comnène. — Jean Comnène refuse le pouvoir. — Election de Constantin Ducas. — Retraite de Michel.

ISAAC COMNÈNE. (An 1057.)

La maison de Comnène donnait à son illustration une antique origine; elle prétendait que ses ancêtres, issus des plus anciens patriciens, avaient suivi Constantin-le-Grand lorsqu'il transféra le siége de Rome à Byzance. Le nouvel empereur revêtit ses frères des plus grandes dignités de l'Etat, et fit venir près de lui sa femme Catherine, fille de Samuel, roi des Bulgares; elle reçut le titre d'Augusta. Comme il voulait fonder la force publique et la sécurité de l'empire, ainsi que la sienne, sur une économie sévère, par ses rigueurs il remplit la cour de mécontens; il n'en fit pas moins au dehors, en révoquant les donations sans motifs de ses prédécesseurs et les libéralités excessives faites aux églises. Règne d'Isaac Comnène.

Ce prince montra d'abord une juste reconnaissance des services que lui avait rendus le pa- Déposition et mort du patriarche.

triarche. Mais ce prélat orgueilleux en abusa ; il osa même prendre la chaussure de pourpre et répondre à l'empereur qui le lui reprochait : « Je » vous ai donné la couronne, je saurai bien vous » l'ôter. » L'empereur le fit déposer et l'exila ; ce prêtre altier voulait résister, mais sa mort mit fin à ce débat.

Isaac nomma pour le remplacer Constantin Lichudès, le seul des ministres de Monomaque qui sût mériter et conserver l'estime publique sous un règne odieux.

Conquêtes des Normands en Italie.

Les troubles excités par la rivalité de Michel et de Comnène n'avaient pas permis aux Grecs d'envoyer des troupes en Italie; les Normands profitèrent de ces dissensions : sous les ordres de Robert Guiscard, ils étendirent leurs conquêtes et accrurent leur gloire.

Persécution exercée contre les chrétiens.

A la même époque, le kalife d'Egypte, qui gouvernait la Syrie depuis que celui de Bagdad était tombé sous le joug des Turcs, défendit, dans Jérusalem, l'entrée du Saint-Sépulcre aux pèlerins. Trois cents chrétiens, échappés à ses fureurs, portèrent dans l'Occident leurs plaintes, leur courroux, leurs ressentimens, et propagèrent, dans toute la chrétienté, la violente haine qui les enflammait contre les musulmans.

Maladie d'Isaac Comnène.

Isaac Comnène, nouvellement attaqué par les Hongrois, marcha contre eux. Le débordement des rivières l'arrêta dans sa course et le contraignit

de revenir dans sa capitale : une pleurésie termina son règne *.

Se croyant près d'expirer, il offrit le sceptre à son frère Jean, qui se faisait admirer par une activité courageuse, par une fermeté sage, en même temps qu'il s'attirait l'affection publique par sa douceur et par sa bienfaisance. Jean refusa le trône : son siècle n'était pas digne de lui. Jean Comnène refuse le pouvoir.

Comnène, plus attentif aux intérêts de l'empire qu'à ceux de sa famille, préféra Constantin Ducas, qu'il estimait, à ses propres parens ; il le désigna pour son successeur. Pendant un règne de deux ans et trois mois, Isaac s'était fait remarquer par un courage habile ; sa vertu se trouvait malheureusement ternie par un peu de hauteur et d'avarice. Election de Constantin Ducas.

Lorsque ce prince eut assisté au couronnement de Ducas, il se fit porter dans le monastère de Stude, y prit l'habit de moine, recouvra la santé, et vécut encore deux ans sans regretter le sceptre. Son successeur Ducas le visitait souvent, et lorsque sa femme Catherine, qui prit aussi le voile, vint un jour le voir, il lui dit : « Avouez que je » vous avais faite esclave en vous donnant la » couronne, et que je vous ai affranchie en vous » l'ôtant. » Retraite de Michel.

* An 1059.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Règne faible de Constantin X. — Triste sort d'Argyre. — Conquêtes de Robert Guiscard. — Evénemens sous ce règne. — Invasion de barbares. — Alarme à Constantinople. — Maladie de Constantin. — Son testament et sa mort.

CONSTANTIN X, NOMMÉ DUCAS. (An 1059.)

Règne faible de Constantin X.

DANS un discours solennel que l'empereur prononça en présence du peuple; il traça et développa longuement les maximes et les règles de conduite que devait se prescrire un bon prince; par là, il augmenta l'espoir qu'inspirait son caractère; mais l'attente publique fut trompée, et, monté sur le trône, il parut perdre presque toutes les qualités qui, dans sa vie privée, lui avaient acquis l'estime générale.

Ce prince montra bien le même zèle pour la justice, mais il ne vit rien en grand : les détails absorbaient son attention; ne s'occupant qu'à juger des procès, négligeant les affaires politiques, laissant tomber la force des armées, il diminua le nombre de ses troupes pour grossir son trésor, crut fortifier la religion en multipliant les moines, et, dans le dessein d'être populaire, il distribua sans discernement les charges et les emplois.

Les Grecs perdaient progressivement toutes

leurs possessions en Italie; Argyre, ne recevant ni argent ni soldats, revint dans la capitale demander des secours; on le punit des fautes du gouvernement : ce guerrier, tour à tour la terreur ou l'appui des Sarrasins et des Normands, et qui avait rempli l'Occident de son nom, passa les dix dernières années de sa vie à Constantinople, dans la misère et dans l'obscurité. Tout s'éteint, même la gloire, dans l'ombre épaisse qui environne les trônes despotiques. Triste sort d'Argyre.

Robert Guiscard, vainqueur des Grecs, effaçait, par ses exploits, l'éclat des autres princes d'Italie. Le célèbre cardinal Hildebrand, qui dès lors méditait l'ambitieux dessein d'élever le saint Siége au-dessus de tous les trônes du monde, prouva au pape Nicolas II, que, puisqu'il était impossible de chasser les Normands d'Italie, la cour de Rome devait s'en faire un appui. Nicolas crut ses conseils, et encouragea Guiscard à consommer la conquête de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, qu'il érigea en duchés relevant de Rome. Conquête de Robert Guiscard.

Sous le règne de Ducas, les Turcs ravagèrent l'Asie et vainquirent facilement des généraux sans capacité. On continuait dans Jérusalem à outrager les chrétiens : l'empereur, peu capable de les protéger par la force, acheta aux Sarrasins un quartier de cette ville pour que les sectateurs de l'Evangile y vécussent à l'abri des insultes. Evénemens sous ce règne.

De toutes parts l'empire était entamé; les Hon-

Invasion de barbares. grois battirent une armée grecque et prirent Belgrade; les Ures, hordes composées de Huns, de Turcs et de Tartares, taillèrent en pièces les troupes impériales, firent prisonniers les généraux Basile et Nicéphore, traversèrent la Macédoine, s'avancèrent près de Thessalonique, et répandirent la terreur dans Constantinople.

Alarme à Constantinople. Au milieu de cette ville populeuse chacun tremblait, personne ne s'armait; dans ce péril extrême, l'empereur forme une résolution plus extravagante qu'héroïque : il part, suivi de cent cinquante cavaliers, pour combattre les barbares; arrivé près de leur camp, il ne les y trouve plus.

Tandis qu'ils se dispersaient et se livraient au pillage, les Bulgares et les Patzinaces, tombant sur eux, les avaient totalement exterminés. Nicéphore et Basile, délivrés de leurs fers, apprirent à l'empereur la destruction des ennemis, et les Grecs superstitieux, ne pouvant faire honneur de ce triomphe inattendu aux armes de Ducas, l'attribuèrent à ses prières.

Maladie de Constantin. Ce prince tomba malade, et, sentant sa fin s'approcher, il désigna comme son successeur le plus jeune de ses fils, le préférant aux autres, parce qu'il était né depuis son avénement à la couronne, ce qui le fit appeler Porphyrogénète.

Son testament et sa mort. Cependant Michel et Andronic, frères du jeune empereur, furent associés au trône, et Ducas confia la tutelle de ces trois princes à sa femme,

l'impératrice Eudocie. Le même testament adjoignit à la régence le patriarche Xiphilin, et défendit solennellement à Eudocie de contracter un nouveau mariage. Elle jura de se conformer à ces dispositions, et tous les sénateurs signèrent l'acte qui les contenait.

L'empereur, après sept mois de souffrances, mourut; il avait régné sept ans sans gloire. Ce fut à l'époque de sa mort * que les Normands se rendirent maîtres de Bari, qui leur avait coûté tant de sang et tant de combats. Bientôt, réunissant sous leur autorité Capoue, Salerne, Naples, la Calabre et la Sicile, ils en formèrent un Etat puissant, qu'ils nommèrent et qu'on appelle encore le royaume de Naples.

* An 1067.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Régence d'Eudocie. — Incursion et victoire des Turcs. — Eudocie choisit un époux. — Exploits de Romain Diogène. — Sa conspiration, son jugement, sa condamnation et son acquittement. — Son mariage avec Eudocie. — Révolte des Varangues. — Sage gouvernement de Romain. — Ses victoires sur les Turcs. — Ouvrages d'Eudocie, entr'autres *Jonia*. — Succès, disgrâce et exil de Robert Crespin. — Succès des Turcs. — Captivité de Manuel. — Sa promesse artificieuse à Chrysoscule. — Arrivée de ce musulman à Constantinople. — Marche de Romain contre les Turcs. — Son imprudence guerrière. — Premières attaques. — Proposition du sultan. — Rupture de la négociation. — Perfidie d'Andronic. — Défaite des Grecs. — Courageuse défense et captivité de l'empereur. — Singulière réception de Diogène par le sultan. — Magnanimité du sultan. — Paix entre lui et l'empereur. — Fausse nouvelle de la mort de Diogène. — Retraite d'Eudocie. — Révolte du César Jean. — Elévation de Michel au trône. — Défaite et fuite de Diogène. — Proposition de Michel à Diogène. — Marche d'Andronic contre Diogène. — Exploits de Robert Crespin. — Capitulation et abdication de Diogène. — Son héroïque générosité. — Cruauté de Jean. — Mort de Diogène.

EUDOCIE ET ROMAIN DIOGÈNE.

(An 1067.)

Régence d'Eudocie. Incursion et victoire des Turcs. EUDOCIE prit les rênes du gouvernement. Les Turcs, voyant que l'empire n'avait d'autres chefs qu'une femme, un patriarche et trois enfans, recommencèrent leurs incursions, battirent l'armée impériale et prirent Césarée. Cette défaite ne fit

aucun tort à la réputation de Nicéphore le Botaniate qui commandait les Grecs ; on attribua ses revers à la faiblesse de la cour et à son avarice.

Eudocie choisit un époux.

Tout le peuple mécontent demandait à grands cris un empereur. Eudocie, aimant mieux pour maître un époux qu'un fils, résolut de se marier. L'opinion publique lui désignait Nicéphore, mais l'amour fit tomber son choix sur Romain Diogène, fils d'un général autrefois proscrit par Ducas.

Exploits de Romain Diogène.

Malgré la proscription de son père, Diogène avait demandé à l'empereur Ducas un emploi ; ce prince lui répondit laconiquement : « Méritez-» le par vos actions. » Diogène courut à Sardiques, attaqua les Patzinaces, les défit, et envoya à Constantinople un grand nombre de têtes, preuves sanglantes de sa victoire. L'empereur, en lui transmettant le diplôme de la charge qu'il désirait, lui écrivit ces mots : « Vous devez votre » élévation, non à moi, mais à votre épée. »

Sa conspiration, son jugement, sa condamnation et son acquittement.

Le jeune et téméraire guerrier, qu'une telle réponse encourageait, et qui se croyait en même temps, par elle, dispensé de reconnaissance, se persuada, lorsque Ducas mourut, que le même glaive qui lui avait donné la victoire pourrait aussi l'élever à l'empire : il conspira, fut trahi, arrêté, accusé, jugé, convaincu et condamné. Avant de confirmer sa sentence, Eudocie voulut le voir ; le crime de Diogène était évident, mais sa jeunesse, sa naissance, son courage excitaient

la pitié en sa faveur; la beauté de sa figure produisit encore plus d'effet que son mérite, elle toucha le cœur d'Eudocie; l'amour désarma sa colère; elle ordonna une nouvelle information, et les juges, devinant le motif de cette excessive indulgence, déclarèrent le coupable innocent.

Diogène, devenu libre, partit pour se rendre dans la Cappadoce sa patrie; mais, à peine sorti de la ville, il reçoit l'ordre de revenir à la cour; on l'y accueille, non plus en criminel, mais en favori, et l'impératrice l'investit de la charge de maître de la milice.

Son mariage avec Eudocie.

Cette princesse, vaincue par sa passion, était décidée à lui offrir sa main et le sceptre; mais le patriarche conservait en dépôt l'acte impérial qui lui prescrivait le veuvage, et que tous les sénateurs avaient signé comme elle. Il fallait, ou faire disparaître ce testament, ou renoncer à son dessein.

Il est peu d'obstacles dont l'amour ne triomphe par la force ou par la ruse. Le chef des eunuques se rend, par les ordres de l'impératrice, chez le patriarche : « Vous voyez, lui dit-il, l'empire sur » le bord de sa ruine; les Turcs l'envahissent; » nos armées n'ont point de chef; le peuple murmure; » votre souveraine Eudocie reconnaît la » nécessité de couronner un homme capable de » sauver l'Etat. Il paraît qu'elle a fixé ses regards » sur votre frère Bardas, pour lui faire partager » son lit et son trône. Mais comment accomplir ce

» mariage au mépris de l'acte solennel qui le défend,
» et dont vous êtes le dépositaire? Elle me charge
» de vous consulter sur le parti qu'elle doit pren-
» dre, et ne veut rien décider sans votre avis. »

Le patriarche avait trop d'ambitiou et trop peu de vertu pour ne pas tomber dans le piége qu'on lui tendait; il se chargea de tout aplanir, prodigua ses richesses pour gagner successivement les sénateurs, obtint leur consentement individuel, remit l'acte fatal dans les mains de l'impératrice, qui le livra aux flammes, et fit enfin lui-même les préparatifs de l'auguste cérémonie qui devait jeter sur sa famille un si grand éclat.

Tandis qu'il se livrait aux rêves d'une espérance chimérique, l'impératrice appela dans son palais, la nuit, Romain Diogène, fit célébrer son mariage par un aumônier, et le lendemain, à la grande surprise de la cour, du sénat et surtout du patriarche, elle déclara publiquement le choix qu'elle venait de faire d'un empereur et d'un époux.

Les fils de Ducas, consternés d'un événement qui les privait de la couronne, éclatent en murmures; un corps de la garde, qu'on nommait les *Varangues*, se soulève, prend les armes; l'adroite Eudocie accourt près de ses enfans, les serre dans ses bras, et, mêlant les caresses aux conseils, les pleurs aux prières, assure ses fils qu'elle n'a voulu donner qu'un appui à leur jeunesse, que Diogène, sous le nom d'empereur, ne sera que régent, qu'il

Révolte des Varangues.

a juré de leur rendre la couronne dès qu'ils seront en âge de la porter, et qu'elle saura lui faire tenir son serment. Les princes, jeunes, sensibles, confians, croient leur mère, promettent de lui obéir, et désarment eux-mêmes les Varangues; la cour flatte le pouvoir naissant, le sénat fléchit et se tait, enfin tout l'empire se soumet à Diogène avec cette indifférence que montrent les esclaves pour le choix d'un maître *.

Les princes et les grands, moins dociles que le peuple, conservaient et dissimulaient leurs mécontentemens; indépendamment des trois fils de Ducas, Constantin, Michel et Andronic, le nouvel empereur devait encore redouter Jean Ducas, leur oncle, qui avait été revêtu du titre de César. Une autre famille puissante dans le sénat et dans l'armée, celle des Comnène, pouvait encore faire craindre une opposition dangereuse.

Le chef de cette maison, qui n'avait pas voulu remplacer son frère Isaac sur le trône, venait de mourir; mais il laissait son nom et son crédit sur l'armée à cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien et Nicéphore, héritiers de son courage comme de ses richesses. Cependant la fortune de Diogène voulut que ces cinq princes, au lieu d'élever des prétentions contre lui, servissent volontairement d'appui à son autorité.

Sage gouvernement de Romain.

Il est vrai que le nouvel empereur se montra

* An 1068.

digne du rang qu'il occupait. L'empire n'était qu'un édifice en ruine, il le releva; reconnaissant des bontés d'Eudocie, mais sans faiblesse pour elle, il ne lui laissa de pouvoir que dans le palais.

Ses victoires sur les Turcs.

Juste, ferme, actif, il s'occupa sans relâche des réformes que nécessitait le délabrement de l'administration civile et militaire. Menacé d'une invasion par le sultan Alp-Arslan, successeur de Thogrul, il résolut de le prévenir, fit des levées dans toutes les provinces, choisit d'habiles généraux, augmenta la paye des troupes, rétablit la discipline, et grossit ses forces, en y joignant des corps soldés de Français, d'Ures et de Varangues.

Son armée réunie n'offrait encore qu'une masse sans ensemble et peu exercée; heureusement les Turcs lui laissèrent le loisir d'organiser ses légions et de les former aux manœuvres; bientôt il se mit en marche, étonna les musulmans par la rapidité de ses attaques, en tua un grand nombre, et, par ce premier succès, frappa d'étonnement les Turcs, accoutumés depuis long-temps à voir les Grecs fuir devant eux.

Peu de temps après il remporta une nouvelle victoire, remonta sa cavalerie aux dépens de l'ennemi, s'avança vers l'Euphrate, livra, près de ses rives et du château d'Hiéraple, une grande bataille, la gagna complétement, s'empara du camp turc, le brûla, et revint couvert de gloire dans la capitale.

Ouvrages d'Eudocie, entr'autres *Jonia*.

A son retour, Eudocie lui dédia un ouvrage, composé par elle, sous le titre de *Jonia*, et qui est parvenu jusqu'à nous. Il contient l'histoire des dieux, des héros, leurs métamorphoses et différentes allégories. On a perdu d'autres écrits de cette savante princesse, tels qu'un poëme sur la chevelure d'Ariane, une instruction pour les femmes, un éloge de la vie monastique, et un traité sur les devoirs des princesses.

L'amour des lettres ressuscitait ainsi momentanément par les soins et par l'exemple d'Eudocie dans la cour d'Orient; le luxe de cette cour, le caractère belliqueux de Diogène, et le désir chevaleresque de combattre les musulmans, attiraient plusieurs guerriers normands à Constantinople; on distinguait, parmi ces guerriers, Hervey, Radulfe, Gosselin, Bailleul, et particulièrement Robert Crespin, de la famille des Grimaldi, qui tiraient leur origine d'un des premiers compagnons de Rollon.

Succès, disgrâce et exil de Robert Crespin.

Robert servit en Asie, et, se trouvant mal payé, il mit à contribution les provinces qu'il devait défendre; on le traita en rebelle; les Grecs l'attaquèrent, mais il les mit en fuite; les Turcs alors, croyant trouver en lui un allié, s'approchèrent avec confiance de sa troupe; Robert, à la tête de ses intrépides Français, les chargea et les tailla en pièces.

Diogène, frappé de cette action héroïque, l'ap-

pela près de lui et lui donna un commandement : bientôt quelques délateurs, jaloux du nouveau crédit de Robert, le noircirent dans l'esprit de l'empereur, qui l'exila. Les Français furieux le vengèrent en ravageant la Mésopotamie ; il fallut leur rendre leur chef pour les apaiser.

Tout le règne de Diogène fut employé à la guerre ; il habitait plus les camps que son palais. Les Turcs, battus plusieurs fois, prirent leur revanche contre un général imprudent nommé Philaret, qui se laissa surprendre par eux.

L'empereur lui donna pour successeur Manuel Comnène, qui, par son courage et par son habileté, contint les Turcs et les empêcha long-temps de faire aucun progrès.

Diogène aimait la gloire avec trop de passion pour n'être pas jaloux de ceux qui en acquéraient ; cette jalousie lui fit affaiblir l'armée de Manuel ; les Turcs en profitèrent, ils attaquèrent, forcèrent le camp de ce même Manuel, naguère leur vainqueur, le firent prisonnier, traversèrent la Cappadoce, pénétrèrent en Phrygie et saccagèrent Colosse.

Captivité de Manuel.

L'empereur, irrité, rallia ses troupes et voulut se précipiter sur eux ; mais le César Jean Ducas le détourna de cette résolution, en lui représentant le péril auquel il s'exposerait, s'il attaquait des ennemis si nombreux à la tête d'une armée vaincue. Ce conseil était dicté par une

haine secrète; Ducas espérait que l'empereur, en laissant approcher les Turcs de la capitale, deviendrait odieux au peuple.

Sa promesse artificieuse à Chrysoscule.

Cependant Manuel, dans les fers, s'aperçut que Chrysoscule son vainqueur, né dans la famille des sultans, supportait avec peine le joug d'Alp-Arslan, et qu'il méditait le dessein de lui ravir le sceptre; Manuel, flattant son ambition, lui promit l'appui de l'empereur pour parvenir au trône, divisa ainsi ses ennemis, fit tomber Chrysoscule dans le piége qu'il lui tendait, et lui persuada de venir à Constantinople.

Arrivée de ce musulman.

On y vit ainsi ce musulman victorieux, amené, comme en triomphe, par son captif avec tous les prisonniers grecs qui avaient recouvré leur liberté.

Marche de Romain contre les Turcs.

L'empereur accueillit honorablement ce prince ambitieux, l'amusa d'espérances qu'il ne réalisa point, et marcha de nouveau, l'année suivante, à la tête d'une forte armée contre les Turcs*.

Son imprudence guerrière.

Arrivé dans la plaine de Chryas, près de Césarée, lieu renommé par la salubrité de ses eaux, par la fertilité de son sol, par l'abondance de ses fruits, il ne put contenir l'intempérance de ses soldats, et se vit même obligé de licencier sa garde qui bravait ses réglemens.

Comme les maladies affaiblissaient son armée, les plus vieux généraux lui conseillaient de se

* An 1070.

retrancher et d'attendre l'ennemi dans une forte position. Diogène, ardent, fier, impétueux et plus soldat que capitaine, se décide, malgré la difficulté des chemins, à chercher les Turcs au fond de la Médie.

Renouvelant les fautes de Crassus, d'Antoine, d'Héraclius, trompé par de fausses nouvelles, entraîné par la vaillante impatience des Français, il court plutôt qu'il ne marche, persuadé que la retraite habile du sultan est une lâche fuite.

Bailleul l'avertit en vain du danger auquel il s'expose; il continue à se diriger sur Babylone; sa cavalerie compromise est repoussée; mais Basilace, qui la commandait, l'assure que ces corps ennemis ne sont que des détachemens tirés de quelques garnisons; l'avant-garde, conduite par Nicéphore Brienne, se joint à Basilace, éprouve une vive résistance, parvient cependant à enfoncer la cavalerie turque, et la poursuit jusqu'à la vue d'un camp immense. Premières attaques.

A sa grande surprise, l'armée entière du sultan, qui s'y trouvait, en sort, fond sur les Grecs et en fait un grand carnage: Basilace est pris; ce guerrier audacieux, loin de trembler en présence du sultan, mêle à ses éloges sur le courage des Turcs un tableau imposant des forces de l'empereur. « Deux souverains tels que vous et mon maître, » lui dit-il, dignes de partager l'empire de l'uni- » vers, devraient s'unir par une étroite alliance,

» et ne pas exposer leur brillante destinée au sort
» incertain d'une bataille. »

Proposition du sultan.

Le sultan, frappé de ce discours, envoie des députés à l'empereur pour lui proposer la paix. Pendant qu'ils étaient en marche, quelques fuyards apprennent à Diogène la défaite de son avant-garde; irrité de ce désastre, il sort de son camp; mais la nombreuse cavalerie turque, qui poursuivait les Grecs, le force à rentrer dans ses retranchemens.

Cependant les envoyés du sultan arrivent; l'empereur déclare qu'il ne peut écouter aucune proposition, si l'avant-garde ennemie ne se retire.

Rupture de la négociation.

Les députés partent; tandis que le sultan délibérait encore sur la réponse qu'on leur avait faite, Diogène, égaré par ses courtisans, se décide à rompre toute négociation.

La trompette sonne: le sultan, qui voit qu'on lui présente le combat, range son armée en bataille: « Compagnons, dit-il à ses soldats, il est affreux
» pour l'humanité de voir l'orgueil des princes
» payé par tant de sang; nous offrions la paix, on
» veut la guerre; combattons. Que les braves seuls
» restent: je permets aux timides de se retirer.
» Suivez mon exemple, attaquons l'ennemi corps
» à corps; dédaignons les armes qui ne frappent
» que de loin: je dépose mon arc et mes flèches;
» je ne garde que mon sabre et ma massue. »

A ces mots, il se dépouille de ses vêtemens, se

couvre de l'habit blanc que les musulmans portent le jour de leur sépulture, et s'écrie : « Si ce » champ de bataille n'est pas le théâtre de votre » triomphe, il sera mon tombeau. »

L'armée grecque avance en masse; les Turcs, divisés en plusieurs colonnes, feignent de fuir pour attirer l'empereur dans une embuscade; Diogène aperçoit à temps le piége, et, craignant d'être coupé, commence un mouvement rétrograde.

Perfidie d'Andronic.

Andronic, fils du César Jean Ducas, commandait la réserve et voulait enlever la victoire à l'empereur pour le perdre. Dès qu'il aperçoit la manœuvre prudente du prince, il crie perfidement que l'empereur prend la fuite. Soudain un affreux désordre se répand dans les troupes; les Turcs profitent de cette confusion, et chargent les Grecs avec impétuosité. La déroute de ceux-ci est prompte et complète.

Défaite des Grecs.

Courageuse défense et captivité de l'empereur.

Diogène, accompagné de quelques braves, est enveloppé; en vain il se défend avec un courage héroïque contre une foule qui s'accroît sans cesse; après avoir fait tomber sous son cimeterre un grand nombre d'ennemis, il succombe; son cheval est blessé, son glaive se brise, et lui-même il tombe percé de coups.

Un Turc, nommé Chady, qui l'avait vu à Constantinople, le reconnaît, sauve ses jours, se prosterne devant lui, et le conduit prisonnier dans le camp du sultan.

Singulière réception de Diogène par le sultan.

Le lendemain, Diogène, couvert de sang, est amené devant Alp-Arslan. Par un mélange bizarre de barbarie et de générosité, le sultan, pour se conformer aux mœurs de son pays, renverse d'abord à terre le monarque captif et vaincu, lui marche sur le corps, et, après avoir suivi cet usage féroce de l'Orient, présente la main à Diogène, le relève et l'embrasse.

Magnanimité du sultan.

« Ne craignez rien, prince, lui dit-il ; je suis » homme comme vous et exposé aux mêmes re- » vers. Je ne vous traiterai point en captif, mais » en empereur. Malheur à celui qui s'enivre des » faveurs de la fortune, et qui n'en prévoit pas » l'inconstance. »

Il lui donne une tente magnifique, le fait dîner avec lui, le visite fréquemment et lui parle des opérations de la campagne, aussi familièrement que si tous deux l'avaient faite en alliés.

« Quel eût été mon sort, lui dit-il un jour, si » vous m'eussiez pris ? — Je vous aurais fait dé- » chirer à coups de verges, » répondit brutalement Diogène, aigri par le malheur. — « Et moi, » répliqua le Turc, je vous traiterai suivant les » principes de votre religion, qui ordonne, dit- » on, l'amour du prochain, et l'oubli des in- » jures. »

Paix entre lui et l'empereur.

Fidèle à sa promesse, il conclut la paix avec lui, régla généreusement les limites des deux Etats, rendit la liberté aux prisonniers, exigea

mille cinq cents pièces d'or comme rançon, trois cent soixante mille comme tribut, lui en donna dix mille pour faire son voyage, lui jura amitié, et convint du mariage d'une fille de Diogène avec son fils.

L'empereur versa des larmes d'admiration en quittant ce héros musulman qui l'avait encore plus subjugué par sa générosité que par ses armes*.

Dès que Diogène fut arrivé dans le Pont, il écrivit à l'impératrice les détails de sa défaite, de sa captivité, de sa délivrance; mais par malheur un soldat grec, qui avait pris la fuite pendant la bataille, arriva dans la capitale avant la dépêche de Diogène, et y répandit le bruit de sa mort. D'autres fuyards confirmèrent successivement cette fausse nouvelle. Fausse nouvelle de la mort de Diogène.

Eudocie, consternée, convoque les grands et le Sénat pour délibérer sur le parti qu'on devait prendre. Le César Jean Ducas dit qu'il fallait s'occuper de l'empire, et non de vains regrets pour un empereur qui n'existait plus. Il propose de proclamer sur-le-champ empereur Michel, l'aîné des enfans de Ducas. Retraite d'Eudocie.

On délibérait encore, lorsque le message de l'empereur arrive: en vain la triste Eudocie veut prendre le parti de son époux; le César Jean, ainsi que ses fils Andronic et Constantin, soulè- Révolte de César Jean.

* An 1071.

vent les soldats; leurs cris, le bruit de leurs armes épouvantent l'impératrice, elle croit qu'on veut sa mort, et, dans son effroi, elle se laisse conduire dans un monastère, où on la force de prendre le voile : elle y vécut vingt-cinq ans.

Élévation de Michel au trône.

Le César Jean place Michel sur le trône, le fait reconnaître dans toutes les provinces, et, par un décret du Sénat, fait déclarer Diogène déchu du pouvoir qu'il avait usurpé.

Cet infortuné monarque, qui avait trouvé autant d'ingratitude dans sa cour que de générosité chez ses ennemis, se montra surpris, mais non découragé par son malheur. Il leva diligemment des troupes et s'empara d'Amasie.

Défaite et fuite de Diogène.

Constantin, fils du César Jean, vint lui livrer bataille, elle fut longue et sanglante; mais la fortune avait abandonné Diogène; ce prince, vaincu, poursuivi, se retira dans une forteresse, d'où un officier fidèle, nommé Catature, parvint à le sauver. Réfugié en Cilicie, il trouva encore moyen de lever une nombreuse armée.

Proposition de Michel à Diogène.

Amnistie entre eux.

Le nouvel empereur Michel, intimidé par le courage de son rival, lui proposa le partage de l'empire. Diogène, dont la fierté semblait plus intraitable dans les revers que dans la prospérité, refusa cette proposition, et ne voulut accorder qu'une amnistie.

Pendant ces troubles civils, les Comnène res-

taient neutres *. Michel les en punit ainsi que leur mère par l'exil. Andronic Ducas marcha en Cilicie pour combattre l'armée de Diogène que commandait Catature ; il trouva cette armée retranchée dans une forte position.

Marche d'Andronic contre Diogène.

Comme il balançait sur le moment et sur les moyens de l'attaque, un guerrier normand, Robert Crespin, se présente hardiment devant lui : « Chargez les Français et moi, dit-il, de l'hon» neur de cette journée, et, je le jure, vous vain» crez sans combattre. »

Exploits de Robert Crespin.

On admire sa hardiesse ; on laisse un champ libre à son courage. Robert, à la tête de cette élite de preux, fond sur la cavalerie ennemie, l'enfonce, met ensuite l'infanterie en déroute, revient dans la tente d'Andronic pour lui apprendre qu'il est vainqueur et que Catature est prisonnier.

Diogène, persécuté par le sort, rassembla ses faibles débris dans la ville d'Adane, s'y défendit long-temps ; mais, lorsqu'il eut consommé ses vivres, il se vit enfin forcé de capituler.

Capitulation et abdication de Diogène.

Il promit de prendre l'habit monastique, pourvu qu'on épargnât sa vie et qu'on ne lui fît aucun mauvais traitement.

Andronic transmit ses propositions à Michel, qui les accepta, et chargea trois archevêques, signataires avec lui du traité, de le porter dans

* An. 1071.

Adane, et d'être, près du vaincu, les garans de sa promesse.

Son héroïque générosité. Au comble de l'infortune, l'héroïque générosité de Diogène ne se démentit pas. Ramassant le peu de bien qui lui restait, il l'envoya au sultan, et lui écrivit en ces termes : « Quand j'étais » empereur, je vous promis quinze cent mille » pièces d'or pour ma rançon ; dépouillé de ma » couronne, je vous en envoie aujourd'hui deux » cent mille, ainsi que ce diamant comme gage » de ma reconnaissance, c'est tout ce que je possède ; un vainqueur tel que vous a plus de droit » à mon héritage que mes sujets ingrats. »

Après ce dernier acte de liberté, il sortit de la forteresse, marchant vers la capitale en habit de moine et monté sur un mulet.

Cruauté de Jean. Pendant sa route, un émissaire du César Jean l'empoisonna. L'art des médecins le guérit : lorsqu'il fut près de Constantinople, la cour envoya l'ordre barbare de lui faire crever les yeux : en vain Andronic protesta contre la violation du traité, en vain les trois archevêques menacèrent les parjures de la vengeance céleste; l'impitoyable Jean persista et défendit même qu'on pansât les plaies de sa victime. L'ordre horrible fut exécuté malgré les cris de Diogène, qui invoquait inutilement le secours du ciel et des hommes.

Mort de Diogène. On lui arracha les yeux et on le porta dans l'île de Proté, où il mourut peu de jours après, sup-

portant en héros son malheur, et pardonnant en chrétien à ses ennemis. Deux de ses fils, Constantin et Léon, périrent en combattant contre les Turcs; le troisième, Nicéphore, vécut long-temps avec éclat. Le règne, et l'on pourrait presque dire le triste roman de Diogène, avait duré trois ans et dix mois.*

*An 1071.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Portrait de Michel VII. — Politique du César Jean. — Ingratitude et mauvaise gestion de Nicéphorise — Victoire sur les Turcs. — Révolte et victoire d'Oursel. — Dévouement et captivité de Jean et d'Andronic son fils. — Marche d'Oursel contre les Grecs. — Sa défaite et sa captivité. — Premiers exploits d'Alexis Comnène. — Révolte en Bulgarie. — Exploits de Nicéphore Brienne. — Révolte de son armée. — Sa marche sur Constantinople. — Intrigue de Nicéphorise — Brienne est proclamé empereur. — Son échec et sa retraite. — Nicéphore le Botoniate est proclamé empereur. — Conspiration contre Michel. — Son abdication en faveur de son frère. — Soumission de Constantin au Botoniate. — Couronnement de Nicéphore.

MICHEL VII, DIT PARAPINACE. (An 1071.)

Portrait de Michel VII.

LA nature avait privé de force le caractère de Michel, et son éducation augmenta cette faiblesse. Eloigné des camps et des affaires dans sa jeunesse par Diogène, excité à l'étude par Eudocie, instruit par un instituteur nommé Psallus, qui avait plus de mémoire que de jugement, et qu'on appelait pourtant alors le premier des philosophes, on vit le nouvel empereur ne s'occuper que de grammaire, d'étymologies, de recherches minutieuses; il semblait né pour l'école et non pour le trône.

Le César Jean, fortifié de l'appui des Com-

nène, dont l'aîné avait épousé une de ses parentes, entretint soigneusement l'aversion de Michel pour la guerre, pour la politique et pour le monde, espérant régner à sa place; un eunuque renversa ses projets.

Politique du César Jean.

C'était un Galathe, nommé Nicéphorise, ambitieux, fourbe, ardent, dissimulé, politique profond et habile courtisan, autrefois ministre sous Constantin Ducas. Eudocie l'avait fait exiler; Diogène, ayant trouvé, par l'industrie de cet eunuque, l'argent nécessaire dans sa détresse, lui donna le gouvernement du Péloponèse.

Le César Jean, qui aimait le plaisir et craignait le travail, rappela Nicéphorise et lui confia les soins de l'administration; l'ingrat Galate, ayant gagné la faveur de Michel, s'en servit pour faire disgracier son bienfaiteur; l'empereur lui livra les rênes du gouvernement, et le vil eunuque devint le maître de l'empire, dont son avarice épuisa tous les trésors.

Ingratitude et mauvaise gestion de Nicéphorise

La cour se remplit de délateurs; ceux qui étaient riches parurent coupables; les confiscations se multiplièrent; les familles furent ruinées, et Nicéphorise grossit rapidement sa fortune en accaparant tous les blés sous le nom de l'empereur. Cette manœuvre, qui écrasa le peuple, valut à Michel le surnom de Parapinace.

Il est plus facile de railler que de se révolter, et dans tous les siécles les Orientaux, courbés

sous le despotisme, ne surent se venger de leurs tyrans que par des sobriquets et par des épigrammes : quand la haine est comprimée, le mépris seul éclate.

Victoire sur les Turcs.

Le généreux vainqueur de Diogène, Alp-Arslan, indigné du cruel traitement fait à ce malheureux prince, le vengea, non plus par des pillages, mais par des conquêtes.

Isaac et Alexis Comnène marchèrent en Cappadoce pour le combattre, suivis d'une foule d'aventuriers français, qu'il était difficile de vaincre et impossible de discipliner. Ils donnèrent à l'armée grecque l'exemple du courage et du désordre; leur bouillante ardeur compromit cette armée; les Turcs la battirent, Isaac fut pris; Alexis furieux vengea son frère, en abattant sous son glaive un grand nombre de musulmans. Sa bravoure favorisa d'abord la retraite, mais les Grecs découragés se débandèrent; Alexis se sauva presque seul, et courut chercher les moyens de payer la rançon d'Isaac.

Les amis de ce prince captif rachetèrent sa liberté; tous deux accompagnés des intrépides Français reprirent la route de la capitale, et sur leur chemin se virent assaillis et entourés par une nombreuse armée de Turcs. Ils l'enfoncèrent et durent leur salut à des prodiges de valeur. Le siècle des preux chevaliers n'était plus celui des grands généraux ; le courage individuel rappelait

l'héroïsme des temps fabuleux, mais la science de la guerre tombait en décadence; les chevaliers brillaient aux tournois, et les armées perdaient des batailles.

Le chef des aventuriers français, Oursel, se révolta et ravagea l'Asie. Michel envoya contre lui le César Jean, accompagné de son fils Andronic et de Nicéphore Botoniate; les Français remportèrent la victoire. Jean, après une résistance opiniâtre, est blessé et pris; son fils Andronic se jette au milieu des ennemis pour le délivrer; mais, accablé par le nombre, couvert de blessures, il tombe; on va lui trancher la tête. Son père, témoin de cet horrible spectacle, rompt ses chaînes, s'élance, le couvre de son corps, et s'écrie: « Arrêtez, barbares, c'est mon fils, c'est Andronic. » Les Français abaissent leurs sabres, et, admirant la tendresse courageuse d'un père sauvant les jours d'un fils qui mourait pour le délivrer, ils relèvent les deux captifs, les traitent avec douceur, et leur promettent la liberté, pourvu qu'ils donnent en otages les deux enfans d'Andronic.

Révolte et victoire d'Oursel.

Dévouement et captivité de Jean et d'Andronic son fils.

Tout offrait alors dans les mœurs un mélange bizarre de vices et de dévotion, d'honneur et de mauvaise foi, de courage et de servitude, de prouesses et de perfidie. Le traité conclu fut mal exécuté des deux parts; on garda le César Jean; Andronic partit et envoya ses enfans dans le camp français: mais un eunuque, son émissaire,

trouva le moyen de les enlever la nuit et de les ramener dans la capitale.

Nicéphorise, loin de songer à racheter Jean Ducas, regrettait qu'il n'eût pas été tué ainsi que son fils. Oursel, dans le dessein d'affaiblir la famille impériale en la divisant, fit proclamer empereur par l'armée son prisonnier le César Jean; il marcha ensuite avec lui vers le Bosphore, et brûla Chrysopolis, dont les flammes répandirent la terreur dans Constantinople.

Marche d'Oursel contre les Grecs.

Cent mille Turcs, commandés par un brave guerrier nommé Tulac, se trouvaient alors en Cappadoce; Nicéphorise traita secrètement avec eux. Il s'approche des Français : Oursel, à la vue de leur avant-garde, méprise les sages conseils de Jean, donne le signal du combat, enfonce les premiers escadrons, les poursuit imprudemment, et se voit enveloppé par l'immense armée des Turcs. Le César Jean et lui combattent avec le courage du désespoir; mais enfin ils cèdent au nombre, et tombent dans les fers des Turcs.

Sa défaite et sa captivité.

L'empereur Michel, malgré son ministre, paya la rançon du César Jean son oncle, qui, pour désarmer sa vengeance, se présenta devant lui en habit de moine. Oursel, racheté par sa femme, continua ses ravages; on envoya contre lui six mille Alains, il les battit; enfin la cour lui opposa Alexis Comnène : ce jeune prince, âgé de vingt-cinq ans, était alors le seul général qui, par son

Premiers exploits d'Alexis Comnène.

caractère et par ses actions, eût acquis et conservé l'estime universelle, l'affection publique et une juste célébrité.

Dès qu'on le vit revêtu du commandement, les Grecs abandonnèrent Oursel. Le Normand, réduit par cette défection au seul appui de ses compatriotes, fit un traité avec les Turcs; mais Tutac, gagné par Alexis, trahit Oursel, l'arrêta dans une conférence, le retint captif et l'enferma dans Amasée.

Le peuple de cette ville se soulevait en faveur du Normand; mais l'adresse d'Alexis calma cette sédition. Il annonça aux rebelles qu'on avait crevé les yeux à Oursel, et fit paraître ce guerrier à leurs regards, avec un bandeau sur le front: la multitude le plaignit, l'oublia, et le laissa partir pour Constantinople. L'empereur, après l'avoir fait battre de verges, le jeta dans une prison, où il ne vécut que des charités d'Alexis.

Isaac Comnène, moins heureux que son frère, fut battu par les Turcs. Sa défaite aurait pu avoir des suites funestes; heureusement les dissensions intestines qui s'élevèrent alors entre les Musulmans laissèrent quelque trêve à l'empire.

Révolte en Bulgarie.

Une révolte, qui éclata dans ce temps en Bulgarie, occupa les forces des Grecs. Bodin, élu roi par les Bulgares, vainquit Damien Dalassène général de l'empereur, et s'empara de son camp. Un autre chef plus habile, Saronet, attira Bodin

dans une embuscade et le fit prisonnier. Les Bulgares s'armèrent en foule pour venger leur roi.

Michel, fatigué de toutes les guerres qui le distrayaient de ses études, et mécontent d'un ministre qui n'assurait pas son repos, voulut nommer un César, en écartant du trône ses propres frères qui auraient pu abuser de cette élévation.

Exploits de Nicéphore Brienne.

Il jeta les yeux sur Nicéphore Brienne, et le manda près de lui; mais les courtisans, effrayés du choix d'un homme ferme et expérimenté, parvinrent à communiquer leurs craintes à Michel, et, lorsque Nicéphore arriva, on ne lui donna que le titre de duc de Bulgarie et le commandement de l'armée.

A la tête des troupes impériales, il soumit les Bulgares, chassa les Serviens, et, montant ensuite sur la flotte, il réprima les courses des pirates normands qui insultaient alors les côtes de l'Archipel.

Révolte de son armée. Sa marche sur Constantinople.

Tandis qu'il rétablissait ainsi la tranquillité maritime, son armée, restée en Bulgarie et composée de Macédoniens, d'Allemands, de Français et de Patzinaces, se révolta pour échapper au lien de la discipline, se livra au pillage, et marcha contre Constantinople.

Intrigue de Nicéphorise.

Nicéphorise, au lieu de charger Nicéphore Brienne de réprimer cette révolte, profite de l'occasion pour perdre un général qu'il redoutait; il prépare sa condamnation. Brienne, informé de son dessein, se met à la tête des rebelles; Basilace

envoyé contre lui, se range sous ses drapeaux. L'armée proclame Brienne empereur; Andrinople le reconnaît *, et son frère, suivi d'une partie des troupes, paraît sous les murs de Constantinople.

Brienne est proclamé empereur.

Tout le peuple se montrait disposé à le recevoir; mais quelques-uns de ses soldats livrent un faubourg aux flammes. La multitude furieuse prend les armes; Michel, sans quitter ses livres favoris, charge son frère Constantin et Alexis Comnène de défendre la ville. Ce péril extrême rappelle le souvenir des exploits d'Oursel; on le tire de prison, et il jure de combattre fidèlement pour l'empereur.

Tous sortent des murs, et forcent Brienne à se retirer. Constantin ne se signala par aucune action. Oursel tailla en pièces l'arrière-garde des rebelles; Alexis Comnène effaça par sa valeur celle de ses compagnons, et Michel, par reconnaissance, lui permit d'épouser Irène, petite-fille du César Jean Ducas son oncle.

Son échec et sa retraite.

La tyrannie de Nicéphorise rendait tout triomphe inutile; elle disposait sans cesse les esprits à la sédition: tandis que les provinces du Nord donnaient le sceptre à Brienne, les armées d'Orient proclamèrent empereur Nicéphore le Botoniate,

Nicéphore le Botoniate est proclamé empereur.

* An 1077.

qui descendait des Phocas, et prétendait tirer son illustre origine de l'antique maison romaine des Fabius.

Ce général attira sous ses étendards tous les commandans des troupes de l'Asie, se fit un parti puissant dans le Sénat, et trouva le moyen de s'assurer l'appui du clergé.

Nicéphorise, qui ne savait gouverner que par des supplices et combattre que par des intrigues, donna de forts subsides aux Turcs pour les engager à s'armer contre le Botoniate.

Celui-ci marche contre eux, défait la cavalerie du sultan Soliman, conclut la paix avec lui, et arrive devant Nicée, escorté par les mêmes musulmans que le ministre avait payés pour le détruire.

En approchant de la ville il aperçoit une foule innombrable d'hommes armés, et se prépare avec crainte à combattre tant d'ennemis; mais bientôt leurs gestes et leurs cris lui apprennent qu'ils ne sont rassemblés que pour le recevoir en triomphe.

Conspiration contre Michel.

Au même moment ses partisans nombreux tramaient une conspiration dans la capitale; l'habile Alexis presse en vain l'empereur de la prévenir. La révolte éclate, les conjurés enfoncent les prisons, arment les prisonniers et les esclaves.

Seul, intrépide au milieu de ce tumulte, Alexis Comnène conseille à l'empereur de sortir avec lui du palais et de charger, à la tête de la garde, ces

rebelles. Le timide Michel refuse de suivre cet avis courageux. « Je ne veux point, dit-il, devenir cruel et sanguinaire pour conserver une » couronne qui me pèse, j'en suis depuis long- » temps fatigué; portez vos conseils, vos armes et » ma couronne à mon frère Constantin. » Celui-ci, incapable de braver un tel péril, refusa le sceptre comme un présent trop dangereux, et, suivi d'Alexis, traversa le Bosphore pour se soumettre au Botoniate.

Son abdication en faveur de son frère.

Soumission de Constantin au Botoniate.

Nicéphore reçut d'abord le prince avec froideur, mais Alexis lui dit : « Constantin mérite » de vous un meilleur accueil; près du trône il a » vécu obscur, prisonnier et presque esclave d'un » insolent ministre. Votre avénement au trône, » en le privant d'une grandeur apparente, l'af- » franchit d'une tyrannie réelle. Quant à moi, » vous savez avec quel zèle j'ai servi l'empereur » Michel. Malgré les vœux de tout l'empire dé- » clarés en votre faveur, je voulais encore tout » à l'heure défendre ce prince et vous combattre; » de tous ses guerriers, de tous ses sujets, je lui » suis resté le dernier fidèle. Ma fidélité pour ce » prince est le seul et le meilleur garant de celle » que je vous jure aujourd'hui. »

Nicéphore l'embrassa et entra avec lui dans Constantinople, où il fut reçu avec cet enthousiasme que la fortune excite toujours.

Michel s'était fait conduire au monastère de

Stude, où il prit l'habit de moine. Nicéphorise se sauva près d'Oursel, qui commandait un corps de troupes à Sélymbrie. Le patriarche couronna Nicéphore; le règne de Michel, ou plutôt celui de son eunuque, avait duré près de sept ans *.

Couronnement de Nicéphore.

* An 1078.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Règne méprisé de Nicéphore III. — Empoisonnement d'Oursel. — Torture et mort de Nicéphorise. — Négociation entre les deux Nicéphore. — Rupture de cette négociation. — Bataille entre Brienne et Alexis Comnène. — Echec d'Alexis. — Ralliement de ses troupes. — Captivité de Brienne. — Adoption d'Alexis par l'impératrice Marie. — Ordre sanguinaire de l'empereur. — Fuite d'Alexis et de sa famille. — Alexis est proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans la ville par trahison. — Abdication et retraite de Nicéphore.

NICÉPHORE III, DIT LE BOTONIATE.

(An 1078.)

LA fortune avait couronné le plus faible des deux rivaux qui se disputaient le sceptre de Michel. Brienne, plus jeune, plus vaillant, plus actif, régnait en Illyrie et en Macédoine. Nicéphore le Botoniate, maître de la capitale, épuisé par l'âge et par les travaux, ne montra plus sur le trône la vigueur qui l'avait fait autrefois briller dans les camps. Gouverné par deux affranchis, Borile et Germain, il se ruina pour se rendre populaire, avilit les charges en les prodiguant, détruisi le crédit public en altérant les monnaies, et n'inspira que du mépris au peuple, dont il cherchait, sans discernement, à se faire aimer. Règne méprisé de Nicéphore III.

Empoisonnement d'Oursel.

L'eunuque Nicéphorise, qui s'était réfugié près d'Oursel, ne put décider ce preux français à embrasser la cause de Brienne, et, pour se venger de son refus, il l'empoisonna. Ce fut le dernier crime de ce ministre tyrannique; les amis d'Oursel le livrèrent à l'empereur, qui le fit mettre à la torture dans l'espoir de découvrir les trésors dont son avarice le faisait supposer possesseur. Ce nouveau Séjan tenait plus à son or qu'à sa vie. Il garda son secret et mourut dans des tourmens affreux.

Torture et mort de Nicéphorise

Négociation entre les deux Nicéphore.

Brienne, suivi des légions belliqueuses de la Macédoine, s'avançait avec des forces imposantes vers Constantinople. L'empereur, aimant mieux dans sa vieillesse partager la couronne que de la disputer, lui écrivit en ces termes : « J'étais l'ami » et le compagnon de votre père; vous êtes l'hé» ritier de ses vertus, la Providence m'a placé » sur le trône. Je veux vous adopter pour fils; » recevez, avec le titre de César, la seconde place » de l'empire; mon âge ne vous laissera pas long» temps attendre la première. »

Brienne accepta cette proposition, à condition que ses officiers conserveraient leurs emplois, qu'on ne l'obligerait pas de venir à Constantinople, et que le patriarche le couronnerait en Thrace.

Nicéphore lui demanda ce qu'il pouvait craindre dans la capitale. « Je ne crains personne que Dieu, » répondit Brienne, mais je me défie des cour» tisans. »

Les ministres, jugeant par cette réponse que ce nouveau César serait leur ennemi, rompirent la négociation. Alexis fut chargé de combattre Brienne; mais, comme la plus grande partie des forces de l'empire étaient occupées en Asie à contenir les Turcs, on ne put donner au brave Comnène d'autres troupes que la garde impériale, un corps auxiliaire de Français et la cavalerie d'élite, qui portait, comme en Perse, le nom d'immortels. Rupture de cette négociation.

Les deux armées se rencontrent et se livrent bataille en Thrace, près de Calabriac *. L'impétueux Alexis enfonce d'abord la première ligne des ennemis, et la met en fuite. L'intrépide Brienne rallie ses soldats effrayés, les ramène au combat, et change la fortune. Les Français, inconstans comme elle, abandonnent Alexis, et passent sous les drapeaux de Brienne. Les Patzinaces, au lieu de combattre, pillent le camp; vainement Comnène, par des prodiges de valeur, dispute avec acharnement la victoire; tout tombe autour de lui; six officiers seuls lui restent; son armée est en pleine déroute, les Macédoniens la poursuivent. Bataille entre Brienne et Alexis Comnène. Echec d'Alexis.

Dans ce moment Alexis aperçoit un des chevaux de Brienne errant dans la plaine, couvert d'un riche harnois; il le saisit par la bride, et crie d'une voix forte: « Brienne est tué, amis, rassurez- » vous; je tiens son superbe coursier. » A ces mots, les fuyards se rallient, les vainqueurs se décou- Ralliement de ses troupes.

* An 1078.

Captivité de Brienne.

ragent, la mêlée recommence. Un renfort turc, que Soliman envoyait au secours d'Alexis, arrive et enveloppe Brienne.

Ce prince, assailli par les musulmans, en immole inutilement plusieurs à sa vengeance; leur nombre l'accable. Attaqué par deux Arabes, tandis qu'il coupe le bras à l'un, l'autre l'enlève de cheval, et l'amène aux pieds de son rival.

Alexis, aussi généreux dans la victoire qu'il s'était montré brave dans le danger, traita Brienne avec cette courtoisie chevaleresque qui, dans ce siècle à demi barbare, commençait à remplacer les autres vertus.

On rapporte que, la nuit même qui suivit ce combat fameux, ces deux guerriers s'étant couchés tous deux sur l'herbe, dans un bois, sans gardes et sans domestiques, Alexis s'endormit profondément, et que Brienne, admirant sa sécurité, ne voulut point devoir sa liberté à l'assassinat d'un ennemi si noble et si confiant.

En arrivant à Constantinople, l'infortuné Brienne se vit enlever à la protection d'Alexis; on le livra à des ministres cruels, parce qu'ils étaient lâches, qui lui firent crever les yeux. Les cours sont plus dangereuses pour un vaincu que les camps.

Jean Brienne, son beau-frère, capitula; et, au mépris de la foi jurée, on l'assassina.

L'empereur n'offrit au brave Comnène d'autres

récompenses que de nouvelles fatigues et de nouveaux périls. Il l'envoya combattre Basilace qui venait de se révolter. L'heureux Comnène le défit, le prit et le livra, non sans regret, à l'empereur, qui le fit priver de la vue.

Alexis étouffa encore deux autres révoltes, et remporta une victoire signalée sur les Patzinaces.

Depuis que la force donnait le sceptre, chacun y aspirait. Nicéphore Mélissène prit la couronne à Nicée. Alexis, dont il était parent, refusa de marcher contre lui, dans la crainte d'exciter la méfiance d'une cour ombrageuse. L'eunuque Jean attaqua Nicée, fut battu, et donna l'exemple de la fuite.

Adoption d'Alexis par l'impératrice Marie.

La gloire d'Alexis et la reconnaissance que lui témoignait l'empereur excitaient contre lui la haine des ministres. Un nouveau motif envenima bientôt cette jalousie; l'empereur venait d'épouser Marie, fille d'Eudocie et femme de l'empereur Michel, détrôné. L'impératrice avait un fils nommé Constantin, elle désirait l'élever au trône; mais l'empereur avait conçu le dessein de prendre pour héritier l'un de ses neveux nommé Synadine. Marie, dans l'espoir de donner un ferme appui à Constantin, jeta les yeux sur le héros de l'empire, et adopta Alexis Comnène pour son fils.

Ordre sanguinaire de l'empereur.

Les ministres alors jurent la perte de Comnène; Alexis, par leurs ordres secrets, rassemblait près de la capitale une grande partie des troupes

de l'empire ; les traîtres font croire au faible Nicéphore que ce guerrier n'appelle les légions que pour le détrôner. Craintif et crédule, le timide vieillard ordonne, pour la nuit suivante, l'assassinat de tous les Comnène.

Fuite d'Alexis et de sa famille

Alexis, informé de cette perfidie par un Français nommé Humbel, frère du célèbre Robert Guiscard, se sauve précipitamment avec sa famille. Pour assurer leur fuite, ils coupent les jarrets des chevaux de la garde impériale, forcent une porte de la ville, et se rendent au camp de Jurule, où ils invitent le César Jean Ducas à les rejoindre.

Celui-ci, rencontrant un corps de Hongrois sur sa route, l'amena avec lui, et s'empara aussi de fortes sommes qu'on portait au trésor impérial.

Toutes les provinces, toutes les villes, excepté Andrinople, se soulevèrent contre la tyrannie des ministres de Nicéphore. Les généraux, les officiers de toutes les armées, s'étant réunis, délibérèrent sur le choix d'un empereur. Jean Ducas et Constantin renoncèrent à toute prétention au trône ; l'un, parce qu'il se trouvait trop jeune pour de si graves circonstances, et l'autre parce qu'il avait pris l'habit de moine. Isaac Comnène, deux fois prisonnier des Turcs, trahi fréquemment, quelquefois vaincu, récemment proscrit, était dégoûté de l'inconstance de la fortune, il ne voulut point accepter le pouvoir suprême.

Jean Ducas, présentant alors Alexis à l'as-

semblée, lui rappela les nombreux exploits de ce prince.

« Vous le savez, dit-il, ce jeune guerrier, à » peine sorti du berceau, a volé aux combats; » vous l'avez vu à votre tête traverser les fleuves, » franchir les montagnes, affronter tous les pé- » rils; il était votre guide dans les succès, votre » appui dans les revers; l'empire s'est vu cent fois » sur le bord de sa ruine, cent fois il l'a relevé; » partout où Alexis a porté ses armes, la victoire » et la fortune ont reparu sur ses pas. Aujour- » d'hui, victime de l'ingratitude d'un lâche em- » pereur, et de deux vils ministres qu'il a servis » et qui veulent l'assassiner, il se jette avec con- » fiance dans nos bras. N'abandonnons point ce » héros, délivrons-nous avec lui d'un joug hon- » teux; prenons pour chef celui que la gloire » nous désigne; marchons sous ses enseignes, et » rendons à l'empire, par un si noble choix, sa » puissance et sa liberté. »

Toute l'armée applaudit à ce discours, et proclama Alexis Comnène empereur. Alexis, soit par politique, soit par modestie, résistait au vœu général. Son frère Isaac et le César Ducas répétèrent la proclamation, vainquirent sa résistance, et le revêtirent eux-mêmes de la pourpre*. Alexis est proclamé empereur.

Mélissène, qui commandait près de Nicée une autre armée, proposa à Comnène son beau-frère

* An 1081.

le partage de l'empire. Alexis ne lui promit que le titre de César et la possession de Thessalonique.

Sa marche sur Constantinople.

Marchant ensuite rapidement sur Constantinople, il parut bientôt sous les remparts de la capitale.

Son armée était trop peu nombreuse pour prendre d'assaut une ville si forte. Le César Jean gagna le commandant de la garde germanique, qui lui livra une tour dont la défense lui était confiée.

Cependant le vieil empereur, menacé par les armées d'Europe et d'Asie, demeurait tremblant dans son palais, incertain s'il devait défendre son trône ou en descendre. Il se décide enfin à envoyer le diadème à Nicéphore Mélissène; mais George Paléologue intercepte ses dépêches, paraît intrépidement au milieu de la flotte, et soulève les troupes en faveur d'Alexis.

Son entrée dans la ville par trahison.

Dans le même temps, au milieu des ténèbres de la nuit, Comnène pénètre dans la ville par la tour qu'on lui avait livrée; ses troupes parcourent toutes les rues, se répandent sur toutes les places. Par les ordres d'Alexis, le sang des habitans est épargné; mais le trésor public, ceux des temples et les richesses des particuliers deviennent la proie du soldat.

Abdication et retraite de Nicéphore.

Nicéphore, averti par ce tumulte que le dernier jour de son règne est arrivé, sort de sa molle léthargie, se rappelle son ancienne vigueur, ressaisit ses armes oisives, rassemble sa garde, et se décide à combattre. Le patriarche alors accourt

au palais, se jette aux pieds de l'empereur, et le conjure d'épargner le sang de tant de chrétiens; le vieillard cède plus par faiblesse que par humanité, et se retire dans un monastère sur les bords de la Propontide, où il vécut peu de temps.

La couronne, en couvrant ses anciens lauriers, les avait flétris; son règne termina, par trois ans de faiblesse et de honte, une vie long-temps honorable. On raconte que, dans son couvent, soumis par la règle à un régime austère, il ne regretta des jouissances du pouvoir suprême que celle d'une table somptueuse. Il semblait que l'âme de ce guerrier, restée dans les camps, n'eût laissé monter que son corps sur un trône où il s'endormit *.

* An 1081.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Portrait d'Alexis Comnène. — Situation de l'empire à son avénement. — Générosité d'Alexis. — Association de Constantin à l'empire. — Régence de la mère des Comnène. — Nouveaux titres de dignités. — Abolition des lois du Botoniate. — Pénitence d'Alexis. — Préparatifs hostiles de Robert Guiscard. — Paix entre Alexis et les Turcs. — Bataille entre Alexis et Robert. — Victoire de Robert. — Bravoure d'Alexis. — Son retour et son armement. — Sa marche contre Boëmond, fils de Robert. — Ses défaites et sa victoire. — Son retour et sa triste réception. — Sa justification devant le clergé. — Nouvelle victoire et mort de Robert. — Division parmi les Turcs. — Naissance de Jean Comnène. — Invasion des Scythes. — Leurs victoires sur les Grecs. — Leur entière défaite. — Conspiration contre Alexis. — Ses nouveaux succès. — Nouvelle conspiration contre lui. — Sa clémence pour les conjurés. — Révolte d'un imposteur chez les Comans. — Marche d'Alexis contre eux. — Son combat singulier avec un géant. — Punition de l'imposteur.

ALEXIS COMNÈNE. (An 1081.)

Portrait d'Alexis Comnène.

La faiblesse du Botoniate et le courage d'Alexis commencèrent le règne de la dynastie des Comnène, qui occupa le trône d'Orient près d'un siècle. L'avénement de ce prince fut une grande révolution ; il semblait né pour son temps ; à une bravoure brillante il joignit un caractère ferme, une âme généreuse, un esprit souple, fin et rusé. Il ne se laissait enivrer par aucun succès, ni abattre

par aucun revers ; ses ennemis ne le trouvèrent jamais ni faible ni cruel. Aucun obstacle ne le décourageait ; souvent vaincu, il se relevait plus fort après ses défaites ; fertile en ressources, il dut quelquefois à la ruse le triomphe que la lâcheté de ses troupes refusait à son courage.

Ami des lettres, des arts, des lois, despote sans tyrannie, philosophe sans orgueil et pieux sans fanatisme, il eût peut-être, comme Charlemagne, fondé, illustré ou relevé un autre empire ; mais, en ne faisant que retarder la chute du sien, il fit encore un prodige.

Situation de l'empire à son avénement.

Pour bien apprécier ses grandes qualités et ses talens, il suffit de porter nos regards sur la situation de l'empire lorsqu'il en prit les rênes. Les Sarrasins, maîtres de l'Afrique, de l'Egypte, de la Palestine, de la Phénicie, privaient les empereurs grecs de la plus grande partie de leurs forces et de leurs richesses. Les Turcs, conquérans de la Perse, ayant rendu une nouvelle vigueur à cette éternelle ennemie de l'empire, s'étaient emparés des plus grandes villes de la Syrie et de l'Asie-Mineure. On voyait des sultans régner dans Antioche, dans Alep, à Nicée même ; d'autres se rendaient maîtres de Smyrne et de la Bithynie ; les escadrons musulmans se montraient jusqu'aux rives du Bosphore ; du haut des remparts de Constantinople on voyait briller leurs armes, on entendait le hennissement de leurs coursiers.

Du côté du Nord les Dalmates, les Hongrois, les Patzinaces, les Comans, les Tauro-Scythes, peu contenus par la faible barrière du Danube, traversaient en foule ce fleuve chaque année, ravageaient la Macédoine, la Thrace, et répandaient la désolation jusqu'aux portes de la capitale.

Dans le même temps l'ambitieux Robert Guiscard, à la tête des chevaliers normands, après avoir enlevé à l'empire ce qu'il possédait en Italie, couvrait la mer de ses vaisseaux, et les rivages de la Grèce de ses aventureux guerriers, avides de gloire, de conquêtes, de pillages, et insatiables de sang. Enfin, à la même époque, à la voix d'un ermite fanatique, on vit toute l'Europe, excitée par le pontife romain, et transportée d'un saint délire, se lever en masse et fondre sur l'Orient, pour en partager les dépouilles avec les Turcs.

Alexis Comnène, à la tête d'un peuple ruiné et corrompu, avec un trésor vide, des légions indisciplinées, des alliés infidèles, des grands factieux et jaloux, trouvant le moyen de résister à tant d'orages, de survivre à tant de dangers, de diviser ou de vaincre des ennemis si puissans, de rendre quelque éclat et quelque vigueur à un trône si chancelant et si universellement attaqué, est peut-être plus justement digne d'éloge que la plupart des grands hommes dont la fortune avait aplani la route et préparé la gloire.

Avant de s'occuper des périls extérieurs, il fallut qu'Alexis réparât les désordres d'une guerre civile, appaisât les ambitions mécontentes, calmât les vanités blessées, et satisfît au cri de la justice violée par une usurpation qui venait de livrer la capitale au plus affreux pillage et aux plus honteux excès.

L'impératrice, femme du Botoniate, avait protégé, sauvé les Comnène et adopté Alexis pour conserver le trône à son fils Constantin. Alexis honora sa bienfaitrice, associa le jeune Constantin à son autorité, et le revêtit de la pourpre.

Générosité d'Alexis.

Association de Constantin à l'empire.

Nicéphore Mélissène était à la fois le beau-frère et le rival du nouvel empereur; Comnène lui donna Thessalonique et le titre de César.

Isaac, frère aîné d'Alexis, qui lui avait cédé le sceptre, fut comblé par lui d'honneurs, de crédit, et porta le titre d'Auguste.

Les Ducas, les Paléologues, les Dalassène, les Opus, puissans par leurs richesses, redoutables par leurs talens militaires, devinrent l'âme des conseils, les compagnons des travaux et les instrumens de la gloire d'Alexis. Enfin la mère des Comnène, dont on respectait l'habileté, la vertu et la piété, régna sur l'empereur comme sur sa famille, et, associée au pouvoir suprême, gouverna l'empire avec sagesse, tandis que son fils le défendait avec vaillance.

Régence de la mère des Comnène.

Dans ce triste temps les successeurs dégénérés

Nouveaux titres de dignités. des Romains avaient substitué une vanité puérile à une noble fierté. Ces hommes encore braves ne savaient plus être libres, ils préféraient un rang dans la cour à un succès dans le sénat. Alexis, qui les connaissait, inventa pour eux les titres magnifiques et ridicules de *sébaste*, de *sébastocrator*, de *protosébaste*, de *protovestiaire*, de *panhipersébaste* : il leur prodigua ces vaines dignités, et les assujettit en dorant leurs chaînes.

Ce qui prouve l'esprit servile de ce temps, esprit trop long-temps dominant dans les monarchies modernes, c'est que l'un des plus brigués de tous ces titres était le titre de grand domestique. Alexis l'avait lui-même porté ; il en revêtit d'abord Pacurien, guerrier habile, l'un des complices de sa conjuration ; et, après la mort de ce général, il donna cette dignité à son propre frère Adrien.

Abolition des lois du Botoniate. Alexis cassa ou fit casser par le sénat la plupart des ordonnances du Botoniate : comme elles étaient l'ouvrage des deux Scythes Borile et Germain, ministres concussionnaires et tyranniques de l'empereur détrôné, l'abolition de ces lois fut généralement approuvée.

Pénitence d'Alexis. Constantinople gémissait de l'horrible pillage exercé et des crimes commis par les troupes barbares qui étaient entrées dans ses murs à la suite d'Alexis. L'empereur, voulant expier les crimes qu'il n'avait pu empêcher, et laver sa pourpre des

taches qui la couvraient, se confessa publiquement au patriarche, et se laissa condamner, ainsi que ses amis, à jeûner quarante jours, à coucher pendant ce temps sur la terre avec une pierre pour chevet, et à porter un cilice. Tout le temps que cette pénitence dura, la mère des Comnène fut chargée seule du gouvernement de l'empire.

Ce repentir éclatant, soit sincère, soit politique, fut suivi d'un plein succès; la publicité du remords fit oublier les injures.

Une nouvelle Hélène, nom fatal pour l'Orient, menaçait alors cette contrée d'une nouvelle invasion. Ce n'était plus l'Asie, c'était la Grèce qui se trouvait cette fois exposée aux fureurs d'un nouvel Achille. Préparatifs hostiles de Robert Guiscard.

Robert Guiscard avait envoyé sa fille Hélène à Constantinople pour épouser le fils de Michel Parapinace. Nicéphore le Botoniate, en détrônant Michel, priva le jeune Constantin son fils de la pourpre, et enferma Hélène dans un cloître. Cet affront servit de prétexte à l'ambitieux Normand, qui jura de venger sa fille; il conçut l'espoir de conquérir Byzance et l'empire.

Ce guerrier, aussi fourbe que vaillant, chercha les moyens d'affaiblir ses ennemis en les divisant. Ses adroits émissaires découvrirent dans la Grèce un moine, nommé Rector, qui ressemblait à l'empereur détrôné, et qui consentit à jouer le rôle de Michel. Robert appela près de lui cet imposteur,

le revêtit de la pourpre, l'entoura d'une cour, lui donna un équipage magnifique, embrassa publiquement sa cause, et déclara qu'il s'armait pour lui rendre le sceptre d'Orient. Le pape, ennemi du patriarche, fut ou parut dupe de cette imposture. Presque tous les ducs et comtes italiens et lombards, avec quelques aventuriers français, accoururent sous les drapeaux de Robert, attirés par l'appât des combats et du pillage.

On voyait briller, dans le camp des vengeurs d'Hélène, la belliqueuse Sigilgaète, femme du prince normand; elle portait, ainsi que son époux, le casque, la couronne, et tenait en ses mains le glaive avec autant de courage et de fierté que le sceptre.

Tandis que Robert faisait ses préparatifs, il chargea un officier, nommé Raoul, de porter ses plaintes au Botoniate, de lui annoncer sa vengeance, et d'aigrir contre lui, s'il le pouvait, Alexis, grand domestique d'Orient, et déjà célèbre.

L'envoyé de Robert, plus franc que son maître, lui écrivit, dès qu'il fut arrivé dans la Grèce, que son moine était un imposteur; que lui-même il venait de voir le véritable Michel dans son couvent; que d'ailleurs le Botoniate ne régnait plus; qu'Alexis, son successeur, venait de rendre au jeune Constantin la pourpre impériale; qu'il conclurait le mariage d'Hélène, et qu'ainsi la

guerre projetée devenait aussi injuste qu'inutile.

Robert, qui ne voulait point entendre ces vérités, menaça Raoul de son ressentiment, et cet envoyé, pour échapper à son courroux, vint se réfugier à Constantinople.

Le prince normand, déterminé à combattre, se mit en mer, et vit d'abord sa flotte dispersée par une tempête; mais, bravant les élémens comme la justice, il répara ce désastre, rassembla ses débris, et débarqua bientôt avec une nombreuse armée près de Dyrrachium.

Alexis, menacé par ce torrent, ne savait quelle digue lui opposer; il manquait d'argent et de troupes; le peu de forces dont il pouvait disposer combattaient les Sarrasins en Asie, et les Scythes sur les bords du Danube. Il conçut, dans les premiers momens, l'espoir d'arrêter cet orage par une diversion, en engageant le roi d'Allemagne Henri à porter ses armes en Italie; mais ce monarque s'occupa plus à combattre la pape Grégoire que Robert. Après une courte et infructueuse invasion, il repassa les Alpes.

Cependant le gouverneur d'Illyrie, ainsi que plusieurs commandans des troupes de Macédoine, infidèles dès la première apparence du danger, trahirent la cause de l'empereur et embrassèrent celle du faux Michel.

Alexis, craignant que cette défection ne devînt générale, fit partir pour Dyrrachium Georges Pa-

théologue, dont il avait éprouvé la constance et l'intrépidité.

Paix entre Alexis et les Turcs.

L'empereur, avec une activité proportionnée à ses périls, porta d'abord ses premiers efforts contre les Turcs, qui, sans posséder l'Asie-Mineure, la perçaient de toutes parts. Il les combattit par terre et par mer, les chassa de Bithynie, et conclut la paix avec Soliman, sultan de Nicée. Ce musulman promit de ne point passer le fleuve Dracon, et s'engagea même à fournir un corps de troupes auxiliaires aux Impériaux contre leurs ennemis du Nord et de l'Occident.

En paix de ce côté, Alexis retira ses troupes d'Asie, et rassembla près de Thessalonique une armée composée de Grecs, de barbares, de nouvelles levées, qui, par son défaut d'ensemble et de discipline, donnait plus de crainte que d'espoir à son chef.

Une république, qui croissait alors en force et en renommée, embrassa le parti d'Alexis; les Vénitiens prirent les armes contre Robert, remportèrent sur sa flotte une victoire signalée, et, en détruisant ses vaisseaux, sauvèrent l'Archipel.

L'empereur récompensa ce zèle en affranchissant dans ses États le commerce des Vénitiens de tout impôt, en accordant à leurs négocians les plus grands priviléges dans sa capitale, et en décorant le doge du titre de César.

Le faux Michel osa se présenter sous les rem-

parts de Dyrrachium et haranguer les habitans : il fut reçu avec mépris et couvert de huées ; Robert, furieux, attaqua la ville ; Georges Paléologue la défendit avec vaillance, et, par des sorties vigoureuses, détruisit plusieurs fois les travaux des assiégeans.

Alexis parut bientôt avec son armée : les plus vieux généraux lui conseillaient d'investir, de harceler les ennemis sans les combattre, et d'attendre de la disette un triomphe plus certain que celui des armes. Mais, quoiqu'Alexis partageât cet avis, l'ardeur bouillante et présomptueuse d'une jeunesse indocile et guerrière l'empêcha de le suivre : craignant d'ailleurs les progrès d'une défection que propageaient l'or et les intrigues de Robert, il donna le signal du combat. Bataille entre Alexis et Robert.

Son impétuosité, secondée par celle de Mélissène et de Pacurien, enfonça d'abord les Normands et les mit en fuite. Mais l'intrépide Sigilgaète les accabla de reproches, les ramena à la charge, et la mêlée recommença ; les troupes d'Alexis, qui se croyaient victorieuses, pillaient le camp des Normands ; Sigilgaète, profitant de ce désordre, enfonça les Varangues. Le terrible Robert, alors portant l'étendard de saint Pierre qu'il avait reçu du pape, crie aux siens : « Détruisons ces hérétiques, Dieu lui-même marche à » votre tête. » A ces mots, suivi de tous ses comtes, de tous ses preux si difficiles à gouverner Victoire de Robert.

et à vaincre, si fameux par leurs exploits en Calabre et en Sicile, il s'élance sur les escadrons ennemis, les étonne, les disperse, tue six mille Grecs, massacre tous les Turcs auxiliaires, et met en déroute le reste de l'armée.

Bravoure d'Alexis.

Alexis, presque seul, combattait toujours quoique blessé au front; Constantin Ducas et ses plus braves chefs tombent à ses côtés. Son allié Bodin, roi de Servie, l'abandonne lâchement. Après cette défection, Alexis, n'ayant plus de ressource que dans la vitesse de son cheval, cherche, par une prompte course, à dérober sa tête au vainqueur.

Neuf chevaliers normands le poursuivent et l'atteignent au bord d'un fleuve rapide. L'empereur, adossé contre un rocher escarpé, se défend comme un lion; un coup de lance le renverse d'un côté, un autre coup le relève; malgré la force de son bras, il allait périr, lorsque son coursier, le même qu'il avait jadis enlevé à Brienne, semble animé par le génie de son maître, s'élance d'un saut prodigieux, franchit le roc, et laisse les assaillans consternés d'une disparition qui leur semblait miraculeuse.

Hors de ce péril, Alexis tombe dans un autre dont son étonnant courage le délivre encore. Voyant sa route coupée par un escadron nombreux d'ennemis, il s'élance sur eux, renverse leur chef de sa lance, traverse leur foule étonnée, et arrive

enfin dans la ville d'Acride, couvert de blessures, mais brillant de gloire, quoique vaincu.

La superstition avait alors tant de force dans l'empire, qu'au milieu du deuil causé par cette défaite sanglante, la perte qui consterna le plus les Grecs, fut celle d'une croix d'airain, qu'avant de combattre Maxence, Constantin-le-Grand avait fait fabriquer pour imiter celle qu'il disait lui être apparue dans le ciel.

Les suites de cette bataille furent désastreuses; Robert s'empara de Dyrrachium; un grand nombre de villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les soldats grecs, ne recevant plus de solde, voulaient déserter leurs drapeaux; tout l'empire consterné se croyait sans ressource; Alexis en trouva dans son courage.

Revenu dans sa capitale, il raffermit les esprits par son exemple, et réchauffa le zèle par son activité. Les princes, les grands, les riches lui offrirent leurs fortunes, les pauvres leurs bras. L'empereur, par un décret, se fit donner les vases d'or et d'argent des églises; le clergé se tut; un seul évêque, nommé Léon, accabla l'empereur d'invectives. En peu de jours Alexis créa et rassembla une nouvelle armée. Son vainqueur se disposait alors à entrer en Bulgarie; mais Henri, revenu avec ses Allemands en Italie, assiégeait le pape. Robert se vit forcé de voler à son secours,

Son retour et son armement.

et de laisser dans la Grèce le commandement de ses troupes à son fils Boèmond.

Sa marche contre Boèmond, fils de Robert. Ses défaites et sa victoire.

L'empereur marcha contre ce jeune prince, lui livra deux batailles, l'une à Joannine, l'autre près d'Arta. Il éprouva encore deux revers : l'éloquente Anne Comnène sa fille, son historien et sa panégyriste, disait *que son père fuyait toujours en héros*.

Boèmond poursuit ses succès, entre en Thessalie, et assiége Larisse. Alexis revient le combattre ; par ses ordres, Georges Pyrrhus, à la tête des plus adroits archers, attire les Normands dans un piége, et tue leurs coursiers à coups de flèches. « Rien n'était si redoutable, dit Anne Comnène, » que les Français à cheval ; nul guerrier dans le » monde ne pouvait résister à leur impétueuse » furie. Mais ces guerriers démontés cessaient » d'être redoutables ; la pesanteur de leurs armes » offrait à leurs ennemis un triomphe facile. »

Alexis, les attaquant en flanc avec toutes ses troupes, en fit un grand carnage, et les contraignit à fuir. Sa victoire fut complète. La noblesse de l'Occident, belliqueuse, turbulente et hautaine, ne laissait à ses chefs qu'un pouvoir incertain et borné. Cette anarchie féodale empêchait les souverains d'achever les grandes entreprises, et son désordre rendait les revers presque irréparables.

Dès que Boèmond fut vaincu, les comtes, qui commandaient autant que lui dans son camp, se

révoltèrent et le contraignirent à repasser en Italie. Par là s'évanouit l'orage qui naguère avait menacé l'empire d'une destruction prochaine et totale.

Alexis triomphant, au lieu d'être accueilli dans sa capitale par de justes et de vives acclamations, ne le fut que par des murmures; le clergé indifférent à la délivrance de l'empire regrettait amèrement son luxe, ses richesses, et, abusant de son crédit sur le peuple, il lui faisait partager son mécontentement. Son retour et sa triste réception.

L'empereur, trop habile pour dédaigner des adversaires aussi redoutables que les prêtres, crut nécessaire de répondre à leurs reproches, de montrer le peu de fondement de leurs accusations, et de se justifier publiquement des torts qu'ils lui imputaient : dans ce dessein il convoque dans son palais le sénat, le clergé, les principaux officiers de l'armée, et s'asseoit sur son trône comme juge en même temps qu'il se présente à cette assemblée pour être jugé; il fait apporter deux registres, l'un contenait la liste des dons immenses faits aux églises, et l'autre l'état modique des vases qu'il leur avait empruntés plutôt qu'enlevés. « Vous savez, dit-il, que, parvenu à l'empire, » je l'ai trouvé dépourvu de forces et environné » d'ennemis; vous savez combien de périls j'ai » bravés, combien de fois j'ai failli tomber sous » l'épée des barbares. Vous n'ignorez ni les » incursions des Scythes, des Perses, ni l'agres- Sa justification devant le clergé.

» sion formidable des Lombards ; l'État, cerné de
» toutes parts, s'est vu, pour ainsi dire, réduit à
» un point. Cependant, dans cette détresse, nous
» avons levé, rassemblé, nourri, exercé des ar-
» mées. Il fallait trouver de l'argent pour ces dé-
» penses indispensables. Je ne m'étonne pas
» qu'en diminuant le luxe du clergé, quelques
» personnes m'accusent d'avoir enfreint les saints
» canons. On a vu pourtant David, roi et pro-
» phète, s'emparer avec ses troupes, dans une
» pareille circonstance, des pains sacrés auxquels
» il n'était permis qu'aux prêtres de toucher. Les
» canons d'ailleurs ont permis de vendre les
» vases pour racheter les captifs, et l'empire alors
» l'était. Je ne crois pas qu'on puisse regarder
» comme un crime d'avoir pris pour le délivrer de
» la servitude et pour sauver la capitale, non les
» ornemens nécessaires à la célébration des mys-
» tères, mais des meubles inutiles et de peu de prix.
» Si l'envie et la haine blâment ma conduite, je
» répéterai ce que disait Périclès dans une sem-
» blable détresse ; ce que j'ai ôté à l'Eglise a été
» employé à l'utilité et à la gloire de l'empire. »

Après ces paroles fermes qui imposèrent silence aux plus audacieux, il montra, sans doute par déférence pour l'esprit du siècle, un vif regret de la mesure qu'il avait été forcé de prendre, et commanda au trésorier de l'épargne de payer chaque année aux églises une somme considérable

pour les dédommager de ce qu'elles avaient perdu. Les prêtres ne rougirent pas d'accepter cette restitution ; dans l'Orient plus qu'en tout autre pays, ils préférèrent souvent l'Eglise à l'Etat; aussi elle conserva long-temps ses richesses au milieu des ruines de l'empire.

La vie d'Alexis fut une lutte continuelle. Le sort ne lui laissait jamais de repos. Robert, délivré des Allemands, reparut en Illyrie, livra une bataille à la flotte impériale, et remporta la victoire. Treize mille Grecs périrent dans ce combat Il allait poursuivre ses ambitieux projets, lorsqu'une fièvre ardente termina sa carrière orageuse. Alexis dut se réjouir de la mort d'un rival si redoutable; mais comme guerrier il honora, dit-on, sa perte de nobles larmes*. Nouvelle victoire et mort de Robert.

Dès que Robert eut cessé d'exister, les habitans de Dyrrachium prirent les armes et recouvrèrent leur liberté. Plusieurs officiers normands, infidèles à leur chef Boëmond, aidèrent les Grecs à secouer son joug. L'un d'eux, Pierre d'Aulps, Provençal, devint à Constantinople la tige de l'illustre maison des Pétralifes.

L'empereur, que les Vénitiens venaient encore de secourir dans cette dernière campagne, étendit leurs privilèges, leur donna la possession du golfe Adriatique, et accorda au doge le titre de roi de Dalmatie.

* Années 1084, 1085.

Division parmi les Turcs

Il porta ensuite de nouveau ses armes contre les Turcs; ces guerriers, plus audacieux et plus terribles encore que les Arabes, auraient depuis long-temps renversé l'empire grec, si la division, qui se mit entre eux, n'eût ralenti leurs conquêtes : les kalifes de Bagdad et du Caire s'excommuniaient comme les papes et les patriarches. Cependant, malgré leurs dissensions sanglantes, les Turcs, indépendamment de la Perse, possédaient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie; au midi de Nicée, la Phrygie, la Cappadoce; plusieurs villes de l'Ionie leur étaient soumises. Enfin, profitant de la diversion des Normands, ils s'étaient rendus maîtres de la Lycaonie, de l'Isaurie, d'une partie de la Cilicie et des côtes de Pamphilie.

La trahison d'un Grec, nommé Philarète, avait livré Antioche à Soliman. Ce sultan fut vaincu par l'émir Malec-Shah. Une foule de petits tyrans s'érigèrent en souverains indépendans dans les villes d'Asie.

Après la mort de Soliman, Aboul-Kasem régna dans Nicée. Ce fut lui qu'Alexis combattit. L'empereur le vainquit en plusieurs rencontres, et dut la plus grande partie de ses avantages à la valeur impétueuse d'un corps auxiliaire de Français qui servaient sous ses drapeaux; son lieutenant Tatice remporta aussi une éclatante victoire sur les musulmans. Aboul-Kasem, réduit à désirer la paix, vint lui-même à Constantinople pour

la négocier. Alexis, qui se permettait autant de ruses dans la politique que dans la guerre, accueillit avec honneur son ennemi, le trompa, et, tandis qu'il l'amusait par de pompeux spectacles et l'abusait par de vagues promesses, il lui fit enlever Nicomédie *.

Ce fut à cette époque que naquit Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis. La célèbre Anne Comnène, sa sœur, était née en 1083. L'empereur eut encore deux autres fils, nommés Andronic et Isaac; Anne Comnène épousa Nicéphore Brienne, fils du fameux Brienne vaincu par Alexis. Naissance de Jean Comnène.

La paix passagère de l'empire se vit bientôt troublée par une invasion générale des Scythes et des Patzinaces. Ils passèrent en foule le Danube, et ravagèrent les provinces voisines. Alexis envoya contre eux Pacurien, grand domestique d'Orient, et Branas. Les barbares enveloppèrent l'armée grecque, la dispersèrent et en firent un grand carnage. Les deux généraux de l'empereur périrent; Tatice répara cet échec par un avantage sur les Patzinaces, et par la prise de Philipoppolis. Invasion des Scythes. Leur victoire sur les Grecs.

Mais le Nord semblait être, dans ce temps, une pépinière inépuisable de guerriers. Quatre cent mille Scythes s'avancent de nouveau en Thrace; l'empereur marche contre eux; malgré l'infériorité du nombre, il leur livre une grande bataille: la fureur déréglée des barbares l'emporte sur la tactique grecque; Alexis, après des prodiges de

* An 1085.

bravoure, est vaincu; il rassemble ses débris, reçoit les secours que lui avait promis Robert, comte de Flandre, en revenant du pélerinage de Jérusalem, et se met encore en campagne pour défendre sa capitale menacée.

Ses efforts et la vaillance des Français ne peuvent triompher des barbares. Ils remportent une troisième victoire. L'empereur, sans perdre courage, quoiqu'il n'eût plus de soldats, rassemble un grand nombre de paysans, les arme, les exerce; harcelle l'ennemi, emploie la ruse au défaut de la force, reçoit des renforts, tend un piége aux Scythes, les trompe par une frayeur feinte, et, tandis qu'ils se livrent au pillage, tombe inopinément sur eux.

Par ses ordres, différentes colonnes les entourent, les attaquent de toutes parts et coupent leur retraite; cette bataille termina une guerre de six ans : la victoire de Grecs fut complète *; le massacre devint affreux; on ne fit aucune grâce aux vaincus, tous les Scythes périrent. L'empereur rentra en triomphe dans sa capitale, et, comme ce combat décisif avait eu lieu le 29 avril, le peuple chantait dans les rues des vers qui finissaient par ces mots : « Il s'en est fallu d'un » jour que la nation des Scythes n'ait pu voir » le mois de mai. »

Leur entière défaite.

La joie publique, d'abord vive, fut bientôt

* An 1091.

mêlée de tristesse par l'augmentation nécessaire des impôts, triste résultat des guerres, même les plus heureuses.

Ce surcroît des charges disposait au mécontentement un Arménien et un Français en profitèrent pour conspirer contre les jours de l'empereur. Alexis découvrit le complot, et fit grâce de la vie aux coupables. Il visita ensuite et fortifia la frontière du Nord pour se mettre à l'abri des courses des Dalmates. Conspiration contre Alexis.

D'autres périls le rappelèrent en Orient; parmi les petits tyrans, qui se disputaient les conquêtes faites sur les chrétiens, brillait un musulman nommé Zachas. Ce guerrier ambitieux et brave domina bientôt ses rivaux, s'empara des plus fortes villes, et se fit nommer roi d'Asie. Alexis employa toutes ses forces pour le combattre; après des succès balancés, Jean Ducas et Constantin Dalassène le défirent sur terre et sur mer. Les Grecs reprirent Samos, et ramenèrent à la soumission les Crétois, ainsi que les habitans de Chypre, qui s'étaient révoltés. Ses nouveaux succès.

Cependant Zachas conservait encore une puissance redoutable; Alexis, ne pouvant le terrasser par les armes, le renversa par ses intrigues. Un sultan, nommé Soliman, était beau-père de Zachas; l'empereur trouva moyen de lui persuader que son gendre voulait le détrôner. Soliman invite

Zachas à se rendre chez lui, l'admet à sa table, l'enivre et le poignarde au milieu du festin.

Un autre orage menaçait l'empire : les Dalmates révoltés venaient d'élire un roi ; Alexis marcha contre eux et les vainquit ; ce qui fit dire à Anne Comnène que son père ajoutait sans cesse victoires sur victoires pour en former comme une couronne.

Nouvelle conspiration contre lui.

Pendant cette campagne, une audacieuse conspiration mit les jours de l'empereur en grand danger. Nicéphore, fils du célèbre empereur, Romain Diogène, comblé de bienfaits par Alexis, ne pouvait se consoler de la perte d'un trône enlevé à sa famille. Ce jeune prince, remarquable par sa figure, par son courage, par ses talens, était parvenu à se faire un grand nombre de partisans dans le peuple et dans l'armée. D'abord il solda un assassin pour poignarder l'empereur. Cet homme, déguisé en mendiant, s'approche d'Alexis, mais, ne pouvant tirer son poignard, il le croit enchaîné par un pouvoir divin, se trouble, se repent, déclare son crime, et reçoit son pardon.

Quelque temps après, Diogène, armé d'un glaive, entre la nuit dans la tente d'Alexis, espérant le tuer pendant son sommeil ; une femme de l'impératrice, qui veillait, se lève et l'effraie. Alexis, qui l'aimait, lui pardonne encore par une générosité trop imprudente.

L'implacable Diogène poursuit ses projets ; sa

conjuration devient plus vaste, plus menaçante; elle est découverte : on arrête le coupable, la torture lui arrache l'aveu de son crime. Il est jeté en prison.

Sa clémence pour les conjurés

L'empereur convoque tous les officiers de l'armée; la plupart d'entre eux, se sentant coupables, frémissaient de crainte à sa vue; il leur rappelle ses travaux, ses bienfaits, sa clémence pour Nicéphore; « L'ingrat, dit-il, abusant de ma patience, en a profité pour séduire un grand nombre de mes compagnons d'armes; il voulait monter au trône en vous rendant complices d'un parricide. Je l'aurais puni faiblement, s'il n'avait attenté qu'à mes jours. Son plus grand crime à mes yeux, c'est de vous avoir rendus coupables. Cependant je vous pardonne à tous; cessez de craindre mon ressentiment, j'ai tout su et tout oublié. »

A ces mots, les assistans fondent en larmes. Sa générosité, sa clémence excitent l'admiration, réveillent les remords; inspirent l'amour; tout retentit d'acclamations et d'éloges; et ce jour, qui semblait devoir être si funeste pour l'empereur, devint, par sa grandeur d'âme, le plus glorieux de son règne.

Révolte d'un imposteur chez les Comans.

A peu près à la même époque un imposteur, qui se disait fils aîné de Romain Diogène, se retira chez ces Comans, souleva ces barbares, et les excita à prendre les armes pour le placer sur le

trône d'Orient. Leur nombreuse et redoutable armée battit d'abord les Grecs, et vint assiéger Andrinople.

Marche d'Alexis contre eux.

L'empereur, toujours attaqué et toujours infatigable, conduisit ses troupes contre eux. Mais, à la vue de l'ennemi, elles paraissent découragées par la foule immense des barbares. Les deux armées étaient en présence; un guerrier d'une stature colossale s'approche du camp des Grecs, et défie en combat singulier le plus vaillant d'entre eux. Sa grandeur gigantesque, son air farouche, ses pesantes armes répandent l'effroi; personne n'ose se mesurer avec lui. Alexis, indigné de cette lâcheté, sort du camp, combat le barbare et le tue. Cet exploit chevaleresque réveille le courage et l'espoir de ses troupes. Il profite de leur enthousiasme, attaque l'ennemi, et le force à la retraite

Son combat singulier avec un géant.

Punition de l'imposteur.

Un Grec, qui lui était dévoué, se défigure le visage, feint d'avoir été maltraité par lui, se rend dans le camp du faux Diogène, s'empare de sa confiance, et l'attire dans une ville, où il est pris et jeté aux fers. Le châtiment de cet imposteur consterna les Comans, qui rentrèrent dans leur pays.

L'empereur n'avait plus d'adversaires que les Turcs, qui le harcelaient sans cesse. Il avait imprudemment demandé contre eux des secours aux princes d'Occident; mais il ne tarda pas à

s'en repentir ; et la masse épouvantable d'alliés que l'enthousiasme religieux et militaire du siècle lui amena, devint pour l'empire un poids plus accablant et non moins redoutable que les armes des infidèles.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Origine des croisades. — Tableau de Jérusalem à l'époque des pélerinages. — Mission de l'ermite Pierre. — Exhortations du pape Urbain II en France. — Première croisade. — Désordres des premiers croisés commandés par l'ermite Pierre. — Leurs ravages en Hongrie. — Leur défaite par les Bulgares. — Vengeance de Pierre. — Sa défaite et sa fuite. — Ordre de l'empereur à l'égard des croisés. — Arrivée de Pierre à Constantinople. — Sa présentation à Alexis. — Sa déclaration à l'empereur. — Conduite politique d'Alexis à l'approche des croisés. — Destruction des premiers croisés. — Croisade de Godefroy de Bouillon. — Portrait de ce prince. — Position critique et habileté d'Alexis. — Premières hostilités. — Négociations entre Godefroy et Alexis. — Nouvelles hostilités. — Traité entre Godefroy et Alexis. — Invasion de Boèmond, fils de Robert Guiscard. — Sa soumission à l'empereur. — Témérité de Robert de Paris. — Fierté de Tancrède et de Richard. — Méfiance de Boèmond. — Querelles religieuses. — Nouvelle arrivée de croisés, entr'autres Raymond. — Fierté du comte de Toulouse. — Marche des croisés sur Nicée. — Siége de cette ville. — Tableau des deux armées. — Origine des armoiries et du blason. — Première bataille. — Victoire des chrétiens. — Reddition de Nicée à Alexis. — Marche et échec des croisés en Asie. — Leur victoire sur les infidèles. — Leur désastre causé par la famine. — Division entre les croisés. — Conquête et souveraineté de Baudouin. — Siége d'Antioche par les croisés. — Leurs honteux excès. — Leur repentir et leurs pénitences. — Cruauté de Boèmond. — Ambassade du kalife d'Egypte aux croisés. — Réponse de Godefroy aux ambassadeurs. — Victoires des croisés sur les Turcs. — Ligue des gueux. — Dispute entre Boèmond et Godefroy. — Trahison du renégat Phyroux. — Prise d'Antioche par les croisés. — Armement de musulmans. — Blocus d'Antioche par les

Turcs. — Désastre parmi les croisés causé par la famine. — Retraite d'Alexis. — Courage rendu aux croisés par deux prêtres. — Bataille décisive entre les Sarrasins et les croisés. — Victoire complète des croisés. — Perte de cent mille Sarrasins. — Marche des croisés sur Jérusalem. — Etat de leur armée. — Convention entre les croisés. — Leur arrivée à Jérusalem. — Leurs préparatifs de siége. — Première attaque des Turcs. — Témérité, danger et bravoure de Tancrède. — Assauts des croisés. — Leur entrée dans Jérusalem. — Horrible massacre des Turcs. — Humilité de Godefroy et des croisés. — Election de Godefroy comme roi. — Nouvelle apparition des Turcs. — Dernière victoire de la première croisade. — Dispersion des croisés. — Mort de Godefroy remplacé par Baudouin.

CROISADES.

(An 1096.)

Si Rome, après avoir été la reine du monde idolâtre, était devenue la capitale du monde chrétien, il existait encore une autre ville plus sainte aux yeux des adorateurs du Christ; c'était l'antique Sion, c'était Jérusalem, berceau de la foi; elle renfermait dans son enceinte le tombeau du Sauveur.

Origine des croisades.

Tableau de Jérusalem à l'époque des pélerinages.

De tous temps les chrétiens crurent se sanctifier en allant visiter le saint sépulcre; depuis le règne de Constantin, ce zèle s'accrut; les pélerinages devinrent plus fréquens; les Romains, vaincus sur la terre, ne semblèrent bientôt plus occupés qu'à conquérir le ciel.

Les passions changeaient d'objets; l'Église pre-

nait la place de l'Etat, la chaire, celle de la tribune, et les saints succédaient aux héros.

Lorsque Genseric et Alaric eurent livré Rome au pillage et enchaîné le peuple-roi, plusieurs illustres familles romaines vinrent s'établir à Jérusalem. La piété ardente d'Hélène et le zèle des premiers successeurs de Constantin attirèrent dans cette cité une nombreuse population, de grandes richesses, et l'embellirent de monumens magnifiques.

Julien voulut vainement y renverser la croix et relever le temple de Salomon. Depuis, Cosroès y porta la désolation, profana les lieux saints, détruisit les édifices, dispersa les chrétiens, et en livra un nombre immense à la vengeance cruelle des Juifs.

Héraclius chassa ces conquérans barbares, replanta la croix dans Jérusalem, releva ses murailles, et y ramena la paix ainsi que la richesse.

Ce triomphe fut brillant, mais de courte durée. Mahomet parut; le fanatisme guerrier des Arabes inonda le monde, depuis l'Inde jusqu'à Cadix. On vit en peu d'années la Palestine et la Phénicie soumises, l'Egypte et l'Afrique subjuguées, l'Espagne conquise, la France envahie; l'Europe, sans la victoire de Charles Martel, aurait subi la loi de l'Alcoran.

Les infidèles, maîtres de la Sicile, portèrent leurs armes dans l'Italie et l'effroi dans Rome. Les

Grecs, les Lombards et les héros normands luttèrent péniblement contre eux pendant un siècle.

Les Persans, rangés sous l'étendard des successeurs de Mahomet, franchirent les faibles barrières du Tigre et de l'Euphrate, se répandirent comme un torrent dans la Syrie. L'Asie-Mineure était ravagée par eux; leurs vaisseaux parcouraient l'Archipel, leurs armées assiégeaient Constantinople; cette seconde Rome ne dut son salut qu'à la force de sa position et à la découverte du feu grégeois.

Depuis long-temps Jérusalem, isolée et privée de secours, était devenue la proie des Sarrasins. Les chrétiens y furent livrés à tous les outrages d'une haine féroce, à toutes les persécutions d'un fanatisme barbare; ils ne jouirent de quelque trève et de quelque repos que sous le règne du fameux Aaron Araschild.

Ce kalife, trop fort pour être cruel, trop grand pour être injuste, trop habile pour être intolérant, permit aux chrétiens, moyennant un léger tribut, de venir visiter les saints lieux. Il envoya même, dit-on, les clefs du saint sépulcre à Charlemagne. Cette sage politique étendit sa gloire, enrichit ses Etats. Jérusalem redevint le but des voyages religieux et commerçans des Européens, comme la Mecque était celui des pélerins de l'Afrique, de l'Egypte et de l'Asie.

Les pélerinages se multiplièrent; le désir du

gain y contribuait autant que la religion. Jamais d'ailleurs les liens du commerce entre l'Orient et l'Occident n'avaient totalement cessé, même dans le temps des plus vives persécutions. L'intérêt, peut-être plus encore que la gloire, aime à surmonter les obstacles, à braver les périls. On sait qu'en France, sous le règne de Gontran, les vins de Gaza étaient connus et recherchés; les pierreries et les soies de l'Asie brillèrent dans le trésor de Dagobert. Venise, Gênes et Marseille fondaient leurs richesses et leur puissance sur le commerce qu'elles entretenaient avec les ports de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de la Phénicie. Leurs négocians se montraient en grand nombre dans les foires d'Alexandrie, de Bagdad et au Calvaire.

Les Arabes, vainqueurs du monde, éprouvèrent bientôt le sort de tous les conquérans. La fortune et le pouvoir enivrèrent et amollirent les kalifes Fatimites; l'ambition des émirs atténua l'autorité de ces monarques, ils profitèrent de leur faiblesse. La tyrannie devint plus insupportable en se divisant; au lieu d'un maître, les peuples gémirent sous une foule de despotes; et, comme la cruauté est presque inséparable de la mollesse, le sang des chrétiens coula par torrens.

Les gémissemens de Sion retentirent dans l'Occident; Pise, Gênes et Bozon, roi d'Arles, brûlant de venger l'Europe outragée et la religion

souffrante, firent une expédition sur les côtes de Syrie et de Phénicie.

Il semblait que les périls du pélerinage en augmentassent l'ardeur; plus ces voyages offraient de dangers, plus ils devenaient méritoires et glorieux. L'Eglise les ordonnait alors comme pénitence aux pécheurs; les crimes commis sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Rhin, du Tage et du Tibre devaient se laver dans les eaux du Jourdain.

A cette époque, les chefs des nations européennes étaient plutôt rois de nom que d'effet. Une noblesse guerrière, fière et turbulente, avait usurpé leur autorité : chacun de ces guerriers était maître, général, juge et tyran dans sa seigneurie. Les gouvernemens, sans force et sans frein, n'offraient que le triste tableau d'une anarchie féodale et barbare.

Le glaive jugeait les procès; l'or absolvait du meurtre; l'ignorance couvrait l'Occident de ténèbres. On n'y voyait presque briller d'autres vertus que la bravoure, et une dévotion plus superstitieuse que morale. Le clergé seul conservait en dépôt quelques traces des lumières de la Grèce et de Rome, et quelques principes de l'antique charité chrétienne. Aussi les peuples et les rois avaient recours, les uns à sa protection et à sa justice, les autres à son crédit et à sa science.

C'est ce qui rendit peu à peu l'Eglise si in-

fluente ; elle abusa souvent de son pouvoir ; mais souvent aussi elle s'en servit sagement pour adoucir, pour réprimer les mœurs féroces de cette noblesse hautaine et belliqueuse.

Au lieu d'exil, elle imposa le voyage de la Terre-Sainte aux criminels puissans ; et, comme alors la licence, l'orgueil et les passions rendaient ces crimes journaliers et nombreux, les mers et les routes, qui conduisaient en Asie, se virent couvertes d'une foule de pélerins.

Il n'était pas de forfaits qu'on ne pût expier par ce voyage ; aucune gloire n'égalait celle qu'on attachait à ces courses périlleuses. Les comtes de Flandre, d'Anjou, de Verdun, de Barcelone, ainsi que le duc de Normandie, père du conquérant, suivis de nombreux vassaux, allèrent pleurer aux pieds du saint sépulcre les excès de leur ambition, dans lesquels ils retombaient à leur retour.

En 1054, l'évêque de Cambrai partit pour la Palestine avec trois mille pélerins. Plus tard on en vit sept mille entreprendre ce voyage à la suite de l'archevêque de Mayence et de plusieurs évêques du Rhin. De telles caravanes ressemblaient déjà à des détachemens d'armée, et ces pélerinages nombreux étaient, pour ainsi dire, l'avant-garde des croisades.

Une révolution dans l'Orient augmenta les malheurs des chrétiens, l'ardeur des pélerinages, le zèle pour la foi, la haine contre les musulmans,

et la crainte de voir leurs armes reparaître et s'étendre dans l'Occident.

Le courage des Arabes s'était affaibli; une troupe de Turcs, Scythes ou Tartares venus des rives de l'Oxus, reçue dans l'armée de Perse, embrasse la religion mahométane. Togul, leur chef, s'empare du pouvoir; maître de l'empire de Xerxès, il renverse l'autorité des kalifes, et commence le règne de la dynastie des Seljoucides.

Sous ses successeurs la Syrie conquise, ainsi que la Palestine, est livrée au pouvoir anarchique d'un grand nombre de sultans et d'émirs qui versent sur ces belles contrées plus de malheurs encore que l'olygarchie féodale n'en faisait éprouver à l'Europe.

Le joug des chrétiens devient plus dur; on outrage, on massacre les pèlerins dans Jérusalem.

Cette ville infortunée ne pouvait espérer sa délivrance des empereurs qui régnaient à Constantinople. Cet empire était en pleine décadence; les Grecs efféminés ne montraient alors que des armées plus imposantes par leur appareil que redoutables par leur courage. On y voyait plus de barbares que de nationaux; les soldats, effrayés de la fatigue et du travail, faisaient porter leurs armes sur des chariots légers. Quelques princes guerriers relevaient en vain momentanément leurs trônes et leur gloire; l'ambition des grands les

laissait peu régner; en quelques années on avait vu onze empereurs assassinés.

Au milieu de cette corruption des mœurs, de cet abattement des courages, de ce raffinement dans le luxe et dans les vices, il était « devenu » impossible aux Grecs, dit un historien, de » supporter un bon prince et de bonnes lois. »

Les successeurs de Constantin, menacés par les Turcs, assaillis par les Scythes, loin de pouvoir délivrer Jérusalem, demandaient eux-mêmes des secours pour conserver leur trône chancelant. Ces secours ne pouvaient venir que de l'Occident; mais, si l'Occident conservait plus de vigueur et renfermait plus de guerriers, l'anarchie, qui le désolait, rendait ses princes peu capables de former et de suivre régulièrement de grandes entreprises.

Les vestiges de l'empire de Charlemagne étaient effacés; on ne voyait en Europe que des rois sans argent et presque sans pouvoir, des grands divisés, des peuples asservis, des guerres sans plans, des lois sans exécution, des conquêtes sans résultats. Dans cette confusion générale on comptait pour rien la liberté des hommes, et pour peu leur vie; la terreur régnait dans les campagnes; les cités n'offraient point d'asile; on ignorait les élémens du droit de la nature et du droit des gens; il n'existait de sécurité que dans les camps et dans les forteresses; on n'étudiait que la guerre, on ne respectait que la force.

Le pape, au sein de ce désordre, était le seul souverain qui jouît d'une puissance étendue : Rome redevenait la capitale du monde ; l'Eglise était plus vénérée que la patrie, et le moine Hildebrand, armé du glaive de saint Pierre, déclarant son autorité universelle comme l'Eglise, et soutenant que tous les royaumes faisaient partie du domaine du saint Siége, semblait ressusciter l'empire des Césars.

Telle était la situation de l'Orient et de l'Occident, lorsque les gémissemens de quelques pélerins, et la prédication d'un ermite, firent éclater, au milieu de ce chaos, un volcan qui arracha l'Europe de ses fondemens pour la lancer sur l'Asie.

Déjà l'empereur Ducas avait imploré le secours des princes d'Occident; les querelles du pape Grégoire avec l'Allemagne et la France rendirent cette première démarche presque infructueuse. Cependant Pise, Gênes et d'autres villes envoyèrent des troupes en Afrique, et y défirent cent mille Sarrasins. Victor, occupant le saint Siége, forma le projet d'enlever l'Asie aux infidèles; mais les occupations que lui donnèrent un anti-pape et l'empereur d'Allemagne le détournèrent de ce dessein. Enfin cette grande entreprise, dont les suites changèrent la face du monde, fut l'ouvrage d'un simple pélerin, ou plutôt le parut, car les grandes révolutions que le vulgaire attribue au génie de certains hommes, sont le

Mission de l'ermite Pierre.

fruit des siècles, l'œuvre des circonstances; et les hommes, qui passent pour en être les auteurs, ne font autre chose qu'en sonner l'heure, déjà marquée par le temps.

Un ermite, né près d'Amiens, et nommé Pierre, ou vulgairement Cucupiètre, autrefois soldat, renonça au monde et prit le froc. Bientôt il entreprit le pélerinage de Jérusalem : là, exalté par la prière et par le jeûne, ému par l'aspect des ruines du saint sépulcre, irrité des outrages prodigués aux chrétiens par les infidèles, pénétré de respect à la vue des cheveux blancs et de la figure vénérable du patriarche Siméon, il se prosterna respectueusement à ses pieds, versant des larmes de douleur et d'indignation : « Nos iniquités, » lui dit le pontife, ont détourné de nous les re- » gards du Seigneur. L'Asie est au pouvoir des » musulmans, l'Orient est tombé dans la servi- » tude. Quand la source de nos afflictions sera » comblée, quand Dieu sera touché de nos mi- » sères, il parlera aux cœurs des princes de l'Oc- » cident, et les enverra au secours de la ville » sainte. » Ces paroles enflamment l'ermite d'un enthousiasme religieux; il jure de porter en Europe les vœux des chrétiens; la passion qui agitait son âme exalte son imagination. Une nuit, prosterné devant le saint sépulcre, il croit voir la Vierge apaisant le courroux du Sauveur; il croit entendre Jésus-Christ lui dire : « Pierre, lève-toi,

» cour annoncer à tes frères les tribulations de » mon peuple; il est temps que les saints soient » délivrés et mes serviteurs secourus. » Pierre n'hésite plus; il se voit, comme Moïse, destiné à opérer des prodiges, à changer le cœur des rois. L'ermite, brûlant de zèle, traverse les mers, vole en Italie, se jette aux pieds d'Urbain II, et lui annonce la mission divine dont il est, dit-il, chargé. Le pape saisit avec ardeur cette occasion favorable pour exécuter le vaste projet conçu par ses prédécesseurs, Grégoire et Victor.

L'ermite Pierre, autorisé par le pontife, parcourt l'Europe, raconte les malheurs de l'Asie, les fureurs des infidèles, l'oppression des chrétiens, les ruines du saint sépulcre; il émeut les esprits, touche les cœurs, échauffe le zèle, enflamme l'ambition; il promet la gloire sur la terre, le bonheur dans le ciel. On croit voir un saint, entendre un prophète, et partout les guerriers, accoutumés à détester, à chercher, à combattre les Sarrasins en Espagne, en Sicile, en Calabre, en Afrique, se sentent saisis d'une ardeur nouvelle; partout un long murmure de pitié pour les chrétiens d'Orient, et de colère contre les Sarrasins leurs persécuteurs, annonce l'orage et présage la tempête.

Dans ce même moment Alexis Comnène, imprudent dans ses craintes, imprévoyant dans sa

politique, écrivait au pape pour lui représenter la détresse de l'empire d'Orient et la nécessité de le secourir. « Les Sarrasins, disait-il, autrefois maî-
» tres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de
» la France; viennent de conquérir l'Asie; ils sont
» aux portes de Constantinople, et de là menacent
» encore l'Occident. »

L'empereur, pour engager les chrétiens à le défendre, employait tous les moyens propres à réveiller la piété, à exciter l'intérêt, à échauffer l'ambition. Les Latins disent même, ce qui est peu vraisemblable, que dans l'espoir d'enflammer l'ardeur d'une noblesse alors aussi passionnée pour l'amour que pour la gloire, il offrait à leurs regards le tableau attrayant des délices de l'Asie, des voluptés de l'Orient, et de la beauté des femmes grecques. La haine des historiens d'Europe contre Alexis a pu seule supposer une pareille inconvenance, dans une lettre écrite par un empereur au chef de l'Eglise.

Ce qui paraît certain, c'est que dans le désespoir où le progrès des armes turques jetait ce prince, il écrivait au pape que, s'il devait un jour perdre l'empire, il s'en consolerait, pourvu que la Grèce échappât aux barbares soldats de Mahomet, et trouvât un asile sous les lois des princes latins.

Urbain convoqua un concile à Plaisance, et fut obligé, par la foule des assistans, à tenir cette

assemblée au milieu des champs. L'Italie montra dans ce premier instant beaucoup de pitié pour les malheurs de Jérusalem, mais peu de disposition à la délivrer. Les récentes et longues guerres, soutenues en Calabre et en Sicile contre les Sarrasins, faisaient connaître, là plus qu'ailleurs, les périls et les difficultés d'une telle entreprise; cependant le fougueux Boëmond, fils de Robert Guiscard, et les preux normands, répondaient avec ardeur aux voeux du pontife, moins par piété que par ambition. Boëmond, ennemi d'Alexis, songeait plus à conquérir Bysance qu'à délivrer Jérusalem.

Le pape, certain de trouver en France des esprits plus enflammables, y courut, et rassembla un concile à Clermont en Auvergne. Tout le clergé, tous les princes, tous les chefs, tous les guerriers de cette nation ardente, mobile, belliqueuse, qui, dans tous les siècles, comptant la mort pour rien et l'honneur pour tout, fit briller ses armes dans toutes les parties du monde, se rassemblèrent en foule à la voix du pontife romain.

Exhortations du pape Urbain II en France.

Urbain ordonna aux Français de venger Dieu, de délivrer son tombeau, de châtier les profanateurs du berceau de la foi, d'exterminer les destructeurs de l'Eglise; au nom de la divinité, il promit à ceux qui s'armeraient pour un but si saint le pardon de toutes leurs offenses et une éternelle félicité dans le ciel.

Il défendit toute guerre entre les particuliers, pendant la durée de cette sainte expédition, menaça des foudres de l'Eglise les perturbateurs de la *trève de Dieu*, et mit sous la sauve-garde de la religion les veuves, les orphelins, les marchands, les laboureurs et les artisans. Ainsi, par un étrange jeu du sort, la sanguinaire et destructive folie des croisades devint une première aurore de justice et de paix pour l'Europe, une première digue contre l'anarchie féodale, une première force donnée aux rois contre les grands, et un premier bienfait pour les peuples.

Pierre prit la parole après Urbain. Son éloquence grossière, mais franche, vive, passionnée, transporta l'imagination des assistans en Asie; ils y virent la religion outragée, les monumens détruits, le tombeau du Seigneur profané, l'Europe méprisée, avilie; les pélerins massacrés, leurs femmes livrées aux violences des infidèles, Antioche conquise, Ephèse pillée, Nicée soumise, les barbares enfans de Mahomet prêts à franchir les remparts de Constantinople, et à se répandre comme un torrent dans la Hongrie, dans l'Allemagne, et peut-être bientôt au-delà du Rhin.

Réveillant alors des souvenirs chers aux Français, il rappelle la gloire de Poitiers, le désastre de Roncevaux; les ombres de Charles-Martel et de Charlemagne, évoquées par l'ermite, semblent apparaître; elles ordonnent, par sa voix, aux Fran-

çais de défendre l'Europe, de venger l'Asie, de délivrer la cité sainte.

Parlant à l'ambition comme à la piété, il représente aux guerriers européens l'Asie avec tous les charmes que Moïse prêtait à la terre de Chanaan, lorsqu'il enflammait pour elle le courage des Hébreux.

Enfin, pour ajouter à sa voix une force divine, il termine son discours par ces paroles de l'Ecriture : « Celui qui aime son père ou sa mère plus » que moi, n'est pas digne de moi. Quiconque » abandonnera pour moi sa maison, son père, » ses enfans, sa famille et son héritage, sera ré- » compensé dans le ciel au centuple, et possé- » dera la vie éternelle. »

A ces mots l'enthousiasme ou plutôt le délire devient universel, tous les guerriers tirent leurs glaives, tout le peuple se lève et s'écrie : « Dieu le » veut, Dieu le veut. — Oui, dit alors le pontife, » ces paroles seront votre cri de guerre. Jésus sort » lui-même du tombeau ; il vous présente par mes » mains sa croix ; elle sera le signe de la réunion » des enfans dispersés d'Israël, la palme du mar- » tyre, le gage de la victoire ; elle vous rappel- » lera sans cesse qu'un Dieu est mort pour vous, » et que vous devez mourir pour lui. »

La plaine, les bois, les montagnes retentissent de vives acclamations. On déchire une immense quantité d'étoffe rouge, on en fait des croix que

Première croisade.

chacun s'attache sur la poitrine; les Français se croisent, s'arment; les autres peuples suivent leur exemple; enfin l'Europe entière jure de faire triompher l'Evangile et d'exterminer les musulmans.

Dès ce moment le cri de guerre se répéta dans tout l'Occident : les chrétiens semblent ne plus connaître de patrie que la Terre-Sainte. Conduits par des motifs différens, tous paraissent tendre au même but, et dans cette foule innombrable de croisés, guidés les uns par le fanatisme, les autres par l'ambition, une grande partie par la passion de la licence et du pillage, on voyait régner la même ardeur, le même courage, et l'on peut dire aussi le même délire.

L'exemple des chrétiens normands, parvenus à une grande fortune, à une haute célébrité par leur audace, et qui avaient conquis, par leurs glaives, des villes, des Etats et des trônes, enflammait d'ardeur et d'espérance une foule d'aventuriers.

Tous ceux qui ne possédaient rien, ou qui se voyaient accablés de dettes, couraient chercher fortune en Orient : les hommes souillés de crimes achetaient l'impunité en s'armant pour venger l'Eglise, et croyaient échapper à leur conscience ainsi qu'aux lois, en prenant la croix, qui expiait et purifiait tout.

Les rois, dans l'espoir d'obtenir plus de sécurité par l'éloignement de leurs puissans vassaux

et d'une noblesse turbulente, encourageaient de tous leurs efforts cette pieuse folie.

Enfin, les prêtres, dont ce grand armement accroissait l'influence, prodiguaient les promesses et multipliaient les faux miracles pour éblouir et entraîner les esprits.

On vit dans ce soulèvement de l'Europe quelques chefs, quelques princes vertueux, tels que Raimond, comte de Toulouse, et Godefroy, duc de Bouillon, ne suivre dans leurs vastes desseins que l'impulsion d'un zèle sincère, la voix d'une pitié généreuse et les conseils d'une politique sage. Mais ils furent en petit nombre : leur but véritable était de secourir les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient et d'opposer une digue à la fureur belliqueuse et fanatique des musulmans dont le cimeterre avait récemment menacé l'Europe d'une entière destruction.

Ceux-là conduisirent seuls leur entreprise avec méthode et prudence ; ce fut à leur sagesse courageuse, à leur politique loyale que la première croisade dut ses succès et sa gloire. Les autres parcoururent, dévastèrent le monde, s'écoulèrent et disparurent avec la rapidité d'un torrent.

Désordres des premiers croisés commandés par l'ermite Pierre.

Les premières bandes, qui s'armèrent * et qui partirent, furent, pour ainsi dire, la populace des croisades. C'était un amas confus de brigands échappés des prisons, de jeunes gens obérés,

* An 1096.

d'aventuriers avides de butin, de moines débauchés et fanatiques, de femmes sans pudeur, d'enfans sans famille, d'hommes sans aveu de toutes les nations.

L'ermite Pierre, qui savait mieux prêcher que combattre, se mit à la tête de cette foule désordonnée. Son lieutenant fut un gentilhomme appelé Gauthier, auquel on avait donné le surnom de *Sans-Argent*, parce qu'il ne possédait que son épée.

Cette armée de pélerins, mêlant ridiculement la débauche à la dévotion et la cruauté au fanatisme, traverse l'Allemagne et arrive en Hongrie. Le roi Caloman les accueille; mais, comme le gouverneur de Belgrade ne leur accorde qu'avec économie les subsistances nécessaires, ils se dispersent dans les campagnes, pillent les villages et détruisent les troupeaux.

Leurs ravages en Hongrie.

Alors cent quarante mille Bulgares tombent sur ce premier corps, commandé par Gauthier, et en font un affreux carnage. Leurs débris, protégés et rassemblés par Nicétas, gouverneur de Bulgarie, parurent enfin sous les murs de Constantinople.

Leur défaite par les Bulgares

Peu de temps après l'ermite Pierre, avec le reste de l'armée, arrivé à l'embouchure de la Save, aperçut les cadavres de quelques croisés de son avant-garde attachés à des potences. A cette vue, les pélerins guerriers entrent en fureur; Burel d'Estampes, chevalier français, les excite à

Vengeance de Pierre.

la vengeance; il prend d'assaut une petite ville voisine de Belgrade. Pierre, qui oubliait comme général la charité qu'il avait prêchée comme ermite, ordonne le pillage de la ville. Quatre mille Hongrois y sont massacrés; Pierre fait pendre tous les prisonniers, et poursuit sa route.

Sa défaite et sa fuite.

Les Hongrois s'arment et maltraitent son arrière-garde; les désordres se renouvellent et attirent un juste châtiment. Les Bulgares viennent en foule livrer bataille aux croisés, triomphent facilement de leur courage indiscipliné, les taillent en pièces, s'emparent de leurs caisses, et enchaînent leurs femmes et leurs enfans.

Pierre prit la fuite avec cinq cents hommes. Lorsque tous ceux qui étaient échappés au carnage le rejoignirent, il reconnut que ce combat lui avait coûté dix mille hommes.

Ordre de l'empereur à l'égard des croisés.

L'empereur, informé par Nicétas de ces événemens, écrivit à l'ermite une lettre sévère, lui défendit de séjourner plus de trois jours dans aucun lieu, et ordonna au commandant de ses troupes de surveiller soigneusement la conduite des croisés, en même temps qu'on pourvoirait à leur subsistance.

Arrivée de Pierre à Constantinople.

Sa présentation à Alexis.

Bientôt Pierre vint joindre son camp à celui de Gauthier, et fut conduit au palais d'Alexis. La taille courte, le vêtement sale et la mine basse du général ermite excitèrent d'abord la surprise et le mépris de la cour d'Orient; mais, lorsqu'il eut

pris la parole, le feu de ses regards, la chaleur de son zèle, la véhémence de son discours firent sur les Grecs une vive impression, et le dédain se changea en respect.

Sa déclaration à l'empereur.

L'ermite annonça à l'empereur qu'un grand nombre de princes, d'évêques, de ducs, de comtes et de guerriers de l'Occident, marchant sur ses pas, accouraient dans le dessein d'enlever le saint sépulcre aux infidèles.

Cette nouvelle donna aux Grecs plus de craintes que d'espérances. En effet pouvait-on voir sans effroi fondre tout à coup sur l'empire une foule belliqueuse de guerriers ambitieux, dont le nombre, dit Anne Comnène, n'était pas plus facile à compter que les feuilles des bois, les sables du rivage et les étoiles du ciel?

Conduite politique d'Alexis à l'approche des croisés.

Alexis conseilla d'abord à l'ermite d'attendre les autres croisés avant d'entrer en campagne; mais ce prince ne tarda pas à sentir le danger de garder long-temps de tels hôtes. Etrangers à toute discipline, bravant les lois divines, ainsi que les humaines, ces pélerins brigands pillaient les campagnes, brûlaient les maisons de plaisance, dépouillaient les églises et devastaient les environs de la capitale.

Alexis commença dès lors à redouter le désastreux secours qu'il avait imprudemment demandé. A la même époque, le pape lui écrivit que les plus vaillans princes de l'Europe marchaient vers l'Orient, à la tête de trois cent mille soldats

déjà levés et armés. Cette nouvelle le fit trembler : il prévit que les chrétiens lui donneraient bientôt plus d'embarras que les Turcs ; et dès lors il résolut de se défendre contre les premiers par la ruse, et contre les autres par les armes. De là vint la différence des deux portraits opposés que l'histoire nous a laissés de ce prince. L'Orient le célébra comme un guerrier intrépide, comme un habile capitaine, comme un monarque juste et généreux, tandis qu'on le représenta dans l'Occident sous les traits d'un général timide, d'un prince faible, d'un politique fourbe et d'un allié perfide.

L'empereur, dans le dessein d'éteindre la flamme musulmane qui consumait quelques villes de ses provinces, avait attiré sans prévoyance un torrent européen qui allait inonder et renverser l'empire. Le seul moyen qui lui restait pour se préserver d'un si grand péril était de diviser la masse de croisés qui fondait sur ses États, et d'envoyer successivement en Asie leurs différentes colonnes, dès qu'elles arrivaient près de sa capitale.

Son premier soin fut de se débarrasser de la foule tumultueuse commandée par l'ermite. Il la fit passer à Nicomédie, et de là dans le port de Cibotus, où quelques Anglais s'étaient réfugiés pour fuir la tyrannie des Normands, conquérans de leur patrie.

Pierre et Gauthier, arrivés en Asie, méprisèrent

Destruction des premiers croisés.

les conseils des Grecs expérimentés, qui leur conseillaient d'attendre des renforts avant de combattre; marchant sans ordre et sans prudence, ils s'avancèrent sur le territoire de Nicée. Leur avant-garde fut taillée en pièces par les Turcs, et Renaud, qui la commandait, se fit musulman pour éviter la mort.

Soliman s'approchait pour les attaquer, Gauthier lui livra bataille et la perdit. Son armée, composée de vingt-cinq mille hommes, fut totalement détruite; trois cents Français seuls gagnèrent, en combattant, une forteresse qui leur servit d'asile. Pierre vint chercher un refuge à Constantinople, et Alexis vit sans peine la ruine d'une troupe d'insensés qui s'étaient plutôt conduits en brigands qu'en soldats.

Une armée de croisés allemands avait marché sur les pas de celle de Pierre. A peine en route ils se livrèrent à la débauche et aux plus honteux excès; les Bavarois les surprirent dans l'ivresse, les désarmèrent et les égorgèrent.

Cent mille autres croisés, français, anglais, lorrains et flamands, commencèrent à signaler leur zèle aveugle pour la foi chrétienne en massacrant tous les Juifs qui habitaient les bords du Rhin. Au milieu de cette foule de furieux, l'évêque de Worms montra seul de l'humanité; il enleva quelques victimes à leur rage.

Caloman, roi de Hongrie, informé des crimes

commis par ces misérables, leur ferma les portes de Belgrade. Tandis qu'ils voulaient les forcer, les Hongrois, se précipitant sur eux, les dispersèrent et les détruisirent si complètement que le comte Emicon, qui les commandait, échappa presque seul à ce désastre. Ces fous furieux avaient pris pour guides et pour conseil dans leur marche une chèvre et une oie, qu'ils croyaient animées de l'esprit divin.

Ainsi périrent ces premières bandes fanatiques, qui montaient à plus de trois cent mille hommes. Elles ne se firent connaître que par leurs extravagances, par leurs forfaits, et par la violence de leur effrayante invasion qui n'eut que la durée d'un orage.

Ce premier débordement d'un fanatisme sans piété, d'une licence sans frein, rendit tellement méprisables ceux qui composaient ces hordes vagabondes, que l'excès même de leur malheur n'excitait pas la pitié; et, chose horrible à dire, trois cent mille hommes furent détruits sans être plaints.

L'histoire ne compte pas même leur désastreuse expédition au nombre des croisades; elle n'a donné ce nom qu'au premier armement régulier qui traversa l'Europe sous les ordres de Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine, et descendant de Charlemagne par les femmes. Croisade de Godefroy de Bouillon.

Cet illustre guerrier, sincère dans son zèle, pur dans sa foi, intrépide, prudent, ferme, modeste, Portrait de ce prince.

vertueux, libéral, imposait le respect par sa sagesse à la noblesse fougueuse qui marchait sous ses ordres; il excitait à la fois la crainte et l'admiration de ses ennemis par la force de son bras et par ses exploits prodigieux : Godefroy fut tout ensemble un héros de fable et d'histoire. Il aurait été digne d'être peint par un Plutarque, il mérita d'inspirer le Tasse.

Animé par le désir ardent de venger les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient, et d'opposer une borne aux conquêtes menaçantes des Sarrasins, il vendit son duché pour payer des soldats. Son exemple excita l'émulation : de toutes parts on vit accourir, sous ses enseignes, de nobles preux qui se dépouillaient comme lui de leurs biens, sacrifiaient leurs terres pour le suivre, ou vendaient aux communes une liberté que, dans ce siècle, on n'était ni assez éclairé pour réclamer, ni assez fort pour conquérir, ni assez généreux pour donner.

Ses frères, Eustache de Boulogne et Baudouin, s'armèrent avec lui; dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantassins aguerris partirent de France sous les ordres de Godefroy, le 10 août 1096. Ils avaient à leur tête la fleur de la noblesse lorraine, allemande et française. Cette armée, dont le but était de conquérir et non de ravager, traversa paisiblement l'Allemagne.

Le roi de Hongrie, Caloman, conclut avec

Godefroy, dans une conférence, un traité que des deux parts on exécuta de bonne foi; et, lorsque les croisés arrivèrent à Neiss, ils y trouvèrent en abondance les vivres que l'empereur avait ordonné de leur fournir.

Position critique et habileté d'Alexis.

Cependant la marche de cette armée, d'autant plus imposante qu'elle était plus régulière, inspirait de justes inquiétudes à l'empereur Alexis; ce n'était plus, comme dans la première expédition, la licence et le pillage, c'était l'ambition européenne qu'il redoutait. Assis sur un trône miné par le temps, assailli par les barbares, ébranlé par les Turcs, il voyait fondre sur ses États une foule immense de légions belliqueuses et de chefs avides de conquêtes.

Il apprit qu'au moment où Godefroy s'avançait avec son armée, et campait déjà près de Philippopolis, d'autres troupes aussi nombreuses s'armaient dans le midi de la France, sous les ordres de Raimond, comte de Toulouse. Sa crainte fut au comble lorsqu'il sut que Hugues, comte de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, Robert, comte de Flandre, Etienne, comte de Blois, ainsi qu'un grand nombre de princes, de ducs et de comtes, suivis de leurs vassaux, passaient en Italie dans le dessein de s'embarquer pour la Grèce, et devaient joindre leurs armes à celles du prince de Tarente, de ce Boëmond, fils de Robert Guiscard, son ancien, son implacable ennemi : il

n'ignorait pas que ce prince, ambitieux, hautain, fourbe, intrépide, éloquent, aspirait toujours au trône d'Orient, et qu'il se croisait plus réellement contre lui que contre les Sarrasins.

L'empereur, ne pouvant résister à cet orage par la force, résolut de le détourner par la ruse; et quelques reproches que lui aient faits à cet égard les Latins, il n'en est pas moins vrai que jamais monarque ne se trouva placé dans des circonstances plus critiques et ne sut s'en tirer avec plus de prudence, d'adresse et de modération.

Son premier soin fut de se donner des otages capables de le garantir des intentions hostiles de Boëmond : l'impatience française lui en fournit le moyen; Hugues-le-Grand, frère du roi Philippe, trop ardent pour attendre les autres croisés, trop confiant pour craindre quelque piége, s'embarqua suivi de peu d'officiers : arrivé près de Durazzo, il y fut accueilli avec respect, mais arrêté et conduit à Constantinople.

Premières hostilités.

Godefroy, campé près d'Andrinople, apprend l'arrestation du comte de Vermandois, et réclame sa liberté : Alexis veut garder le prince comme garantie contre la répétition des désordres commis par les premiers croisés. Sur ce refus, la guerre est déclarée.

L'armée de Godefroy dévaste les environs de Sélembrye. Après plusieurs combats peu décisifs, l'empereur promet la liberté des otages, les hos-

tilités cessent, et les croisés campent à la vue de Constantinople.

Dès ce moment les deux peuples, divisés comme les deux églises, furent en méfiance réciproque et presque continuelle. L'empereur ayant invité Godefroy à une conférence, le chef des croisés la refusa, redoutant les perfidies d'une cour dans laquelle l'habitude des révolutions avait souvent rendu le poison et le poignard familiers à la politique.

Négociation entre Godefroy et Alexis.

Les négociations furent longues et difficiles; les croisés voulaient laisser une partie de leurs troupes dans la Thrace, tandis que l'autre combattrait en Asie; ils prétendaient posséder les terres dont ils s'empareraient, et ériger pour eux en souveraineté les villes et les provinces qu'ils pourraient conquérir sur les Sarrasins. Alexis, au contraire, exigeait qu'ils évacuassent le territoire voisin de sa capitale, qu'ils passassent tous successivement en Asie, et qu'ils y servissent sous ses ordres comme auxiliaires, dans le seul et loyal but de venger la religion, de délivrer l'empire et de lui rendre les provinces usurpées par les infidèles; enfin, si pour prix de leurs services il leur accordait des terres dans l'Orient, l'empereur prétendait qu'ils ne les possédassent que comme ses vassaux.

Les croisés appuyaient leurs prétentions par leur nombre et par la force de leurs armes;

Alexis, dans le dessein de se défendre, leur refusait des vaisseaux pour passer en Asie, et des vivres pour subsister.

Nouvelles hostilités.

Les difficultés se prolongèrent, la guerre recommença; Godefroy brûla plusieurs palais, s'empara du pont de Blaquernes, et attaqua l'armée grecque qui se défendit vaillamment.

A cette époque l'impétueux Boëmond entrait déjà en Macédoine; par des lettres pressantes il invitait Godefroy à n'écouter aucune proposition d'accommodement, à l'attendre, et à s'emparer avec lui de Constantinople.

Le chef des croisés, plus modéré que le prince de Tarente, lui répondit qu'armé seulement pour la cause de Jésus-Christ et pour la délivrance de Jérusalem il ne prétendait point faire d'autres conquêtes, mais qu'au contraire il désirait sincèrement gagner l'amitié d'Alexis, afin d'assurer et d'accélérer le succès de leur sainte entreprise.

Traité entre Godefroy et Alexis.

Alexis fut informé de cette réponse, dont la loyauté dissipa ses soupçons; pressé de se réconcilier avec Godefroy, il lui envoya son fils comme otage. Cette démarche aplanit tous les obstacles; le traité fut conclu.

La fierté française fit un sacrifice à la vanité orientale; Godefroy, accompagné des princes, des ducs, des comtes, des officiers de son armée, entra dans Constantinople et se rendit au palais; Alexis était assis sur son trône, Godefroy et les

seigneurs s'agenouillèrent, baisèrent les pieds de l'empereur et lui prêtèrent foi et hommage ; Alexis alors, présentant au chef des croisés les ornemens impériaux : « Je sais, lui dit-il, que vous êtes » grand dans votre pays, et comme je n'ignore » point que votre justice et votre franchise sont » égales à votre puissance, je me repose sur votre » sagesse non-seulement pour secourir mon em- » pire contre les infidèles, mais encore pour le » défendre contre cette foule d'étrangers qui » m'arrivent de toutes parts. Recevez ces orne- » mens dont vous êtes digne, je vous adopte pour » mon fils. »

De ce moment la concorde fut rétablie : le traité conclu ne renfermait que deux articles. Alexis promettait aux croisés de leur fournir des vivres, de les protéger, et de joindre ses troupes aux leurs. Les princes, de leur côté, promettaient d'être fidèles à l'empereur, de lui rendre les villes dont ils s'empareraient en Asie, et lui juraient foi et hommage pour les terres qu'il leur permettrait de posséder.

Comme la sagesse et la fermeté de Godefroy ne pouvaient empêcher qu'une armée si nombreuse et composée de tant de peuples différens ne commît encore quelques désordres, Alexis pressa le départ des croisés ; ils passèrent en Asie et campèrent à Chalcédoine.

Cependant l'objet du juste effroi d'Alexis, Boé-

Invasion de Boëmond, fils de Robert.

mond, prince de Tarente, trop fameux dans la Grèce par les batailles d'Arta, de Larisse, de Jouanine, où son père et lui avaient vaincu l'empereur, s'avançait suivi d'une nombreuse infanterie et de dix mille cavaliers, parmi lesquels brillait le vaillant Tancrède, qui, selon les historiens du temps, valait à lui seul une armée.

Le nom de Boëmond répandait la terreur dans l'empire; ses troupes, dans leur marche, se livraient aux excès que la guerre seule autorise; l'armée grecque, qui le surveillait et qui côtoyait ses flancs, s'empara de quelques maraudeurs. Tancrède, à la tête de mille chevaliers, fond sur les Grecs, et fait des prisonniers; ceux-ci déclarent que les hostilités qu'ils ont commises étaient ordonnées par l'empereur : tous les croisés alors demandent à grands cris la guerre; Boëmond apaise leur courroux, dissimule son ressentiment, rend la liberté aux prisonniers, s'approche de la capitale, prend un langage fier et menaçant, refuse une conférence, déclare qu'il ne consentira pas à un serment qui le choque, et se prépare à faire le siége de Constantinople.

Sa soumission à l'empereur.

Informé de ces nouvelles, le vertueux Godefroy, qui n'avait d'autre but que de maintenir la paix entre les chrétiens pour presser la guerre contre les infidèles, traverse le Bosphore, et, par le poids de sa sagesse et de son autorité, fléchit l'orgueil de Boëmond.

Ce prince ambitieux cède, suit l'exemple des autres croisés, et vient jurer foi et hommage à l'empereur.

Alexis lui fit un accueil magnifique; l'amitié ne se montra que dans les paroles, la haine régnait au fond des cœurs; le luxe, les arts, l'industrie, la civilisation des Orientaux excitaient plus la surprise des Latins que leur admiration : ils méprisaient la finesse, l'afféterie, la corruption et la mollesse des Grecs. Les princes d'Italie, de France et d'Allemagne, presque tous souverains dans leurs seigneuries, égaux entre eux, rivaux des rois, regardaient d'un œil dédaigneux le despotisme des empereurs d'Orient et la servitude de leurs courtisans.

De leur côté les Grecs, choqués des mœurs farouches, du caractère hautain, du ton grossier des guerriers de l'Occident, les traitaient de barbares, et ne les haïssaient pas moins que les Turcs.

Au milieu de la cérémonie, dans laquelle les princes rendaient hommage à l'empereur, un jeune comte français, Robert de Paris, choqué du faste orgueilleux de l'étiquette orientale, s'élance sur le trône d'Alexis, et s'asseoit insolemment à ses côtés. Baudouin le força d'en descendre, en lui déclarant qu'il fallait se conformer aux usages des pays où l'on voyageait. Témérité de Robert de Paris.

« Comment puis-je souffrir, dit le jeune guer-
» rier, qu'un tel rustre demeure assis lorsque tant

» de grands capitaines sont debout? » L'empereur, accoutumé à feindre, demanda froidement au Français quel était son nom et son rang. « Je » suis, répond le chevalier, un noble d'antique » race; il existe près de mon château une église » dans laquelle doivent se rendre tous ceux qui » veulent combattre et signaler leurs noms par » quelques exploits; j'y suis resté long-temps sans » que personne ait eu l'audace de se mesurer » contre moi. »

Alexis sourit de cette réponse arrogante, avertit le Français des périls où le jetterait son imprudence, et lui prédit que tous ceux qui s'écarteraient témérairement des colonnes chrétiennes, soit en avant, soit en arrière, tomberaient infailliblement sous le cimeterre des infidèles.

Fierté de Tancrède et de Richard.

Tancrède et son ami Richard, moins violens, mais aussi orgueilleux que Robert, refusèrent de se soumettre comme Boëmond à la prestation d'un serment qui les humiliait; ils sortirent brusquement de la cour, et passèrent sans ordre en Asie.

Méfiance de Boëmond.

Boëmond trouva dans son logement un grand festin apprêté, et en même temps une immense quantité de viandes qui n'étaient point préparées: le Normand soupçonneux ne toucha point au festin, fit cuire les viandes par ses gens, et parut apprendre avec étonnement que les personnes de sa suite eussent mangé sans inconvéniens les mets

qu'on leur avait servis : Alexis, comme on le voit, avait prévu cet odieux soupçon.

Le lendemain, lorsque le prince de Tarente traversa le palais, on le fit passer près d'un cabinet dont la porte était ouverte, et qui était rempli d'or, d'argent, de bijoux, de diamans et d'étoffes précieuses ; surpris de cette magnificence, le prince s'écria : « Si j'avais possédé ces richesses, j'aurais conquis un « royaume. » Elles sont à vous, lui dit un ministre de l'empereur, et on les porta dans sa maison ; Boémond les refusa d'abord, mais, après une courte lutte entre son avarice et son orgueil, il les accepta.

Les prêtres des deux nations, dont le devoir eût été de réveiller entre elles l'esprit de paix et de charité, augmentaient encore leur mésintelligence ; les patriarches ne voulaient point reconnaître la suprématie des papes ; les Latins haïssaient et méprisaient les prêtres grecs comme hérétiques, et les Orientaux, ainsi qu'on le voit par le récit d'Anne Comnène, ne pouvaient supporter l'humeur turbulente et belliqueuse du clergé latin. « Nos prêtres, dit cette princesse, » ne s'occupent que de prières, et ne regardent » que le ciel, tandis que les moines, les abbés » et les évêques d'Occident convoitent les biens, » les grandeurs de la terre, quittent les églises » pour les tentes, la crosse pour le glaive, et » combattent comme de farouches soldats. »

Querelles religieuses.

Si ce reproche était juste, on pouvait en adresser

d'autres aussi fondés aux prêtres de l'Orient : ils déshonoraient l'Eglise par leurs disputes éternelles, par leurs subtilités puériles, et chaque jour ils épaississaient les ténèbres qui couvraient l'antique patrie des sciences et des lettres. « Quand je pense, » dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans » laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne » puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes, » dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à » leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire » et les empêcher de battre leur lait. »

Deux peuples, si divisés par les consciences, par les lois, par les mœurs et par la politique, ne pouvaient vivre long-temps en bon accord. Alexis se hâta de faire embarquer pour l'Asie ces hôtes importuns.

Nouvelle arrivée de croisés, entre autres Raymond.

Le torrent européen ne s'arrêtait point, d'autres troupes de croisés se succédaient sans cesse ; on vit d'abord arriver le comte de Flandre, ancien ami d'Alexis, et, peu de temps après, le duc de Normandie, avec les comtes de Blois et de Boulogne : leurs troupes, conduites par des chefs habiles, ne firent aucuns dégâts, et ces princes prêtèrent hommage sans difficulté. Néanmoins l'empereur, craignant de grands rassemblemens aussi difficiles à contenir qu'à nourrir, les envoya promptement en Asie.

Enfin le plus puissant des croisés, et qui avait arboré le premier la croix, partit de France le

dernier de tous, à la tête de cent mille hommes; c'était le fameux Raimond, comte de Toulouse, aussi brave et peut-être encore plus vertueux que Godefroy. Ce prince religieux, en s'armant pour l'Eglise, ne prévoyait pas que cette même Eglise proscrirait bientôt sa famille, et prêcherait une nouvelle croisade contre ses descendans.

Malgré les lettres pacifiques d'Alexis et la sagesse de Raimond, le voyage de ce prince ne fut qu'une guerre continuelle contre les Comans, les Ures, les Bulgares et les Patzinaces, las de voir leurs terres foulées par tant d'étrangers.

Fierté du comte de Toulouse.

Lorsque le comte de Toulouse arriva sous les murs de Constantinople, on lui parla de l'hommage qu'il devait prêter. « Je ne suis pas venu » dans l'Orient pour y chercher un maître, dit » ce vénérable comte égal en puissance aux plus » grands monarques; si l'empereur joint ses » troupes à celles des croisés, et s'il combat à » notre tête, je lui obéirai comme à mon général, » mais jamais comme à mon souverain. »

Ce refus, qui pouvait renverser tout l'ouvrage d'Alexis et réveiller les prétentions d'une foule de princes qu'on avait eu tant de peine à soumettre, excita à la fois dans l'esprit de l'empereur une juste crainte et un vif ressentiment. Dès le lendemain, pendant la nuit, il surprit et attaqua le camp de Raimond, qui, malgré sa forte résistance, perdit un grand nombre d'hommes; les

croisés, découragés par cet échec, voulaient partir; l'empereur leur refusa des vivres et des vaisseaux.

Godefroy et Boèmond accoururent pour rétablir la paix, mais la fierté résiste plus que l'orgueil; Raimond ne voulut jamais consentir à d'autres sermens qu'à celui de ne rien entreprendre contre l'honneur et la vie d'Alexis, tant que ce prince tiendrait ses engagemens avec les croisés.

L'empereur grec, forcé de se contenter de ce serment, montra plus d'égards et de considération à Raimond qu'à tous les autres princes latins; et de son côté le comte de Toulouse, qui n'avait pas moins de franchise que de fierté, fut de tous les croisés le plus fidèle à ses promesses.

Marche des croisés sur Nicée.

Toutes les forces européennes étant enfin arrivées en Asie, on se mit en marche pour former le siége de Nicée; Alexis, trouvant peu convenable et peu prudent d'y paraître avec une armée moins nombreuse que celle de ses alliés, se contenta de leur envoyer un corps de troupes commandé par Tatice son lieutenant.

Ce général était universellement estimé dans l'Orient; il avait défendu l'empire avec gloire en Asie contre les infidèles, en Illyrie contre les Normands, dans la Thrace contre les barbares. Cependant tous les auteurs de relations européennes de la première croisade le représentent comme un lâche et comme un traître.

On cherche vainement la vérité dans les écrits des historiens de cette grande époque; leur imagination, exaltée par le zèle religieux, par le mouvement rapide qui précipitait l'Europe sur l'Asie, par la grandeur colossale d'une entreprise chevaleresque et presque fabuleuse, exagère les exploits des croisés, pallie leurs fautes, et peint leurs ennemis sous les plus odieuses couleurs.

Néanmoins, malgré ces panégyriques et ces satires outrés, la naïveté grossière des mœurs du temps arrache souvent aux preux écrivains des aveux qui nous montrent à nu les vices de ces aventureux pélerins, et mille faits, impossibles à déguiser, prouvent que dans cette armée des Latins, justement fameuse par des prodiges de courage, on vit plus de licence, de barbarie, de débauches, de perfidies et même de crimes, que dans les armées grecques qui conservaient encore quelques traces de la discipline romaine.

Cette foule de croisés, sans règles, sans lois, sans maîtres, poussés par un fanatisme aveugle, enflammés par une passion désordonnée d'aventures, de conquêtes et de richesses, n'offrait aux regards que le triste tableau d'une république féodale, militaire et anarchique.

Chacun semblait y croire ses vices effacés ou même sanctifiés par la croix qui le couvrait; c'est ce qui fit d'une entreprise juste dans son principe, glorieuse dans son but, une des plus désastreuses

folies et l'un des plus épouvantables fléaux qui eussent encore désolé la terre.

Siége de cette ville.

Quoique l'armée des croisés s'élevât alors à plus de cinq cent mille hommes, et qu'elle eût à sa disposition, par les ordres d'Alexis, toutes les machines de guerre inventées par l'industrie des Grecs, le siége de Nicée fut long et sanglant ; la ville était forte et vaillamment défendue.

Soliman, qui prévit sa chute, s'éloigna pour chercher des secours ; bientôt il revint avec une forte armée, conduite par le sultan Kilidge Arslan.

Tableau des deux armées.

Les musulmans et les chrétiens en présence se contemplèrent d'abord avec un long et mutuel étonnement.

Ces Turcs, descendus récemment des rives de l'Oxus, déjà fameux par des vastes conquêtes ; d'une autre part ces Francs qui accouraient du sommet des Alpes, des Pyrénées et des bords de l'Océan, étaient, les uns pour les autres, le plus étrange et le plus nouveau spectacle. Les chrétiens voyaient avec surprise la plaine couverte par une foule immense de cavaliers musulmans, montés sur les rapides coursiers de la Perse et de l'Arabie ; leurs larges cimeterres étincelaient de feu ; l'or et l'argent brillaient sur leurs harnais, le ciel réfléchissait les couleurs variées de leurs robes de soie flottantes dans les airs, et de leurs turbans parés d'aigrettes magnifiques.

De leur côté les Turcs admiraient les escadrons

épais et serrés des guerriers français, dont les chevaux étaient bardés de fer. Les corps de ces guerriers étaient revêtus d'une tunique presque impénétrable, composée d'anneaux d'acier sur lequels flottaient de riches écharpes. Des casques d'argent pour les chefs, de fer pour les soldats couvraient leurs têtes; une partie était armée d'arcs et de frondes: l'autre portait de longues lances, de courtes épées, de pesantes massues; un poignard à leur ceinture leur servait de dernière défense.

Origine des armoiries et du blason.

Toutes ces bandes chrétiennes de tant de pays différens, et couvertes d'une semblable armure, avaient tracé sur leurs étendards et sur leurs écus, pour se distinguer et se reconnaître, mille figures, signes ou emblèmes de couleurs variées et de formes diverses qui désignaient le seigneur dont chacun suivait la bannière : telle fut l'origine des armoiries et de ce blason, art moderne, inventé par la nécessité, perfectionné par l'orgueil, prodigué depuis par la vanité, et presque détruit récemment par l'égalité.

Tout formait dans ces deux armées le plus étonnant contraste; religion, mœurs, opinion, tactique, tout était différent et presque opposé: on n'y voyait qu'un seul point de ressemblance; ces deux masses terribles, prêtes à se choquer, étaient également animées par un fanatisme ardent et par une haine profonde.

Première bataille.

La première bataille qui se livra entre les héros de l'Orient et ceux de l'Occident fut aussi longue que terrible ; elle dura deux jours. Godefroy, Raimond, Boèmond, les deux Robert et Tancrède y signalèrent leur vaillance par des exploits prodigieux. La victoire demeura aux chrétiens ; le sultan se vit forcé de fuir ; les croisés envoyèrent à l'empereur Alexis mille têtes de Sarrasins, premier tribut digne du siècle.

Victoire des chrétiens.

Malgré cette défaite, la garnison, secondée par les habitans de Nicée, continuait à se défendre, et, par des sorties fréquentes, détruisait les travaux des chrétiens. Après plusieurs assauts sanglans, les murs abattus ouvrirent une large brèche aux croisés ; mais, à leur grande surprise, ils virent derrière cette brèche de nouvelles murailles élevées par les assiégeans.

Un grand lac empêchait l'investissement total de la ville ; elle recevait sans cesse par là des vivres et des renforts. L'empereur fit construire une flotille qui priva les assiégés de tout secours.

Reddition de Nicée à Alexis.

Nicée était trop importante et trop voisine de la capitale pour que l'empereur en voulût laisser la possession à ses ambitieux alliés. Il fallait donc leur enlever cette conquête ; lorsque la privation de vivres annonça la prochaine reddition de cette place, l'empereur y fit entrer Batumite qui s'y était ménagé des intelligences. Il réussit dans sa mission ; les Turcs et les habitans, rassurés par

ses promesses, se rendirent à lui, et au moment où les Latins, enseignes déployées, marchaient à un dernier assaut comme à un triomphe certain, ils virent avec autant de dépit que de surprise l'étendard impérial flottant sur les murs de Nicée.

Forcés de renoncer à cette conquête, les croisés divisés en deux colonnes s'avancèrent dans l'Asie. Arrivés en Phrygie près de Dorylée, leur première colonne se vit assaillie par une armée innombrable de Sarrasins. Ils l'entouraient de tous côtés; en vain Boèmond surpassa dans cette journée, par sa vaillance, sa propre renommée; la supériorité de la cavalerie turque l'emporta sur la bravoure des chrétiens : Boèmond renversé allait périr; l'intrépide Tancrède lui sauva la vie en le couvrant de son corps. Tandis que les chevaliers, enveloppés, pressés, affaiblis par de nombreuses pertes, se battaient avec le courage du désespoir, un détachement nombreux de Turcs pénétrait dans leur camp. « Les dames, dit Albert d'Aix, » acteur et témoin de cette bataille, se voyant » abandonnées par leurs défenseurs, oublièrent » un peu leur foi. Dans ce tumulte, et réduites à » leurs propres armes, elles employèrent toutes » celles de leur sexe pour augmenter leurs char- » mes par leur parure, dans l'espoir de toucher » et de fléchir les Sarrasins. »

Marche et échec des croisés en Asie.

Cependant les chrétiens, couverts de blessures, accablés de fatigues, allaient non se rendre, mais

Leur victoire sur les infidèles

périr. Tout à coup Godefroy et Raimond paraissent à la tête du second corps d'armée; le combat recommence; les vaincus se raniment, l'espoir leur rend la vigueur; les infidèles ralentissent leurs coups; tous les croisés, au cri de *Dieu le veut*, se précipitent sur les Sarrasins. Godefroy, Raimond, Hugues, Tancrède enfoncent les musulmans; l'évêque Adhémar, à la tête d'un corps de cavalerie, tourne l'ennemi; sa retraite se change en déroute, ce n'est plus un combat, c'est un carnage. Enfin les infidèles fuient, laissant sur le champ de bataille plusieurs émirs, vingt mille soldats et trois mille officiers. Les croisés ne perdirent que quatre mille hommes.

Maîtres du camp des Turcs, les chrétiens y trouvèrent des vivres en abondance et d'immenses richesses. L'armée chrétienne faisait retentir les airs d'un mélange bizarre d'hymnes religieux, de chants de guerre, de cris de victoire; les uns se livraient à la débauche, les autres priaient et pillaient; la plupart, dans leur joie tumultueuse, élevaient des turbans sur leurs lances, et couvraient leur armure des robes de musulmans.

Désastre causé par la famine.

Les Turcs, après leur défaite, désespérant de vaincre les chrétiens par la force, voulurent en triompher par la faim. Ils dévastèrent tout le pays jusqu'au mont Taurus, et en firent un désert.

Les croisés, en sortant de la Phrygie, se dirigèrent sur Antioche. Personne ne les arrêta dans

leur marche ; mais un ennemi plus cruel que les Turcs, une disette affreuse remportait sur eux d'horribles victoires. En un seul jour elle fit périr cinq cents hommes. Godefroy, dans sa route, se vit attaqué par un ours monstrueux ; il le terrassa, et ce héros fut rapporté dans sa tente, vainqueur, mais presque mourant.

Cette foule de princes, de ducs, de comtes, de seigneurs était trop indisciplinée pour marcher long-temps réunie. L'ambition ne tarda pas à diviser ces chefs indépendans ; Tancrède et Boëmond se séparèrent de Godefroy, entrèrent en Cilicie, et prirent Tarse d'assaut. Baudouin, qui ambitionnait cette conquête, vint avec un corps plus nombreux la leur enlever. De là naquirent des haines profondes et de longues querelles. Division entre les croisés.

L'ambitieux Baudouin, méprisant les ordres du chef des croisés, son général et son frère, courut en Arménie, suivi de ses vassaux, traversa l'Euphrate, et arriva sous les murs d'Edesse. Cette ville, entourée de musulmans, était restée chrétienne ; un Grec nommé Théodore, d'abord gouverneur et ensuite prince d'Edesse, la défendait depuis long-temps avec courage contre les Sarrasins. Il regarda l'arrivée des croisés d'Europe comme un heureux secours que lui envoyait le ciel. Sans défiance à la vue de la croix, il accueillit les Français avec honneur, et même adopta Baudouin pour fils et pour successeur. L'ingrat croisé Conquête et souveraineté de Baudouin.

se servit de ses bienfaits pour le trahir; les habitans, trompés et soulevés par ce perfide, s'armèrent contre Théodore et l'égorgèrent. Ce fut ainsi que Baudouin devint et resta prince d'Edesse; et le premier croisé, qui fonda dans l'Orient une souveraineté, ne l'obtint que par un assassinat.

Siége d'Antioche par les croisés.

L'armée chrétienne, forte de six cent mille hommes lorsqu'elle débarqua en Asie, était déjà réduite à trois cent mille par les combats, par la disette et par les maladies. Ainsi affaiblie, mais non découragée, elle continua sa marche, s'empara d'Icône, de trente-huit autres villes, passa l'Oronte, et vint assiéger Antioche, la plus forte alors, la plus populeuse et la plus belle ville de l'Orient. Les croisés y apprirent de tristes nouvelles. Suénon, prince de Danemarck, débarqué sur les côtes de l'Asie-Mineure, avait été surpris en Phrygie et enveloppé par les Turcs, qui le massacrèrent ainsi que toute sa troupe. Sa résistance opiniâtre rendit sa mort glorieuse; il vendit cher sa vie, et la jeune Florine, qu'il devait épouser, partageant ses périls comme elle devait partager son trône, combattant à ses côtés, tomba sur le champ de bataille percée de sept flèches. La haine des Européens pour Alexis l'accusa de ce désastre. Les croisés prétendirent que l'empereur avait fait donner à Suénon des guides corrompus qui l'entraînèrent dans le piége où il périt. Ce reproche était évidemment dénué de vraisem-

blance. Si ce prince eût été capable de si bas artifices, il les eût plutôt employés contre son ancien ennemi, le redoutable Boëmond, que contre le jeune Suénon, qui ne pouvait lui inspirer aucune crainte.

Dans tous les temps la plaine d'Antioche, les mœurs de ses habitans, la douceur de son climat, l'air embaumé de ses prairies, la fraîcheur de ses bosquets offrirent à tous les peuples, à toutes les armées, des piéges dangereux où leur vertu venait succomber. Les soldats de Trajan, les guerriers de Sévère oublièrent dans ces lieux séduisans leur antique discipline. En vain l'austérité des chrétiens en bannit les dieux qui présidaient à la volupté, le culte survécut au temple : on eût dit que Vénus et l'Amour, cachés encore dans le bois de Daphné, lançaient toujours sur les mortels qui osaient en approcher des traits inévitables. L'air qu'on y respirait semblait empreint d'une douce flamme qui traversait les plus dures cuirasses et amollissait les plus indomptables courages. Leurs honteux excès.

Les croisés ne résistèrent point aux charmes de ce séjour délicieux ; à la vue d'une ville qui renfermait une armée, ils se laissent séduire par les regards lascifs des Syriennes : religion, discipline, patrie, tout est oublié ; ils négligent la garde de leurs camps : la guerre les entoure, ils se livrent aux plaisirs comme dans le sein d'une profonde paix. Le camp chrétien retentit des chants de

l'ivresse, des accens de la débauche, du tumulte des orgies. Les Turcs profitent de ce désordre; ils sortent de leurs remparts, surprennent les croisés, fondent sur eux, les égorgent dans les bras des courtisanes. Le péril dissipe l'ivresse, le courage renaît; les chrétiens s'arment et repoussent les infidèles, mais après avoir perdu un grand nombre de guerriers qui avaient passé rapidement des soupirs de la volupté à celui de la mort.

Leur repentir et leur pénitence.

Les prêtres chrétiens, dont on avait précédemment méconnu la voix et bravé les remontrances, tonnèrent alors au nom du ciel; les croisés, déjà punis de leurs honteux excès par les armes des musulmans, baissaient leurs fronts humiliés, en écoutant ces pontifes qui les menaçaient des foudres célestes. L'excès des pénitences égala presque celui des erreurs, et l'on n'entendit plus que prières, larmes, gémissemens dans ce camp, naguère le théâtre d'une joie bruyante et d'une licence effrénée. On reprit avec ardeur les travaux militaires; mais la hauteur des murailles, la profondeur des fossés, la force, la vaillance de la garnison et ses fréquentes sorties rendirent long-temps inutiles tous les efforts d'une valeur plus bouillante que réglée. La cavalerie turque parcourait les campagnes, enlevait les convois et privait l'armée chrétienne de subsistances.

Après quatre mois de siége, les croisés, accablés de fatigues, épuisés de besoins, commen-

çaient à se décourager ; Tatice, à la tête des Grecs, s'éloigna du camp sous prétexte d'aller au-devant d'Alexis qui s'approchait avec son armée ; les Latins lui reprochèrent cette défection comme une lâcheté ; Anne Comnène prétend au contraire que la retraite de Tatice ne fut que l'effet perfide des conseils de Boèmond : « Le prince de Ta-» rente, dit-elle, voulait éloigner les Grecs, dans » le dessein de prendre pour lui-même Antioche » et de s'en faire une souveraineté. » L'événement justifia cette opinion.

De nouveaux désordres éclataient parmi les chrétiens ; Godefroy, pour les réprimer, avait ordonné qu'on enfermât les femmes dans un camp séparé : cette mesure contre l'adultère fit commettre des crimes plus infâmes ; la cruauté suit la débauche, et l'on vit ces guerriers, qui avaient arboré la croix pour venger Dieu, donner aux infidèles l'exemple d'une férocité jusque-là inconnue dans l'Orient. Guillaume de Tyr raconte que Boèmond, ayant trouvé dans le camp plusieurs espions turcs, les fit mettre à la broche, et appaisa la faim de ses compagnons d'armes par un horrible repas ; en même temps il annonça par un écrit public que, conformément à la décision du conseil des chefs de l'armée chrétienne : « Tous les in-» fidèles, pris comme espions, subiraient un pareil » traitement, et seraient forcés de faire viande » de leur propre corps, tant aux princes qu'à

Cruauté de Boèmond

» toute l'armée. » En lisant ce récit d'un auteur digne de foi, l'horreur se mêle à l'étonnement; on gémit sur la nature de l'homme qui peut offrir, dans les mêmes êtres, un aussi inconcevable mélange de dévotion et d'inhumanité, d'héroïsme et de barbarie. Au moment où la superbe Antioche repoussait avec tant d'opiniâtreté les efforts des chrétiens, ils reçurent une ambassade du kalife d'Egypte, qui leur proposait de s'allier avec eux contre le kalife de Perse, et de les conduire à Jérusalem, où ils seraient libres de rendre hommage au tombeau de Jésus-Christ, pourvu qu'ils consentissent à entrer dans cette cité sainte non en conquérans, mais en pélerins et sans armes.

Ambassade du kalife d'Egypte aux croisés.

Malgré l'épuisement et la détresse des croisés, ils firent à ces propositions une réponse digne de leur courage. « Nous sommes venus, dit Gode- » froy, pour venger la religion outragée et nos » frères massacrés; nous saurons, non pas visiter, » mais délivrer Jérusalem, dont nous voulons » être les gardiens et les maîtres; les armées de l'E- » gypte ne nous inspirent pas plus de craintes que » celles de la Perse. » La négociation fut rompue; les paroles hautaines des croisés étaient soutenues par des actions éclatantes : le prince de Tarente et le comte de Toulouse, apprenant que les sultans d'Alep et de Damas s'avançaient avec vingt mille Turcs, marchèrent contre eux, et les défirent complétement : cette victoire fut suivie d'un

Réponse de Godefroy aux ambassadeurs.

Victoires des croisés sur les Turcs.

autre triomphe; les chrétiens détruisirent un corps nombreux de mahométans qui avaient enveloppé une troupe de Génois et de Pisans débarqués nouvellement en Asie; ce fut dans ces combats que, si l'on en croit les relations des auteurs latins, Godefroy accrut sa renommée par des exploits prodigieux dont le récit ressemble plus au roman qu'à l'histoire; aucune cuirasse, dit-on, ne résistait à l'effort de son bras; d'un seul coup de sabre il fendit un géant en deux parts. Au reste, les prétendus libérateurs de la Syrie ne la ruinaient pas moins que ses plus redoutables oppresseurs; tous les hommes sans aveu, tous les mendians échappés d'Europe pour chercher fortune, se rassemblèrent, prirent eux-mêmes le nom de gueux, et formèrent une armée qui élut un roi. Le roi des gueux livra l'Asie aux plus affreux pillages; les héros des croisades ressemblaient beaucoup à ceux d'Homère par leur fierté, par leur bravoure, par leurs divisions; et dans le camp d'Antioche, comme dans celui d'Agamemnon, on vit Godefroy et le prince de Tarente s'injurier et tirer leur glaive pour se disputer une riche tente envoyée au plus vaillant d'entre eux par un prince d'Arménie. Godefroy l'emporta; l'ambitieux Boëmond, forcé de céder cette proie à son chef, s'en consolait par l'espoir plus tentant d'obtenir la souveraineté d'Antioche. Ce prince avait formé secrètement une liaison intime avec un re-

Ligue des gueux.

Dispute entre Boëmond et Godefroy.

Trahison du renégat Phyroux.

négat nommé Phyroux, qui, séduit par ses présens promit de lui livrer trois tours. Dans ce moment le sultan de Perse, Kher-Bogha, ayant réuni sous ses enseignes les sultans et les émirs d'Asie, entrait en Syrie avec deux cent mille hommes. Son approche répandait l'effroi parmi les croisés : l'adroit Boëmond s'efforçait d'augmenter leurs craintes pour les faire servir aux succès de ses desseins. « Vous ne pouvez, leur disait-il, conquérir An-» tioche par la force ; les longueurs d'un blocus » exposeraient le salut de l'armée, retarderaient » vos opérations, et vous éloigneraient peut-être » pour jamais du but de votre sainte entreprise ; » ayons donc recours à la ruse : j'ai des intelli-» gences dans la ville ; je peux vous en rendre les » maîtres, mais il faut que vous me la cédiez ; » on ne veut la rendre qu'à moi. » La nécessité, l'imminence du péril contraignirent l'ambition et la jalousie des autres princes à se taire ; ils promirent à Boëmond de lui laisser la possession de sa conquête. Tandis que le prince de Tarente se croyait au comble de ses vœux, il faillit perdre le fruit de ses artifices : un avis secret informa le sultan d'Antioche, Accien, des complots du renégat ; il le fit arrêter ; mais l'adresse et le sang-froid du traître le sauvèrent, et l'assurance arrogante du crime fut prise par Accien pour la fermeté tranquille de l'innocence.

La nuit étend ses voiles sur la ville, Phyroux

veut exécuter ses desseins; mais comme ses deux frères, qui commandaient avec lui et sur lesquels il avait compté, refusent de trahir leur serment, ne pouvant vaincre leurs scrupules, il les poignarde, ouvre lui-même les portes des tours, et donne aux chrétiens le signal convenu.

Le prince de Tarente s'avance avec les croisés; mais ces guerriers, si intrépides dans le combat, n'osent exposer leurs vies sur la foi d'un traître; en vain on leur ordonne d'entrer dans les portes qui leur sont ouvertes; elles paraissent celles de la mort; tous désobéissent et s'arrêtent; Boëmond indigné entre seul, et monte sur les murs, honteux de se voir abandonné; soixante chevaliers se déterminent à le suivre; peu à peu cet exemple ranime le courage; enfin toute l'armée pénètre dans la ville en silence, et, bientôt après, au cri de *Dieu le veut*, se précipite sur les musulmans, qu'elle égorge sans épargner ni le sexe ni l'âge: dix mille habitans périrent dans ce massacre. Prise d'Antioche par les croisés.

Les croisés, maîtres d'Antioche, ne jouirent pas long-temps en paix de leurs sanglans triomphes; le Korassan, la Médie, la Babylonie, la Perse, tout l'Orient, depuis Damas jusqu'à Jérusalem, s'était levé, s'était armé; tous les princes et chefs des musulmans accouraient à la voix du sultan des Seljoncides, et le redoutable Kher-Boga parut bientôt à la tête d'une immense armée sur les rives de l'Oronte. Armement de Musulmans.

Blocus d'Antioche par les Turcs.

Désastre parmi les croisés causé par la famine.

Les chrétiens se trouvent à leur tour assiégés dans la ville dont ils venaient de se rendre maîtres; toute communication avec le reste du monde leur est enlevée, isolés au centre de l'Orient, les armes musulmanes les enveloppent de toutes parts, et une horrible famine les menace d'une mort mille fois plus affreuse que celle des combats.

Dans cette détresse, l'excès des malheurs et des souffrances ébranla le courage d'une partie des héros de la croix; on vit des chrétiens sortir des remparts et prendre le turban pour échapper aux tourmens de la faim. Le comte de Melun et le comte de Blois, oubliant Jérusalem, désertèrent les drapeaux de Godefroy, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Retraite d'Alexis.

Etienne, comte de Chartres, courut au camp d'Alexis, qui s'avançait alors avec son armée pour secourir Antioche; il fit à ce prince un tableau si effrayant de la force des Turcs et de la situation déplorable des croisés, que l'empereur, les croyant vaincus sans ressource, prit le parti de se retirer et de se rapprocher du Bosphore pour défendre sa capitale.

Cette retraite accrut et éternisa la haine que déjà, depuis long-temps, les Latins avaient conçue pour lui. L'empereur croyait leur défaite certaine; de plus il était animé d'un vif ressentiment contre eux, depuis qu'il avait su qu'au lieu de prendre

Antioche pour la lui rendre ils y avaient arboré l'étendard de Boèmond, son ennemi.

L'Alcoran allait triompher de l'Evangile; les croisés parlaient déjà de capituler, lorsqu'un prêtre chrétien, les rassemblant, leur déclara que, prosterné la nuit aux pieds des autels, il avait vu la vierge agenouillée devant Jésus-Christ, et le Sauveur du monde lui adressant ces paroles: « Lève-toi, apprends à mon peuple que le jour de ma » miséricorde et de sa délivrance est arrivé. » Dans le même instant, un autre prêtre, nommé Barthélemy, annonce aux croisés qu'une révélation lui a désigné le lieu où ils trouveront le fer de la lance qui avait percé, sur le Calvaire, les flancs du Sauveur. « Ce fer, dit-il, fera le salut » de l'armée. » Courage rendu aux croisés par deux prêtres

Aussitôt on vole avec empressement au lieu indiqué, on creuse la terre, on y trouve le fer sacré; Godefroy l'attache au bout de sa lance; le flambeau de la foi se rallume, les terreurs s'oublient, les courages renaissent; chaque guerrier, naguère sans espoir et sans force, rassuré par ces fraudes pieuses, se croit invincible, et tous, à l'exemple de leur général, de Raimond, de Hugues, de Tancrède et de Boèmond, répètent le serment de perdre la vie avant de rendre Antioche.

L'ermite Pierre avait été envoyé au sultan pour entamer une négociation, les Sarrasins le chassèrent avec mépris, en déclarant aux chrétiens

qu'ils devaient se rendre à discrétion. Des deux côtés on court aux armes.

Bataille décisive entre les Sarrasins et les croisés.

Cette bataille, qui décida pour un siècle du sort de l'Asie, eut lieu le jour de Saint-Pierre. On combattit des deux parts avec cette fureur que le fanatisme seul inspire; la victoire fut long-temps incertaine; la fortune parut même quelque temps faire pencher sa balance en faveur des infidèles; mais, au moment où les croisés, accablés par le nombre, commençaient à plier, ils voient descendre des montagnes, sur le flanc des Turcs, un escadron précédé de trois cavaliers vêtus de blanc. L'évêque Adhémar, qui probablement n'était pas étranger à cette apparition, s'écrie: « Rassurez-vous, chrétiens, les saints martyrs, » George, Démétrius et Théodore, sont envoyés » par le ciel à votre secours. »

Victoire complète des croisés.

A ces mots, chaque soldat est un héros, chaque croisé devient invincible; persuadés que la foudre du ciel les devance, les chrétiens se précipitent sur les infidèles, les enfoncent, les dispersent, les poursuivent, les massacrent, et en font un affreux carnage que la nuit seule put interrompre.

Perte de cent mille sarrasins.

Cent mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille; la dynastie des Seljoncides disparut, et le fameux empire de Trogul, d'Alp-Arslan et de Malek-Schach s'écroula.

L'abondance qui régnait dans le camp des Turcs fit revivre Antioche; les chrétiens vainqueurs se

battirent entre eux pour le partage du butin; Boëmond fut reconnu prince d'Antioche; les croisés s'emparèrent de plusieurs villes de Syrie; Tancrède, Raimond et le duc de Normandie, incapables de goûter un repos qui retardait la délivrance du saint sépulcre, entrèrent en Palestine et envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Alexis, pour le presser de se rendre avec eux à Jérusalem. Godefroy et les autres croisés attendirent le printemps pour se mettre en marche *.

Marche des croisés sur Jérusalem. Etat de leur armée.

Lorsque toute l'armée chrétienne fut réunie sur la Terre Sainte, elle dut compter avec douleur les pertes immenses que leur coûtait déjà cette téméraire entreprise. Les combats, les fatigues, les maladies avaient moissonné leurs rangs. L'Asie avait vu débarquer sur ses rivages cinq cent mille guerriers; cinquante mille combattans arrivèrent seuls en Palestine.

Dans leur route ils s'emparèrent de la ville de Tripoli, et en démolirent les murs. L'émir de Saint-Jean-d'Acre évita un siége, en déclarant aux chrétiens qu'il se rendrait à eux dès qu'ils auraient pris Jérusalem.

Convention entre les croisés.

Les croisés, éclairés par une triste expérience, prévinrent la renaissance des dissensions sanglantes qui les avaient divisés, en convenant que désormais toute ville conquise appartiendrait au

* An 1098.

prince, duc, comte ou seigneur qui planterait le premier son étendard sur ses murs.

Ainsi furent vérifiées les trop justes craintes d'Alexis, et ses ambitieux alliés résolurent, comme il l'avait prévu, le démembrement de l'empire, que la religion, la justice et leur serment les obligeaient de délivrer des infidèles.

Leur arrivée à Jérusalem.

Après une longue et pénible marche, les chrétiens arrivent sur les hauteurs d'Emmaüs; soudain la cité sainte paraît à leurs yeux; ils s'arrêtent immobiles d'étonnement et de respect; puis tout à coup on entend un cri universel: *Jérusalem, Jérusalem! Dieu le veut, Dieu le veut!* L'armée entière se prosterne; tous pleurent leurs nombreuses erreurs à la vue des lieux où un Dieu périt pour les sauver. Ces princes, tout à l'heure si orgueilleux, ces soldats, naguère si farouches, ne paraissent plus que d'humbles et de pieux pèlerins.

Leurs préparatifs de siége.

Cependant, après avoir donné quelques heures à la religion, la trompette les rappelle au combat. Ils se relèvent, tracent leur camp, le fortifient, aiguisent leurs armes, placent leurs postes, reconnaissent la ville, et construisent avec activité les machines et les tours qui doivent en abattre les remparts.

Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeans. Soixante mille Turcs défendaient Jérusalem; le camp chrétien, affaibli par des détachemens nécessaires pour garder les conquêtes,

assurer les subsistances et entretenir les communications, ne comptait, dit-on, que vingt mille combattans.

Les musulmans sortent de leurs murs et attaquent les croisés; l'impétueux Tancrède les repousse. Le héros chrétien, emporté par un zèle religieux, les poursuit jusqu'aux portes, et, devançant tous ses compagnons, s'arrête seul sur le mont des Oliviers. Là, ne voyant que le ciel, oubliant la terre, il s'agenouille et invoque le Dieu pour lequel il s'est armé. Dans ce moment, cinq Turcs l'entourent et l'attaquent; son bouclier repousse leurs coups, son glaive perce leurs cuirasses, il les immole tous, et rentre victorieux dans le camp. Première attaque des Turcs. Témérité, danger et bravoure de Tancrède.

Les croisés, trop peu nombreux et trop ardens pour fonder leur espoir sur les lenteurs d'un siége régulier, tentèrent un assaut général pour prendre d'emblée cette forte cité; mais, malgré leur courage bouillant et la constance de leurs efforts répétés, les musulmans les repoussèrent, et précipitèrent du haut des remparts les plus téméraires qui s'y étaient élancés. Assauts des croisés.

Après quelques jours de repos, interrompus par de fréquentes sorties, ils marchèrent de nouveau contre la ville, précédés de béliers menaçans, de redoutables catapultes, de tours élevées remplies de soldats; d'un côté, les machines guerrières lancent sur la ville des flèches, des

pierres, des rocs entiers; de l'autre, le feu grégeois embrase les tours; les Turcs font pleuvoir sur les chrétiens un déluge de traits enflammés.

Appelant à leur défense et à leur secours, dans l'une et l'autre armée, le fanatisme, la superstition, le ciel et les enfers, on voyait sur les murs de la ville des magiciennes échevelées, invoquant la mort, et cherchant, par leurs conjurations, à troubler l'ordre des élémens, tandis que les pontifes chrétiens s'écriaient qu'ils voyaient les ombres d'Adhémar et de plusieurs saints évêques, morts depuis peu, apparaître dans leurs rangs et leur annoncer la victoire.

Plus le sang coule, plus la fureur redouble. Déjà les chrétiens s'élèvent en foule sur les remparts; mais bientôt, assaillis, pressés, ébranlés par la masse qui les attaque, ils tombent renversés au pied des murs; étourdis par leur chute, découragés, immobiles, ils se croient perdus. Soudain on aperçoit sur le mont des Oliviers un cavalier revêtu d'armes resplendissantes. L'adroit et pieux Raimond s'écrie que c'est saint Georges qui vient combattre pour la croix.

Le bandeau de la foi ferme les yeux sur le péril; on se ranime, on revole au combat; on n'aperçoit plus la mort, on ne voit que la victoire. Une fureur religieuse double la force des chrétiens; les femmes, les enfans mêmes joignent leurs faibles bras à ceux des guerriers. La haute tour de Go-

defroy s'avance au milieu d'un torrent de pierres et de feu ; elle jette son large pont-levis sur le rempart.

Les assiégés avaient couvert leurs murs de sacs remplis de foin et de ballots de laine ; quelques dards brûlans y mettent le feu ; un vent impétueux pousse des tourbillons de fumée et de flammes contre les Sarrasins : ils reculent. Dans ce moment Godefroy, Dubourg, Creton, Saint-Vallier, d'Albret s'élancent dans la ville ; Tancrède, Montaigu, Béarn y pénètrent d'un autre côté ; les musulmans consternés fuient de toutes parts ; Jérusalem retentit du cri de *Dieu le veut*, une foule de croisés s'y précipitent. Leur entrée dans Jérusalem.

Cependant les Sarrasins, ramenés au combat par le sultan, se rallient et fondent sur les chrétiens. Déjà ils les forçaient à la retraite, lorsque Evrard de Puisaye, à la tête d'un corps de réserve, ranime le courage épuisé de ses compagnons, et porte la terreur dans les rangs des ennemis, qui abandonnent la victoire, jettent leurs armes, et disparaissent.

Une des circonstances de ce triomphe qui sembla dans ce temps la plus remarquable, c'est que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi, à l'heure précise où les auteurs sacrés rapportent que Jésus-Christ était mort sur la croix. Horrible massacre des Turcs.

Plus la victoire avait été disputée, plus les vengeances des vainqueurs furent cruelles. Les croisés

ne connaissaient aucun sentiment de pitié pour les infidèles; ils marchaient dans les rues sur des monceaux de morts. Un grand nombre de Turcs cherchèrent un asile dans la mosquée : ce fut leur tombeau. Raimond d'Agile, témoin oculaire, dit « que, sous le portique de cet édifice, le sang » s'élevait jusqu'au frein des chevaux. »

Humilité de Godefroy et des croisés.

Au milieu de cette armée de furieux, inexorables pour leurs victimes, Godefroy seul, épargnant les vaincus, n'avait pas voulu souiller son triomphe par le carnage. Désarmé après la victoire, il se dépouille de sa chaussure; il entre pieds nus dans le saint sépulcre, et s'humilie devant le Dieu des rois, des peuples et des armées.

A sa vue, le délire cesse, la pitié se réveille, la vengeance s'arrête; tous les guerriers, entraînés par l'exemple de leur général, viennent se prosterner devant l'autel. Aux cris de fureur et de guerre, succède tout à coup dans la ville un profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissemens et par les prières des chrétiens. Leurs mains, qu'ils élèvent vers le ciel, sont encore souillées de sang; mais leurs yeux sont remplis de larmes.

Cette émotion religieuse fut de peu de durée; la haine et le fanatisme recouvrèrent bientôt leur empire sur ces soldats, dont les cœurs étaient aussi durs que leurs cuirasses; en sortant du temple, où ils venaient d'adorer un Dieu de paix, de

clémence et d'amour, au nom de ce Dieu, ils condamnèrent tous les prisonniers à mort.

Après dix jours donnés à la licence, au meurtre, au pillage, le comte de Flandre proposa aux croisés d'élire un roi, et de lui confier la garde du saint tombeau qu'ils venaient de conquérir; et, pour prouver que son avis était dicté par l'intérêt général et non par l'ambition, il déclara qu'il n'accepterait point le sceptre, si on le lui offrait.

Dans cette importante élection, le respect pour la vertu l'emporta sur la jalousie; tous les suffrages se réunirent en faveur de Godefroy de Bouillon, et comme sa gloire était sans tache, ce choix put paraître inspiré par le ciel. Election de Godefroy comme roi.

« J'accepte la charge que vous m'imposez, dit » noblement ce modeste prince, mais non les hon» neurs et le rang auquel vous voulez m'élever. » Jamais je n'ornerai mon front de la couronne » royale dans cette ville où le Sauveur du monde » en a porté une d'épines. »

Le succès de cette vaste entreprise et la délivrance de Jérusalem remplissaient dans tout l'Orient les chrétiens de joie, et les musulmans de désespoir. Tous les Turcs échappés au carnage coururent joindre leurs armes et leur fureur à celles du kalife du Caire qui s'avançait, et qui parut bientôt, à la tête de l'armée d'Egypte, sous les murs d'Ascalon. Nouvelle apparition des Turcs.

Les croisés sortirent de la cité sainte et vinrent

Dernière victoire de la première croisade.

à sa rencontre. Les Sarrasins remplissaient une vaste plaine, inondaient les bois et couvraient les montagnes de leurs bataillons épais et de leurs innombrables escadrons. Vingt mille chrétiens osèrent défier au combat cette foule immense de guerriers; mais les exploits prodigieux des chevaliers chrétiens, exagérés par la renommée, et la prise de Jérusalem, avaient frappé de terreur les infidèles.

Saisis d'épouvante au premier choc, ils prirent la fuite, et trouvèrent, en se sauvant, la mort que leur lâcheté voulait éviter. L'armée égyptienne fut presque entièrement détruite : la victoire d'Ascalon termina glorieusement cette première croisade.

Elle aurait sauvé et raffermi l'empire d'Orient, si elle avait été dirigée par la sagesse et par le zèle d'une religion éclairée. La justice voulait qu'on rendît à l'empereur des Grecs les provinces enlevées aux musulmans; mais l'ambition fit taire la conscience, la justice et la saine politique. Les croisés voulurent garder leurs conquêtes pour eux, et ne surent pas les défendre. Chefs d'une république militaire, anarchique et féodale, où personne ne pouvait gouverner, où personne ne voulait obéir, tous les princes, les seigneurs, les chevaliers, qui n'avaient point obtenu quelques terres ou quelques souverainetés, se hâtèrent d'abandonner les drapeaux de leur général et de s'éloigner de l'Orient.

Dispersion des croisés.

Ils montrèrent dans leur conduite aussi peu de constance que de bonne foi. Boëmond garda Antioche; Baudouin, Edesse; Alexis céda Laodicée au comte de Toulouse; l'ermite Pierre, dégoûté du monde, revint en France, s'enferma dans un monastère, et il ne resta pour la défense de Jérusalem, ainsi que le dit l'historien moderne des croisades, que trois cents chevaliers, le courage de Godefroy et l'épée de Tancrède *.

Godefroy jouit peu de temps de la couronne conquise par son épée. Il mourut en 1100, un an après la prise de Jérusalem; son frère Baudouin, prince d'Edesse, lui succéda, et fit briller sur le trône la même vaillance, mais non la même vertu. Mort de Godefroy.

* An 1099.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

Ravages des Turcs en Asie. — Nouvelles croisades. — Destruction des nouveaux croisés. — Captivité et délivrance de Boèmond. — Guerre entre Alexis et Baudouin. — Défaite de Boèmond sur mer et sur terre. — Sa fuite par un bizarre artifice. — Son arrivée et son armement en Italie. — Son retour en Illyrie à la tête d'une armée. — Conspiration des Anémades contre Alexis. — Habile tactique de l'empereur. — Capitulation de Boèmond. — Traité entre Alexis et Boèmond. — Retour et mort de Boèmond en Italie. — Bienfaits d'Alexis en Asie. — Excursions des Turcs. — Leurs échecs. — Bravoure de Camytre. — Générosité du sultan Mahomet envers lui. — Victoire d'Alexis sur les Turcs. — Soumission du sultan. — Retour d'Alexis à Constantinople. — Ses rigueurs contre les hérétiques. — Invasion et échec des Comans. — Dernière victoire d'Alexis sur les Turcs. — Retour et mort d'Alexis à Constantinople. — Intrigues d'Irène. — Jean Comnène est proclamé empereur.

NOUVELLES CROISADES.

(An 1100.)

Ravages des Turcs en Asie. L'INVASION des chrétiens de l'Occident, loin d'alléger les maux de l'empire, les aggravait. Les Turcs, éloignés de la Palestine, chassés d'Antioche et de la Cilicie, se jetaient dans la Cappadoce, attaquaient Nicée, grossissaient continuellement leurs forces, et partaient à chaque instant d'Alep et de Cogny, avec des renforts venus de la Perse,

pour ravager l'Asie : ainsi l'empereur voyait ses Etats à la fois démembrés par les musulmans, par les Lombards et par les Français.

En Europe, la fureur des croisades devenait de plus en plus contagieuse ; on oubliait l'horrible quantité d'hommes moissonnés par la mort ; on n'était frappé que de la gloire du petit nombre de guerriers qui leur avaient survécu, des principautés qui leur étaient tombées en partage, et des richesses que leur avait valu la victoire. Nouvelles croisades.

Chaque jour l'Occident versait sur l'Asie des armées nouvelles. Etienne de Chartres y revint avec de nombreuses troupes, et fut suivi par deux cent mille autres croisés ; ils prirent pour chef le comte de Toulouse, et pour guide un Grec nommé Zittas. Enflammés du désir de porter la croix dans l'ancienne résidence des kalifes, et de se rendre maîtres de Bagdad, ils marchèrent sans ordre, sans discipline, sans assurer leurs subsistances, traversèrent le fleuve Halys, pillèrent sans distinction les chrétiens et les Turcs, et périrent les uns par la faim, les autres par le cimeterre des mahométans, qui en tuèrent en un seul jour cinquante mille. Destruction des nouveaux croisés.

D'autres bandes de croisés, sous les ordres du duc d'Aquitaine et du comte de Nevers, perdirent une partie de leurs forces en combattant contre les Bulgares, et le reste en Asie. Les Turcs les détruisirent par milliers ; tous ceux qui échap-

paient à ces désastres oubliaient qu'ils avaient méprisé les conseils d'Alexis, et l'accusaient de leurs malheurs. Le roi de Jérusalem, trompé par leurs récits, envoya une ambassade à l'empereur pour lui reprocher d'avoir trahi les chrétiens. Ce prince, indigné d'un soupçon si injurieux, se justifia de cette accusation plus encore par des faits évidens que par un serment sacré.

En menaçant de représailles le sultan d'Alep, il obtint la liberté de trois cents comtes italiens, allemands et français qui étaient tombés dans ses fers. Le présomptueux Boëmond, emporté par son courage, donna dans une embuscade, et fut pris. Alexis offrit aux Turcs une riche rançon, dans l'espoir de se rendre maître de cet implacable ennemi qui menaçait toujours son trône; mais le prince de Tarente déjoua ses projets, en faisant payer sa rançon par les croisés.

Captivité et délivrance de Boëmond.

A peine en liberté, il rassembla ses guerriers, et s'empara, sans prétexte, de la ville de Laodicée. Batumite, envoyé par l'empereur près de ce prince ambitieux, lui reprocha son agression, lui rappela ses sermens, et le pressa de lui rendre Antioche.

Le fougueux Normand répondit à l'empereur : « Si nous n'avons pas satisfait à ce que vous dé- » sirez, ne l'imputez qu'à vous; après nous avoir » promis de nous suivre avec un puissant renfort, » vous avez manqué à votre parole. Le siége

» d'Antioche a duré trois mois ; pendant ce » temps, nous avons eu à combattre de nombreux ennemis, et une dure famine qui nous a » contraints de nous servir d'horribles alimens, » dont jamais auparavant on n'avait vu des hommes se nourrir. Tandis que nous résistions aux » souffrances de la faim, aux périls de la guerre, » nous fûmes abandonnés dans notre détresse par » Tatice, ministre fidèle de vos volontés ; cependant, par un bonheur qui surpassa notre attente, nous mîmes en fuite l'armée du sultan » de Korassan, et nous conservâmes Antioche. » Serait-il juste, aujourd'hui, de vous rendre si » légèrement une conquête qui nous a coûté tant » de travaux, de sueurs et de sang ? »

Le roi de Jérusalem répondit dans le même sens aux lettres que lui écrivit Alexis. Toute négociation étant ainsi rompue, la guerre éclata entre les Grecs et le prince de Tarente. Guerre entre Alexis et Baudouin.

Pise et Gênes armèrent de nombreux vaisseaux pour secourir Boémond. Leur flotte fut complétement battue, près de Rhodes, par celle de l'empereur. Dans ce combat, les Grecs se servirent d'un moyen nouveau pour vaincre leurs ennemis. Ils avaient placé, à la proue de leurs navires, des têtes de lions de bronze qui lançaient sur les bâtimens italiens une poudre enflammée, composée de soufre et de gomme résineuse. Cantacuzène, après cette victoire, assiégea et reprit

Défaite de Boëmond sur mer et sur terre.

Sa fuite par un bizarre artifice.

Laodicée. Boëmond, vaincu sur terre et sur mer, et n'ayant plus ni flotte ni armée, craignait de tomber dans les mains d'Alexis. Il résolut de repasser en Italie, et se servit, pour assurer sa fuite, d'un bizarre artifice : confiant la garde d'Antioche à Tancrède son neveu, il fit courir le bruit de sa mort ; on célébra ses obsèques : ses ennemis se réjouirent de sa perte ; ses sujets la pleurèrent ; on le transporta sur un vaisseau dans un cercueil magnifique qui était percé de plusieurs trous, pour qu'il pût respirer. Les Grecs respectèrent ce convoi funèbre. « Anne Comnène » assure que, pour abuser davantage de leur » crédulité, il avait fait cacher sous son cercueil » un coq mort, dont l'infection rendait encore » son mensonge plus vraisemblable. » Enfin, débarqué à Corfou, et se trouvant hors de péril, il sort de son tombeau, fait appeler le gouverneur, et lui ordonne de porter ces paroles à Alexis : « Je suis Boëmond, fils de Robert Guiscard, » dont vous avez déjà éprouvé la force et le cou- » rage ; je n'ai oublié ni mes victoires, ni vos » fausses promesses, ni les injures que vous m'avez » faites, ni les piéges que vous m'avez tendus, » ni les périls où vous m'avez engagé. En passant » pour mort, j'ai trompé votre haine ; je suis vi- » vant, je jouis de la vue du soleil à Corfou, » d'où je vous envoie cette nouvelle, qui va vous » inspirer autant de crainte que de douleur. Je

» vis pour la gloire des miens et pour votre mal» heur. Mon neveu Tancrède défendra vaillamment Antioche contre vous. Dès que j'aurai passé le détroit, j'armerai pour ma cause les plus belliqueuses nations de la terre, les Lombards, les Allemands, les Français; je remplirai vos provinces de meurtres, et, maître de Constantinople, je la ferai nager dans le sang de ses habitans. »

Arrivé en Italie, Boémond, ardent à la vengeance, leva des troupes et s'allia avec le roi de France, en épousant sa fille. Une foule de Français accourut sous ses drapeaux; l'Italie s'arma; les Génois et les Pisans donnèrent des vaisseaux; le pape prêcha une croisade contre Alexis, et le prince de Tarente reparut en Illyrie à la tête de soixante-dix mille hommes. (Son arrivée et son armement en Italie.) (Son retour en Illyrie à la tête d'une armée.)

L'empereur, menacé par ce nouvel orage, chercha aussi des alliés, maria son fils Jean Comnène à la fille de Ladislas, roi de Hongrie: cette princesse, appelée alors Pyrisca, prit à Constantinople le nom d'Irène. Il rappela d'Asie toutes ses troupes, et les conduisit à Thessalonique.

Tancrède profita de ce mouvement pour s'emparer de la Cilicie. Tandis que l'infatigable Alexis, assailli de tous côtés par les croisés, par les musulmans, par les barbares, était encore obligé de défendre l'empire contre l'invasion des Italiens et des Français, il découvrit une conspiration tramée (Conspiration des Anémades contre Alexis.)

contre ses jours par les Anémades, famille puissante alors, et à laquelle se joignirent Basilace, Michel et plusieurs grands de la cour. Les conjurés étant arrêtés, on les livra aux outrages du peuple, montés sur des ânes, portant sur leur tête des boyaux de bœufs en forme de diadème; ils marchaient au lieu où le bourreau devait les priver de la vue, lorsque Irène se jeta aux pieds de son époux, et obtint leur grâce.

Habile tactique de l'empereur. Boèmond assiégeait Durazzo; l'empereur, évitant une bataille décisive, tourna l'ennemi, s'empara des côtes, occupa les hauteurs, et fit garder soigneusement les gorges des montagnes. Cantacuzène, repoussé d'abord près de Brindes par la flotte italienne, la battit à son tour, et se rendit maître de la mer, de sorte que le fier Boèmond, enfermé de toutes parts, d'assiégeant devint assiégé.

Capitulation de Boèmond. Privé de vivres, le nombre de ses troupes augmentait sa détresse; l'adroit Alexis apprivoisa ce lion farouche, et le dompta en l'affamant. Réduit Traité entre Alexis et Boèmond. à périr ou à capituler, le prince de Tarente demanda enfin la paix; et, après avoir reçu des otages pour sa sûreté, se rendit auprès de l'empereur, qui le força de signer un traité dicté par la justice, mais humiliant pour la vanité de Boèmond.

Par cet acte solennel, le prince de Tarente, avouant ses fautes passées, se reconnut vassal, homme-lige et sujet de l'empereur, lui rendit

Laodicée, promit de défendre l'empire, d'exécuter les ordres d'Alexis, et jura de ne jamais combattre contre lui, prenant pour témoins de son serment Dieu, la Vierge, les saints, l'Evangile, les clous de la vraie croix et le fer de lance merveilleusement trouvé en Syrie. L'empereur, de son côté, lui concéda la possession d'Antioche, de plusieurs autres villes et d'une partie de l'Arménie, en se réservant toutefois la nomination du patriarche de Syrie *.

La paix étant ainsi conclue, Boëmond retourna en Italie, et, deux ans après, il y mourut dans le moment où il se préparait, au mépris de ses sermens, à recommencer la guerre contre les Grecs. — Retour et mort de Boëmond en Italie.

L'Asie, naguère si riante, si fertile, riche de monumens, couverte de cités populeuses et magnifiques, maintenant pillée, ravagée tour à tour par les musulmans, par les croisés, était presque changée en désert. Alexis, profitant du court repos dont il jouissait, prodigua ses trésors pour y rappeler la vie. Par ses soins, les habitans rassurés retournèrent dans leurs champs, la charrue reprit son activité, les villes sortirent de leurs ruines, et le commerce s'empressa d'y ramener l'abondance; mais bientôt les Turcs, insatiables de butin, de conquêtes et de vengeance, recommencèrent leurs courses dévastatrices; on les vit reparaître en Cap- — Bienfaits d'Alexis en Asie. — Excursions des Turcs.

* An 1109.

padoce, en Arménie; leurs armes menacèrent Philadelphie et Nicomédie.

Leurs échecs. Plusieurs généraux grecs, Philocale, Cantacuzène, Camytre les combattirent avec bravoure et succès. Camytre surtout acquit une grande renommée par un trait de vaillance semblable à celui d'Horatius-Coclès : attaqué avec peu de troupes par une foule de Turcs, enveloppé, resté seul des siens, il continue à se défendre, et immole autour de lui un si grand nombre d'ennemis, que l'armée musulmane, frappée d'étonnement, s'arrête et suspend ses coups pour l'admirer; enfin le sultan Mahomet, descendant de cheval, vint lui tendre la main, et le supplier d'accepter la vie; Camytre, insensible aux menaces, se rendit à la prière d'un ennemi généreux, et recouvra bientôt sa liberté.

Bravoure de Camytre

Générosité du sultan Mahomet envers lui.

Victoire d'Alexis sur les Turcs. Comme les forces des infidèles s'augmentaient chaque jour par de nouveaux renforts, l'empereur rassembla toutes ses troupes, marcha contre eux, par une manœuvre habile les jeta dans un marais, et les défit si complétement que le sultan, humilié comme Boëmond, vint lui demander la paix : elle fut conclue; les Turcs promirent de se renfermer dans les limites qui leur avaient été assignées sous le règne de Romain Diogène.

Soumission du sultan.

Retour d'Alexis à Constantinople. De retour à Constantinople, l'empereur se livra à un autre genre de combat : le bruit des armes ne pouvait distraire les Grecs de leur passion pour

les querelles théologiques : dans ce temps plusieurs nouveaux hérétiques reproduisaient sous d'autres formes les erreurs des manichéens et des pauliciens; les mœurs du siècle et l'influence des prêtres ne permettaient point alors à l'autorité de montrer pour ces disputes un mépris qui les aurait fait tomber. Imitant l'exemple de ses prédécesseurs, Alexis aigrit les querelles en voulant les apaiser; et, ne pouvant vaincre les hérétiques par ses argumens, il les punit par des supplices : le despotisme trouve plus court de brûler que d'éclairer.

Ses rigueurs contre les hérétiques.

La justice veut qu'on n'impute ces rigueurs qu'à l'intolérance qui régnait alors dans l'Eglise : ce qui appartenait véritablement au caractère d'Alexis c'était sa bienfaisance pour les pauvres, sa générosité pour le mérite, sa pitié pour le malheur et son amour pour la justice. Malgré le fardeau de tant de guerres et d'invasions, trouvant des ressources dans ses économies, il fonda des hôpitaux, releva des édifices religieux, délivra une foule de captifs, et, s'il ne put diminuer les impôts, il rendit leur recouvrement moins arbitraire et plus facile.

Invasion et échec des Comans.

Les Comans osèrent encore faire une invasion dans le Nord et s'approcher de Philippopolis; l'empereur marcha contre eux, les mit en fuite, et les poursuivit trois jours au-delà du Danube.

Cette diversion avait engagé les Turcs à re-

prendre les armes. Alexis, retenu, par la goutte, ne put déployer d'abord contre eux son activité ordinaire : déjà les infidèles le raillaient de sa lenteur, et le représentaient sur leurs théâtres porté dans un lit et entouré de médecins.

Dernière victoire d'Alexis sur les Turcs.

La vengeance suivit de près l'injure. L'empereur s'avança contre eux avec son armée : pour assurer son triomphe, il se garda de le hâter, et chercha par une sage temporisation à les attirer dans les piéges qu'il leur tendait. En vain la jeunesse ardente de sa cour l'accusait de timidité, il bravait les sarcasmes de leur inexpérience et les murmures de son camp. Lorsque le moment lui parut favorable, il donna le signal du combat, et remporta sa dernière victoire.

Son gendre Brienne, César, et son neveu Nicéphore se distinguèrent dans cette journée. Les Turcs défaits demandèrent, obtinrent et signèrent la paix. Alexis, vainqueur de ses ennemis, revint à Constantinople ; il jouit peu de temps des palmes qu'il avait cueillies ; sa force, épuisée par tant de fatigues, de combats et de chagrins, diminuait rapidement ; tandis qu'il assistait aux jeux du cirque, une fièvre ardente le saisit et termina promptement ses jours.

Retour et mort d'Alexis à Constantinople.

Le sort semblait l'avoir condamné à ne jamais connaître le repos : son lit de mort fut entouré d'intrigues.

L'impératrice Irène, représentée par Anne

Comnène sa fille comme un modèle de piété, de douceur et de vertu, méritait peut-être ces éloges ; mais on ne quitte pas un trône sans regrets : au moment de perdre son époux, elle parut ne pleurer que son pouvoir. Irène craignait de voir le sceptre dans les mains de Jean Comnène son fils aîné, sur lequel elle avait peu d'influence ; elle voulut le donner à son gendre Nicéphore Brienne, époux d'Anne Comnène, et déjà César, espérant gouverner sous son nom. Intrigues d'Irène.

Sans égard pour les souffrances d'Alexis, elle assiégeait le lit de l'empereur mourant et l'importunait par ses prières, lui représentant sans cesse que son fils était incapable de soutenir le fardeau de l'empire, tandis que Nicéphore, estimé des soldats par ses exploits, brillant au sénat par son éloquence, célèbre dans l'Orient par sa vaste érudition et par une histoire de son temps, alors admirée, pouvait seul le remplacer dignement.

« Hélas! lui répondit Alexis d'une voix faible, » pourquoi sacrifier votre fils à votre fille ? C'est » troubler l'ordre de la nature ; j'ai commis une » injustice en m'emparant d'un trône qui ne » m'appartenait pas : je ne souillerai point ma fin » par une autre violence, en arrachant le sceptre » à mon successeur légitime, pour le donner à » un Macédonien. »

Irène dissimula son chagrin, mais en même

temps elle travailla par ses intrigues à se rendre maîtresse du palais. Lorsque l'ambition s'empare de l'âme, elle y étouffe tout autre sentiment; dès qu'elle parle, la nature se tait. Jean Comnène, voulant déjouer les desseins de l'impératrice, se prosterne aux genoux de son père, l'embrasse avec une tendresse feinte, saisit et détache l'anneau impérial, et court dans la ville, où, secondé par son frère Isaac, il rassemble ses nombreux partisans et une troupe de soldats abares.

Jean Comnène est proclamé empereur.

A leur tête, il revient au palais; on lui en défend l'entrée. Cependant Irène, ne pouvant déterminer Brienne, plus prudent qu'elle, à prendre les armes, s'approche d'Alexis expirant: « Cher » époux, s'écrie-t-elle, vous vivez encore, et votre » fils a l'audace de vous arracher la couronne. »

L'empereur, las de ces importunités, tourne ses regards vers le ciel, seul objet alors de son espoir, et dit avec un sourire amer: « Laissez-moi avec » Dieu, je lui demande pardon de mes erreurs; » je suis à présent étranger à ce monde et à ses » grandeurs illusoires. » — « Ah! lui répond alors » Irène, dont le désespoir éclate, à vos derniers » momens vous ne perdez pas l'habitude de dis- » simuler vos vrais sentimens, et vous mourrez » comme vous avez vécu. »

Dans le même moment, Jean, pour s'assurer du trône, répand dans la ville le bruit de la mort de son père; il est proclamé empereur, dans Sainte-

Sophie, par le patriarche; le clergé, le peuple, une foule de sénateurs l'accompagnent au palais; la garde étrangère voulait encore lui en fermer les portes, il lui montre l'anneau impérial; à ce signe révéré, tout cède avec respect; une multitude immense inonde les portiques, une soldatesque effrénée livre le palais au pillage. Alexis, dans les bras de la mort, entendait les cris de la licence et de la débauche: il n'expira que le soir. Le corps de ce monarque, si absolu et si redouté pendant sa vie, resta toute la nuit abandonné; aucune des cérémonies d'usage ne fut observée pour sa sépulture, et, le lendemain de son trépas, son successeur le fit transporter sans pompe dans un monastère où on l'inhuma.

Alexis était âgé de soixante-dix ans, et en avait régné trente-sept. Il fut aussi révéré dans l'Orient que haï et injustement méprisé dans l'Occident. Ce prince célèbre montra toutes les qualités d'un grand capitaine; actif, infatigable, intrépide, généreux après la victoire, ferme dans les revers, ses ennemis se virent forcés de l'admirer jusque dans ses défaites, qui ne l'abattirent jamais.

Ses sujets chérissaient sa clémence et respectaient sa justice; inépuisable en ressources, il releva l'administration dans un temps de désordre, remplit le trésor épuisé, remplaça des armées vingt fois détruites, et soutint seul par son génie l'empire qui s'écroulait de toutes parts.

Les Latins lui reprochèrent ses artifices; mais, lorsque tout l'Occident fondait sur lui, n'était-il pas contraint d'opposer la ruse à la force? Était-il coupable d'abandonner des alliés ambitieux, plus redoutables pour l'empire que ses ennemis?

Il combattit avec gloire plusieurs sultans belliqueux, repoussa les barbares du Nord, et triompha par son habile prudence des efforts répétés du terrible Guiscard et du fougueux Boèmond.

Le peuple lui pardonna des charges pesantes mais nécessaires. Ce peuple l'aimait, parce qu'il le vit toujours tempérant, prompt à combattre, lent à punir, accessible aux plaintes et docile aux sages conseils; enfin, malgré les amères diatribes des historiens de l'Occident, il est juste de compter Alexis Comnène au nombre des plus grands monarques. Tout l'empire, dont il ralentit la décadence, put répéter, en le perdant, les paroles touchantes de sa fille, Anne Comnène: « Mon soleil se coucha et ma lumière s'éteignit. »

CHAPITRE TRENTIÈME.

Sage gouvernement de Jean Comnène. — Faveur du turc Axuch. — Conjuration d'Anne Comnène contre son frère. — Magnanimité d'Axuch. — Clémence de Comnène pour les conjurés. — Son surnom à cette occasion. — Tableau de l'empire. — Etat de l'armée. — Habileté de Comnène. — Ses guerres et ses exploits. — Epoque de l'indépendance de Venise. — Victoire de Comnène sur les Turcs. — Guerre entre les Grecs et les croisés. — Siége d'Antioche par Comnène. — Témérité de Raimond, fils du comte de Poitiers. — Négociation entre l'empereur et Raimond. — Entrée de Comnène dans Antioche. — Son départ précipité. — Bravoure du jeune Manuel, fils de l'empereur. — Projet de conquête de Comnène. — Son départ avec une nombreuse armée. — Ses succès. — Sa blessure mortelle à la chasse. — Manuel est proclamé empereur. — Mort de Jean Comnène.

JEAN COMNÈNE. (An 1118.)

Le fils d'Alexis s'était vu contraint de s'emparer, par les armes, du trône où l'appelaient la volonté de son père, les droits de sa naissance et les coutumes de l'empire. Sa mère Irène descendait à regret du rang suprême, et l'ambitieuse Anne Comnène ne pouvait renoncer à l'espérance de donner le sceptre à son époux.

Sage gouvernement de Jean Comnène.

La cour était remplie d'intrigues; elles auraient renversé un prince faible ou injuste; mais l'em-

pereur en triompha, sans violence, par son tranquille courage et par ses douces vertus.

Il eut un bonheur rare dans toutes les cours et surtout dans celle d'Orient; son frère Isaac fut son ami; nommé Sébastocrator, il donna l'exemple du dévouement et de la soumission.

Les ministres que Jean choisit, Taronite et Camatère, étaient des hommes habiles et modestes : enfin l'empereur, en donnant sa confiance à un favori, objet ordinaire de l'envie des courtisans et de la haine des peuples, vit son choix confirmé par l'opinion publique.

Faveur du Turc Axuch.

Ce favori, nommé Axuch, était né Turc; son courage, sa franchise, ses talens et sa générosité lui conciliaient l'estime générale. Il fut revêtu de la charge de grand domestique, la première alors de l'empire. Son mérite justifiait son élévation, et chacun, dans les camps ainsi qu'à la cour, regardait son pouvoir non comme un écueil, mais comme un appui.

Conjuration d'Anne Comnène contre son frère.

Cependant Nicéphore Brienne, revêtu du titre de César, se voyait entouré d'un grand nombre de partisans que lui attiraient une bravoure brillante, un esprit orné, une beauté rare, la faveur d'Irène et l'active passion d'Anne Comnène. Cette princesse, lui comparant avec mépris l'empereur, mal partagé des dons de la nature, petit de taille, contrefait et basané, voulait que Brienne régnât sur l'empire comme sur son cœur. Ne se bornant

point à des vœux stériles, elle forma une conjuration pour détrôner son frère et couronner son époux.

Tous les savans, tous les philosophes étaient dévoués à cette princesse; ses largesses séduisirent une partie de la garde. Enfin les conjurés fixèrent la nuit et l'heure où ils devaient assassiner leur souverain.

Le moment fatal arrive, les conspirateurs sont réunis; mais, soit crainte, soit remords, Brienne leur chef ne paraît pas. Anne s'emporte vainement en injures, disant « que la nature, par méprise, » en les formant tous deux, avait donné à la fe- » melle l'âme destinée pour le mâle. »

Le complot ainsi avorté fut bientôt découvert. On arrêta les coupables : ils attendaient la mort; Jean leur laissa la vie, confisqua seulement leurs biens, et donna le magnifique palais d'Anne Comnène au grand domestique Axuch.

Le général turc refusa ce présent; « Seigneur, » dit-il au prince, on ne doit jamais pardonner » à demi; Anne est votre sœur; si vous oubliez » qu'elle a pu vous haïr, elle se souviendra qu'elle » doit vous aimer. Le meilleur moyen de désar- » mer les conjurés, c'est la clémence; sans elle » tout triomphe reste incomplet. »

Magnanimité d'Axuch.

« Ah! répondit l'empereur, je serais indigne » de régner si je ne savais pas immoler mon res- » sentiment à la vertu, comme Axuch lui sacrifie

Clémence de Comnène pour les conjurés.

» son intérêt. » Il rendit aux coupables leurs biens, à sa sœur son amitié. Irène, loin d'être complice de sa fille, avait appris son crime avec horreur : « Les barbares, dit-elle, ont voulu, en » tuant mon fils, plonger le fer dans mes entrail- » les, et me faire plus de mal que je n'en ai » éprouvé en le mettant au monde. » Renonçant à toute ambition, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé.

Son surnom à cette occasion.

La clémence de Jean produisit son effet ordinaire; elle affermit son pouvoir, et, pour le venger de la laideur de sa figure, le peuple, ne considérant que les qualités de son âme, lui donna le surnom de Calojean, c'est-à-dire le beau.

Tableau de l'empire.

En prenant les rênes du gouvernement, l'empereur trouva beaucoup de villes et de provinces reconquises sur les infidèles; mais l'empire n'en profitait pas. Démembré auparavant par les Turcs, il l'était à présent par les croisés qui apportaient dans l'Orient les mœurs contagieuses du système féodal, source funeste de désordre et de décadence.

La monarchie romaine et la monarchie grecque n'avaient traversé les siècles et ne devaient leur longue durée qu'à l'unité du pouvoir souverain et qu'à la simplicité de leur organisation. On n'y comptait d'autre puissance que celle du monarque, du sénat et du peuple : l'armée y exerçait trop d'influence à la vérité, mais par la force et non par le droit. Les individus n'y étaient que

citoyens et sujets, quels que fussent leurs rangs et leurs dignités. De là résultaient l'ordre et la stabilité, tandis que l'Occident ne présentait que l'image d'une confusion, d'un chaos, et, pour ainsi dire, d'un archipel de petits souverains, de princes, de seigneurs, de ducs, de comtes, de barons, successeurs des chieftains de tribus sauvages, toujours armés, toujours opprimant les peuples, toujours tenant en tutelle les monarques, et toujours indépendans, sous l'humble nom d'hommes-liges et de vassaux.

C'était la barbarie organisée : l'exemple de cette noblesse orgueilleuse et turbulente relâcha bientôt en Asie et en Grèce les liens qui attachaient les grands aux chefs de l'Etat : ce fut une des causes de la prompte chute de l'empire.

Dans ce temps le nouveau royaume de Jérusalem s'étendait depuis le fleuve Adonis jusqu'à l'Egypte; la principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Tortose; celle d'Edesse, de l'Euphrate au Tigre, et le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'à Byblos.

Tous les princes, malgré leurs sermens, ne reconnaissaient en réalité de chef que le roi de Jérusalem; les empereurs grecs, les regardant comme rebelles et prétendant toujours se faire restituer ces pays usurpés, ressentaient secrètement autant d'inimitié contre ces prétendus vassaux que contre les musulmans.

D'ailleurs ces conquêtes des guerriers de l'Occident ne donnaient aucun repos à l'empire, et les Turcs, chassés de Jérusalem, d'Antioche, d'Edesse et de Tripoli, se ralliaient aux sultans de Corassan, d'Alep, d'Icône, ravageaient les provinces impériales, et portaient sans cesse leurs armes jusqu'aux rives du Bosphore.

État de l'armée.

Pendant vingt-quatre ans l'empereur Jean Comnène fut sans cesse en guerre contre eux. Le système militaire était totalement changé ; il ressemblait à celui du premier siècle de la république romaine. Le trésor épuisé ne permettait plus d'entretenir de nombreuses légions soldées ; le peu de force dont on pouvait disposer devait faire face à vingt peuples barbares dans le Nord, aux Lombards et aux Français dans l'Illyrie, aux Turcs dans le Midi et dans l'Orient.

L'infanterie était négligée, la cavalerie faisait la force des armées ; les campagnes étaient courtes et peu décisives. Les armées, promptement levées, encore plus promptement licenciées, laissaient perdre en peu de temps les villes qu'elles avaient rapidement conquises.

En civilisation les extrémités se touchent, et la décadence ressemble à la barbarie. Dans ce siècle qui rappelait le souvenir des temps fabuleux, on voyait plus d'exploits individuels que d'opérations habiles ; les preux chevaliers remplaçaient les grands capitaines ; les rois, les prin-

ces, les seigneurs combattaient plus en soldats qu'en généraux; la force de corps était plus estimée que la science; les guerriers se consolaient de la perte d'une province par le prix de la valeur, et d'une défaite sur un champ de bataille par un triomphe dans un tournoi.

Cette fureur chevaleresque dominait dans les camps et dans les cours des sultans, comme dans les palais et sous les enseignes des chrétiens; enfin, pour acquérir quelque gloire, prouesse alors valait mieux qu'habileté.

L'empereur, digne de briller dans son siècle par sa bravoure, joignit souvent, comme son père, la ruse à l'audace. Ce prince actif et infatigable dirigeait ses ministres dans le conseil, ses généraux à la guerre. On le vit presque toujours à la tête de ses armées; il habita plus souvent sa tente que son palais. Habileté de Comnène.

Son premier exploit fut de reprendre sur les Turcs Laodicée en Phrygie. Arrivé sous les murs de Sozopolis, il ordonna à ses troupes de fuir, attira par ce moyen la garnison hors des remparts, la fit tomber dans une embuscade, et entra dans la ville. Ses guerres et ses exploits.

Il défit en bataille rangée les Patzinaces, décida la victoire en chargeant le premier, et reçut un coup de lance en combattant *. Il déclara ensuite la guerre aux Serviens, les subjugua et peupla de

* An 1122.

leurs prisonniers les environs de Nicomédie, que la fureur des Turcs avait changés en déserts.

La puissance des Hongrois s'était depuis quelque temps étendue et consolidée. Dans ce pays, les frères du roi lui succédaient avant ses enfans. Le roi Caloman, voulant assurer le trône à son fils, fit crever les yeux à son frère Almus. Béla, fils de ce malheureux prince, condamné au même supplice, était venu chercher un asile à Constantinople. Etienne, fils de Caloman, devenu roi de Hongrie, voulut que l'empereur lui livrât Béla, et sur son refus il déclara la guerre à l'empire.

Jean Comnène trompa les Hongrois par la rapidité de ses manœuvres, les tailla en pièces, et s'empara de tout le pays situé entre la Save et le Danube.

Époque de l'indépendance de Venise.

Une faute en politique lui fit éprouver une perte plus importante que la stérile conquête qu'il venait de faire. Jusqu'alors Venise avait reconnu la souveraineté de l'empire, et les empereurs, ménageant cette vassale belliqueuse, décoraient ses doges des plus grandes charges de leur cour. Celui qui gouvernait alors la république, Dominique Michel, battit en plusieurs rencontres les flottes musulmanes. L'empereur, jaloux de ses victoires, lui refusa la dignité qu'il sollicitait, et les Vénitiens, choqués de ce refus, prirent les armes contre les Grecs.

L'empereur, les traitant de rebelles, chassa

tous leurs commerçans de ses Etats : ils ne tardèrent pas à se venger de cet affront. Le roi de Jérusalem venait de mourir ; Baudouin II assiégeait Tyr. La flotte vénitienne, après avoir aidé ce prince à la conquérir, parcourut l'Archipel, s'empara de Rhodes, de Chio, pilla Samos, Mytilène, Andros, débarqua dans le Péloponèse des troupes qui se rendirent maîtresses de Modon, et revint à Venise chargée de butin et de prisonniers.

C'est de cette époque que date l'indépendance complète de Venise : elle resta toujours depuis séparée de l'empire *.

L'empereur, dans le dessein de réparer les dommages causés au commerce par cette funeste guerre, forma d'utiles liaisons avec Gênes, Pise et toutes les villes maritimes de l'Italie.

Victoire de Comnène sur les Turcs.

A la tête de ses troupes il remporta plusieurs victoires contre les Turcs, s'empara de la forte ville de Castamone, recouvra presque toutes celles de l'Asie-Mineure, et rentra dans sa capitale suivi d'un grand nombre de captifs. On lui avait préparé un triomphe magnifique ; mais, lorsque son char, attelé de quatre chevaux blancs, parut dans cette solennité, on vit que ce char portait, au lieu de l'empereur, une statue de la Vierge, à laquelle ce prince attribuait son succès.

* An 1124.

La guerre et la dévotion étaient les deux passions du temps. Dans ce triomphe de la Vierge, Jean, vainqueur des musulmans, marchait humblement pieds nus, une croix à la main.

On regrette avec raison que les historiens grecs de cette époque, ne parlant que de siéges et de batailles, aient laissé dans l'oubli tout ce qui concerne les lois et l'administration de ce prince, dont les Latins comme les Grecs vantaient la sagesse.

L'empereur se signala encore par de grands exploits en Paphlagonie, en Cilicie, en Cappadoce.

Roger, roi de Naples et de Sicile, inquiétait la Grèce par ses armemens; Comnène négocia avec l'empereur Lothaire, pour l'engager à combattre ce prince ambitieux.

Après une nouvelle guerre heureuse, l'aveugle Béla, protégé par les armes de Jean, monta sur le trône de Hongrie.

Guerre entre les Grecs et les croisés.

L'empereur ne perdait pas de vue la restitution d'Antioche, vainement réclamée par Alexis. Libre par ses victoires de tous autres soins, il rassembla alors ses forces pour s'en emparer.

Boëmond II, possesseur de cette principauté, avait vaincu et pris Léon, roi de la quatrième Arménie. C'était un État nouvellement fondé, dans les montagnes de Cilicie, par une peuplade d'Arméniens que les Turcs avaient chassés de leur patrie. Après cette victoire, Boëmond périt dans

un combat que lui livra le fameux Zangui, sultan d'Alep, nommé Sanguin par les croisés. En mourant il ne laissa qu'une fille, appelée Constance : on voulait la faire épouser à l'empereur; Jean, plus habile à vaincre qu'à négocier, manqua cet hymen, qui lui livrait sans combats la capitale de la Syrie.

A cette époque, Raimond, fils du comte de Poitiers, voyageait en Palestine, déguisé en mendiant, suivant la mode aventureuse de ce siècle. Foulques, roi de Jérusalem, et tuteur de Constance, offrit une couronne à ce prince, qui n'était venu chercher que des indulgences. Acceptant la fortune qui s'offrait à lui, il devint le mari de Constance, princesse d'Antioche, rendit la liberté au roi d'Arménie, et s'unit avec lui contre les Grecs.

L'empereur, de son côté, forma une alliance avec les Turcs contre les croisés *. Ainsi, des deux parts, l'ambition l'emportant sur la piété faisait oublier aux chrétiens le but religieux des croisades.

La guerre fut vive et longue. L'intrépide Jean, malgré la difficulté des lieux, malgré le nombre de ses ennemis, franchit les montagnes, s'empara des forteresses, se rendit maître de toute la Cilicie, et vint camper devant Antioche **. Siége d'Antioche par Comnène.

Le roi de Jérusalem avait promis des secours

* An 1135.
** An 1135.

à Raimond, mais bientôt, assiégé lui-même dans a ville de Montférand, il implora l'assistance des croisés.

Le prince d'Antioche et Josselin, prince d'Edesse, oubliant leurs propres périls, volèrent au secours du roi de Jérusalem; mais, lorsqu'ils arrivèrent près de lui, il avait déjà capitulé.

Témérité de Raimond, fils du comte de Poitiers.

Raimond, revenant à Antioche, voit sa capitale investie. Trouvant des ressources dans son extrême audace, il pénètre la nuit, avec quelques chevaliers, dans le camp des Grecs, le traverse, tue ceux qui s'opposent à son passage, et entre victorieux dans la ville.

Négociation entre l'empereur et Raimond de Poitiers.

Tout le camp impérial était saisi de terreur: les soldats, frappés, blessés sans avoir vu d'ennemis, prennent la fuite; l'empereur parvient à les rallier, propose une entrevue au prince d'Antioche, et lui rappelle le serment fait par les croisés de rendre à l'empire les places conquises sur les infidèles.

Raimond prétendait que, n'étant point garant des promesses de Boëmond, et ayant reçu la ville en dot avec la main de Constance, il n'était vassal que du roi de Jérusalem, et ne pouvait rien décider sans son aveu. Foulques, consulté par lui, répondit qu'on ne pouvait contester les droits de l'empereur. Raimond rendit hommage à Jean, se reconnut feudataire de l'empire, arbora sur la citadelle le pavillon impérial, et convint que les

portes de la ville seraient ouvertes à l'empereur toutes les fois qu'il voudrait y entrer.

De son côté, Jean, promettant plus qu'il ne pouvait tenir, prit l'engagement d'étendre les possessions du prince d'Antioche, en y joignant les villes fortes qu'il devait conquérir sur les Turcs; c'étaient Bérée, Larisse, Epyphanie, Emèse, appelées par les Turcs Alep, Schisal, Hamar, Hems.

Jean, avec son activité ordinaire, marchant à pied comme Trajan, supportant la fatigue, le travail, et bravant les besoins comme le simple soldat, entra promptement en campagne pour exécuter le traité. Les princes d'Edesse et d'Antioche le secondèrent mollement; on prit quelques villes; d'autres vainquirent les assiégeans par leur résistance. Après cette expédition, l'empereur fit son entrée solennelle dans Antioche. Le patriarche, le clergé, le peuple vinrent au-devant de lui, les princes tenaient la bride de son cheval.

Entrée de Comnène dans Antioche.

Reçu dans cette ville, objet de son ambition, l'empereur espérait en rester maître; il déclara aux croisés que, pour assurer leurs succès contre les musulmans, il fallait lui laisser quelque temps la garde d'Antioche. Les princes, étonnés de cette demande, n'osaient résister ouvertement.

Son départ précipité.

Le comte d'Edesse, opposant l'artifice à la mauvaise foi, demande à l'empereur le temps de disposer le peuple à l'obéissance; on le lui accorde. Ses émissaires soulèvent la multitude; tous les

croisés s'arment et tombent sur les Grecs. Le prince d'Edesse, feignant l'effroi, se jette aux pieds de Jean, et lui dit qu'on a voulu le massacrer; cependant le désordre s'accroît, le péril redouble, l'empereur sort précipitamment du palais et rejoint son camp.

Les princes le supplièrent quelques jours après de rentrer dans la ville; mais nulle confiance ne pouvait plus se rétablir entre eux, et l'empereur, déjoué dans ses desseins, partit pour Constantinople, ayant terni ses lauriers par une ruse sans succès.

Bravoure du jeune Manuel, fils de l'empereur.

L'année suivante, il combattit les Turcs en Bithynie et dans le Pont. Le plus jeune de ses fils, Manuel, âgé de dix-huit ans, s'élança un jour au milieu des escadrons ennemis, et s'y enfonça si avant que toute l'armée, accourant pour le dégager, eut peine à le délivrer du péril où son ardeur l'avait jeté. L'empereur, à l'exemple des anciens Romains, décerna au jeune prince le prix de la valeur, et le punit sévèrement de son insubordination. Cependant cette action et plusieurs autres traits de courage inspirèrent à l'empereur tant d'affection pour Manuel, que dès lors il le regarda comme le plus digne d'occuper le trône après lui.

Dans ce même temps l'empereur se vit abandonné par son neveu, fils d'Isaac. Il avait traité ce jeune prince avec rigueur; Isaac irrité courut chez le sultan d'Icône, épousa sa fille, reçut en

dot plusieurs châteaux, embrassa l'islamisme, et prit le nom de Zélébis. Mahomet II, qui renversa l'empire des Grecs, descendait, dit-on, de Soliman Schah, fils de Zélébis.

La fortune se montrait constante pour l'empereur; il s'empara de toutes les îles du lac d'Icône. Enhardi par ce succès, il conçut le projet de conquérir toute la Syrie, de chasser les Turcs de la Palestine, et de sanctifier sa couronne en la déposant sur le tombeau de Jésus-Christ. Projet de conquête de Comnène.

Rassemblant tous ses trésors et toutes ses forces, il s'avança, suivi de la plus nombreuse armée que depuis un siècle on eût vue dans l'Asie. Son départ avec une armée nombreuse.

La mort lui enleva ses deux fils aînés, Alexis et Andronic; le troisième, Isaac, restait à Constantinople. Le vaillant Manuel, le dernier de tous, accompagna seul son père.

Jean, vainqueur des musulmans, n'éprouva de résistance que de la part des croisés. Antioche refusa de lui ouvrir ses portes; le légat du pape Innocent II osa même lui défendre d'entrer dans cette ville. L'empereur irrité livra aux flammes et au pillage le territoire d'Antioche, et n'épargna pas même, disent les auteurs latins, les cellules des ermites *. Ses succès.

Comme il voulait visiter le saint sépulcre, le roi de Jérusalem lui écrivit qu'il tiendrait à grand

* An 1142.

honneur de le recevoir, mais que, son pays étant trop pauvre pour nourrir une si grande armée, il ne pouvait y entrer qu'avec dix mille hommes; en acceptant cette condition il se serait livré à ses ennemis. Jean dissimula son ressentiment et retourna en Cilicie : la mort l'y attendait.

Sa blessure mortelle à la chasse.

Chassant un jour sur le mont Taurus, un sanglier furieux s'élance sur lui; l'empereur l'attend intrépidement, et lui plonge son pieu dans le corps; tandis que le monstre terrassé se débat, le carquois du prince se renverse; il en tombe une flèche empoisonnée qui lui perce la main.

Le venin triompha de l'art des médecins; comme l'enflure avait gagné tout le bras, on lui proposait de le couper. Jean ne voulut point y consentir : « On n'a pas trop de deux mains, dit-il, » pour tenir les rênes de l'empire. »

La maladie de l'empereur fit de rapides progrès; on lui administra les sacremens; décidé, comme Marc-Aurèle, à remplir jusqu'au dernier moment les devoirs d'un monarque et à mourir debout, il ne cessa point de recevoir dans sa tente les requêtes des officiers, des soldats, des citoyens. Enfin, sentant la mort s'approcher, il appela près de lui les chefs de l'armée.

« Je sais, leur dit-il, que les princes regardent » leurs États comme leur patrimoine. J'ai reçu » de mon père le droit de vous commander, et » vous croyez sans doute que je le transmettrai de

» même à l'aîné de mes enfans. Mais mon amour
» pour mon peuple l'emporte tellement sur toute
» autre affection, que, si nul de mes fils n'était
» digne de l'empire, je vous chercherais un em-
» pereur hors de ma famille.

» Grâce au ciel, mes deux fils, Isaac et Ma-
» nuel, ont reçu en partage de nobles qualités,
» et, s'il était question d'un héritage ordinaire,
» je suivrais pour eux l'ordre de la nature ; mais
» le sceptre n'est pas un présent, c'est un fardeau :
» Dieu m'ordonne de le transmettre au plus ca-
» pable de le porter. Voyez vous-même si Ma-
» nuel n'est pas digne de vous commander ; rap-
» pelez-vous son application dans les affaires, sa
» bonté active pour les malheureux, la fermeté de
» son caractère et l'étendue de son génie. Devant
» Néocésarée nous dûmes la victoire à sa valeur
» bouillante : sa prudence m'a éclairé dans les
» circonstances les plus critiques, et son courage
» m'a dégagé des plus imminens périls.

» Je puis m'appuyer sur de grands exemples :
» Jacob, Moïse et David furent préférés à leurs
» aînés. Le salut de l'empire est le seul objet de
» mes derniers vœux ; secondez-les par vos suf-
» frages. »

Manuel est proclamé empereur.

Tous les assistans en larmes répondent au prince mourant par cette acclamation : « Que Manuel » soit notre empereur. » On le revêt de la pourpre, on lui ceint le diadème ; on le proclame

Auguste. Manuel, la tête baissée, pleurait et se taisait *.

Mort de Jean Comnène.

Deux jours après Jean mourut, âgé de cinquante-cinq ans ; il en avait régné vingt-quatre. Ses qualités surpassèrent ses défauts ; ses succès firent oublier ses fautes. Pieux, tempérant, libéral, clément, il ne condamna personne à mort, et, sous son règne, le mérite et la vertu furent les seuls titres à la fortune.

* An 1143.

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

Portrait de Manuel Comnène. — Violence exercée contre Isaac Comnène. — Arrivée et réception de Manuel à Constantinople. — Sa générosité envers Isaac. — Son mariage avec Berthe. — Son mépris pour elle. — Ses succès sur les Turcs. — Sa victoire sur Raimond, prince d'Antioche. — Nouvelles croisades, française et allemande, commandées par Louis-le-Jeune et Conrad. — Désordres de la croisade allemande. — Son désastre causé par un orage. — Son arrivée devant Constantinople. — Son entrée en Asie. — Arrivée de la croisade française devant Constantinople. — Entrée et belle réception de Louis dans cette ville. — Son entrevue avec Manuel. — Son départ pour l'Asie. — Perfidie de Manuel à l'égard de Conrad. — Retour de Conrad à Constantinople. — Exploits de Louis. — Retour de Louis et de Conrad dans leurs Etats. — Guerre entre Manuel et Roger, roi de Sicile. — Siége et prise de Corfou par Manuel. — Mort de Jean Comnène. — Retour et triomphe de Manuel à Constantinople. — Naissance de Marie, fille de Manuel. — Guerre entre Manuel et les Hongrois. — Combat singulier et victoire de Manuel. — Portrait d'Andronic, fils de Jean Comnène. — Ses prétentions au trône. — Son éloignement. — Conspiration contre lui. — Son complot contre Manuel et sa captivité. — Exploits et mort de Michel Paléologue. — Revers des Grecs causés par l'incapacité du jeune Alexis. — Traité entre Manuel et Guillaume, roi de Sicile. — Mort de Raimond, prince d'Antioche. — Mariage de Renaud de Châtillon. — Ses succès en Cilicie. — Sa lâche humilité devant Manuel. — Prétentions de Baudouin III sur Antioche. — Danger de Baudouin et de Manuel à la chasse. — Bravoure de Manuel. — Son habileté en chirurgie. — Ses nouveaux succès sur les Turcs. — Mort de l'impératrice. — Arrivée du sultan Azzeddin à Constantinople. — Mariage de Manuel avec Marie d'Autriche. — Ambassade envoyée à Constantinople par le Prête-Jean. — Paix entre Manuel et les Hongrois. — Mort de

Guillaume, roi de Sicile. — Désordres et fuite d'Andronic. — Nouvelle victoire sur les Hongrois. — Alliance de Manuel et d'Amaury, roi de Jérusalem. — Croisade des chevaliers de Saint-Jean et du Temple. — Leurs premiers exploits. — Traité secret conclu par Amaury. — Portrait du sultan Saladin. — Ses premiers exploits. — Bataille de Myriocéphale. — Entière défaite des Grecs. — Bravoure extraordinaire de Manuel. — Paix entre lui et le sultan. — Mariage de son fils et de sa fille. — Son abdication et sa mort.

MANUEL COMNÈNE. (An 1143.)

Portrait de Manuel Comnène.

S'il suffisait pour bien régner d'être doué de courage, d'esprit et d'adresse, Manuel aurait pu être compté au nombre des grands monarques; mais, sans bonne foi, sans morale et sans justice, il ne peut exister ni un grand homme ni un grand roi.

Manuel fut brave, habile, rusé; sa vaillance lui fit remporter plusieurs victoires; ses artifices le délivrèrent de plusieurs dangers; mais il mérita la haine de ses peuples par son avidité, le mépris de ceux de l'Occident par ses perfidies. Son exemple acheva de corrompre la morale publique; les malheurs qu'il fit éprouver aux croisés inspirèrent aux Latins le profond ressentiment qui les porta depuis à s'emparer du trône d'Orient; et, en fortifiant la puissance des infidèles, il forma et grossit l'orage qui renversa Constantinople et qui la soumit au joug de l'Alcoran.

Dès que son père eut fermé les yeux, le grand

domestique Axuch partit rapidement pour la capitale, où l'on ignorait encore l'élévation de Manuel à l'empire; ce grand officier, par sa promptitude, prévint les efforts qu'aurait pu tenter Isaac Comnène pour faire valoir son droit d'aînesse. Ce prince fut enfermé étroitement et soigneusement gardé; par ce moyen l'empereur fut proclamé à Constantinople sans opposition.

Violence exercée contre Isaac Comnène.

Dès qu'on sut qu'il approchait de la ville, le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui; la renommée de ses exploits militaires l'avait précédé. On le reçut avec les transports de joie que les peuples, naturellement portés à l'espérance, prodiguent toujours à leur nouveau maître. Affermi sur un trône qu'Isaac ne pouvait plus lui disputer, il se réconcilia avec ce prince et lui rendit la liberté.

Arrivée et réception de Manuel à Constantinople.

Sa générosité envers Isaac.

Son premier soin fut de chercher un appui contre les rois de Sicile et de Hongrie; dans ce dessein il épousa Berthe, belle-sœur de l'empereur Conrad. En recevant le diadème, elle prit le nom d'Irène; cette princesse était belle et vertueuse, mais le vice seul avait des charmes aux yeux de Manuel. Il méprisa sa femme, et garda publiquement pour maîtresse Théodora, fille de son frère Andronic.

Son mariage avec Berthe.

Son mépris pour elle.

Comme l'empereur aimait l'argent et la ruse, les ministres qu'il choisit furent des hommes avares et intrigans; bientôt le sort le rappela sur le

Ses succès sur les Turcs.

seul théâtre qu'il pouvait dignement occuper. Les Turcs ayant pris et saccagé Edesse, il reparut avec éclat sur le champ de bataille; là, il se distingua également comme général par l'habileté de ses manœuvres, et comme preux par la force de son bras.

Il battit en plusieurs rencontres le sultan d'Icône, devint la terreur des Turcs, les contraignit à demander la paix, et obtint d'eux la cession définitive de la Pamphilie et de la Cilicie, conquises par ses armes.

Sa victoire sur Raimond, prince d'Antioche.

Il marcha ensuite contre Raimond, prince d'Antioche, le défit, le poursuivit jusqu'aux portes de sa capitale, et ne lui accorda la paix qu'après avoir exigé qu'il vînt, sur le tombeau de son père, lui demander pardon d'avoir trahi ses sermens.

Manuel vainqueur ne se serait pas si facilement réconcilié avec le sultan et avec Raimond, sans la crainte que lui inspiraient les nouvelles récentes de l'Occident.

Nouvelles croisades, française et allemande, commandées par Louis-le-Jeune et Conrad.

Une seconde croisade s'y préparait. Les deux princes les plus puissans de l'Europe, Conrad, empereur d'Allemagne, Louis-le-Jeune, roi de France, venaient d'arborer la croix, et Manuel redoutait plus pour l'empire leurs formidables secours que les armes des infidèles.

Le duc d'Antioche, le roi de Jérusalem, le comte de Tripoli, consternés par la prise d'Edesse, et tremblans pour leurs propres Etats, avaient im-

ploré l'appui de tous les princes de l'Europe. Le pape, plaignant les malheurs des croisés, et partageant leur terreur, pressa le roi de France de voler à la défense de la Palestine.

Louis convoqua une assemblée générale des Etats à Véselay. Là on entendit l'éloquente voix du plus grand orateur de ce siècle, le fameux saint Bernard; le tableau touchant qu'il fit du malheur des chrétiens, des périls de Jérusalem; l'élévation de ses pensées, la chaleur de son zèle, la force de ses paroles embrasèrent tous les esprits d'un fanatisme religieux. On vit une foule de princes, de seigneurs et de guerriers se croiser, s'armer et jurer de périr ou de sauver le saint sépulcre.

Dans l'enthousiasme qu'inspirait le génie du prédicateur, on lui déféra d'abord d'une commune voix le commandement de l'armée. Mais saint Bernard, à la fois plus éloquent, plus habile et plus sage que l'ermite Pierre, refusa un honneur si peu convenable à son état.

L'abbé Suger, aussi célèbre et plus politique que Bernard, tenta de vains efforts pour empêcher le roi de sacrifier la sûreté de ses Etats à la gloire d'une expédition si lointaine et si périlleuse; Louis, entraîné par un zèle aveugle et par l'espoir d'atteindre à la renommée de Godefroy, prit la croix et partit; il confia le royaume à Suger, et emmena avec lui sa femme Eléonore d'Aquitaine, dont l'inconstance lui enleva depuis

autant de provinces que la croisade lui fit perdre de trésors et de soldats.

Saint Bernard, éclairé par une triste expérience, sut préserver au moins les croisés des premières erreurs où leurs prédécesseurs s'étaient vus entraînés par un faux zèle. Il leur défendit de persécuter dans leur route les Juifs, qu'on devait conserver comme les immortels témoins des vérités de l'Évangile. « Epargnez, disait-il, ces dé» positaires des prophéties : ce sont des aveugles » qui portent devant nous le flambeau de la foi. »

Roger, roi de Sicile, qui se méfiait des Grecs comme les Grecs se méfiaient de lui, conseillait au roi de France de prendre le chemin de l'Italie pour se rendre en Palestine. Louis, qui comptait sur ses forces, et qui craignait que la difficulté d'embarquer un si grand nombre de troupes ne ralentît sa marche, écrivit à Manuel pour lui demander un libre passage sur les terres de l'empire.

Manuel y consentit; mais, tandis qu'il prodiguait au roi de France de fausses protestations d'amitié, il informait secrètement le sultan d'Icône de l'orage qui se formait dans l'Occident contre lui.

La même ardeur religieuse, qui s'était emparée de l'esprit des Français, éclatait aussi vivement en Allemagne. L'empereur Conrad se croisa comme Louis, et partit même avant lui, à la tête de soixante-dix mille cavaliers et d'une infanterie nombreuse.

La politique laisse dans le cœur des princes peu de force aux liens du sang, et quoique Conrad fût beau-frère de Manuel, la nouvelle de sa marche n'en répandit pas moins de craintes dans la cour de Constantinople.

Cependant, jusqu'à Philippopolis, cette marche fut paisible; mais, dès qu'ils l'eurent dépassée, les Allemands se livrèrent à la débauche et au pillage; les Grecs, par représailles, tuèrent quelques-uns de ceux qui s'écartaient de l'armée : ils passèrent du sommeil de l'ivresse à celui de la mort. Désordres de la croisade allemande.

Un parent de Conrad, resté dans Andrinople, y fut assassiné; l'empereur, voulant le venger, envoya son neveu dans cette ville, qui fut dévastée par ses soldats.

Plus les Allemands approchaient de la capitale, plus la crainte de Manuel augmentait. Il s'efforça vainement d'engager Conrad à choisir, pour aller en Asie, le chemin de la Chersonèse, l'empereur d'Allemagne n'y voulut pas consentir. Ce prince ayant pris imprudemment position entre deux fleuves, un violent orage grossit leurs eaux, qui, sortant avec impétuosité de leur lit, entraînèrent à la fois hommes, tentes, chevaux, soldats, et firent éprouver plus de pertes à l'armée allemande qu'une grande bataille. Enfin le reste de cette armée, échappé au naufrage, vint camper sous Son désastre causé par un orage. Son arrivée devant Constantinople.

* An 1147.

les remparts de Constantinople, près de la porte Dorée.

Les deux monarques s'envoyaient réciproquement des ambassadeurs pour convenir d'une conférence, mais leur vanité rendit toute entrevue impossible. Tous deux prétendaient aux honneurs du pas; chacun d'eux se croyait seul légitime successeur des empereurs romains; l'un ne voulait pas sortir de sa capitale, l'autre de son camp; l'intérêt commun céda à l'orgueil; ne pouvant s'entendre, on renonça à se voir. Conrad, sans attendre Louis, traversa le Bosphore, et entra en Asie. Ses forces montaient encore à quatre-vingt-dix mille cinq cents hommes.

Son entrée en Asie.

Peu de temps après, Louis se mit en marche avec sa cour et son armée. Le roi reçut dans sa route les ambassadeurs de Manuel, qui, suivant l'usage de leur pays, lui firent de longs discours, remplis de flatterie et d'éloges. Cette loquacité déplut aux Français. « A quoi bon toutes ces » louanges, dit l'évêque de Langres; le roi sait » ce qu'il est, et nous connaissons tous aussi ses » grandes qualités; dites en deux mots ce que » vous avez à dire. » Louis convint avec eux de ne prendre aucune place appartenante à l'empereur, mais il laissa indécise la question de savoir si les villes qu'on pourrait conquérir sur les Turcs seraient rendues à l'empire.

Les Comans et les Patzinaces, excités secrète-

ment par les Grecs, harcelèrent dans leur marche et tuèrent un grand nombre de Français. On se plaignit à l'empereur, qui promit vengeance et ne tint point sa parole.

Louis vint camper à la vue de Constantinople. Là, il apprit que Manuel venait de signer une trève de douze ans avec les Turcs. Tout devait lui prouver la mauvaise foi des Grecs. La religion comme la politique rendaient entre les peuples tout accord impossible. Les Occidentaux regardaient les chrétiens d'Orient comme hérétiques, et croyaient, en les tuant, faire une œuvre pie. De leur côté, les Grecs, méprisant les Latins comme idolâtres, purifiaient l'autel où l'un de leurs prêtres avait dit la messe.

Arrivée de la croisade française devant Constantinople.

Malgré tous ces motifs de mésintelligence, Louis, naturellement confiant, se laissa tromper par les protestations de Manuel et par les démonstrations d'amitié que l'impératrice prodiguait artificieusement à la reine.

Il entra dans la capitale, y fut reçu comme en triomphe par le sénat et par le peuple, et se rendit au palais de l'empereur. On vit régner dans leur entrevue une cordialité feinte par Manuel, et sincère du côté de Louis.

Entrée et belle réception de Louis dans cette ville. Son entrevue avec Manuel.

Les Grecs célébrèrent l'arrivée du roi de France par des jeux, par des fêtes, par de magnifiques festins. Comme saint Denis était le patron de la France, le jour consacré à cet apôtre des Gaules

l'adroit Manuel étala dans Sainte-Sophie tout le luxe de sa cour, toutes les richesses de l'Orient et toute la pompe du clergé grec.

Son départ pour l'Asie.

Louis, satisfait de cet accueil, partit sans méfiance, et débarqua sur la côte d'Asie. Quelques querelles s'élevèrent durant le passage entre les Grecs et les Français. Plusieurs de ceux-ci périrent victimes de la perfidie de leurs alliés. L'empereur exigea des barons français un serment de fidélité; le comte d'Auvergne et le marquis de Montferrat refusèrent d'y consentir; et, comme on les menaçait de les y contraindre, ils prirent les armes et pillèrent les environs de la capitale. Louis intervint dans la contestation, et les força de prêter foi et hommage à Manuel.

Dans ce même temps Roger avertissait le roi de France de se mettre en garde contre les artifices de la cour d'Orient, et lui conseillait de s'en garantir en s'emparant de Constantinople. De son côté, Manuel pressait Louis de joindre ses armes aux siennes pour réprimer l'ambition du roi de Sicile; Louis, dont le seul objet était de combattre les infidèles, rejeta les propositions de ces deux princes *.

Perfidie de Manuel à l'égard de Conrad.

Le perfide Manuel, d'accord avec les Turcs, avait donné à Conrad des guides infidèles, qui dirigèrent sa marche dans les chemins montueux

* An 1147.

de la Cappadoce. Pendant le cours de cette route pénible, tantôt les Grecs, placés en embuscade, égorgeaient les Allemands; tantôt, pour les faire périr, ils ne leur fournissaient qu'une farine mêlée de chaux; partout on leur refusait des vivres, partout on leur fermait les portes des cités. Lorsqu'ils furent engagés dans les défilés du mont Taurus, leurs guides les abandonnèrent. Bientôt ils se virent enveloppés par une foule de musulmans qui, en couronnant les hauteurs, en fermant les passages, en les attaquant sans relâche, par le fer et par la faim en détruisirent les neuf dixièmes.

Conrad, n'ayant pu sauver de cette destruction qu'environ dix mille hommes, s'ouvrit vaillamment un chemin par le glaive, et rejoignit Louis à Nicée.

Retour de Conrad à Constantinople.

Il marcha quelque temps avec lui; mais, honteux de se voir sans troupes à la suite d'un roi de France, il le quitta sous les murs d'Ephèse, et vint passer l'hiver à Constantinople. Comme sa faiblesse n'inspirait plus d'alarmes, il y fut reçu avec une joie perfide.

Exploits de Louis.

L'empereur d'Orient avait formé le projet et conçu l'espoir de se défaire aussi des Français; mais Louis, évitant le piége qu'il lui tendait, prit des guides sûrs, traversa des plaines fertiles, passa le Méandre, défit les Turcs, et arriva près de Laodicée : il comptait y trouver des subsistances.

La garnison grecque évacua la ville, emporta les vivres, et courut se joindre aux Turcs.

Personne ne voulut servir de guide aux Français. Entrés dans les montagnes de Pisidie, ils se virent attaqués par les Turcs, qui en firent un grand carnage. Louis, ses chevaliers et la fleur de son armée ne durent leur salut qu'à des prodiges de valeur. En combattant toujours, le roi parvint à Satalie, autrefois nommée Athalie, et s'y embarqua pour la Palestine. Le roi avait laissé dans cette ville tous les malades de l'armée, et quelques troupes pour les garder. Les Grecs en donnèrent avis aux Sarrasins, qui vinrent massacrer ces malheureux sans défense.

Louis signala son courage par de nombreux exploits près d'Antioche et de Jérusalem; il assiégea ensuite Damas, mais la trahison des Grecs fit échouer cette entreprise. Après ce revers, Conrad, qui était venu le rejoindre, s'embarqua dans le port de Saint-Jean-d'Acre, et retourna dans ses Etats, sans troupes, sans argent et sans gloire.

Retour de Louis et de Conrad dans leurs Etats.

Louis, plus constant, resta encore deux ans en Palestine; mais, après avoir lutté vainement contre la force de ses ennemis et la mauvaise foi de ses alliés, il revint en France, où d'autres traverses l'attendaient.

Sa navigation fut périlleuse : sur sa route il rencontra la flotte de Roger, alors en guerre avec

les Grecs : il se joignit à lui. L'armée impériale et l'armée sicilienne se livrèrent bataille. Dans cette mêlée, le roi, disent quelques historiens, se sauva en changeant de pavillon, échappant ainsi aux armes grecques par une ruse grecque. D'autres prétendent qu'il fut pris, et que l'amiral sicilien le tira de captivité.

L'issue malheureuse de cette seconde croisade, qui échoua par l'imprudence des croisés et par la trahison des Grecs, affermit la puissance des musulmans. La haine des princes d'Occident contre les Orientaux devint implacable, et dès lors ils jurèrent la perte de l'empire.

Guerre entre Manuel et Roger, roi de Sicile.

Animé par cette haine et par le désir, héréditaire dans sa famille, de conquérir le trône d'Orient, Roger, roi de Sicile, ne tarda pas à porter ses armes contre les Grecs.

Il avait demandé en mariage une fille de l'empereur Jean Comnène. Manuel, parvenu au trône, rompit la négociation, et mit en prison les envoyés du roi. Cette violence devint la cause d'une guerre funeste à l'empire.

Roger s'empara presque sans obstacle de Corfou : les Siciliens ravagèrent les côtes du Péloponèse, entrèrent dans Thèbes par escalade, et prirent Corinthe, qui se vit pour la seconde fois dépouillée de ses richesses.

Siége et prise de Corfou par Manuel.

Manuel, ayant rassemblé toutes ses forces, traversa la Thrace, défit sur sa route les Patzinaces,

entra en Illyrie et assiégea Corfou. Venise envoya une flotte à son secours; Jean Comnène périt en combattant les Siciliens : il recommanda, au moment de sa mort, à son fils Andronic de le venger, et des ennemis qui tranchaient ses jours, et de Manuel même qui avait, disait-il, usurpé son trône. Andronic le promit, et ce prince, aussi cruel qu'ambitieux, ne se montra dans la suite que trop fidèle à son serment.

Mort de Jean Comnène.

Le siége fut long, sanglant, opiniâtre : enfin Manuel prit la ville d'assaut; les Siciliens se retirèrent; les Grecs et les Vénitiens, vainqueurs, se disputèrent les dépouilles des vaincus, et se livrèrent une furieuse bataille, où ils perdirent des deux côtés la fleur de leurs armées.

Axuch, qui avait puissamment contribué au succès du siége, fut moins heureux sur mer. La flotte sicilienne combattit la sienne près d'Ancône, et la détruisit presque totalement. L'empereur, profitant de la retraite de Roger, s'empara d'une grande partie de la Dalmatie, et revint à Constantinople, où il fut reçu en triomphe. On y célébra sa victoire par un tournoi, jeu militaire dont les Latins avaient porté dans l'Orient le goût et l'usage.

Retour et triomphe de Manuel à Constantinople.

Ce fut dans ce temps que naquit Marie, fille de Manuel. La beauté, les passions et les malheurs de cette princesse la rendirent célèbre.

Naissance de Marie, fille de Manuel.

L'empire, entouré d'ennemis, était, comme

Guerre entre Manuel et les Hongrois.

Rome naissante, en état de guerre perpétuelle. L'empereur se vit de nouveau rappelé aux armes par les Hongrois et par les Serviens. Il leur livra bataille sur les rives du Drain; Bacchin, général des Hongrois, attaqua corps à corps Manuel dans ce combat, et brisa son casque d'un coup de sabre; il allait redoubler, lorsque l'empereur, lui arrachant son glaive, l'embrassa fortement, l'enleva de cheval et l'emmena prisonnier.

Combat singulier et victoire de Manuel.

Cette prouesse décida la victoire. Les Serviens posèrent les armes.

Manuel poursuivit les Hongrois et livra aux flammes le palais de leur roi Géisas. Ce prince, qui revenait des frontières de la Russie, livra bataille à l'empereur, fut vaincu, et se soumit aux conditions que Manuel voulut lui imposer.

Portrait d'Andronic, fils de Jean Comnène.

Ce nouveau triomphe excita dans l'esprit d'Andronic une violente jalousie. Jamais homme ne cacha, sous un extérieur plus séduisant, une âme plus difforme. Il surpassait, en éloquence, en force, en bravoure, les orateurs, les athlètes et les preux de son temps; peu de tyrans l'égalèrent en perversité, en débauche et en cruauté.

Le vice régnait alors avec scandale dans la cour d'Orient. Manuel vivait publiquement dans un commerce criminel avec Théodora sa nièce, et Andronic avec sa cousine Eudoxie, sœur de Théodora : la conformité de goûts pour la guerre et pour le plaisir établissait entre ces princes une

amitié assez franche du côté de Manuel, mais perfide de la part d'Andronic. Celui-ci, suivant au sein de la débauche le fil de ses intrigues, aspirait au trône.

Ses prétentions au trône.

Cantacuzène, son beau-frère, découvrit ses projets, et parvint à exciter contre lui la méfiance de l'empereur. Pour éloigner cet ambitieux, on l'envoya en Cilicie : il y combattit les Turcs vaillamment, mais sans succès. Cependant Manuel, par un reste de faiblesse, l'investit des duchés de Neiss et de Castorie. On voit par là les progrès du système féodal apporté depuis peu dans l'Orient par les Latins, système qui achevait de ruiner la force de l'empire en le divisant.

Son éloignement.

Plus Andronic s'élevait, plus il inspirait de haine aux grands. Un complot contre ses jours est formé dans son camp par les principaux officiers de l'armée. Au milieu des ombres de la nuit, ils entourent sa tente; frappée du bruit de leurs pas et de leurs armes, sa maîtresse Eudoxie le réveille et veut le déguiser en femme pour le sauver. Andronic refuse ses vêtemens, qui auraient, disait-il, rendu sa fuite ou sa mort honteuse. Il s'élance de son lit, le sabre à la main, renverse les premiers qu'il rencontre, et se dérobe à leurs coups en franchissant une haie.

Conspiration contre lui.

La corruption des mœurs avait rendu les vices, les intrigues et même les crimes si communs alors, que souvent on ne les traitait que comme des

fautes légères. L'empereur se réconcilia avec Andronic, et l'ambitieux prince profita de cette indulgence pour conspirer contre lui avec le roi de Jérusalem, le sultan d'Icône, le roi de Hongrie et l'empereur Frédéric, qui venait de succéder à Conrad. Assuré de leur appui, il plaça en embuscade près d'une forêt quelques barbares chargés d'assassiner l'empereur. On découvrit le complot, et Andronic fut mis en prison. Son complot contre Manuel, et sa captivité.

Le roi de Hongrie, qui avait repris les armes, accepta la paix. Roger venait de mourir; son frère Guillaume continua la guerre. Michel Paléologue, envoyé en Italie par Manuel, s'empara de la ville de Bari, et remporta plusieurs avantages sur les Siciliens. Son habileté, sa bravoure, le grand nombre de villes qui se déclaraient en sa faveur, donnaient à l'empereur l'espoir de recouvrer l'Italie. Mais Michel Paléologue mourut, et la fortune des Grecs changea. Exploits et mort de Michel Paléologue.

Cependant Jean Ducas, qu'il avait momentanément remplacé, suivit ses traces, remporta une victoire navale, et s'empara de Brindes; mais malheureusement l'empereur lui retira le commandement des troupes pour le donner au prince Alexis, fils de la célèbre Anne Comnène.

Ce jeune homme, sans expérience, nourri dans les palais, étranger aux camps, se montra à l'armée plus en courtisan qu'en guerrier. Les revers succédèrent aux triomphes; la confiance se perdit; Revers des Grecs causés par l'incapacité du jeune Alexis.

les Italiens auxiliaires abandonnèrent les drapeaux de l'empereur. Le roi Guillaume livra une bataille aux Grecs, et la gagna. Alexis, Jean l'Ange et Jean Ducas furent pris. Leurs troupes restant sans chefs et fuyant sans ordre, on les tailla en pièces; Brindes ouvrit ses portes, Bari se rendit; les barons italiens rebelles furent pendus ou mutilés; la flotte sicilienne attaqua celle des Grecs sur les côtes d'Eubée, à la vue de Négrepont, l'enfonça et brûla la plupart des bâtimens qui la composaient.

Peu de temps après les Siciliens, maîtres de la mer, débarquèrent des troupes près de Constantinople, lancèrent des flèches dorées sur le grand palais, pillèrent à Blaquernes le jardin de l'empereur, proclamèrent, sous les remparts de Constantinople, Guillaume, roi de Sicile, de la Pouille, de la Calabre, d'Aquilée, des îles de la mer Adriatique; et, après avoir ainsi insulté l'empereur au sein de sa capitale, ils retournèrent triomphans en Italie.

Traité entre Manuel et Guillaume, roi de Sicile.

Manuel furieux écrivit à Guillaume des lettres injurieuses, le menaçant de marcher à la tête de toutes ses forces pour reconquérir l'Italie, s'il ne consentait à poser les armes.

Le roi de Sicile, plus habile ou plus modéré, opposa une modestie adroite à cette vaine jactance. Ménageant l'orgueil de l'ennemi vaincu, il lui répondit que, loin d'être irrité par un caprice de la fortune, il devait se glorifier d'avoir acquis

plus de gloire qu'aucun des empereurs élevés au trône depuis Justinien.

« Vous avez, lui disait-il, gagné plusieurs » batailles, conquis trois cents places, inondé » l'Italie de sang ; c'est assez de vengeance ; lais- » sons respirer l'humanité : je vous conjure, au » nom de la religion, de m'accorder la paix, » comme le grand Alexis votre aïeul l'a donnée » autrefois à Robert Guiscard. »

Ces prières et cette déférence apaisèrent soudainement les tempêtes que la vanité blessée excitait seule dans l'âme de Manuel. Il conclut avec le roi de Sicile une paix de trente ans.

Son activité, qui ne pouvait souffrir le repos, se porta ensuite sur l'Orient. Raimond, prince d'Antioche, venait d'être tué dans une bataille que lui avait livrée Noradin, sultan d'Alep. Renaud de Châtillon épousa sa veuve, protégea son fils, et, croyant pouvoir profiter de la guerre entreprise par Manuel contre les Siciliens, entra en Cilicie, y prit plusieurs places, et fit piller l'île de Chypre par ses vaisseaux.

Mort de Raimond prince d'Antioche.

Mariage de Renaud de Châtillon.

Ses succès en Cilicie.

L'empereur, libre de se venger, dissimula son dessein, feignit de marcher contre les Turcs, parut à l'improviste en Arménie, fit captif le roi de cette contrée, s'empara de la Cilicie, se rendit maître de Tarse, et s'avança vers Antioche.

Alors Renaud, redoutant le courroux de l'empereur, vint le trouver pieds nus, lui promit fidélité,

Sa lâche humilité devant Manuel.

obéissance, secours, et reçut de sa main un patriarche grec.

Prétentions de Baudouin III sur Antioche.

Baudouin III, roi de Jérusalem et marié à la nièce de l'empereur, s'était rendu près de lui, dans l'espoir d'obtenir les dépouilles de Renaud; mais il le trouva peu disposé à augmenter ainsi sa puissance.

Manuel entra en triomphe dans Antioche; suivant l'usage du temps, il y parut dans un tournoi; sa lance renversa deux chevaliers latins.

Il se mit ensuite en marche contre Alep; mais le sultan évita par sa soumission l'orage qui le menaçait. Il obtint la paix en rendant, sans rançon, la liberté à six mille chrétiens.

Danger de Baudouin et de Manuel à la chasse.

Pendant cette courte campagne, un jour que l'empereur et le roi de Jérusalem se livraient dans une forêt aux plaisirs de la chasse, on découvrit une embuscade de vingt-quatre Turcs qui les attendaient pour les tuer. Les princes avaient peu de suite; la terreur fut grande; l'intrépide Manuel seul, dédaignant de fuir, courut avec ses gens sur les Sarrasins et les tailla en pièces.

Bravoure de Manuel.

Son habileté en chirurgie.

Le même jour Baudouin, étant tombé de cheval, se cassa le bras; Manuel, sans avoir recours à un chirurgien, le lui remit. A cette époque les princes, menant la vie de chevaliers errans, sentaient la nécessité de s'instruire dans l'art le plus nécessaire à leur carrière aventureuse.

L'empereur revint à Constantinople et y fit un court séjour *.

Les Turcs ayant repris les armes, il les attaqua de tous côtés, les défit en plusieurs rencontres, et contraignit le sultan Azzeddin à lui rendre un grand nombre de places. Ses nouveaux succès sur les Turcs.

Cette même année ** l'impératrice Irène mourut. Manuel, qui l'avait négligée pendant sa vie, en sentit le prix dès qu'il l'eut perdue, et honora sa vertu par de tardifs regrets. Mort de l'impératrice.

Le sultan Azzeddin, dans l'espoir de se concilier l'appui de l'empereur contre les croisés, vint à Constantinople; la magnificence du palais, la pompe de la cour, l'éclat de l'empereur assis sur un trône d'or enrichi de pierreries et entouré des grands et du sénat, éblouirent le prince musulman, mais augmentèrent peut-être dans l'esprit des infidèles le désir de s'emparer d'une ville devenue alors le centre et le dépôt des richesses du monde. Arrivée du sultan Azzeddin à Constantinople.

Manuel voulait se remarier; il accepta d'abord la main d'une princesse de Tripoli; Raimond fit pour ce mariage d'énormes dépenses; mais l'empereur, changeant tout à coup de dessein, épousa Marie d'Autriche ***, dont on lui avait vanté les charmes. Le comte de Tripoli, pour se venger Mariage de Manuel avec Marie d'Autriche.

* An 1157.
** An 1158.
*** An 1160.

de cet affront, arma les galères destinées précédemment à conduire sa fille à Constantinople. Cette flottille exerça d'affreux ravages dans l'Archipel, et livra au pillage les côtes du Bosphore.

L'empereur eut encore d'autres guerres à soutenir contre les Hongrois; et comme Frédéric, empereur d'Allemagne, envahissait l'Italie et faisait trembler Rome, Manuel par ses intrigues souleva plusieurs princes contre lui.

Ambassade envoyée à Constantinople par le Prête-Jean.

Les historiens parlent de l'ambassade envoyée dans ce temps par le Prête-Jean à la cour de Constantinople *: toutes leurs versions à cet égard semblent fabuleuses; ils le représentent comme le chef d'un peuple d'assassins, fanatisés par lui, prêts à braver la mort pour lui plaire et à porter, par son ordre, le poignard dans le sein de tous ses ennemis, quelque éloignés ou quelque puissans qu'ils fussent, sans en excepter même les plus grands monarques. Il paraît que ce prince, dont le nom effrayait alors tous les esprits, était le chef d'une petite tribu qui habitait les gorges du mont Liban, et sur laquelle il exerçait le double pouvoir de l'autorité civile et de la religion.

Paix entre Manuel et les Hongrois

Mort de Guillaume, roi de Sicile.

Manuel, après avoir pris cinquante-sept places, gagna une grande bataille, s'empara de Zeugmine et réduisit les Hongrois à lui demander la paix. La mort de Guillaume, roi de Sicile, qui

* An 1165.

survint à cette époque *, délivra l'empire d'un ennemi aussi habile qu'opiniâtre.

Désordres et fuite d'Andronic

Andronic, ayant brisé deux fois ses fers, s'était sauvé en Russie; l'empereur, connaissant ses ruses et craignant qu'il n'attirât sur lui les armes de ses nouveaux protecteurs, lui pardonna ses crimes passés, et le rappela dans la capitale. Rien ne pouvait toucher le cœur, réprimer les vices, ni satisfaire l'ambition ardente de ce prince factieux: Andronic enleva audacieusement Philippa, sœur de l'impératrice, et l'emmena en Cilicie **. Bravant le courroux de l'empereur, et résistant à ses ordres, il courut à Jérusalem, et, là, séduisit encore Théodora, veuve du roi Bauduoin.

Ce dernier scandale porta au comble le ressentiment de l'empereur; il envoya à tous ses officiers l'ordre d'arrêter Andronic et de lui crever les yeux. Mais ce prince, suivi de sa nouvelle maîtresse, prit la fuite, se réfugia en Ibérie, se rangea sous les drapeaux du sultan de Coronée, et, en faisant la guerre à l'empire, mérita la condamnation que prononcèrent les tribunaux, et l'excommunication que le patriarche lança contre lui.

Nouvelle victoire sur les Hongrois.

Les Hongrois avaient repris les armes; l'armée impériale leur livra encore près de Zeugmine

* An 1166.
** An 1166.

une bataille sanglante *. L'empereur, alors malade, ne put s'y trouver : ses généraux remportèrent la victoire; mais des deux côtés on combattit avec tant d'acharnement que les Grecs laissèrent sur le champ de bataille la moitié de leurs troupes, et que l'armée hongroise fut presque totalement détruite.

Alliance de Manuel et d'Amaury, roi de Jérusalem.

Après ce dernier triomphe Manuel, de concert avec le roi de Jérusalem, Amaury, voulut attaquer l'Egypte et en chasser les musulmans. La force des croisés variait alors sans cesse; tantôt l'arrivée de nouveaux aventuriers d'Europe la grossissait, et tantôt leur inconstance et leur départ l'affaiblissaient. Pour remédier à cet inconvénient, la religion créa une nouvelle espèce de milice, liée à leurs drapeaux par des vœux : c'étaient à la fois des moines et des chevaliers, des religieux et des guerriers; ils soignaient les malades dans les hôpitaux, portaient à la fois l'encensoir et le glaive, et ne se montraient pas moins terribles aux combats qu'humbles et pieux à l'autel.

Croisade des chevaliers de Saint-Jean et du Temple.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple se rendirent fameux par leurs exploits, retardèrent par leur vaillance la perte de la Palestine, et, malgré la corruption qui s'introduisit bientôt parmi eux, une renommée justement acquise fit long-temps révérer ces institutions héroïques,

* An 1166.

mais bizarres, image parfaite du siècle qui les avait créées.

Ces chevaliers, et tous les soldats qu'on put rassembler, marchèrent sous les drapeaux d'Amaury, s'emparèrent de quelques villes, et assiégèrent Damiette *. Manuel leur avait envoyé un nombreux corps auxiliaire, avec une flotte sous les ordres de Conto Stéphan. Leur premiers exploits.

Les Arabes et les Turcs se défendaient vaillamment, mais ils auraient succombé sans la mésintelligence qui divisa les assiégeans. Après plusieurs efforts inutiles, Stéphan commande un dernier assaut; déjà les Grecs franchissent les remparts; ils se croient certains de la victoire, lorsque tout à coup Amaury, qui avait traité en secret avec le sultan, enchaîne leur courage, et leur déclare que la paix est faite. Traité secret conclu par Amaury.

Cette faiblessse ou cette trahison redoubla la haine des Grecs pour les croisés; les uns revinrent en Palestine, les autres rentrèrent dans l'empire.

Le sort élevait alors au milieu des infidèles un grand homme; il se nommait Saladin : né dans le Curdistan, de simple émir il était devenu sultan d'Egypte; son génie, sa bravoure, sa justice et sa générosité le rendirent à la fois l'objet de la terreur et de l'admiration des chrétiens. Bientôt sa Portrait du sultan Saladin.

* An 1170.

gloire et sa puissance effacèrent celles des autres sultans, et de toutes parts les Arabes et les Turcs se rangèrent sous ses drapeaux.

Ses premiers exploits.

Saladin, décidé à chasser les chrétiens de l'Orient, entra en Palestine, prit Gaza, et répandit l'effroi dans Jérusalem.

L'intérêt commun fit momentanément taire la haine des Latins contre les Grecs. Amaury vint lui-même à Constantinople implorer le secours de Manuel; ce prince était alors en guerre avec les Vénitiens *, dont il avait imprudemment insulté l'ambassadeur nommé Henri Dandolo : le danger qui menaçait la religion mit fin à cette guerre **.

Bataille de Myriocéphale.

L'empereur marcha contre les Turcs, prit sur eux plusieurs villes, et s'empara de Dorylée. Mais la fortune, qui jusque-là avait partout couronné ses armes, l'abandonna, et la plaine de Myriocéphale devint le tombeau de sa gloire militaire ***.

Entière défaite des Grecs.

Les sultans d'Alep, d'Iconium, tous les Turcs de la Perse et de la Syrie s'y étaient rassemblés pour le combattre. Après une lutte longue et sanglante entre ces deux armées, animées d'un égal fanatisme, les Grecs plient, les Turcs triomphent; ils font de leurs ennemis un affreux carnage : tout tombe ou fuit; Manuel seul, ayant perdu la victoire, cherche la mort.

* An 1171.
** An 1176.
*** An 1176.

Il s'élance au milieu des Turcs; son bouclier est hérissé de flèches; son corps est couvert de blessures; les morceaux de son casque rompu s'impriment dans la peau de son crâne; abandonné, couvert de sang, il paraît encore terrible à ses ennemis; leur foule étonnée ne l'attaque qu'avec crainte; entouré de victimes immolées par son bras, il se décide enfin à fuir, et s'élance sur un coursier; on le poursuit, trois Turcs intrépides l'atteignent, il les tue; dix cavaliers grecs arrivent à son secours; avec eux il enfonce, il traverse plusieurs escadrons sarrasins, et rejoint enfin les débris de son armée.

Bravoure extraordinaire de Manuel.

Il semblait que son courage prodigieux ne fît que retarder de quelques instans sa perte; bientôt une armée innombrable de Turcs entoura son faible camp, et remplit toutes ses tentes des flèches qu'elle y lançait. Chacun s'attendait à mourir, lorsque tout à coup le sultan, soit par admiration pour un ennemi si brave, soit par pitié pour un souverain si malheureux, lui proposa généreusement la paix.

Paix entre lui et le Sultan

Manuel y consentit; on le força de rendre les places qu'il avait prises, et de démolir la ville de Sublée et celle de Dorylée.

L'empereur, dans la relation qu'il écrivit de cette fatale journée, comparait son sort à celui de Romain Diogène; mais, s'il fit briller la même valeur, il ne montra pas la même vertu. Au mé-

pris du traité signé, il laissa subsister les fortifications de Dorylée, rassembla de nouvelles forces, et recommença la guerre.

Il battit deux fois les Turcs près du Méandre; mais ces légers succès ne purent * dissiper la sombre mélancolie qui s'était emparée de son esprit depuis le désastre de Myriocéphale.

Mariages de son fils et de sa fille.

Les deux derniers actes importans de sa vie furent le mariage de sa fille avec le marquis de Montferrat **, qu'il décora du titre de César, et celui de son fils, le jeune Alexis, qui épousa Agnès, fille du roi de France.

La mort s'approchait à grands pas de l'empereur, et cependant, trompé par des astrologues qui lui prédisaient une longue vie, il refusait de croire sa fin prochaine. Enfin l'excès de sa faiblesse dissipa son illusion; il prit l'habit de moine: alors on espérait expier les plus grands vices en les couvrant de ce vêtement révéré, et en renonçant tardivement à un monde qu'on allait quitter.

Son abdication et sa mort.

Manuel mourut le 24 septembre 1180, dans sa cinquante-huitième année; il en avait régné trente-sept. Brave soldat, mauvais prince, allié perfide, il opprima ses peuples en assignant des villes et des provinces à la solde de ses légions. Avec lui disparut la gloire des Comnène.

* An 1177.
** An 1180.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Régence de l'Impératrice Marie. — Son amour pour le neveu de Manuel. — Intrigues et conspiration d'Andronic. — Révolte de la fille de Manuel. — Tumulte et massacre dans la ville. — Gouvernement tyrannique d'Andronic. — Mort de la fille de Manuel. — Couronnement du jeune empereur. — Jugement, condamnation et mort de l'impératrice. — Association d'Andronic à l'empire. — Mort de l'empereur. — Mariage d'Andronic et d'Agnès, veuve de l'empereur.

ALEXIS COMNÈNE II, ANDRONIC COMNÈNE. (An 1180.)

L'ACTIVITÉ belliqueuse de Manuel n'avait donné à l'empire qu'un éclat apparent. Cet empire, pillé par les croisés et par les musulmans, ruiné au dedans par la corruption des mœurs, par les désordres de l'administration, par les rapines des guerriers, par l'avarice des ministres, par l'ambition des grands, menacé au dehors par les Siciliens, par les Turcs, par les Bulgares et par les Hongrois, se voyait livré au milieu de tant d'orages à la faiblesse d'un jeune enfant, l'empereur Alexis, dont la femme Agnès n'était âgée comme lui que de onze ans. Il fallait un homme de génie pour soutenir ce trône chancelant; on en confia la garde à une femme légère et voluptueuse.

Régence de l'impératrice Marie.

Son amour pour le neveu de Manuel.

Marie, veuve de Manuel, peu de jours avant la mort de son époux, avait pris l'habit de religieuse; elle était jeune, belle, ambitieuse; le cloître ne pouvait lui convenir : elle quitta son couvent, et se chargea de la tutelle de son fils.

Marie était éprise d'un violent amour par un neveu de Manuel, nommé Alexis, et revêtu alors de la dignité de protosébaste; maître du cœur de l'impératrice, il le devint de l'empire.

Jusque là, cette passion ayant été couverte des ombres du mystère, les jeunes courtisans, épris des charmes de l'impératrice, les intrigans, excités par le désir de s'enrichir, les grands, enflammés par l'ambition, avaient entouré d'hommages cette princesse, qui, par une galanterie aussi adroite que coupable, favorisait les uns, encourageait les autres, et laissait quelque espoir à tous; mais, dès qu'elle se fut livrée sans réserve à l'amant qu'elle préférait, ils se réunirent tous contre elle; le protosébaste devint l'objet de leur haine, l'impératrice de leur mépris, et le jeune empereur de leur pitié.

Alexis ne s'occupait que de jeux et de chasse; le protosébaste aigrissait le mécontentement public par son orgueil et par ses profusions; mais c'était hors de Constantinople que se formait l'orage qui devait le renverser.

Intrigues et conspiration d'Andronic.

Manuel, quelque temps avant sa mort, avait chargé d'adroits émissaires d'enlever et de lui

amener la reine de Jérusalem, Théodora, réfugiée, comme nous l'avons dit, avec Andronic dans les Etats du sultan de Coronée; ses ordres furent exécutés.

Dès qu'Andronic apprit que cette princesse était dans les mains de l'empereur, ne pouvant vivre sans elle, et brûlant de la rejoindre, il implora la clémence de Manuel. L'empereur, malgré les attentats de ce prince perfide, avait toujours conservé quelque faiblesse pour lui; et, lorsqu'il vit son coupable neveu, aussi fourbe qu'ambitieux, prosterné aux pieds de son trône, versant de feintes larmes, et lui montrant une pesante chaîne dont il s'était lui même lié, disait-il, pour expier ses crimes, il lui pardonna, et lui assigna pour résidence la ville d'Œnoè, dans le Pont.

Andronic lui jura une inviolable fidélité, et promit avec serment de découvrir à lui et à son fils tous les complots tramés contre eux, et qui parviendraient à sa connaissance.

Dès qu'il fut informé, dans sa retraite, de la situation de la capitale sous le nouveau règne, il conçut l'espoir de profiter des troubles excités par la folle passion de l'impératrice et par l'orgueil tyrannique de son favori. Sous prétexte d'accomplir le serment qu'il avait fait de révéler tout ce qui lui semblerait préjudiciable au salut de l'empire, il écrivit au jeune Alexis, au patriarche Théodose et aux principaux personnages de la

cour, que l'ambition du protosébaste, ainsi que la faiblesse criminelle de Marie, outrageant la majesté impériale, excitaient les justes murmures des peuples, des armées, encourageaient l'audace des ennemis de l'Etat, et plaçaient le trône sur le bord d'un précipice.

Le protosébaste, par sa conduite, favorisait les desseins d'Andronic; il gouvernait l'empire en maître absolu, sacrifiait les grands à sa jalousie, le peuple à son avidité, le trésor à ses débauches; de toutes parts on se disposait à conspirer contre lui.

Révolte de la fille de Manuel.

La fille de Manuel, qu'on appelait aussi Marie, et dont l'époux Jean Comnène portait le titre de César, entre dans la conjuration. On forme le projet d'assassiner le favori au milieu de l'église; à l'instant de l'exécution, le complot est découvert; on arrête la plupart des conjurés; leurs échafauds se dressent; leur sang va couler.

Dans ce moment la princesse Marie se sauve et court à Sainte-Sophie, en appelant le peuple à son secours : « Délivrez, disait-elle, la fille de » votre empereur du joug d'une marâtre et d'un » indigne favori. » Le patriarche se déclare son protecteur; le peuple prend les armes; l'impératrice lui envoie offrir le pardon de sa révolte; l'altière princesse répond « que c'est plutôt à elle » à pardonner, et qu'elle y consentira, pourvu » qu'on chasse le protosébaste. »

Après cette réponse audacieuse, elle voit ses forces s'accroître par un corps de troupes étrangères. La foule furieuse s'avance; trois prêtres, portant la croix, se mettent à la tête des séditieux; le palais du protosébaste est livré au pillage. Ce favori appelle les troupes campées au-delà du Bosphore : elles arrivent; la guerre éclate au milieu de la capitale. Un combat s'engage auprès du palais; le César Jean, qui commandait les rebelles, est repoussé. Le patriarche ne parvient qu'après trois jours de combats à ramener la paix. L'impératrice accorde une amnistie; mais le calme ne se rétablit que momentanément. Tumulte et massacre dans la ville

Le protosébaste ordonne au patriarche de quitter la ville; aussitôt le tumulte recommence; tout le peuple se précipite sur les pas du pontife et le ramène en triomphe.

Andronic, informé de ces événemens, voit que tout est mûr pour l'exécution de ses desseins. Il lève des troupes, et déclare qu'il s'arme pour délivrer son jeune maître, exposé à l'insolence d'un ministre pervers et d'un peuple séditieux; ce prince, qui, pour satisfaire ses criminelles amours, avait constamment bravé les lois divines et humaines, prenait alors habilement le masque de la religion et de la vertu; le dévouement à son empereur semblait seul l'animer; il ne montrait de haine que contre l'ambition du protosébaste et

contre les vices de Marie; il ne sortait de sa bouche que des maximes tirées des saintes Écritures.

S'il n'avait eu à combattre que le favori, personne n'aurait défendu ce ministre orgueilleux; mais l'impératrice-mère, par ses charmes et par ses faiblesses, avait su se conserver l'affection d'un grand nombre d'amans qui embrassèrent sa cause. Jean Ducas ferma les portes de Nicée aux troupes d'Andronic; Jean Comnène, grand domestique d'Orient et préfet de Thrace, prit les armes contre lui. Andronic l'Ange, qui commandait une armée, vint combattre les rebelles. Il montra son incapacité en se laissant vaincre, et son inconstance en se rangeant sous les enseignes du vainqueur.

Andronic, fortifié par cette victoire et par cette défection, arrive à Chalcédoine; tout le peuple de la capitale court sur le rivage pour l'inviter à passer le Bosphore; mais il manquait de vaisseaux; l'amiral Conto Stéphan lui livre ceux de l'empereur; la garde déserte et le rejoint : alors le peuple et quelques Varangues arrêtent le protosébaste. Ses amis le fuient; ses flatteurs l'insultent; ses victimes se vengent, et on le traîne aux pieds d'Andronic, qui lui fait crever les yeux.

Le vainqueur passe le Bosphore. Les plus affreux désordres précèdent et accompagnent l'entrée de ce nouveau Néron, qui devait bientôt surpasser les crimes de l'ancien.

Comme le protosébaste avait favorisé les Latins,

la haine du peuple contre eux se change en fureur : on emprisonne les uns, on massacre les autres, on pille les biens de tous; un cardinal envoyé par le pape est décapité, sa tête est attachée à la queue d'un chien : enfin, ce qu'on aurait peine à croire, si l'on oubliait que le fanatisme est plus sanguinaire que l'impiété, on vit des prêtres et des moines grecs forcer les portes d'un hôpital, et poignarder un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui s'y trouvaient.

Les commerçans latins, qui purent gagner le port et leurs navires, se sauvèrent; ces fugitifs nombreux, altérés de vengeance, mirent à feu et à sang les îles de l'Archipel, les côtes de la Propontide, celles de l'Hellespont, ruinèrent les monastères, mutilèrent, massacrèrent les prêtres grecs, dévastèrent les côtes de Macédoine, s'emparèrent de tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent, remportèrent dans leur pays plus de richesses qu'on ne leur en avait enlevé, et répandirent dans l'Occident les semences d'une haine profonde, qui, vingt ans après, renversa l'empire des Grecs.

Cependant le peuple, mobile dans ses jugemens, oubliait la vie passée d'Andronic, ses vices, ses conjurations, ses adultères, sa désertion chez les musulmans; se laissant égarer par la passion du moment, il ne voyait dans ce traître qu'un libérateur; mais son hypocrisie ne trompa point

le patriarche; ce pontife lui dit hardiment : « Je » n'ai abandonné la surveillance de mon jeune » empereur qu'au moment où je lui suis devenu » inutile; je l'ai regardé comme mort dès qu'An» dronic s'est chargé de le protéger. »

Gouvernement tyrannique d'Andronic.

Le patriarche était cher au peuple; Andronic n'osa le punir, mais il bannit du palais tous les hommes dont la vertu lui faisait craindre le courage. Il entoura l'empereur de ses propres gardes, ne laissa personne approcher de lui, et ne lui permit d'autre occupation que la chasse.

Dès qu'un tyran se montre, la délation règne; bientôt les places, les lieux publics, les tribunaux, les maisons particulières furent remplis d'espions et d'accusateurs. Les parens se dénonçaient entre eux; l'amitié tremblante retenait ses épanchemens; on craignait de laisser échapper une parole, un regard; tout prêtait au soupçon; l'intimité même du vainqueur était redoutable; celui qui la veille se croyait favori, se trouvait le lendemain ennemi et victime.

Mort de la fille de Manuel.

La jeune princesse Marie devint suspecte à Andronic par l'audace même qui avait favorisé ses succès; il la fit empoisonner.

Sa tyrannie ne s'appesantissait pourtant que sur les grands et sur les riches; il se montrait doux et populaire avec la multitude, dévot et scrupuleux avec les prêtres; ce fut ainsi que, craint par

les puissans et chéri par la populace, il affermit pour quelque temps son pouvoir.

Le sultan d'Icône avait profité de ces dissensions pour conquérir des villes et des provinces entières. Vatace, qui commandait les Grecs à Néocésarée, au lieu de combattre les Turcs, tourna ses armes contre Andronic, et défit son armée; mais une mort soudaine, qui suivit de près sa victoire, la rendit inutile.

Plus le fourbe Andronic s'avançait vers le pouvoir suprême, plus il feignait de le dédaigner; par ses ordres on couronna, dans Sainte-Sophie, le jeune empereur. Couvrant son ambition d'un voile de dévouement et d'humilité, le perfide porta lui-même à l'église, sur ses épaules, l'auguste enfant, et lui ceignit au pied des autels le diadème, comme on pare une victime avant de l'immoler. Couronnement du jeune empereur.

Jugeant moins nécessaire de masquer sa haine contre l'impératrice-mère que le peuple haïssait, il la livra aux tribunaux et la fit jeter en prison. Les juges fuyaient et se cachaient pour éviter de juger la veuve de leur empereur; une commission, nommée par Andronic, condamna Marie à la mort, et le tyran força le jeune empereur à signer l'arrêt de sa mère. Jugement, condamnation et mort de l'impératrice.

Il fallait encore des complices pour faire exécuter le jugement; le fils aîné et le beau-frère d'Andronic en reçurent l'ordre, mais ils refu-

sèrent cette part honteuse de la tyrannie ; un des commandans de la garde étrangère, nommé Tripsyque, s'en chargea. On étrangla l'impératrice *; son corps fut jeté dans la mer.

Le patriarche Théodose indigné quitta son siége. Andronic, par un raffinement de vengeance, fit détruire tous les portraits qui rappelaient la beauté de la veuve de Manuel sa victime. Il ne laissa subsister d'elle qu'une statue, que, d'après ses ordres, on défigura par des rides pour la vieillir.

Association d'Andronic à l'empire.

Le sénat, excité par les émissaires secrets du tyran, pressa le jeune empereur d'associer Andronic à l'empire pour le défendre des ennemis intérieurs et extérieurs de l'Etat. Alexis n'avait pas de volonté; Andronic reçut le titre d'Auguste, feignit de le refuser, et se laissa traîner à Sainte-Sophie, où on le couronna.

Là, il jura sur l'Evangile de ne prendre le sceptre que pour aider son cousin Alexis à le porter. La nuit suivante, trois soldats forcent l'appartement du jeune empereur, l'étranglent et portent son corps à Andronic, qui, le frappant avec son pied, s'écrie : « Ton père fut un per» fide, ta mère une prostituée, et toi un lâche. »

On porta le corps de cette innocente victime sur une barque remplie d'une troupe de musiciens; les flots lui servirent de sépulture. Agnès

* An 1183.

sa veuve, fille d'un roi de France, se vit contrainte d'épouser Andronic, vieillard débauché, meurtrier de son époux. Les évêques, rassemblés en synode, lui vendirent leurs consciences et l'absolution. Tels furent les degrés par lesquels ce monstre, plus méprisable et plus odieux que Caligula, monta sur le trône de Constantin.

Mariage d'Andronic et d'Agnès, veuve de l'empereur.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Succès d'Andronic à Nicée. — Isaac Comnène est proclamé roi de Chypre. — Retour d'Andronic à Constantinople. — Sa tyrannie et ses terreurs. — Guerre avec Guillaume II, roi de Sicile. — Défaite de l'armée grecque. — Alliance entre Andronic et le sultan. — Proscriptions d'Andronic. — Révolte occasionnée par une méprise. — Isaac l'Ange est proclamé empereur. — Fuite et arrestation d'Andronic. — Son horrible mutilation et sa mort.

ANDRONIC. (An 1183.)

Succes d'Andronic à Nicée.

ANDRONIC, par des jeux, par des spectacles, s'efforça quelque temps de distraire le peuple de l'horreur que lui inspiraient tant de crimes ; il marcha ensuite contre Nicée. Cantacuzène, qui la défendait vaillamment, fit une sortie, enfonça d'abord les assiégeans ; mais, s'élançant ensuite avec trop d'ardeur contre le tyran, il fut renversé, pris et envoyé au supplice. Isaac l'Ange, qui le remplaça, n'osa prolonger sa défense ; il capitula : cette lâcheté le sauva ; Andronic le laissa vivre par mépris.

Théodore l'Ange était enfermé dans Pruse ; l'empereur prit cette ville d'assaut : là, il se rassasia de carnage, et passa tout au fil de l'épée. Le

courage de Théodore fut puni par la perte de la vue. Ce fut sous le règne d'Andronic que les Grecs perdirent l'île de Chypre. Isaac Comnène, fuyant la tyrannie, y chercha un asile et y trouva une couronne. Les habitans le proclamèrent roi, et il sut maintenir son indépendance.

Isaac Comnene est proclamé roi de Chypre.

L'empereur revint dans sa capitale; comme un tel homme ne pouvait prétendre ni à l'affection ni à l'estime, il ne s'occupa qu'à forcer au silence par la crainte, et à l'obéissance par les supplices. Mais, en augmentant la haine, il accrut ses périls; la terreur qu'il inspirait réagissait sur son âme. Bientôt il n'osa plus se montrer ni dans le cirque ni dans les camps.

Retour d'Andronic à Constantinople.

Quelques musiciens, quelques comédiennes, étaient seuls admis dans l'intérieur de son palais: la nuit il ne se confiait, pour la garde de sa personne, qu'à la férocité d'un dogue énorme et monstrueux, accoutumé à combattre les lions.

Sa tyrannie et ses terreurs.

Ce tyran, opprobre de la nature, parodiant horriblement le mot célèbre de Titus, « prétendait » avoir perdu une journée, quand il se couchait » sans avoir condamné quelqu'un à la mort ou à » la mutilation. »

Son règne était celui de l'épouvante : chaque citoyen tremblait dans ses foyers, aucun ne comptait sur un lendemain. Cependant sa ruine se préparait; tous les princes de l'Europe, et surtout le roi de Sicile, Guillaume II, étaient animés du

Guerre avec Guillaume II, roi de Sicile.

désir de punir les Grecs de leur perfidie et du massacre des Latins. Alexis Comnène, neveu de Manuel, échappé au poignard d'Andronic, vint implorer leur secours, enflammer leurs ressentimens et les exciter à la vengeance.

Défaite de l'armée grecque.

Guillaume prit les armes, débarqua en Illyrie, se rendit maître de Durazzo, et s'empara de Thessalonique; l'armée grecque fut battue, se replia sur Amphipolis et ne put la défendre.

Alliance entre Andronic et le sultan.

Andronic chercha des alliés parmi les infidèles; lié autrefois dans ses voyages avec le Curde Saladin, devenu sultan d'Egypte, de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, il conclut une alliance avec ce prince *.

Par ce traité, qui justifiait la haine des chrétiens d'Occident, le sultan devait conquérir et demeurer maître de Jérusalem et de toute la côte jusqu'à Ascalon, comme vassal de l'empire; de son côté, Saladin promettait l'appui de ses forces à Andronic, pour l'aider à s'emparer d'Icône et de la Cilicie jusqu'à Antioche.

Proscriptions d'Andronic.

Les plus grands ennemis de l'empereur étaient ses sujets. En multipliant ses victimes, sa terreur augmentait comme sa férocité.

De toutes les passions, la peur est celle qui égare le plus la raison. La foule des infortunés de tout rang qui remplissaient les prisons lui semblait une armée menaçante. Il publia un édit pour

* An 1185.

les condamner tous à la mort. Jamais, dans les annales sanglantes des peuples, on ne vit une plus vaste liste de proscriptions. Manuel, son fils aîné, reçut l'ordre de la signer; il présenta sa tête au tyran, et lui refusa sa main.

Hagiochristophorite, ministre odieux des cruautés d'Andronic, le pressait de mettre Isaac l'Ange sur la liste fatale *; l'empereur, le croyant peu à craindre, voulut l'épargner; l'indigne favori, dépassant le tyran dans ses fureurs, prend sur lui d'arrêter Isaac; il court dans sa maison avec des soldats; ce prince, à leur approche, trouve dans son désespoir un courage qu'il n'avait jamais connu; d'un coup de sabre il fend la tête du vil favori, épouvante les satellites, et, dans l'ivresse de ce succès inespéré, court à Sainte-Sophie, en s'écriant: « A moi, citoyens, j'ai tué le diable! »

Révolte occasionnée par une méprise.

Par un bonheur étrange, ces mots mal compris font croire à la multitude que le tyran est mort; tout le peuple, tous les grands, tous ceux qui tremblaient à chaque instant pour leurs jours, accourent et entourent l'église.

Andronic s'amusait alors à chasser au-delà du Bosphore. Informé de cet événement, il revient; vainement il veut apaiser le tumulte, vainement il parle de paix et d'amnistie; l'indignation l'écoute, la rage lui répond; les séditieux s'animent, s'encouragent, forcent les prisons, arment

* An 1185.

les captifs et frappent tous les lâches qui veulent rester neutres.

Isaac l'Ange est proclamé empereur.

Au milieu de ce désordre une voix proclame Isaac empereur; soudain ce cri répété devient général. Le sacristain prend sur l'autel la couronne d'or déposée dans l'église par le grand Constantin : il en décore la tête d'Isaac. Dans ce moment un des chevaux d'Andronic, couvert de pourpre et d'or, s'échappe; le peuple s'en empare, Isaac le monte et marche au palais.

Fuite et arrestation d'Andronic.

Andronic, sans appui, sans espoir, propose humblement d'abdiquer en faveur de son fils Manuel. Un cri de fureur est la seule réponse de la multitude; elle enfonce les portes du palais. Andronic, déguisé, s'embarque avec sa femme et une courtisane pour se sauver dans la Tauride; mais, à l'entrée du Pont-Euxin, il est arrêté et conduit aux pieds d'Isaac, qui le livre enchaîné aux outrages du peuple.

Son horrible mutilation et sa mort.

On eût dit alors que l'âme féroce de ce monstre versait sa rage dans celle de tous les citoyens. Les uns lui meurtrissent les joues, les autres lui arrachent la barbe et lui font sauter les dents; quelques femmes, outragées ou devenues veuves par ses crimes, accourent échevelées, le mutilent avec barbarie, et lui coupent la main droite, qu'on pend devant lui à un gibet.

La lassitude du peuple-bourreau accorde une horrible trêve à sa victime; on le laisse deux jours

sans nourriture dans un cachot. Le troisième, après lui avoir arraché un œil, il est habillé en esclave, promené dans les rues sur un chameau et conduit au cirque, où on l'attache par les pieds à une potence. Là, une femme publique lui jette sur le corps une chaudière d'eau bouillante.

Pendant ce long et terrible supplice, Andronic ne faisait entendre que ces paroles : « Seigneur, pourquoi froissez-vous encore un roseau » déjà brisé! » Enfin un soldat, qui montra seul alors quelque humanité, vint terminer ses tourmens en lui enfonçant son glaive par la gorge jusqu'aux entrailles.

La multitude déchira ses images, renversa ses statues, et jeta son corps dans le souterrain du cirque, tombeau des bêtes féroces. Tout ce qui pouvait rappeler son nom fut détruit ; mais on n'effacera jamais des annales de l'histoire le souvenir odieux de sa tyrannie.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME.

Portrait d'Isaac l'Ange. — Régence et mort de son oncle. — Exploits de Branas. — Captivité du général Alduin. — Prétentions de Branas au trône. — Son peu de succès. — Perte de la flotte grecque. — Guerre avec les Valaques et les Bulgares. — Défaite et mort de Cantacuzène. — Succès de Branas, proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son combat avec Conrad et sa mort. — Prise de Jérusalem par Saladin. — Nouvelle croisade commandée par Frédéric Barberousse. — Mort de Barberousse et de son fils. — Retour désastreux de cette croisade. — Départ de Richard, Cœur de Lion, pour la Terre-Sainte. — Révolte d'un imposteur en Orient. — Lâcheté d'Isaac. — Conspiration d'Alexis contre son frère. — Captivité d'Isaac. — Fuite de son fils Alexis.

ISAAC L'ANGE. (An 1185.)

Portrait d'Isaac l'Ange. CE fut Alexis Comnène qui fit la fortune de la famille de l'Ange, jusque là obscure. Isaac avait trente ans lorsqu'il parvint au trône. Il aimait le faste, les femmes, le cirque, la chasse, les spectacles, et se livrait à tous les plaisirs qui font perdre le temps et les empires. Il altéra les monnaies, augmenta les impôts et vendit les magistratures; avide d'argent, prodigue de ses revenus, également facile à irriter et à calmer, on ne l'aima que parce qu'il remplaçait Andronic.

Son oncle, Théodore Castamonite, gouverna l'empire sous son nom. Ce ministre, enivré de sa grandeur, porta la vanité jusqu'au délire; son élévation imprévue égara sa raison : il mourut insensé. L'empereur lui donna pour successeur un jeune homme, à peine sorti de l'enfance, que les Grecs comparaient à ce faible poisson, inséparable du requin, et qu'on appelle son pilote. Régence et mort de son oncle.

Isaac écrivit au général Alduin, qui commandait l'armée des Siciliens, une lettre menaçante. Alduin, dans sa réponse, l'injuria, le traitant de prince fainéant, qui n'avait jamais porté la cuirasse, et que le sort avait élevé au trône comme le vent y jette la poussière.

Isaac confia le commandement de ses troupes à Branas. Ce guerrier habile releva momentanément l'honneur des armes grecques. Il livra bataille aux ennemis près de Mosynape, remporta la victoire et prit la ville. Exploits de Branas.

Les Siciliens demandèrent la paix. Tandis que les plénipotentiaires négociaient, Branas tombe à l'improviste sur leurs troupes, les épouvante, les disperse, et s'empare de leur camp. Les uns sont tués par le fer, les autres sont noyés dans le fleuve : le reste s'embarque précipitamment.

Alduin, en voulant rallier ses soldats, est pris. Alexis Comnène, qui avait excité le roi de Sicile à la guerre, et qui concevait déjà l'espoir de régner, chercha vainement son salut dans la Captivité du général Alduin.

fuite : il fut atteint, arrêté ; et, selon la coutume barbare de ce temps, on lui creva les yeux.

Les débris de l'armée sicilienne retournèrent en Italie, laissant sur le champ de bataille dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers.

Lorsqu'Alduin, captif, parut enchaîné devant le trône de l'empereur, Isaac, irrité de sa lettre insolente, l'accabla de reproches et le menaça de la mort ; mais Alduin, qui connaissait l'extrême vanité de ce prince, le désarma en le flattant.

« Auguste empereur, lui dit-il, j'avoue mon » crime, j'ai mérité la mort. Vous combattre, » c'est combattre le ciel même ; je tiens peu à la » vie, mais ce que je regrette en mourant, c'est » de m'être convaincu trop tard qu'Isaac est le » plus puissant, le plus habile et le plus invin- » cible monarque de l'univers. »

Moins on mérite la louange, plus elle enivre. L'empereur, incapable de voir qu'une telle flatterie ressemblait par son ironie à une nouvelle insulte, passa subitement du courroux à la joie, de la haine à l'amitié. Il brisa les fers d'Alduin, le combla d'honneurs ; et, dans les transports de sa vanité satisfaite, il jura solennellement de ne jamais tuer ni mutiler aucun coupable, eût-il même conspiré contre sa puissance et contre sa vie.

Prétentions de Dranas au trône.

Le même orgueil, qui l'avait rendu clément pour son ennemi Alduin, le rendit jaloux de son

général Branas. Celui-ci, croyant que l'asile le plus sûr pour lui serait le trône, et que les peuples épris de sa gloire l'y porteraient sans obstacles, rassemble et harangue la multitude. « Citoyens, » s'écrie-t-il, l'empereur veut me punir de vous » avoir sauvés, et d'avoir gagné pour lui trois » batailles : détrônez cet ingrat, dont l'incapacité » peut vous perdre, et donnez le sceptre à des » mains dignes de le porter. » Le silence général du peuple déconcerte l'ambitieux; il se retire confus, et le faible Isaac, tremblant encore de son audace, apaisa par de nouvelles dignités le téméraire dont il avait voulu récemment punir les services et abaisser la gloire.

Son peu de succès.

Le sultan d'Icône avait pris les armes; on n'osait le forcer à la paix par la victoire, on le désarma par un tribut.

L'odieuse tyrannie que Comnène exerçait sur les habitans de Chypre fit espérer à l'empereur qu'il pourrait reprendre cette île. Mais les généraux Conto Stéphan et Vatace manquèrent cette expédition : ils furent vaincus et tués; la flotte grecque, battue par les Cypriotes, périt dans une tempête.

Perte de la flotte Grecque.

Isaac, insatiable d'argent, écrasa par de lourds impôts la Valachie et la Bulgarie, dans le dessein de rendre plus magnifiques ses noces avec Marguerite fille de Béla, roi de Hongrie. Les Valaques et les Bulgares, indignés de voir leurs

Guerre avec les Valaques et les Bulgares.

maisons au pillage et leurs troupeaux enlevés, se révoltèrent. Deux de leurs princes, Pierre et Azan, autrefois insultés par le sébastocrator oncle d'Isaac, se mettent à la tête des rebelles ; ils dévastent la Thrace. Une armée impériale marche contre eux sous les ordres de ce Cantacuzène à qui Andronic avait fait crever les yeux ; car le despotisme, qui se joue de la raison et des hommes, se plaît aux choix les plus bizarres.

Défaite et mort de Cantacuzène.

Cantacuzène, après un combat opiniâtre, n'écoutant aucun conseil, ne veut point croire que la victoire lui échappe ; en vain on l'avertit qu'une de ses ailes est tournée, son centre enfoncé ; il poursuit toujours sa marche, vole presque seul au-devant du péril qu'il ne pouvait voir, et complète par sa mort sa défaite.

Succès de Branas, proclamé empereur.

Branas rassemble ses débris, répare ses fautes, reprend l'offensive, met en fuite les ennemis, et, fier de ce nouveau triomphe, soulève ses troupes qui le proclament empereur.

Sa marche sur Constantinople.

Un grand nombre de guerriers latins se rangent sous ses drapeaux ; il s'avance avec eux sous les remparts de Constantinople. Isaac tremblait à son approche ; mais le peuple, qui haïssait l'orgueil et la dureté du caractère de Branas, prend tout entier les armes pour défendre la capitale. Les murs sont hérissés de guerriers ardens, qui lancent sur les assaillans une grêle de pierres et de traits.

La flotte de Branas, vivement attaquée, est consumée par le feu grégeois. Conrad, marquis de Monferrat, beau-frère de l'empereur, reçoit le titre de César et le commandement des troupes. Ne se bornant pas à une timide défense, il sort de la ville et livre bataille à l'ennemi.

Au milieu de la mêlée Branas s'élance sur lui et le blesse à l'épaule; Conrad le renverse d'un coup de lance. Branas alors demande quartier. « Ne » crains rien, lui dit son inflexible vainqueur, il » ne t'en coûtera que la tête. » Et dans l'instant elle fut séparée de son corps. Son combat avec Conrad et sa mort.

L'armée rebelle posa les armes. L'empereur s'attribua ridiculement la victoire, et, passant subitement d'une lâche terreur aux transports d'une joie barbare, il se fit apporter, dans un festin, la tête de Branas, qu'il accabla d'outrages.

En voyant cette tête sanglante, les braves guerriers rougirent de honte; les courtisans, qui n'avaient point combattu, la percèrent de flèches. Hérissée de leurs dards, elle fut envoyée à la veuve de cet infortuné général.

Isaac avait publié une amnistie en faveur des rebelles; mais le peuple de Constantinople, méprisant ses ordres, se répandit dans la campagne, et livra au pillage les terres et les maisons de tous ceux qui avaient pris le parti de Branas.

* L'empereur, qui se croyait invincible parce

* An 1187.

qu'un autre avait vaincu pour lui, parut enfin dans son camp, et marcha contre les Bulgares; mais ceux-ci, combattant à la manière des Parthes, le fuyant quand il avançait, le harcelant quand il se retirait, lui laissèrent épuiser sans résultat ses forces et son trésor.

Prise de Jérusalem par Saladin. Conrad, dégoûté d'un maître toujours sévère contre les généraux battus, toujours jaloux des généraux heureux, partit pour la Palestine, et se distingua par son courage à la bataille de Tibériade.

Après cette journée désastreuse, qui enleva la Terre-Sainte aux chrétiens, il se jeta dans la ville de Tyr, la sauva, et contraignit, par son opiniâtreté, Saladin à en lever le siége.

Ce fut là le terme de sa gloire; il avait trop peu de forces pour arrêter dans sa course ce redoutable sultan, qui bientôt s'empara d'Acre, de Barut, de Sidon, d'Ascalon, assiégea Jérusalem et s'en rendit maître en dix jours.

Sybille, fille d'Amaury, sœur de Baudouin IV et mère de Baudouin V, avait transmis la couronne de Jérusalem à Gui de Lusignan, qui tomba dans la captivité; elle mourut deux ans après la prise de la cité sainte.

Sa sœur Isabelle se revêtit du titre de reine; elle était mariée avec le connétable Humphroi de Thoron; mais, au mépris de ce lien sacré, Conrad l'enleva, l'épousa, et se para du vain nom de roi de Jérusalem. Par la suite sa fille Marie porta ses pré-

tentions dans la maison de Jean de Brienne, comte de la Marche, qui devint son époux.

Conrad, échappé aux dangers de la guerre, périt sous le poignard d'un assassin envoyé par ce redoutable prince du Liban que les croisés appelaient le Vieux de la Montagne, personnage presque fabuleux, nouveau Polyphème, dont les récits du temps, dictés par la terreur, se plaisaient à grossir la puissance et la renommée.

Nouvelle croisade commandée par Frédéric Barberousse.

La chute de Jérusalem retentit dans tout l'Occident. Le pape Urbain III mourut de douleur en apprenant cette nouvelle. Grégoire VIII et Clément III appelèrent aux armes tous les princes chrétiens. Philippe-Auguste, roi de France, Henri, roi d'Angleterre, et son fils Richard, jurèrent de venger l'honneur et la religion blessés; mais la guerre que se faisaient alors ces deux monarques retarda l'effet de leurs promesses; Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, fut le premier des chefs de cette troisième croisade qui partit pour la Palestine *; il demanda au roi de Hongrie Béla, et à l'empereur Isaac, la permission de traverser leurs Etats.

Jean Ducas, chancelier de l'empire grec, vint le trouver en Allemagne, chargé par Isaac de lui promettre des vivres et des secours. Mais la mauvaise foi est inséparable de la faiblesse, et l'empereur grec, lié, comme il le prétendait, par la

* An 1189.

reconnaissance, et dans la réalité par la crainte, avec Saladin, était peu disposé à combattre ce redoutable sultan; il est vrai qu'autrefois Saladin avait tiré de captivité son frère Alexis. Mais on verra bientôt que ce frère était le plus dangereux ennemi de l'empereur.

Barberousse, maintenant une discipline sévère dans son armée, la conduisit jusqu'à Belgrade, sans qu'aucun obstacle arrêtât sa marche; mais, dès qu'il entra sur les terres de l'empire d'Orient, il se vit entouré d'ennemis.

Cantacuzène le laissait souvent manquer de vivres, et des troupes de brigands, apostées par les Grecs, massacraient tous les Allemands qui s'éloignaient des colonnes. Barberousse s'en plaignit inutilement; il ne reçut que des réponses évasives, dont la forme même blessait sa fierté.

Isaac, prétendant toujours conserver le titre d'empereur des Romains, ne donnait à Frédéric dans ses lettres que celui de roi d'Allemagne. Cette prétention, la différence des cultes et des mœurs, la jalousie de gloire, et la crainte excitée par l'ambition des croisés, aigrissaient sans cesse la vieille haine des Grecs contre les Latins.

Plus Barberousse s'avançait et moins les esprits se rapprochaient. Isaac accueillit avec honneur les ambassadeurs de Saladin; en même temps il parlait d'un ton menaçant à ceux de Frédéric, exigeant d'eux le serment de céder à l'empire la moi-

tié des conquêtes que les croisés pourraient faire sur les Turcs ; bientôt aux hostilités désavouées succéda une guerre ouverte.

Frédéric, toujours harcelé par les Valaques, par d'autres barbares, et secouru par les Bulgares, fut à peine arrivé à Philippopolis qu'il vit une armée grecque s'avancer à sa rencontre. Camise, grand domestique d'Orient, la commandait. Ce général, ayant reçu l'ordre de combattre les Allemands, leur livra bataille et fut entièrement défait.

Frédéric, vainqueur, traversa la Thrace, méprisant la perfidie des Grecs, qui, n'osant plus le combattre et cherchant toujours à le faire périr, empoisonnaient sur sa route les fontaines et les ruisseaux.

A l'approche du péril, l'orgueil d'Isaac se change en terreur ; il s'efforce bassement de désarmer le courroux de son ennemi, et lui envoie en otage quatorze princes de sa famille. Frédéric dédaigne un si lâche adversaire, il ne veut ni le voir ni se venger de lui. Son armée traverse l'Hellespont, et il se trouve encore en Asie environné d'assassins.

Les Grecs enlevaient partout sur son passage les grains et les troupeaux : les Allemands furieux voulaient prendre et piller Philadelphie. Frédéric contint leur ressentiment : « Vous ne vous êtes point, » dit-il, armés contre les chrétiens ; nos glaives

» consacrés à Dieu ne doivent frapper que les in-
» fidèles. »

Laodicée fut la seule ville de l'empire qui le reçut non en ennemi, mais en allié. Azzeddin, sultan d'Icône, avait promis à Barberousse de combattre avec lui Saladin; mais son fils le détrôna, et ce nouveau sultan déclara la guerre aux Allemands; Frédéric lui livra bataille à Philomélium, le vainquit et s'empara d'Icône.

Mort de Barberousse et de son fils.

Bravant la chaleur du climat, la privation des vivres, la difficulté des lieux, les artifices de ses alliés, le courage de ses ennemis, Barberousse traversa l'Asie avec la rapidité d'Alexandre; mais la mort termina près de Séleucie sa glorieuse carrière. La fraîcheur des eaux du fleuve Salef, dans lequel il se baigna, lui fut encore plus funeste que celle du Cydnus ne l'avait été au héros macédonien; il se vit comme lui saisi d'une fièvre ardente, et ne trouva point de Philippe pour le guérir.

Son fils, le duc de Souabe, entra dans Antioche, prit Barut d'assaut, joignit ses drapeaux à ceux de Gui de Lusignan qui assiégeait alors Saint-Jean-d'Acre, et mourut sous les remparts de cette ville.

Retour désastreux de cette croisade.

Les Allemands, privés de chefs, s'embarquèrent; une moitié de cette nombreuse armée avait péri, l'autre revint en Europe couverte de blessures, glorieux et triste monument de la valeur

des Latins et de la désastreuse folie des croisades !

La même année, Richard Cœur-de-Lion, qui venait de remplacer son père sur le trône d'Angleterre, traversa la France et s'embarqua dans le port de Marseille pour la Terre-Sainte. * Arrivé près des côtes de Chypre, il y fut insulté par le tyran qui gouvernait cette île ; Isaac Comnène fit prendre et piller par ses vaisseaux quelques bâtimens anglais. La vengeance de Richard fut prompte et terrible ; il battit les Cypriotes, s'empara de leur capitale, fit lier le tyran avec des chaînes d'argent, et donna son royaume à Gui de Lusignan. Départ de Richard, Cœur-de-Lion, pour la Terre-Sainte.

Cette nouvelle monarchie latine se maintint trois siècles sous dix-sept rois. Les Vénitiens ensuite s'en emparèrent, et en furent depuis chassés par les Turcs.

Tandis que les guerriers de l'Occident cherchaient vainement à ravir de nouveau le saint Sépulcre aux infidèles, l'empereur d'Orient, trop faible pour prendre part à ces sanglans combats, voyait son trône chancelant, menacé de toutes parts. Un imposteur, se disant le fils de Manuel, osa prendre le diadème. Alexis, frère de l'empereur, envoyé contre le rebelle, en triompha sans le combattre : l'aumônier de l'usurpateur lui coupa la gorge, et envoya sa tête à Alexis. Révolte d'un imposteur en Orient.

Isaac, à la tête de son armée, marcha contre

* An 1189.

Lâcheté d'Isaac.

les Bulgares et les Valaques, et leur livra bataille; mais, au milieu de la mêlée, ayant perdu son casque, il prit la fuite, et par ce honteux exemple décida la retraite de ses troupes.

Conspiration d'Alexis contre son frère.

L'année suivante, il osa de nouveau reparaître dans son camp. Son frère Alexis, secondé par les principaux officiers de l'armée, résolut d'arracher le sceptre à ses faibles mains.

Au moment où l'empereur se livrait au plaisir de la chasse, Théodore Branas, Georges Paléologue, Michel Cantacuzène et d'autres généraux entourent tumultueusement Alexis, triomphent de sa feinte résistance, l'entraînent dans la tente impériale, et le proclament empereur.

Captivité d'Isaac.

Isaac, informé de cette conspiration, accourt; mais il trouve ses courtisans, ses ministres, l'armée entière soulevés contre lui : tournant bride alors avec promptitude, il échappe à leur fureur par la rapidité de sa fuite, se sauve et arrive à Stagyre en Macédoine; là, au mépris des droits les plus saints, il fut arrêté par son hôte qui le conduisit à Constantinople. Son impitoyable frère lui fit crever les yeux et l'enferma dans une étroite prison. Il était alors dans la quarantième année de sa vie et dans la dixième de son règne.

Fuite de son fils Alexis.

Son fils, nommé Alexis, âgé de douze ans, prit la fuite et chercha un refuge en Italie *.

* An 1195.



CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Prodigalités d'Alexis III. — Soulèvement du peuple. — Fermeté d'Euphrosine, femme d'Alexis. — Nouvelle croisade allemande. — Son peu de succès. — Soumission d'Alexis à l'empereur d'Allemagne. — Disgrâce d'Euphrosine. — Sa réconciliation avec Alexis. — Mépris public pour elle. — Révolte du peuple. — Nouvelle croisade contre les Grecs et les Turcs. — Montferrat est élu chef de cette croisade. — Hostilités des croisés dirigées contre l'empereur. — Le jeune Alexis est reconnu Auguste par les croisés. — Marche des croisés sur Constantinople. — Ambassade d'Alexis aux croisés. — Succès des croisés sur l'empereur. — Investissement de Constantinople. — Siége de cette ville. — Bravoure du doge Dandolo. — Lâche fuite d'Alexis. — Captivité d'Euphrosine. — Délivrance de l'aveugle Isaac. — Rétablissement d'Isaac et de son fils sur le trône.

ALEXIS III. (An 1195.)

Alexis l'Ange, parvenu au trône par un crime atroce, ne pouvait prétendre ni à l'estime ni à l'affection publiques. Incapable de les mériter, il espéra les acheter; son trésor fut ouvert et prodigué sans mesure. Aucunes demandes n'étaient écartées, même les plus inconsidérées; au lieu d'affermir sa couronne, ses inconcevables profusions la rendirent plus chancelante. Bientôt il ne lui resta plus d'argent pour payer ses soldats, et la Thrace fut livrée aux ravages des barbares, **Prodigalités d'Alexis III.**

Soulèvement du peuple.

Le peuple, alors soulevé, éclata en murmures qui se changèrent promptement en sédition ouverte. Partout on s'écriait : « Plus de Comnène, » c'est une famille abâtardie, qui ne nous donne » que des tyrans ! Plus d'Anges, c'est une race » stérile qui ne produit que des avortons. »

Fermeté d'Euphrosine, femme d'Alexis

Dans ce tumulte, les factions proclament empereur Conto Stéphan. Les soldats semblaient indécis, le clergé hésitait, les autorités restaient muettes, l'empereur se croyait perdu ; sa femme Euphrosine le sauva seule par son courage, et se montra hardiment au peuple, à la tête de la garde étrangère ; par ses ordres, Conto Stéphan fut arrêté et jeté dans un cachot. Euphrosine, digne d'éloges si elle eût été chaste, unissait l'esprit à la beauté, la prudence à l'audace. Elle régna plus que son époux ; ses intrigues divisèrent et séduisirent les grands. Ses libéralités apaisèrent l'humeur du sénat, le mécontentement du peuple, et firent taire les consciences du clergé. Le patriarche couronna le fratricide Alexis.

Nouvelle croisade allemande.

Dans cette même année, un quatrième débordement de croisés allemands vint encore en Asie chercher des palmes et trouver des tombeaux.

Son peu de succès.

Alexis leur fournit des vaisseaux ; ils débarquèrent au port d'Antioche, et ne déployèrent contre les infidèles, trop nombreux, qu'un courage inutile.

L'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui devait commander cette croisade, ne put exécuter

son dessein ; il mourut à Messine, après avoir détrôné en Italie la race normande de Tancrède, dont la puissance avait duré deux siècles.

L'empereur d'Orient, étant enfin parvenu à rassembler une armée, l'envoya contre les Bulgares qui la taillèrent en pièces. Si ces barbares étaient restés unis, ils auraient renversé Constantinople, comme les Goths et les Lombards avaient détruit Rome. Leur division sauva l'empire.

Azan, vainqueur des Grecs, tomba sous le poignard d'un de ses sujets ; son frère Pierre lui succéda, et éprouva le même sort ; le troisième de ces princes, Joannice, fut détourné de la guerre par la nécessité de s'occuper de ces troubles intérieurs.

Soumission d'Alexis à l'empereur d'Allemagne.

Les Grecs portèrent ensuite leurs armes contre les Turcs, mais sans succès. Depuis l'expédition de Frédéric, les Allemands conservaient une violente haine contre les Grecs. Le nouvel empereur d'Allemagne exigeait hautement des réparations et des indemnités pour tant d'outrages ; Alexis lui répondit d'abord avec une fierté que l'approche du péril fit tomber : il désarma lâchement le courroux de son ennemi en lui payant un tribut.

Les princes d'Orient, corrompus et amollis, brillaient plus dans ce temps par l'or que par le fer. Alexis, à la fois vain et faible, reçut avec faste les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, et espérant les étonner par ce puéril éclat, il voulut,

savoir ce qu'ils pensaient de sa cour. « Elle nous » plaît, répondirent-ils, comme un parterre de » fleurs; mais que peuvent faire les hommes de » ces frivoles parures et de ces bijoux : dans notre » pays, on ne les donne qu'aux femmes. Pour » nous, nous ne faisons cas que du fer; c'est lui » qui taille l'or, les pierreries, et qui gagne les ba» tailles. »

Tous les Grecs se montraient indignés de la lâcheté de leur prince, et sa faiblesse semblait contagieuse, car son armée navale se laissa battre par des pirates.

Disgrâce d'Euphrosine.

Euphrosine, méprisant trop ouvertement son timide époux, se livrait sans aucun ménagement à des plaisirs criminels; quelques grands, jaloux de son crédit, apprirent à l'empereur que par une folle passion elle déshonorait son trône et son lit. Alexis irrité la dépouilla de la pourpre, la chassa de son palais, et fit trancher la tête à Vatace, son amant. Mais, au bout de quelques mois, les ennemis d'Euphrosine s'aperçurent que sa disgrâce ne les rendait pas plus libres, et ne faisait qu'accroître le pouvoir d'un favori nommé Constantin le Mésopotamite, qui leur était odieux; ils réussirent par une nouvelle intrigue à réconcilier l'empereur avec sa femme; la disgrâce du ministre servit de sceau à cette réconciliation.

Sa réconciliation avec Alexis.

Alexis avait honteusement consenti à payer un tribut pour éviter la guerre; ce prince bizarre prit

les armes pour un sujet frivole. Saladin lui envoya deux chevaux arabes, le sultan d'Icône s'en empara; tel fut le léger motif d'une guerre qui coûta beaucoup de sang sans rapporter aucun avantage.

Peu de temps après, un guerrier nommé Chryse, qui était puissant en Macédoine, la souleva, et voulut s'y rendre indépendant. Alexis, prompt à tirer le glaive et à le quitter, perdit courage après de faibles efforts, et acheta la soumission du rebelle en lui donnant une princesse de son sang pour femme, avec deux villes en apanage.

Sa fille Anne fut mieux mariée; elle épousa Théodore Lascaris, qui, après la prise de Constantinople, sauva les débris de l'empire d'Orient.

Euphrosine, passant de l'amour à la superstition, se livra aux erreurs de la magie. Le peuple, qui la méprisait, mais qui craignait sa tyrannie, dressait des oiseaux auxquels on apprenait à répéter contre elle des mots sanglans; on les lâchait ensuite, et les Grecs malins faisaient ainsi voler dans toute la ville des épigrammes impunies. Mépris public pour elle.

Le mécontentement général de l'empire disposait tous les esprits à la révolte; le peuple osa encore proclamer empereur, dans l'église de Sainte-Sophie, Jean Comnène, dit le Gros, mais la garde étrangère réprima cette sédition et coupa la tête au rebelle. Révolte du peuple.

Dans le même temps Alexis reçut un sanglant affront. Etienne, roi de Servie, avoit épousé Eu-

docie, fille de l'empeur d'Orient, il s'en dégoûta, la chassa de ses Etats, et la renvoya dans sa patrie couverte de haillons : Alexis lui ouvrit ses bras, mais n'osa la venger.

Nouvelle croisade contre les Turcs et les Grecs.

On est promptement tenté de renverser un monarque qu'on méprise : l'orage qui depuis longtemps menaçait la Grèce ne tarda pas à éclater. Les princes d'Occident se rassemblèrent, s'armèrent contre l'indigne successeur de Constantin; et dans l'année 1202 on vit se former la cinquième croisade, qui, menaçante pour les infidèles, ne fut réellement funeste qu'aux Grecs.

Il ne restait plus aux chrétiens de leurs conquêtes qu'Antioche, Tripoli, Tyr et Saint-Jean-d'Acre ; Jérusalem avait été prise par Saladin en 1187 ; le pape Innocent III, à la nouvelle de ce triomphe des infidèles, chargea Foulques, curé de Neuilly, dont on vantait le zèle et l'éloquence, de marcher sur les traces de Pierre l'ermite et de saint Bernard.

A la cause sacrée de la religion se joignait un motif tout puissant sur les chevaliers français, le devoir de venger l'affront fait à l'honneur de leurs armes.

Foulques prêcha et enflamma de nouveau tous les esprits ; cependant ses efforts pour rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre n'eurent pas un entier succès ; il ne pût obtenir d'eux que la conclusion d'une trève de cinq ans.

Le pape s'était aussi adressé à l'empereur Alexis pour le presser de joindre ses forces à celles des croisés. Ce monarque, qui redoutait et haïssait plus les Latins que les Turcs, répondit « que le mo- » ment marqué par le ciel pour la délivrance de » la Palestine n'était pas encore arrivé, et que » d'ailleurs il ne pouvait regarder comme alliés » les croisés tant qu'ils ne lui rendraient pas l'île » de Chypre, enlevée par eux à l'empire. »

On préludait alors aux grandes entreprises par les tournois, images de la guerre; là, tous les guerriers, émules de gloire, déployaient leur adresse, faisaient briller leur vaillance, mesuraient leurs forces et s'excitaient mutuellement aux combats. Dans une de ces fêtes militaires, qui eut lieu à Escry sur l'Aisne, les comtes du Perche, de Couci, de Champagne, de Blois, de Chartres, Mathieu de Montmorency, Ville-Hardouin, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, ainsi que ses deux frères, le comte de Boulogne, les évêques de Troyes, de Soissons, de Nevers, et mille chevaliers français prennent la croix. Entraînée par leur exemple, la moitié de l'Europe s'arma; quatre mille cinq cents chevaliers de toutes les nations, et suivis chacun, selon l'usage, d'un grand nombre d'hommes d'armes, jurèrent de venger la religion, de renverser le trône de Saladin en Egypte et de reconquérir sur lui le saint-sépulcre. Les Espa-

gnols seuls ne parurent point au nombre des croisés; la même cause occupait ailleurs leurs armes; ils combattaient alors les musulmans pour les chasser de leur propre patrie.

Thibaut, comte de Champagne, n'était âgé que de vingt-quatre ans; malgré sa jeunesse, sa brillante valeur lui concilia tous les suffrages; il fut nommé chef de la croisade.

La haine contre les Grecs, le ressentiment du massacre des Latins, et la méfiance justifiée par tant de trahisons, décidèrent les croisés à prendre le chemin de l'Italie, et à s'embarquer dans le port de Venise.

Le célèbre Henri Dandolo gouvernait alors cette république; à l'âge de quatre-vingts ans, il montrait encore dans les combats l'ardeur bouillante d'un jeune guerrier; la prudence et la justice dirigeaient son courage; il joignait l'exemple aux leçons; nul homme ne sut mieux que lui se faire admirer par son esprit, craindre par ses ames, et respecter par sa sagesse.

L'empereur Manuel avait voulu autrefois lui faire crever les yeux : témoin et presque victime des violences exercées par les Grecs sur ses compatriotes, l'empire d'Orient n'avait point de plus formidable ennemi. Ce doge vénéré décida les Vénitiens à fournir aux croisés avec profusion des vaisseaux, des troupes et des subsistances.

Le grand Saladin venait de terminer sa longue

et glorieuse carrière, Saphadin lui succéda sur le trône des soudans. Les croisés perdirent aussi leur chef; le comte de Champagne mourut. Boniface, marquis de Montferrat, parent du roi de France et frère de ce Conrad, gendre de l'empereur Manuel, fut élu chef de la croisade.

Montferrat est élu chef de cette croisade.

L'armée chrétienne devait attaquer les Musulmans dans le centre de leur puissance. Ce grand orage semblait prêt à fondre sur l'Egypte; il en fut détourné par les passions qui divisaient les chrétiens.

Hostilités des croisés dirigées contre l'empereur.

Dandolo, pour prix de ses secours, exigeait qu'on lui rendît Zara, que le roi de Hongrie avait enlevée aux Vénitiens. Au moment où l'on délibérait sur sa demande, le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, de cet empereur récemment privé du trône et de la vue, vient implorer pour son père les secours des princes d'Occident.

Ses sollicitations sont appuyées par le roi des Romains, Philippe son beau-frère et gendre de l'aveugle Isaac. Le doge, animé par d'anciens ressentimens, fortifie par ses conseils les supplications du prince grec; il représente aux croisés que leur plus grand ennemi est l'empereur d'Orient, que ses Etats ont toujours été le tombeau des Latins, qu'il a constamment trahi les chrétiens pour les infidèles, et que vainement on espérait reconquérir la Terre-Sainte, ou s'y maintenir, si on laissait la Grèce et l'Asie sous la puissance

d'une cour perfide, dont l'alliance était plus ruineuse et plus désastreuse qu'une ouverte inimitié.

Vainement le pape voulut combattre un dessein qui laissait reposer les infidèles en armant les chrétiens les uns contre les autres. La haine contre les Grecs prévalut, et la foudre qui menaçait le Caire tomba sur Constantinople.

Les croisés, dociles aux conseils de Dandolo, reconquirent Trieste et Zara. Après la prise de cette dernière ville, les Vénitiens et les Français se battirent pour le partage du butin, triste présage des dissensions qui devaient bientôt leur faire perdre le fruit des plus brillans succès. Le pape les accabla de reproches, et leur refusa longtemps l'absolution; ils se contentèrent de celle de la fortune.

Le jeune Alexis est reconnu Auguste par les croisés.

Le jeune Alexis promit aux croisés un secours de dix mille hommes, et au pape la soumission de l'Orient, pourvu qu'on renversât du trône l'usurpateur, et qu'on y replaçât Isaac. Le traité fut conclu *, et de ce moment le jeune Alexis fut reconnu Auguste. On chargea le marquis de Montferrat de sa garde.

Marche des croisés sur Constantinople.

Dès que toute l'armée se vit réunie, elle attaqua Corfou et Durazzo, qui lui ouvrirent leurs portes. La flotte côtoya ensuite Céphalonie, Zante, doubla le cap de Ténare, celui de Malée, mouilla dans le port de l'ancienne Eubée à Né-

* An 1203.

grepont, entra peu de temps après dans l'Hellespont, et jeta l'ancre près de la ville d'Abyde qui n'opposa aux Latins aucune résistance; enfin, telle était alors la faiblesse de l'empire grec que, sans avoir rencontré aucun obstacle, les croisés prirent terre à Chalcédoine, qui n'est séparée de Constantinople que par un canal de deux lieues.

Ambassade d'Alexis aux croisés.

L'empereur Alexis ne crut au péril que lorsqu'il frappa ses yeux; il avait laissé dépérir ses escadres, ses armées, pour multiplier de vains et de somptueux édifices; il avait ruiné son trésor pour payer ses débauches; riant avec ses courtisans de l'audace des Latins, il ne sortit de sa molle indolence qu'en voyant les proues des vaisseaux ennemis devant le port de Scutari.

Ses ambassadeurs vinrent demander au chef de la croisade le motif de leurs hostilités. « Pour» quoi, écrivait l'empereur, au sein de la paix
» m'apporter la guerre? pourquoi tourner contre
» des chrétiens vos armes destinées à combattre
» les mahométans? Qui peut changer ainsi tout
» à coup des alliés en ennemis? Je suis prêt à
» joindre mes forces aux vôtres pour délivrer le
» saint-sépulcre; mais j'y suis porté par zèle et
» non par crainte, car j'ai tous les moyens d'ex» terminer, si je le veux, une armée vingt fois
» plus forte que la vôtre. »

Conon de Béthune, chargé de répondre aux ambassadeurs, leur dit: « Votre maître nous re-

» proche d'entrer sans raison en armes dans ses
» Etats. Il se trompe, l'empire n'est pas à lui,
» mais à son frère Isaac, qu'il a dépouillé, mu-
» tilé, chargé de fers : il appartient à ce jeune
» prince assis parmi nous. Au lieu de nous inter-
» roger sur nos motifs, qu'il les cherche dans sa
» conscience, elle lui répondra qu'un traître n'est
» plus un allié, qu'un fratricide n'est plus un
» chrétien, qu'un usurpateur est l'ennemi de tous
» les princes, et qu'un tyran dénaturé est l'en-
» nemi du genre humain.

» Quand même la sœur de l'empereur Isaac ne
» serait pas liée par le sang au marquis de Mont-
» ferrat, notre général; quand Irène, fille du
» même Isaac, ne serait pas la femme de l'em-
» pereur d'Allemagne Philippe, notre allié, la
» justice et l'humanité suffiraient pour nous mettre
» les armes à la main.

» Votre maître n'a qu'un seul moyen de se
» soustraire à notre vengeance, c'est de se livrer
» à la merci de son frère et de son neveu, et de
» leur rendre la couronne : s'il y consent, nous
» serons garans de sa vie, de sa liberté; nous lui
» assignerons un état honorable : mais, s'il persiste
» à garder un sceptre usurpé, tout message de sa
» part deviendra inutile, et le glaive seul décidera
» cette querelle. »

Succès des croisés sur l'empereur.

Les négociations étant rompues, les croisés se déterminèrent à traverser le Bosphore en pré-

sence de l'empereur, qui était campé sur l'autre bord avec son gendre Lascaris et soixante-dix mille hommes.

Investissement de Constantinople.

Dès que les Latins se voient à quelque distance du rivage, ils se jettent dans l'eau jusqu'à la ceinture, renversent tout ce qu'ils rencontrent, et, le glaive à la main, s'élancent sur la rive. L'empereur, après avoir mal soutenu le premier choc, prend la fuite : la lâcheté d'un chef est contagieuse; tous les Grecs se dispersent et courent précipitamment chercher un abri derrière les murs de la capitale. Les croisés entrent dans leur camp, s'emparent de la tente impériale, se rendent maîtres du port de Galata, et investissent Constantinople.

Cette ville, grande, forte, populeuse, était devenue, depuis la chute de Rome, le centre du luxe, de la civilisation, des richesses du monde, le réfuge des sciences, des lettres, des arts, le dépôt des archives de l'univers romain ; elle avait, pour ainsi dire, hérité seule de la fortune de l'empire des Césars ; c'était l'ombre de l'ancienne Rome ; et, lorsque de toutes parts les peuples de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi, vengeant leurs longues humiliations, avaient inondé comme un torrent dévastateur cet empire, toutes ses forces, toutes ses ressources et la fleur de sa population s'étaient concentrées dans Bysance.

Plus ses membres épars se montraient mutilés, desséchés, décharnés, plus sa tête était devenue

forte et colossale; il semblait enfin que l'empire presque tout entier se fût alors retiré dans la capitale.

Aussi, plusieurs fois assiégée par des armées innombrables, elle avait bravé leurs efforts. Sa position entre deux mers paraissait la rendre inexpugnable. Les flots avaient englouti, ou le feu grégeois avait consumé devant ses murs les bataillons et les vaisseaux des barbares et des musulmans.

Lorsque les croisés parurent au pied de ses remparts, tous les esprits y furent à la fois agités de crainte et enflammés de fureur. Le prince tremblait pour son trône, les riches pour leur fortune, les grands pour leurs dignités, les guerriers pour leur gloire : le peuple, encore tout souillé du meurtre d'une foule de Latins qu'il avait massacrés à l'avénement d'Andronic, redoutait leur vengeance. Enfin les prêtres, pour éviter le joug du pape, réveillaient la haine populaire contre ce qu'ils nommaient l'idolâtrie des catholiques. Au nom du ciel ils appelaient tous les citoyens aux armes, et changeaient leur courage en fanatisme.

Siége de cette ville.

Vainement les vaillans chefs des croisés, avec leur impétuosité ordinaire, tentèrent d'emporter par un premier assaut les murs de cette forte cité; une grêle de traits, une forêt de lances, un déluge de pierres, de dards, de poutres et de feu repoussèrent, renversèrent, écrasèrent leurs soldats.

Cependant, malgré tous ces obstacles, à une

seconde attaque, ils s'emparèrent de la tour de Galata. Ce faible succès, si chèrement payé, ralentit leur ardeur; ils voulurent négocier. Alexis y consentait, le peuple s'y opposa; la terreur le rendait à la fois furieux, aveugle et sourd.

Les Latins donnèrent par terre et par mer un assaut général. Là, on vit le vieux doge Dandolo surpasser en courage les plus jeunes guerriers. Au moment où les assaillans repoussés commençaient à plier, ce général octogénaire, tenant à sa main l'étendard de Saint-Marc, leur reproche leur lâcheté; soutenu par deux braves soldats, il s'élance intrépidement; il applique une échelle à la muraille, et y monte en bravant les flammes, les lances et les traits. Bravoure du doge Dandolo.

Tous les Vénitiens, honteux d'abandonner leur chef, le suivent en foule; sa blanche chevelure devient pour eux le panache, l'enseigne et le signal de la victoire. En même temps, les vaisseaux s'approchent des murs. A chaque mât, un léger pont-levis attaché s'abaissait sur les remparts, et plaçait ainsi les assaillans au niveau des assiégés.

Des deux côtés, la valeur, l'opiniâtreté, la fureur étaient égales; l'air, tantôt brillant de feu, tantôt obscurci par une nuée de traits, retentissait du choc des boucliers, du cliquetis des glaives, des cris des combattans, des gémissemens des blessés. Après une lutte longue et sanglante, qui

laissa pendant toute une journée la victoire indécise, on voit flotter sur une forte tour l'étendard triomphant du doge. A ce signal l'impétuosité des Latins redouble, la fermeté des Grecs s'ébranle; ils reculent; une partie de la ville est prise; mais un incendie, qui dévore les maisons voisines des remparts, arrête tout à coup la marche des vainqueurs; une barrière de flamme s'élève entre eux et les vaincus.

C'est dans les grands périls que brillent les grands courages, ils s'élèvent avec fierté quand tout s'abat autour d'eux. Théodore Lascaris, profitant du désordre excité par les ravages de l'incendie, sort avec un corps d'élite par la porte Dorée; il attaque impétueusement les Français: l'empereur, entraîné par son exemple, le suit à la tête de sa garde. L'ennemi enveloppé de toutes parts est enfoncé, dispersé; le doge, du haut d'une tour, voit ce désastre, il crie aux Vénitiens: « Pourquoi nous endormir ici dans une conquête » devenue inutile, si nos alliés périssent? Courons » au secours des Français; Dieu et Saint-Marc » nous y appellent. »

Alors, aussi prompt que l'éclair, il tombe sur le flanc des Grecs, les renverse et les force de rentrer dans leurs murs.

Lâche fuite d'Alexis.

Ce dernier échec y répand la consternation; en vain l'intrépide Euphrosine conseille à l'empereur de faire encore tête à l'orage et de ne

perdre le trône qu'avec la vie; ce prince pusillanime n'écoute que la peur; au milieu des ombres de la nuit, il se dépouille de la pourpre; il abandonne son palais, sa garde, sa femme, son sceptre, sort déguisé, et court dans la ville de Zagora où il se renferme. Ce règne honteux avait duré huit ans et trois mois.

Dès que le bruit de son départ se répand dans Constantinople, tout le peuple s'écrie : « Nous » n'avons plus de tyran, sa fuite nous a délivrés! » Mais bientôt à ces premiers transports de joie succèdent l'agitation, le désordre et la terreur : l'empire est sans chef, personne ne donne des ordres. Les remparts écroulés sont ouverts, chacun craint de voir la ville livrée à la vengeance et au pillage.

Dans ce tumulte, Euphrosine, qu'aucun péril n'étonne, offre la couronne à tous ses parens, à tous les généraux, mais aucun n'ose accepter ce dangereux fardeau.

L'eunuque Constantin, grand trésorier, trahissant l'impératrice dès qu'il la voit abandonnée par la fortune, séduit à force d'argent les Varangues. Ils arrêtent Euphrosine et vont briser les fers de l'aveugle Isaac : ce vieillard infortuné ignorait, au fond de sa prison, que l'Europe entière s'était armée pour lui; en un instant il remonte d'un noir cachot sur son trône, qu'il trouve dégarni de forces, mais déjà environné

Captivité d'Euphrosine.

Délivrance de l'aveugle Isaac.

de flatteurs. Sa femme, enlevée du cloître, lui est rendue.

La nouvelle de cette révolution est rapidement portée au camp des croisés, qui embrassent le jeune Alexis et se félicitent avec lui d'un triomphe si prompt et si complet. On craignait encore cependant l'inconstance des Grecs. Mathieu de Montmorency, Ville-Hardouin et deux patrices vénitiens entrent dans la ville et se rendent près de l'empereur Isaac, qui confirme et signe le traité conclu à Venise avec son fils.

Rétablissement d'Isaac et de son fils sur le trône.

Le bruit des armes cesse alors, le calme de la paix succède aux orages de la guerre; le jeune Alexis couronné entre en triomphe dans la capitale, suivi des princes de l'Occident, et se jette dans les bras d'un père qui lui doit son trône et sa liberté *.

* An 1203.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME.

Mécontentement des Grecs. — Conduite impolitique du jeune Alexis. — Faveur de Murzulphle. — Sa conduite artificieuse. — Révolte dans la ville. — Perfidie de Murzulphle. — Mort d'Isaac. — Murzulphle est proclamé empereur. — Mort d'Alexis.

ISAAC, EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS, ET ALEXIS SON FILS. (An 1203.)

Au premier moment qui suivit la conclusion du traité, on n'éprouvait, dans le camp des croisés et dans la ville, que la joie de voir les douceurs de la paix succéder aux horreurs de la guerre; mais bientôt les vainqueurs se livrèrent au désir d'amasser l'argent nécessaire à leur expédition, et les vaincus au chagrin qui suit toujours une paix humiliante. Mécontentement des Grecs.

On avait promis de payer à l'armée victorieuse deux cent mille livres d'or, somme énorme en tout temps, et presque impossible à lever sur un peuple ruiné à la fois par une administration tyrannique et par une guerre désastreuse.

Jamais la vanité des Grecs, qui affectaient encore de s'appeler Romains, ne s'était vue abaissée sous un joug si honteux : ils n'avaient fait que haïr

le cruel Andronic et le fratricide Alexis, mais ils méprisaient Isaac et son fils, qui les rendaient tributaires, et ils ne les regardaient que comme les esclaves des Latins.

L'empereur, alarmé de la fermentation générale, invita les chefs des croisés à s'éloigner et à camper au-delà du golfe, dans la crainte que leur présence à Constantinople n'accrût la haine qui existait entre les deux peuples, et ne fît renaître les hostilités.

Il leur demandait aussi de lui donner du temps pour payer les subsides convenus. Ce délai, longtemps refusé, lui fut enfin accordé; mais la nécessité de s'assurer le paiement de ce tribut prolongea pour un an l'occupation du territoire de la capitale par les étrangers.

Leur séjour, odieux au peuple, ne plaisait qu'aux princes, qui, nouvellement rétablis par eux sur le trône, craignaient d'en tomber encore s'ils se voyaient privés de leur secours avant d'y être affermis.

Les prêtres catholiques, dont aucune considération politique ne pouvait modérer le zèle, irritèrent encore les esprits en exigeant impérieusement l'exécution du premier article du traité.

Les Grecs frémirent de rage lorsqu'à leurs yeux le patriarche fut contraint de déclarer dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du cardinal de Capoue, qu'il reconnaissait le pape comme

chef de l'Eglise, et qu'il se rendrait à Rome pour demander le pallium. Ainsi l'honneur blessé, la gloire perdue, l'indépendance détruite, la fortune publique épuisée, le fardeau d'un tribut, l'humiliation d'obéir à l'insolence des soldats étrangers, tous les motifs qui peuvent réduire un peuple au désespoir, enflammaient le courroux des Grecs et les disposaient à la révolte.

Conduite impolitique du jeune Alexis.

On espéra vainement les en détourner en occupant ailleurs leur haine et leurs armes. L'usurpateur détrôné avait rassemblé quelques troupes et les grossissait en fuyant. Le jeune Alexis, à la tête de l'armée impériale et accompagné par les chefs des croisés qui le secondaient plus en maîtres qu'en alliés, poursuivit son oncle et reprit sur lui quelques villes. Mais il ne put continuer sa marche et l'atteindre dans la ville de Mosynople où il s'était renfermé. Joannice, roi des Bulgares, avec une armée nombreuse et formidable, l'arrêta et le contraignit à se retirer.

Les croisés, accoutumés à de grands exploits, revinrent en silence dans leur camp, peu satisfaits d'une campagne si courte et si peu glorieuse; le jeune Alexis, au contraire, comme tous les princes faibles, vain d'un léger succès, rentra en triomphe dans la capitale : cette pompe puérile et déplacée augmenta le mépris et l'aversion qu'il inspirait.

Il les accrut encore en consumant ses jours en

festins dans le camp des étrangers qu'il semblait préférer aux Grecs; et les Orientaux, accoutumés à la vénération pour leurs empereurs, ne pouvaient supporter l'indécente familiarité des guerriers français avec leur jeune César.

Son père lui en fit de vifs reproches, et ce prince léger, changeant brusquement de conduite, traita tout à coup les Latins avec arrogance, ne s'entoura que de Grecs, et, par un caprice aveugle, ne donna sa confiance qu'aux plus ardens amis de l'usurpateur. Entre ceux-ci, se distinguait Ducas surnommé Murzulphle, guerrier audacieux, courtisan perfide, dominé par une ambition sans bornes, indifférent sur les moyens de la satisfaire, exercé au crime, et justement soupçonné d'avoir autrefois conseillé la mutilation d'Isaac; ce traître devint le confident, le favori du prince, et peu après son bourreau.

Faveur de Murzulphle

Le vieil Isaac gémissait des égaremens de son fils, et se montrait sous un autre rapport aussi peu sensé; il se laissait tromper par des astrologues qui lui avaient promis de lui rendre la vue, comme on lui avait rendu l'empire.

Cependant le temps s'avançait, le tribut promis ne se payait pas; de plus en plus la haine fermentait; les deux peuples se menaçaient mutuellement. Murzulphle, qui trompait Alexis, fondait, comme tout factieux, son espoir sur les chances des troubles; conspirant en secret avec les séditieux, il

Sa conduite artificieuse.

rappelle au peuple, aux soldats, les violences, les désordres, les excès commis par les croisés dans la ville à la fin du siége, et, suivi de quelques troupes, il tombe sur un corps de Français, dont une partie est égorgée et l'autre mise en fuite.

Alexis désavoue inutilement cet acte hostile; les croisés, irrités, en exigent une prompte satisfaction. Leurs ambassadeurs sont admis au pied du trône des deux empereurs, Conon de Béthune, orateur des Latins, déclare hautement « qu'on » est las de tant de mauvaise foi et de subterfuges, » qu'il faut se préparer de nouveau à combattre, » si le traité n'est pas exécuté promptement, et » le tribut intégralement payé. »

Ce défi altier fait pâlir les courtisans; l'enceinte du palais, souvent souillée de meurtres, n'avait jamais entendu les accens d'un langage libre et hardi.

Alexis, indigné, consulte plus sa vanité que ses forces; il répond avec hauteur aux envoyés, qui, poursuivis par les cris, les injures et les menaces d'un peuple soulevé, s'estiment heureux d'échapper aux fureurs de la multitude.

Des deux côtés on court aux armes. Les Grecs équipent en brûlots dix grands navires, et, profitant d'un vent impétueux, les dirigent sur la flotte latine dans l'espoir de l'embraser : elle eût été en effet détruite sans le courage des Vénitiens, qui trouvèrent le moyen d'accrocher ces brûlots et de les éloigner.

Tandis que les hostilités recommencent, le fourbe Murzulphle, qui fondait son espérance sur ses artifices plus que sur sa force, persuade au jeune Alexis de se réconcilier avec les Latins. Revêtu de ses pleins pouvoirs, il se rend au camp des croisés, leur promet le paiement du tribut exigé, et leur propose, pour garant de cette promesse, de placer une garnison latine dans le palais de Blaquernes qu'on doit leur livrer.

Révolte dans la ville

Ses offres sont acceptées; l'adroit Murzulphle revient dans la capitale, et laisse ébruiter cette convention; alors la multitude furieuse se soulève: quand le marquis de Montferrat, avec quelques soldats, se présente à l'entrée de Blaquernes, on lui en ferme les portes, et une lettre d'Isaac lui apprend que les Grecs s'opposent à l'exécution du traité.

Cependant le délire s'accroît dans la ville et s'empare de tous les esprits; le clergé, le sénat et le peuple courent en foule dans Sainte-Sophie, partout on n'entend que ce cri: « Alexis n'est » qu'un esclave de l'étranger, il lui vend la pa» trie, détrônons ce prince perfide; il nous faut » un maître qui nous rende l'honneur et la » liberté. »

Inutilement un magistrat respectable, Nicétas l'historien, les avertit du péril qui les attend, les menace d'une ruine prochaine, leur montre le précipice où ils se jettent; mille voix lui répon-

dent : « Nous ne voulons plus d'une race de » tyrans vendus à nos ennemis. »

On propose le sceptre à plusieurs sénateurs ; tous le refusent, tous résistent aux prières de la multitude, et même au glaive levé sur eux. Enfin, un jeune patricien, nommé Nicolas Canabé, accepte ce dangereux honneur.

Pendant ce tumulte, le traître Murzulphle séduit les Varangues ; au milieu de la nuit il fait prendre les armes à cette garde étrangère, et, entrant brusquement dans l'appartement d'Alexis, « Prince, lui dit-il, les Varangues révoltés ac- » courent pour vous égorger ; je viens vous sauver » ou périr avec vous. » Perfidie de Murzulphle.

A ces mots il saisit le jeune empereur tremblant, l'enveloppe dans son manteau, sort du palais, et le jette au fond d'un cachot.

Le bruit de la sédition, les cris des factieux pénètrent jusqu'aux oreilles d'Isaac, alors malade *; l'effroi le saisit et termine ses tristes jours. Mort d'Isaac.

Murzulphle, délivré de ses maîtres, rassemble le peuple, lui apprend qu'il l'a sauvé à la fois de ses ennemis et de ses tyrans, on le proclame empereur ; il fait enfermer Canabé dans une prison, et, courant ensuite au cachot du jeune Alexis, il l'étrangle de ses propres mains : ce faible prince n'avait régné que six mois. Murzulphle est proclamé empereur. Mort d'Alexis.

* An 1204.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Projet de massacre des croisés par Murzulphle. — Déclaration de guerre des croisés. — Défaite et retraite de Murzulphle. — Résolution des croisés. — Leur convention avec le doge. — Siége et prise de Constantinople par les croisés. — Fuite de Murzulphle. — Lascaris est proclamé empereur. — Baudouin est couronné empereur des Latins. — Démembrement et partage de l'empire d'Orient. — Montferrat devient roi.

JEAN DUCAS, DIT MURZULPHLE.

(An 1204.)

Projet de massacre des croisés par Murzulphle.

Le nouvel empereur, encouragé par le succès de ses crimes, en médite un qui devait les couronner tous; décidé à se défaire des croisés par une horrible trahison, il invite tous leurs chefs à une conférence dans laquelle des assassins apostés devaient les massacrer. Ces guerriers, trop grands pour soupçonner un si atroce forfait, promettent de se rendre au lieu indiqué; mais le doge, aussi prudent que courageux, prévoit le piége et arrête ses compagnons au bord de l'abîme ouvert sous leurs pas.

Déclaration de guerre des croisés.

Ils ignoraient encore la mort des deux empereurs; bientôt ils apprennent par quels degrés sanglans Murzulphle est monté sur le trône; saisis d'horreur et de courroux, ils lui déclarent la guerre.

Murzulphle leur livre bataille, et, après une résistance opiniâtre, rentre vaincu dans ses murs. Les Grecs, intimidés, redoutaient un nouvel assaut; les croisés, fatigués et affaiblis, hésitaient à le tenter; Murzulphle demande une entrevue au doge, qui la lui accorde. Dandolo consentait à la paix, pourvu que l'empereur donnât aux Latins cinq mille livres d'or et un corps de troupes auxiliaires pour la conquête de la Terre-Sainte; il exigeait de plus une *obéissance pleine et entière à l'église romaine;* ce dernier article, refusé par un clergé et par un peuple fanatiques, fit rompre la négociation. Défaite et retraite de Murzulphle.

Les croisés jurent de ne déposer les armes qu'après avoir renversé le trône des Grecs; ils arrêtent qu'en cas de succès six électeurs vénitiens et six électeurs français seront chargés d'élire un empereur latin. Résolution des croisés. Leur convention avec le doge.

Leurs troupes approchent de nouveau des murailles et livrent un assaut furieux; mais, malgré leurs efforts redoublés, les Grecs, animés par le désespoir, les repoussent. Déterminés à vaincre ou à périr, les chevaliers, après un court repos, donnent un second assaut plus terrible; leur impétuosité triomphe des glaives, des lances et des feux. André d'Urboise et Pierre Alberti montent les premiers sur les remparts; les Grecs, consternés, fuient à l'autre extrémité de la ville; toutes les tours cèdent aux coups des croisés. Siége et prise de Constantinople par les croisés.

Fuite de Murzulphle

Murzulphle, suivi d'Euphrosine, échappe aux vainqueurs par une prompte fuite.

Cependant, au milieu de Constantinople abattue, Théodore Lascaris, ranimant encore l'espoir des Grecs par son courage, s'élance au milieu de la multitude effrayée. « Plus le péril est imminent, » dit-il, plus il y aura de gloire à en triompher. » Nos remparts sont détruits, mais non pas nos » armes ; que nos boucliers nous servent de mu» railles. Il nous reste du fer et du feu pour dé» truire nos ennemis ; ne souffrons pas qu'une » poignée de barbares renverse un empire et anéan» tisse une gloire de vingt siècles. »

Lascaris proclamé empereur.

La multitude, électrisée par ces paroles, le proclame empereur ; les soldats l'élèvent sur un bouclier, trône digne de sa vaillance ; mais bientôt on entend le son des trompettes, il annonce la marche des Latins qui descendaient des remparts. A ce bruit, la foule épouvantée se disperse ; les soldats fuient ; les Varangues mêmes abandonnent l'intrépide Lascaris, qui, seul, sort en courroux de la capitale, méditant la vengeance et nourrissant l'espoir de relever encore l'empire des Grecs.

Nicétas se sauve ainsi que lui ; l'armée latine s'empare du palais et livre la ville au pillage.

Les historiens des croisades prétendent en vain que les princes et les généraux latins réprimèrent la licence du soldat, firent respecter les propriétés et sauvèrent la vie des hommes ainsi que l'honneur

des femmes : ce fait n'est ni vrai ni vraisemblable, on punit les excès, mais on ne les réprima pas. Le comte de Saint-Paul fit châtier à la vérité un soldat convaincu de vols ; mais de nos jours le trésor de Saint-Marc brillait encore des dépouilles sanglantes de Bysance.

Lorsque l'ordre fut rétabli dans la ville, les électeurs français et vénitiens se rassemblèrent ; leurs suffrages se réunissaient en faveur de Dandolo, mais un citoyen de Venise s'opposa courageusement à cette élection. « Si notre doge est sur le » trône, dit-il, notre liberté est perdue, et la » république ne sera plus qu'une province de » l'empire. »

Baudouin est couronné empereur des Latins.

Le vertueux Dandolo lui-même appuya cet avis libre et sage ; après avoir longtemps hésité entre le marquis de Montferrat et Baudouin comte de Flandre, ce dernier fut élu ; on l'éleva sur un bouclier, et il reçut la couronne dans l'église de Sainte-Sophie.

Sa bravoure, son habileté, sa douceur, sa piété le firent juger digne du trône : chaste dans ses mœurs, il poussait la vertu jusqu'au rigorisme, et tous les soirs, par ses ordres, un huissier criait à la porte de son palais : « Défense est faite à tout » impudique d'habiter sous le même toit que son » prince. »

Démembrement et partage de l'empire.

Dès que la capitale de l'Orient fut tombée au pouvoir des croisés, ils justifièrent, en démem-

brant l'empire, la méfiance d'Alexis Comnène et celle de ses successeurs. Les Grecs se virent dépouillés de leurs dignités, de leurs biens; on méprisa leur culte, on brava leurs coutumes, on changea leurs lois; le système féodal remplaça les antiques institutions romaines, et les vainqueurs, au lieu de s'affermir dans leurs conquêtes par l'unité du pouvoir et par l'affection des peuples, affaiblirent leur puissance en la divisant, et préparèrent ainsi leur ruine.

Montferrat devient roi.

Montferrat fut nommé roi de Thessalonique et de Candie. Le comte de Blois reçut en partage Nicée et la Bithynie; on donna à Reignier de Trith, favori de Baudouin, le duché de Thrace et Philippopolis; Guillaume de Champlite, et après lui Ville-Hardouin, obtint la principauté d'Achaïe.

Chaque baron devint le seigneur d'une ville. On céda aux Vénitiens la Morée, la Phrygie, les côtes de l'Hellespont, les îles de l'Archipel. Le doge fut revêtu de la dignité de despote, la première après celle d'empereur.

Baudouin nomma Thierry de Los grand sénéchal; Béthune, protovestiaire; Saint-Menoud, grand échanson; Bribanne, grand boutillier; Manassès de Lille, grand queux.

Le pape reçut de riches présens et l'invitation de venir à Constantinople; on envoya un grand nombre de reliques au roi Philippe-Auguste; Thomas Morosini, Vénitien, fut élu patriarche.

Tout reconnut la puissance du saint Ssiége, excepté les villes d'Asie qui avaient embrassé la cause de Lascaris; elles restèrent indépendantes et séparées de Rome.

Ainsi tomba l'empire de Constantin; effrayant exemple pour les princes et pour les peuples qui appellent dans leurs dissensions civiles ou religieuses l'appui et les armes de l'étranger *.

* An 1204.

FIN DU PREMIER EMPIRE GREC ET DU TOME NEUVIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE MODERNE.

TOME NEUVIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

